

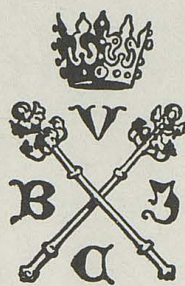


BIBLIOTHECA
UNIV. JAGIELL.
CRACOVENSIS

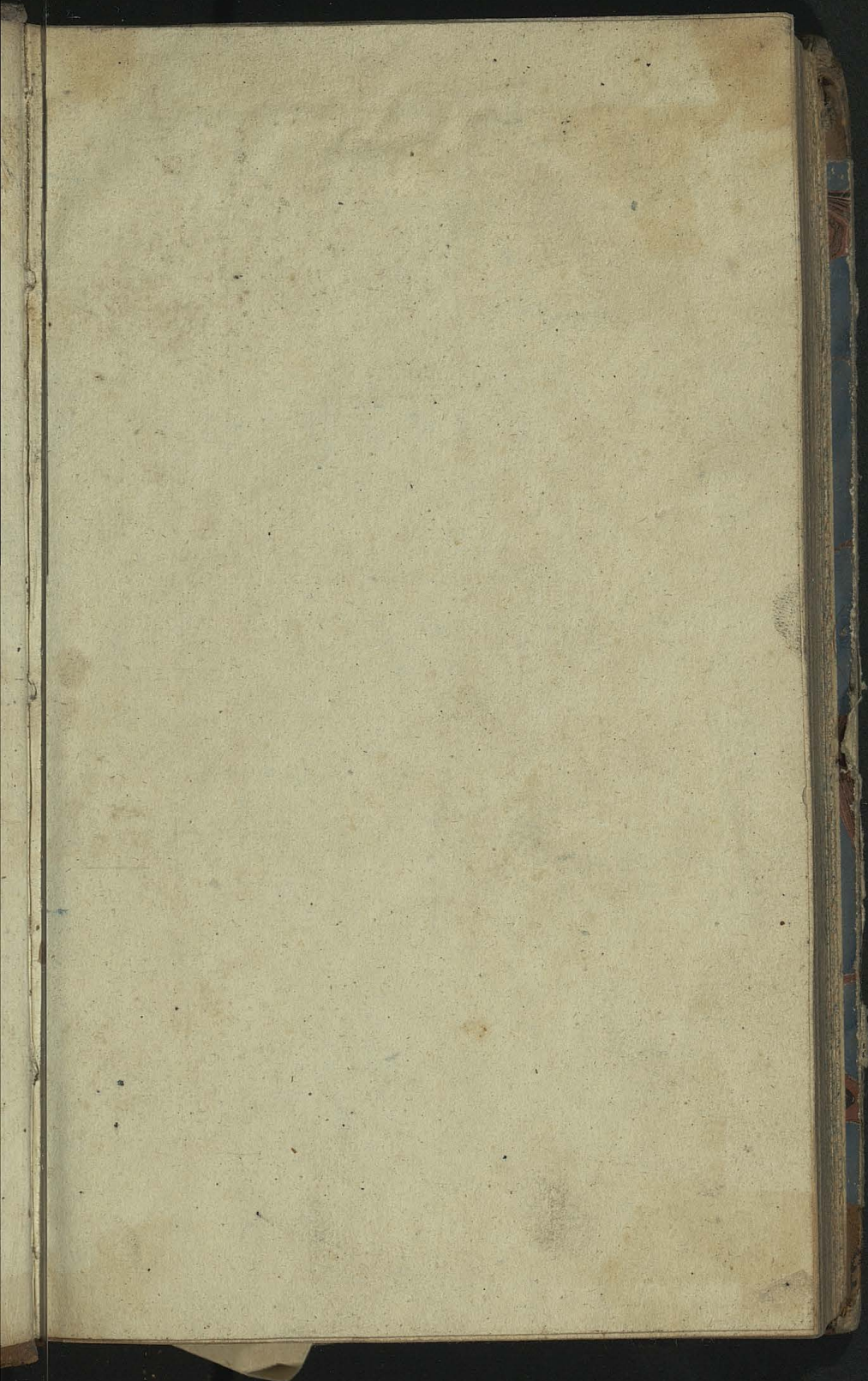
905511

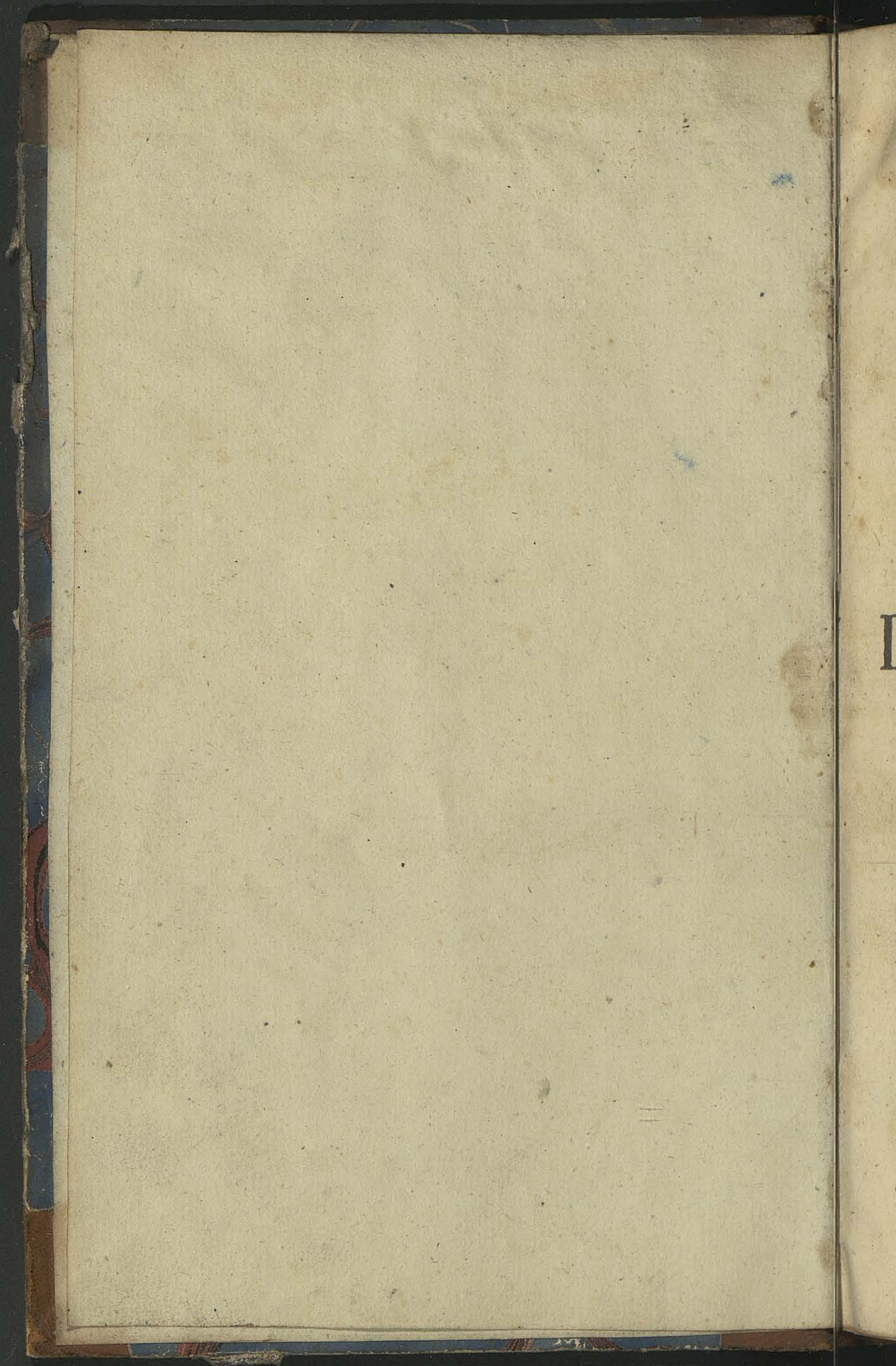
kat.komp.
Mag. St. Dr.

II



905511II
Mag. St. Dr.





OEUVRES
DE FRANÇOIS
DE LA MOTHE
LE VAYER.

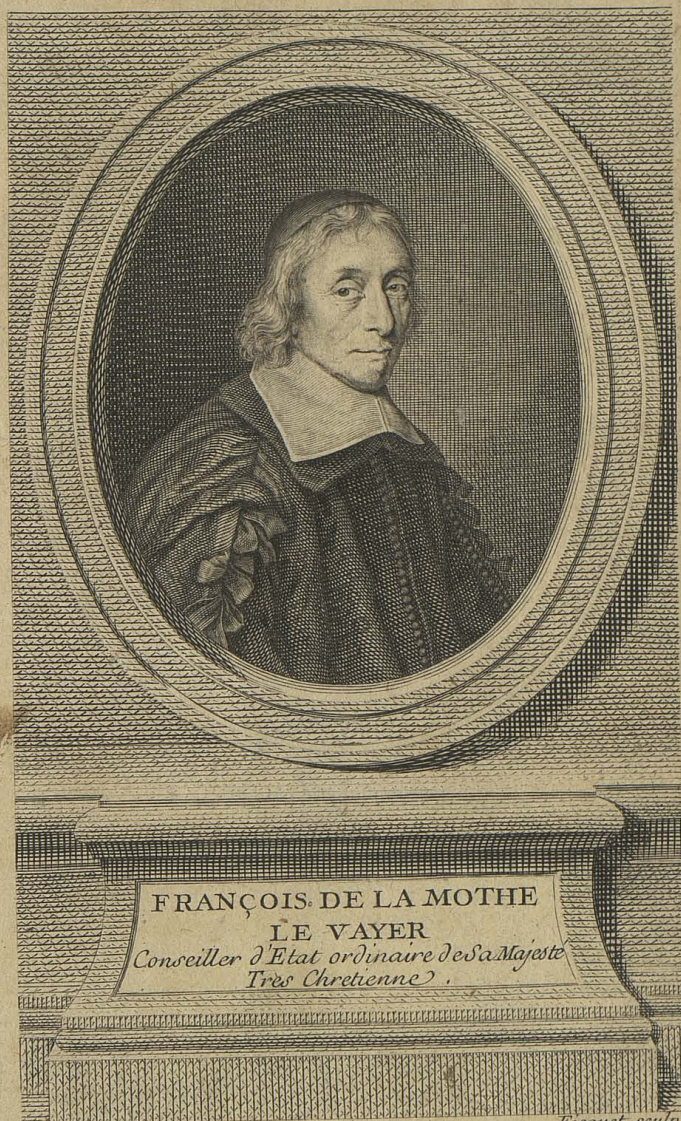
OLIVIER
DE LA MOTTE
LE VAYER



LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CRACOW

127.1.1.1

127.1.1.1



FRANÇOIS. DE LA MOTHE
LE VAYER
*Conseiller d'Etat ordinaire de Sa Majesté
Très Chrétiennè.*

Nanteuil del.

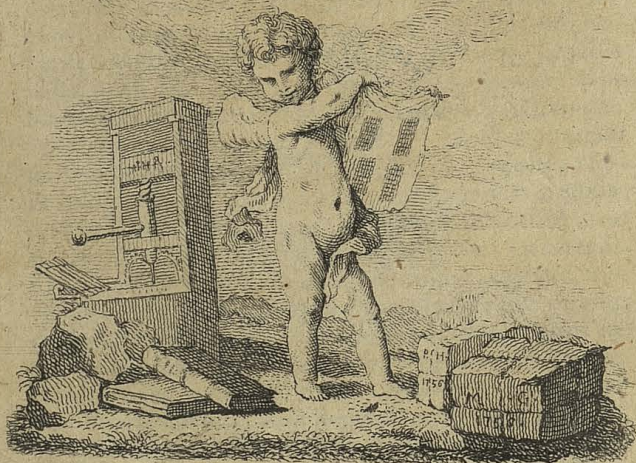
Ficquet sculp.

OEUVRES
DE FRANÇOIS
DE LA MOTHE
LE VAYER,

CONSEILLER D'ETAT, &c.

Nouvelle Edition revuë & augmentée.

Tome I. Partie I. E. K. MYLO.



avec Privilèges.

imprimé à Pforten,
& se trouve à Dresde
chez MICHEL GROELL.

MDCCLVI.

KZ 22667



905511 II/1.1



NOS FRANCISCUS Divina favente Clementiâ
Electus Romanorum Imperator, semper Augustus,
ac Germaniæ & Hierosolymarum Rex, Dux Lo-
tharingiæ, Barri & Magnus Hetruriæ Dux, Princeps
Carolopolis, Marchio Nomeni, Comes Falckenstei-
nei &c. &c. Agnoscimus & notum facimus tenore præ-
sentium universis, quod, cum Nobis Noster sacrique Im-
perii fidelis dilectus Michael Groell, Bibliopola Dresden-
sis, humillimè exponendum curarit, sese constituisse,
opus quoddam, cui titulus: Oeuvres de François de la
Mothe le Vayer, de novo in Tomis octo, & octavo ma-
jori, in lucem dare, typisque publicis edere, vereri au-
tem, ne amulorum sua duntaxat commoda alieno cum
dispendio & jacturâ sectantium invidiâ & cupidine, im-
pendii & laboris sui sperato-fructu privetur, ideoque No-
bis demississimè supplicârit, ut Privilegio Nostro Cæsareo
indemnitati ejus clementer consulere dignaremur; Nos
hujusmodi precibus benignè annuendum censuerimus,
uti & vigore præsentium annuimus. Mandantes proin-
de omnibus & singulis Typographis, Bibliopolis, aliis-
ve quibuscunque rem librariam aut literariam negotia-
tionem exercentibus, serid ac districtè inhibentes, ne
quisquam eorum præfatum opus intitulatum: Oeuvres de
François de la Mothe le Vayer, quocunque caractere, mo-
do aut forma, sive integrum, sive aliquam ejus partem,
citra memorati Groell, ejusque hæredum expressam vo-
luntatem & consensum intra annos decem ab hodiernâ die
computandos recudere, aut alii recudendum dare, sive
alibi impressum intra Sacri Romani Imperii fines importa-
re, publice privatimve vendere aut distrahere præsumat,
quatenus omnibus Exemplaribus à dicto Groell ejusque
hæredibus sive authoritate propriâ, sive Magistratus ope &
Auxilio, ubi ejusmodi Exemplaria reperta fuerint, quoties-
cunque huic Mandato Nostro Cæsareo contravenerint, vin-
dicandis, in quod ipsi ipsisque facultatem omnimodam au-

toritate Nostra Imperiali concedimus, planè privari, atque infuper multam sex marcarum auri puri, pro semisse fisco Nostro Imperiali, & pro altero semisse damnum passi vel passorum usibus applicandam, incurrere noluerint, dummodo tamen tenor hujus Nostri Privilegii in fronte libri impressus reperiatur, & de integro Opere, seu quolibet Tomo consueta quinque Exemplaria Consilio Nostro Imperiali Aulico exhibeantur. Mandamus porro universis Nostreis & Sacri Romani Imperii subditis, cujuscunque statûs, gradus, ordinis, conditionis aut dignitatis fuerint, imprimis verò Magistratum gerentibus, & suo vel alieno nomine justitiæ administrationem exercentibus, ne quemquam hoc Mandatum & Privilegium Nostrium temerè aut impunè transgredi patiantur, quin potius Contraventores præscriptâ pœnâ multent, aliisque idoneis remediis coerceant, quatenus & ipsi eandem multam evitare voluerint. Harum testimonio literarum Manu Nostra subscriptarum, & Sigilli Nostri Cæsarei appensione munitarum, quæ dabantur Viennæ die decima nona Februarii anno Domini millesimo septingentesimo quinquagesimo sexto, Regni nostri undecimò.

FRANCISCUS. mppr.

(L. S.)

Vt B. J. Comes Colloredo. mppr.

Ad Mandatum Sacræ Cæsareæ
Majestatis proprium.
MATTH. WILHELMUS NOB.
D. de HAAN. mppr.



Der Allerdurchlauchtigste, Großmächtigste Fürst und Herr, Herr Friedrich August, König in Pohlen ꝛ. des Heiligen Römischen Reichs Erz-Marschall, und Churfürst zu Sachsen ꝛ. auch Burggraf zu Magdeburg ꝛ. hat auf Johann Wilhelm Harpeters und Michael Grölls, Buchhändler allhier, beschehenes unterthänigstes Ansuchen, gnädigst bewilliget, daß sie nachgesetztes Buch, betitult:

Les Oeuvres de la Mothe le Vayer, nouvelle Edition revue, corrigée & augmentée, 8. Tomes, in 8^{vo} unter Höchstgedachter Sr. Königl. Maj. und Churfürstl. Durchl. PRIVILEGIO drucken lassen, und führen mögen, dergestalt, daß in Dero Churfürstenthum Sachsen, desselben incorporirten Landen und Stiftern kein Buchhändler noch Drucker oberwehntes Buch in den nächsten von unten gesetzten Dato an Zehen Jahren, bey Verlust aller nachgedruckten Exemplarien, und bey Dreyßig Rheinischen Gold-Gulden Strafe, welche denn zur Helfte der Königl. Rent-Cammer, der andere halbe Theil aber obbesagten Harpeteren und Grölln verfallen, weder nachdrucken, noch auch, da dasselbe an andern Orten gedrucket wäre, darinnen verkauffen und verhandeln, worgegen sie mehr gemeldes Buch fleißig corrigiren, aufs zierlichste drucken, und gut weiß Pappier darzu nehmen zu lassen, auch so oft es aufgeleget wird, von jedem Druck und Format zwanzig Exemplaria in Sr. Königl. Majestät und Chur-

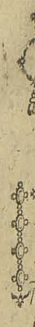
fürstl. Durchl. Ober:Consistorium, ehe es verkauft wird, auf ihre Kosten einzuschicken schuldig, und dieß *PRIVILEGIUM* Niemanden ohne Höchstgedachter Sr. Königl. Majestät und Churfürstl. Durchl. Vorwissen und Einwilligung zu ceditiren befugt seyn sollen. Gestalt sie bey solchem *PRIVILEGIO* auf die bewilligten Zehen Jahre geschützet, und gehandhabet, auch, da diesem jemand zuwieder handeln, und sie um Execution desselben ansuchen würden, solche ins Werk gerichtet, und die gesetzte Strafe eingebracht werden soll. Jedoch, daß sie, und zwar bey Verlust des *PRIVILEGII*, so wohl von jetziger, als auch von jeder künftigen neuen Auflage die oben bestimmte Anzahl derer Exemplarien würclich liefern. Inmittelst und zu Urkund dessen, ist dieser Schein, bis das *ORIGINAL-PRIVILEGIUM* ausgefertigt werden kan, an statt desselben in Sr. Königl. Majestät und Churfürstl. Durchl. Kirchen:Rath und Ober:Consistorio unterschrieben, und besiegelt ausgestellt worden, welchen sie durch den bestallten Bücher:Inspectorn, Christian Ernst Haubolden, denen Buchhändlern zu insinuiren, widrigenfalls die Insinuation vor null und nichtig erkannt werden soll: So geschehen zu Dresden, den 5. Septembr. 1755.

(L. S.)

Graf von Holzendorf.

Christian Friedrich Teucher.

A SON
ALTESSE ROIALE
MONSEIGNEUR
LE PRINCE
FREDERIC
DUC DE SAXE.



E
M
fu
te
fu
à
fo
p
fe
V
tu
V
do
d'
te



ONSEIGNEUR,

En mettant à Vos pieds cette Edition des Oeuvres de Mr. de la Mothe le Vayer, je ne fais, que suivre l'intention de cet illustre Auteur. Son premier objet étoit l'instruction d'un jeune Prince destiné à être le plus grand Monarque de son Siècle. Il l'a été; Il l'est encore par la façon, dont regne son Successeur Bien Aimé. Le sang Royal d'où Vous sortez; les exemples des Vertus Chrétiennes & Roiales, que Vous avez devant les yeux, nous donnent lieu d'augurer & même d'affirmer à l'égard de Vôtre Altesse Roiale tout ce que nôtre

DEDICATION.

Auteur auguroit du jeune Dauphin.
Ce sont là nos vœux, ce sont ceux
de tous les bons sujets de S. M. nô-
tre Auguste Roi. C'est plus que
nos vœux, c'est la base de la plus
douce esperance, que je partage
avec toute la Nation en mettant
toute ma gloire à publier mon
zèle & mon devouement pour
toute Vôte Maison Roiale, & sur
tout à faire voir le profond respect
avec lequel j'ose prendre la liberté
de me dire

MONSEIGNEUR

De Vôte Altesse Roiale

à Dresde,
le 1. de May 1756.

le très humble très soumis
& fidele Serviteur
MICHEL GROELL. Libraire.



AVERTISSEMENT

DU

LIBRAIRE.



UNE personne qui cultivé les belles lettres aiant apporté de Paris un Exemplaire des Oeuvres de Mr. de la Mothe le Vayer, revû & augmenté par Mr. François le Vayer de Boutigny, Maître des Requêtes duquel nous avons le Roman de Tarlis & Zélie, nous contons lui devoir l'heureux hazard, qui a fait tomber cet Exemplaire entre nos mains, & comme les ouvrages de ce savant Auteur sont devenus extrêmement rares, au point, qu'on ne les trouve plus que dans des ventes d'une certaine conséquence, & encore très rarement, nous avons crû faire plaisir au Public, en lui en offrant une nouvelle Edition; Nous nous sommes livrés à cette entreprise avec d'autant plus de confiance que ces ouvrages, qui méritent à tous égards d'être entre les mains de tout le monde, ont eu jusqu'ici l'approbation générale non seulement de tous les Savans,

mais encore de tous ceux, qui s'intéressent à l'éducation des Princes & de la jeune Noblesse.

On ne croit pas trop dire, quand on avance, que le Recueil des Oeuvres de Mr. de la Mothe le Vayer peut tenir lieu d'une petite Bibliothèque à ceux, qui souhaitent d'avoir quelque teinture des Sciences & des belles Lettres.

Outre que ses Ecrits sont remplis par tout d'une profonde érudition, ils contiennent en même tems un choix des meilleures pensées des anciens & des modernes, & un abrégé de tout ce qu'il importe à un Galant Homme de ne pas ignorer. Ainsi nous osons nous flatter qu'à coup sûr ils plairont même aux bons connoisseurs. C'est ainsi qu'en pense Mr. Bayle.

Mais comme ce n'est pas notre affaire d'en prôner ni l'excellence ni la Solidité, d'autres l'ayant fait solidement avant nous, nous nous bornerons à dire ici quelques mots touchant les Editions, qui ont précédé la nôtre.

La première parut en 1653. en deux Volumes in Folio, & fut publiée par Mr. l'Abbé le Vayer, fils de notre Auteur, qui la dédia au Cardinal Mazarin. Il dit dans sa Dédicace, qui est du 2. de Juillet : „Quand par reconnaissance & par devoir je ne serois pas attaché d'un noeud tout particulier à Votre Eminence, comme fils d'un de ses plus redéva-

„bles & de ses plus humbles Serviteurs; je
 „ne laisserois pas de lui devoir dédier plutôt,
 „qu'à tout autre, ce Recueil des Oeuvres de
 „mon Pere, qu'on a imprimé pendant les dif-
 „ferens voyages, qu'il a été obligé de faire à
 „la suite de la Cour; ne fût-ce que de peur
 „de contrevenir à ses bonnes instructions,
 „dont la principale a toujours été de me pro-
 „poser Votre Eminence pour le but de mes
 „services, & pour la fin de toutes mes pensées.

„Et puis Monseigneur, le rang, que Vous
 „tenés dans l'Etat, l'obligeant de vous rendre
 „compte des emplois, qu'il a eus tant auprès
 „du Roi qu'auprès de Monsieur, pourrois-je
 „mieux faire, que de Vous présenter cette
 „nouvelle Edition, qui comprend une partie
 „de ce qu'il a pû contribuer à leur service?
 „A la vérité, Monseigneur, la plûpart de ces
 „Ouvrages étant déjà à Vous, & aiant vû le
 „jour sous les heureux auspices de Votre
 „Nom, peut-être pourra-t-on dire, que je me
 „devrois passer de les offrir une seconde fois
 „à Votre Eminence; & qu'il semble, que ce
 „soit lui vouloir faire deux présens d'une mê-
 „me chose, & lui donner son propre bien.
 „Mais, Monseigneur, quand je considère,
 „que Dieu même à qui appartient tout ce qui
 „est au monde, ne laisse pas néanmoins de

„souffrir, que nous lui en fassions des offran-
„des, & de trouver bon, que ceux, qui se sont
„consacrés à lui par des vœux particuliers,
„lui réitérent tous les ans, en les renouvel-
„lant, le présent, qu'ils lui avoient déjà fait de
„leurs personnes; Cela me fait espérer-----„

Le reste ne contient que des Eloges de ce grand Ministre. Outre cela on ne trouve aucune particularité sur les Ouvrages de cet Auteur.

La seconde Edition fut réimprimée à Paris chés le même Augustin Courbé en 1656. aussi en 2. Volumes in folio.

Le titre porte, qu'elle a été revue, corrigée & augmentée. On y trouve la même Dédicace & rien de plus. La troisième chez le même Libraire est de l'année 1662. & contient 3. Volumes in folio. C'est encore Mr. l'Abbé le Vayer qui la publiee & dédiee au Roi Louis XIV. L'Editeur dit dans cette Dédicace:

„Que l'heureuse conjoncture de la Naissance
„de Monseigneur le Dauphin lui avoit fait ve-
„nir l'idée d'offrir au Roi les Oeuvres de son
„Pere d'autant plus, qu'il y avoit à la tête de
„ce Recueil un Ouvrage qui porte son nom,
„& qui fut fait, il y a plus de vingt ans pour S.
„M. lorsqu'elle le portoit Elle même, & que
„son Pere aiant voulu alors donner le modèle
„d'un Prince parfait, il avoit fait heureuse-

„ment par avance le craïon de S. M.“ Il pour-
 „suit & dit: „que même sans cette raison il
 „n'avoit pû se dispenser de consacrer au Roi
 „ces ouvrages, qui avoient eu dans leur ori-
 „gine une particulière relation à S. M.

Enfin Louis Bilaine, Libraire de Paris en
 donna une nouvelle Edition en 1669. & l'aug-
 menta de plusieurs petits traités qui avoient
 été imprimés jusques-là séparément. Elle est
 en 15. petits volumes in 12^{mo} & les augmen-
 tations s'y trouvent depuis le 13^{ème} jusqu'au
 dernier Volume. Outre cela elle n'a ni autre
 Dédicace, que la dernière Edition in fol. ni
 Préface, ni Avertissement de l'Editeur.

Il est à remarquer que Jean Guignard, Li-
 braire de Paris, a pris cette même Edition, ou
 plutôt le même livre, & n'y a changé autre
 chose que le Titre, en y mettant son nom &
 l'année MDCLXXXIV.

C'est sur cette petite Edition de 1669 que
 la nôtre est imprimée, & nous nous flattons,
 qu'elle sera reçue aussi favorablement que l'ou-
 vrage politique de Mr. Hume, que nous avons
 publié la Foire dernière. Les soins que nous
 nous sommes donnés, autant que peut humainement
 le permettre une première entreprise
 dans ce goût, & plus encore la belle Imprime-
 rie, que S. E. Monseigneur le Premier Ministre

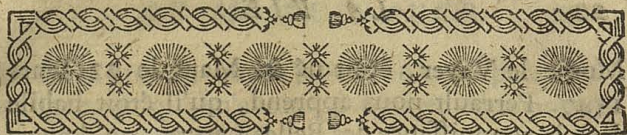
Comte de Bruhl vient d'établir à Pforten, contribuent beaucoup à ces espérances. Nous osons du moins promettre, que nous n'omettrons rien de ce qui dépendra de nous, pour rendre cette Edition la plus complete de toutes, & il nous sera d'autant plus aisé de l'effectuer, que nous avons sous les yeux l'avis d'un Parent de nôtre Auteur, qui est Mr. de Boutigny, dont nous avons parlé ci dessus, & duquel nous tenons une listé de tous les écrits de Mr. de la Mothe le Vayer.

Comme nous publierons ces Ouvrages par Volumes détachés, nous en donnerons les raisons avant chacune des pièces, qui y seront mises, par un Avertissement semblable à celui-ci. Le premier Volume, qui est divisé, comme tous les autres en deux Parties, commence par la vie de nôtre Auteur, qui a été redigée par Mr. le Ch..... C..... D. M....

La première Partie ne contient autre chose que le livre de l'Instruction de Monseigneur le Dauphin. Peut-être que cet Ecrit a été déjà imprimé séparément du tems du Cardinal de Richelieu.

Nous n'en saurions rien dire de certain. Ce qui est plus sûr, c'est que ce livre, suivant le jugement des Savans, est une des meilleures productions de nôtre Auteur.





ABREGÉ DE LA VIE
DE MONSIEUR
DE LA MOTHE LE VAYER

de l'Academie Françoise,

Précepteur de Philippes de France

Duc d'Anjou,

& ensuite du ROI LOUIS XIV.

Les personnes qui aiment par goût les sciences & les beaux arts, se font toujours un plaisir de connoître ceux qui les ont cultivés. Celles qui veulent paroître y être initiées, ne manquent guères de montrer le même empressement.

Pour peu qu'on ait de discernement, l'on n'hésite guères à deviner les motifs des unes & des autres. Nous avons crû obliger les deux partis en leur donnant un détail abrégé de la vie du savant Auteur des Oeuvres, dont on donne une nouvelle Edition.

François de la Mothe le Vayer naquit à Paris en 1588. Il tiroit son origine d'une Famille du Mans, qui sûrement étoit déjà distinguée par le mérite & par les emplois. Son Pere Félix de la

Mothe le Vayer, étoit né au Mans le 22. Mars 1547. Perrault nous apprend, qu'il étoit habile dans la connoissance des Belles Lettres, qu'il avoit appris dans sa jeunesse les langues savantes, & qu'il s'étoit donné à la Jurisprudence Civile & Canonique & aux Mathématiques.

Comme il passoit outre cela pour excellent Orateur, & pour bon Poëte, le même Auteur observe très judicieusement, qu'il n'est pas étonnant, qu'il ait donné naissance à un Fils d'un grand mérite.

A la vérité, cette conséquence n'est pas si générale, que de tout tems elle n'ait été sujette à bien des exceptions.

Une preuve plus convaincante du mérite distingué de Felix de la Mothe le Vayer, c'est, qu'il fut appelé à Paris pour y être Conseiller du Roi & Substitut du Procureur Général au Parlement. Dans cette Capitale il étoit sans doute plus à portée de donner à son Fils cette Education, dont les Succès lui ont fait tant d'honneur. Il mourut la nuit du 25. ou 26. Septembre 1625. âgé de soixante & dix huit ans.

François de la Mothe le Vayer succéda à son Père dans la charge de Substitut du Procureur Général au Parlement de Paris. Quoiqu'il fut très versé & profond dans la Jurisprudence tant Civile que Canonique, & qu'il eût certainement tous les talens qu'exige un Poste aussi honorable & aussi difficile, & que même il l'ait exercé assés long tems, on seroit tenté de soupçonner, que ce n'étoit pas là sa véritable vocation. La quantité des ouvrages, qu'il nous a laissés, le témoignent & nous font en même tems

une forte preuve, que sa jeunesse n'avoit point été négligée, & qu'il n'avoit pû donner dans aucun dérangement considérable.

Il avoit pour la Jurisprudence & pour le parti de la Robe des exemples vivans, tant dans la personne de son Pere, que dans toute sa Parentée, ainsi qu'il étoit pour ainsi dire, entouré de la Robe. Il nous suffira, pour appuyer cette conjecture, de rapporter ce qu'en dit un Ecrivain en 1682. Nous le citons avec d'autant plus d'empressement, que nos lecteurs y verront en même tems des traits, qui peignent bien le discernement & la bonté d'un grand Roi, qui aime les lettres, qui encourage & protège ceux qui les cultivent. Voici comment il s'exprime:

Le choix qu'on fait tous les jours des personnes les plus distinguées par des grandes qualités pour leur confier les affaires importantes, nous fait voir depuis long tems, qu'il suffit d'avoir du mérite, pour être parfaitement connu de S. M. & pour parvenir aux plus grands emplois. C'est ce qui vient encore de paroître en la personne de Mr. le Vayer de Boutigny, Maître des Requêtes, nommé à l'Intendance de Soissons, sans qu'il ait donné aucune marque de la souhaiter. On peut même dire, qu'il l'a acceptée avec peine. On lui a donné quinze jours pour en écrire à Madame sa femme, qui est au Maine; après quoi on lui a marqué de la part du Roi, que s'agissant du service de l'Etat, il ne falloit pas qu'il balançât davantage. Ce refus marque mieux la justice du choix de S. M. & le mérite de ce nouvel Intendant, que tout ce que j'en pourrois dire.

Il est fils de M^r. le Vayer Lieutenant Général du Mans, qui fût choisi par Mr. le Cardinal de Richelieu pour l'Intendance d'Artois. Le choix de ce Ministre fait son éloge. Il semble, que le ciel ait voulu combler sa famille de bénédictions. Elle est des plus grandes, & tous ses enfans ont eu en partage beaucoup de savoir, de mérite & d'honnêteté. Son fils aîné, qui succéda à sa charge, mourût fort jeune, & laissa un fils unique, qui est Mr. le Vayer Conseiller au grand Conseil, qui nous est une preuve vivante, que la vertu & le mérite sont héréditaires dans cette maison Son second fils est encore aujourd'hui Lieutenant Général du Mans, & le troisième est Mr. le Vayer de Boutigny, à qui l'on vient de donner l'Intendance de Soissons. Tous les peuples de ce Pais-là en ont une extrême joye : car on sait partout, qu'il joint une exacte probité & une piété très exemplaire au profond savoir & au grand amour qu'il a pour la Justice. Il est le recours des affligés & des opprimés, & rien ne lui manque de tout ce qui peut former un digne & grand Magistrat. Je ne vous dis rien de Mr. l'Abbé le Vayer, Aumônier de la Reine Mere, & Grand Doyen du Mans. Vous sçavez que l'illustre Mr. de la Mothe le Vayer étoit Cousin de ceux-ci, aussi bien que Mr. le Vayer aujourd'hui Président à Mortier à Metz.

Quelque application que Mr. le Vayer ait donnée à la Jurisprudence, il s'en faut de beaucoup qu'il s'y livrât tout entier; son Génie étoit trop vaste; aussi ne suivit-il point à l'aveugle & en esclave la route ordinaire des études, sur tout de celles des Colleges.

„La science des plus savans Hommes se renfer-
„me ordinairement dans la connoissance de ce
„qu'ont fait, ou de ce qu'ont dit les Grecs & les
„Romains. Ils regardent le reste du monde peu
„digne d'être considéré, persuadés que la valeur,
„la sagesse, & toutes les vertus imaginables ne se
„rencontrent en quelque sorte de perfection, que
„parmi ces deux peuples.“ Nous avons jugé à
propos de ne pas retrancher ce préambule de Per-
rault, afin de mettre nos lecteurs mieux au fait
du caractère de notre auteur, & qu'on puisse par
là être plus en état de juger de l'usage, qu'il a fait
de son tems, dès les premières années, de ses éru-
des & jusqu'à ce que son rare mérite ait commencé
de briller & de lui donner à bonne heure un rang
distingué parmi les Savans du premier ordre. „La
„Mothe le Vayer, continué son historien, n'a pû *Perrault.*
„souffrir des bornes si étroites à son érudition. *Hommes*
„Après s'être rempli de tout ce qui s'est fait & de *illustres.*
„tout ce qui s'est dit dans l'ancien monde, il n'a
„connu aucune nation sur la terre, dont il n'ait en-
„trepris de savoir le génie, les mœurs & les cou-
„tumes; en un mot, il a voulu connoître le mon-
„de entier. Il a vû, & ensuite nous a fait voir,
„qu'il n'y a point de pensée, de sentiment & de
„coutume, si étrange & si absurde qu'elle puisse
„être, qui ne soit renuë & établie dans quel-
„que pais d'une étendue considérable.“ Pour
un Génie aussi vaste, les bornes de la Jurispru-
dence & même de la Magistrature du premier ordre,
étoient certainement trop étroites. Ou qui sait,
si Philosophe, comme il l'étoit, il n'en aura pas

senti les inconvéniens & trouvé le fardeau trop pesant ? l'on a beau revêtir du nom de dignité les emplois les plus distingués ; il n'en reste pas moins vrai , qu'à les bien nommer, ce sont des charges ; les Auteurs les appellent indifféremment *munera* & *onera*.

Enfin Mr. le Vayer se démit de ces pesantes dignités de la Robe & de la Magistrature ; il renonça à cette charge, qu'il avoit héritée de son père, & il s'en défit pour n'avoir d'occupation que ses études. Alors livré à lui même, il lui fut sans doute plus aisé de se répandre dans les compagnies choisies, & sur tout parmi les gens de lettres. Pour juger sainement de son caractère, de ses mœurs, de sa conduite & sur tout de son immense érudition, l'on n'a qu'à lire ses ouvrages.

Bien entendu que certains lecteurs n'interpréteront pas ceci à toute rigueur ; rien ne seroit si précaire qu'un pareil jugement ; sur tout à l'égard d'un Savant de cet ordre & qui avoit tant lû & tant écrit. Il semble nous prévenir lui même à cet égard dans un de ses ouvrages où il dit : *que les plus grands Auteurs ont besoin d'être interprétés favorablement*, & il ajoute *les livres d'un homme sont à mon sens de fort mauvais garans de ses inclinations* & *je n'ai jamais crû, qu'on pût former un bon jugement des mœurs d'une personne par ses écrits*.

La quantité d'ouvrages, que nous avons de lui, la variété, les différens sujets, sans compter qu'il y en aura eu beaucoup, qui n'auront pas été imprimés, & qui n'avoient pas été travaillés à ce dessein, tout concourt à nous prouver, qu'il a toujours

été extrêmement appliqué, & que sous un Pere aussi attentif, on ne peut guères lui imputer, comme nous l'avons déjà dit, que quelques légères dissipations, qu'entraînoient son âge & son siècle. Pour donner à cette assertion un plus grand jour, nous n'avons qu'à rapporter ce que dit de lui l'Historien de l'Academie François. *Si l'on examine la quantité & la qualité de ceux, qu'il a mis au jour, on ne croira pas, qu'il ait pu avoir quelque autre occupation dans tout le cours de sa vie. Il a tout embrassé dans ses écrits; l'ancien, le moderne, le sacré, le profane; mais sans confusion; Il avoit tout lu, tout retenu & fait usage de tout. Si quelque, fois il ne tire pas assez de lui même pour se faire regarder comme auteur original, du moins il en tire toujours assez, pour ne pouvoir être traité de copiste ou de compilateur, & sa mémoire, quoi qu'elle brille par tout, n'efface jamais son esprit.* Pelisson.

C'est à dire, à parler sans préjugé, qu'à force d'avoir tout lu, tout retenu, j'entends lu avec attention, avec discernement, & ayant la mémoire extrêmement heureuse, tout ce qu'il avoit lu, s'étoit pour ainsi dire identifié & tourné en aliment & en substance dans son esprit & étoit devenu sien; on le voit par le tour aisé qu'il donne à tout ce qu'il dit; & l'on peut en même tems remarquer sa modestie & sa candeur par l'attention scrupuleuse avec laquelle il cite les Auteurs, ce qui est au de là de ce qu'on pourroit exiger pour écarter tout soupçon ou tout reproche de copiste & de compilateur.

Pour peu qu'on soit au fait de l'Histoire de France; on ne sauroit disconvenir que Mr. le

Vayer ne se soit trouvé sur la scène dans les tems les plus orageux & les plus difficiles. Il est rare que les Minorités soient bien tranquilles.

Peut être que quelques uns de nos lecteurs ne nous sauront pas mauvais gré, de leur rappeler des époques de ce tems-là, qui regardent en quelque façon notre auteur, pour aider à leur mémoire & en même tems leur rappeler, que tout éloigné qu'il affectât d'être des affaires de Cour, elles ne laissoient pas d'avoir quelque influence sur sa conduite ou sur ses discours. L'air du tems influe souvent sans qu'on s'en apperçoive. Mr. le Vayer né en 1588. avoit 22. ans, lorsque le bon Roi Henri IV. fut assassiné en 1610. Louis XIII. fut déclaré Majeur en 1614. & marié avec Anne d'Autriche de la branche d'Espagne en 1615. Richelieu Evêque du Luçon fut fait Secrétaire d'Etat en 1616. par la protection du Maréchal d'Ancre, qui avoit beaucoup de crédit auprès de la Reine Mere, Marie de Medicis, & duquel il abusa.

En 1619. la Reine Mere se sauva de Blois à Angoulême : Le Duc de Luynes fit revenir d'Avignon l'Evêque de Luçon ; celui-ci persuada à la Reine Mere de se raccommoder avec le Roi ; leur entrevue se fit en Touraine. Cependant cette Reine inspirée par Richelieu, qui vouloit se rendre nécessaire, remuoit toujours, & donnât bien de la peine au Roi & à son Ministère, on promit en 1620. par le Duc de Luynes à Richelieu le chapeau rouge, & la Reine Mere, ensuite de quelque accommodement plâtré, entre en 1623. au Con-

feil, mais à condition que l'Evêque du Luçon n'y entrera pas. Enfin en 1624. Richelieu, qui avoit été introduit par le Favori d'Ancre, est fait Cardinal par le moien du Favori Luynes & par la protection de la Reine Mere, entre au Conseil. Il y a des disputes pour la préséance. Un génie aussi vaste & entreprenant que l'étoit Richelieu, ne pouvoit manquer d'ennemis & d'envieux, mais de l'autre côté il avoit aussi quantité d'amis. Sa grande capacité dans le maniement des affaires, les manieres polies, & sur tout la protection générale qu'il accordoit aux Savans, le soutenoient toujours, & le firent parvenir au plus éminent degré, où il pouvoit aspirer. Nous avons été obligés de dire ici quelque mot de ce grand Cardinal d'autant plus, qu'il étoit le Mécène de nôtre Auteur, qui lui étoit en revanche véritablement attaché. Cependant il ne s'est aucunement mêlé dans les troubles & les agitations de la Cour. Entièrement livré aux lettres, il n'étoit occupé que de ses études, ou s'il se livroit un peu au dehors, ce n'étoit que dans des compagnies choisies. Il avoit près de cinquante ans, lors qu'il publia le premier de ses écrits ; à la quantité qui nous en reste, il est bien naturel de présumer, qu'il y en avoit déjà bon nombre de prêts ; apparemment il suivoit le conseil, que lui avoit donné le Pere Sirmond la premiere fois qu'il le vit, à ce que nous apprend Mr. Patin, qui le tenoit de Mr. Huet. Ce sage & docte vieillard qui étoit plus que nonagenaire lui dit : „ne vous pressés pas de rien „donner au Public ; il n'y a rien dans les scien-

„ces qui n'ait ses coins & ses recoins, où la vue
 „d'un jeune homme ne perce pas ; attendés que
 „vous aiés cinquante ans sur la tête pour vous faire
 „auteur.“ Par précaution celui que nous citons
 ajoute: „Il ne s'agit pas ici des Orateurs, encore
 „moins des Poëtes ; leur objet demande qu'ils pro-
 „fitent du tems où l'imagination a toute sa force.“

Dès l'année 1623. nous voions, que sa rare ré-
 putation étoit si solidement établie qu'on le pla-
 çoit déjà parmi les Savans les plus renommés.
 L'Abbé de Villeloin avoit mis en françois un abré-
 gé de l'histoire Romaine pour favoriser l'étude de
 Mr. le Duc de Rételois, fils du Duc de Nevers.
 Il nous dit, *que ce Prince avoit le naturel beau & l'es-
 prit plus fin qu'il ne paroïsoit : Mademoiselle de
 Gournai étoit un de ses grands divertissemens, &
 quoi qu'il fut d'une humeur assés galante, si est-ce
 qu'il n'y avoit point de Dame qu'il n'eut quittée pour
 entretenir celle-ci*

*Cette bonne Fille avoit l'ame candide & généreuse.
 Sa beauté étoit plus de l'esprit que du corps : elle
 savoit forces choses, qui ne sont pas ordinaires aux
 personnes de son sexe. Il en est encore aujourd'hui
 à qui ce portrait ne conviendrait pas mal - - -
 Plusieurs Savans Hommes la visitoient aussi fort sou-
 vent & la bonne Demoiselle comptoit au rang de ses
 meilleurs amis Mr. de la Mothe le Vayer. Mr. le
 Président Oger*

En cette même année 1634. les Savans, qui
 formerent le premier projet de l'Academie Fran-
 çoise, s'assembloient déjà regulièrement. Le
 grand Ministre, qui malgré les embarras du Cabi-

net ne négligeoit rien de ce qui pouvoit concourir à illustrer le Regne de son Maître, & qui étoit Protecteur déclaré & connoisseur du vrai mérite, les honora d'une faveur toute singuliere.

Leur société fut établie en 1635. Ils eurent bien des obstacles à essuier, mais ils les surmontèrent, & les lettres patentes pour la fondation de l'Académie Française accordées en Janvier 1637. furent enfin enregistrées le 10. Juillet Le nombre de Quarante ne fut pas d'abord complet. Cette année fut heureuse à la France par bien des événemens que nous offrent ses Historiens. La suivante 1638. ne fut pas moins remarquable. Le 5. de Septembre le Ciel accorda au Roi & aux vœux de toute la France le Dauphin depuis le Grand Louis XIV.

Mr. le Vayer tenoit déjà depuis long tems un rang trop distingué parmi les Savans, pour qu'on pût soupçonner qu'il eût été négligé par le Cardinal. Mais Mr. le Vayer avoit trop de mérite pour n'avoir pas des envieux & des ennemis; le Cardinal avoit aussi les siens. A la Cour il est souvent dangereux, & sur tout dans des tems difficiles, d'être estimé, ou d'être créature du Ministre. Le Vayer surmonta tous ces obstacles, ou plutôt ils ne purent atteindre jusqu'à lui. Le nombre des Académiciens, comme nous l'avons déjà dit, n'étoit pas complet. *Mr. Bardin & Mr. du Cha-* *Histoire*
telet moururent presque en même tems & laisserent de l'Aca-
deux nouvelles places vacantes. On répara cette demie
double perte en recevant Mr. Bourbon & Mr. d'Ablan- *Françoise.*
court. Il mourut encore environ ce tems-là deux au-

tres Académiciens, Mr. Habert, Commissaire des Guerres & Mr. de Meziriac. On reçut ensuite & en même jour Mr. Esprit & Mr. de la Mothe le Vayer. Le sort les rangea, comme je viens de les nommer. Et enfin pour remplir la seule place, qui restoit du nombre de quarante, on proposa dans la même assemblée Mr. de Priézaz, Conseiller d'Etat, qui fut reçu huit jours après. Voilà ce que nous en dit l'histoire de l'Academie. Elle le met déjà sur le Registre dès le 21. Mars 1638. & comme elle ne rapporte sa reception, qu'au 14. Fevrier 1639. & que d'ailleurs il y a toujours un certain intervalle entre la proposition & l'admission, ne seroit-on point assés bien fondé pour soupçonner, que durant cet espace les eneemis de Mr. le Vayer auront tâché de former des cabales pour empêcher sa réception? En ce cas son mérite ne pouvoit qu'en recevoir un nouveau relief. Comme à sa réception le nombre des Académiciens n'étoit pas complet, & qu'il ne le fut que par celle de Mr. de Priézaz, il paroît que Balzac est un peu trop rigide, lorsqu'il dit: „J'observe en passant que Mr. „Moreri se trompe, quand il dit, que la Mothe „le Vayer fut des premiers, que l'on reçut dans „l'Academie Françoisé, cela ne se doit point dire „d'un homme qui fut élu à la place d'un Académicien mort.“

Il est assés naturel de regarder comme des premiers tous ceux qui sont sur les Registres, avant que le nombre soit complet; l'on pourroit même dire en un sens, que Mr. de Priézaz fut du nombre des premiers, puisque ce fut par son admission

mission que le nombre fut complet, pour la première fois.

Quelque décidé pourtant que fût le goût de notre Auteur pour la retraite, son admission à l'Académie, toute flatteuse qu'elle étoit, ne laissoit pas de lui dérober bien du tems, qu'il auroit plus volontiers employé à composer des ouvrages, ou à relire & retoucher ceux qui étoient déjà composés. Mr. Patin observe, que jusqu'à l'année qu'il mourut, il fut en état de satisfaire pleinement sa plus forte passion, qui étoit d'écrire des livres, *il faut convenir*, ajoute-t-il, *que ceux, qu'il fit dans un âge décrépite devoient le faire trouver jeune dans sa façon de penser.*

L'on en jugera mieux sur ce qu'en dit Mr. Perault dans les hommes illustres du dernier siècle. Après avoir dit, aussi bien que Moreri, que Mr. le Vayer a été un des premiers, qui a été reçu à l'Académie Françoisse lors de son établissement, il ajoute „les ouvrages, qu'il a composés & qui sont „d'un nombre prodigieux, sont dans les mains de „tout le monde, & ont été recueillis en trois Volumes in folio & en quinze petits in 12mo. „Il n'y a presque point de matiere de celles „qui méritent l'attention & l'examen d'un homme „de lettres, & particulièrement de questions de „Morale, dont il n'ait écrit, & sur lesquelles il „n'ait rapporté presque tout ce qui a été dit par „les anciens & les modernes. On le regarde comme le Plutarque de notre Siècle, soit pour son „érudition qui n'a point de bornes, soit pour sa „maniere de raisonner & de dire son sentiment

„toujours fort éloignée de l'air décifif des Dogma-
„tiques.“

Quoiqu'il aimât beaucoup la tranquillité, ainfi que la plûpart des Gens de lettres. La retenuë, dont il faisoit profession, ne laiffa pas d'effuier une legère alteration. L'Académie dès son établiffement s'étoit attachée à polir, à fixer, à reformer la langue Françoisë. Mr. le Vayer avoit déjà un bon nombre de fes ouvrages, auxquels il avoit travaillé dès long tems. Il ne vit pas volontiers, qu'un Etranger, un Gentilhomme Savoyard, Mr. de Vaugelas de la Famille des Barons de Peroges, qui tient encore aujourd'hui un rang distingué à Annecy, eut publié fes remarques fur la langue Françoisë; en les adoptant il fe voioit dans une espèce de nécessité de repasser tout ce qu'il avoit écrit, d'y faire bien des changemens & des corrections, soit pour le style, soit pour les expreffions, soit pour l'Ecriture; & de la même maniere on a beau déclamer contre ceux, qui les premiers changent quelque chose à l'orthographe; elle est l'image des sons & elle change comme eux, à la vérité un peu plus lentement „Mr. le Vayer „ne put s'empêcher d'écrire contre ces Remarques „non seulement plusieurs lettres, mais un Volume entier, où il se plaint fortement de la contrainte & des entraves que Mr. de Vaugelas donne au Stile de tous les Ecrivains par fes Remarques, qu'il prétend être pour la plûpart ou fausses ou inutiles. Quoique Mr. de Vaugelas ait eu une très grande raison de s'opposer à la corruption du langage & aux vicieuses façons de

„parler, ou qui n'étoient plus dans le plus bel
 „usage, ou que le mauvais usage introduisoit.
 „Mr. de la Mothe le Vayer ne pût souffrir qu'un
 „nouveau venu lui fît des leçons & lui donnât des
 „scrupules sur une infinité de Diction & de phra-
 „ses, dont il se servoit hardiment, & sur les-
 „quelles il vivoit dans le plus grand repos du
 „monde, de même que la plûpart des meilleurs
 „Ecrivains de son tems.“

Il ressembloit, continuë le Savant que nous
 copions „à ces bons Religieux, qui accoutumés *Hist de*
 „à leur ancienne discipline un peu relachée, ne l'*Acade-*
 „peuvent souffrir, quoique d'ailleurs fort bons *mie.*
 „Religieux, qu'on vienne les reformer & les rédui-
 „re à un genre de vie plus régulier & plus austère.
 „Aussi est-il arrivé, que malgré toutes les plaintes,
 „que lui & plusieurs autres ont fait contre les Re-
 „marques de Vaugelas, elles ont été reçues avec
 „un applaudissement universel, & que tous les
 „Ecrivains, qui sont venus depuis, les ont soigneu-
 „sément observées, à la reserve d'un très petit
 „nombre, que l'usage a abolies.“

L'histoire de l'Académie parlant de cette guerre
 littéraire de Mr. le Vayer contre Mr. de Vaugelas,
 s'en exprime en ces termes „le premier (des ou-
 „vrages de Vaugelas) est ce volume des Remar-
 „ques sur la langue Françoisse contre lequel Mr.
 „de la Mothe le Vayer a fait quelques observa-
 „tions & qui depuis peu a aussi été combattu par
 „le Sr. Dupleix; Mais qui au jugement du Public
 „mérite une estime très particulière. Car non
 „seulement la matière en est très bonne pour la

„plus grande partie, & le Stile excellent & mer-
 „veilleux, mais encore il y a dans tout le corps
 „de l'ouvrage je ne sai quoi d'honnête homme,
 „tant de franchise, qu'on ne sauroit presque s'em-
 „pêcher d'en aimer l'auteur.“

C'est sans doute ce caractère d'honnête homme, cette franchise, qui peint si bien le caractère de la Nation de Mr. le Vaugelas, joint à la délicatesse de son esprit, & à la pureté de son langage, qui fit, que lorsque pour rendre le Dictionnaire de l'Academie plus correct on commença par y lire & consulter les livres les plus célèbres dans la langue François & parmi les premiers l'on conte Amyot, Montagne, du Perron, & ceux de Mr. de Sales, Evêque de Geneve, qui depuis a été inscrit dans le catalogue des Saints, & dont les illustres neveux sont aussi établis à Annecy, Residence des Evêques de Geneve.

Quelque occupé que fut Mr. de la Mothe le Vayer à la composition de ses livres qui exigeoit un travail immense & assidu, il ne vaquoit pas moins aux occupations, que l'Académie exigeoit de lui ; il n'en étoit pas moins répandu dans un certain monde choisi ; Alors le rôle d'un Savant devoit être difficile & épineux. La France, sur tout la Cour, étoit dans un trouble continuël. Aussi peut-on dire, que la Cour étoit un des livres qu'il étudioit le plus & avec le plus d'attention, & cela lors même qu'il en marquoit un grand éloignement ; l'on peut voir dans ses oeuvres quelle origine ou étimologie il donne au mot latin, qui désigne la Cour ; à l'occasion des Vents,

que certains prétendus forciers vendent en Norvege; Il dit, qu'il en est de même à la Cour, & il ajoute: *Aula* une grande sale, un vestibule, la cour d'un Prince, ce mot vient du grec *αὐλή*, instrument à vent, flûte, d'où est formé *αὐλητής*, joueur de flûte; ou bien de *αὐλος*, d'où viennent *Aulon*, *aulos*, flûte, instrument à vent, & *aulus* est un poisson, ainsi nommé à *tubae similitudine*, quæ Græcè dicitur *αὐλος*. Aussi pour y bien guider sa barque, un Pilote en doit parfaitement connoître les vents. L'on peut néanmoins conjecturer que l'étude de la Cour n'étoit rien moins que l'objet favori de Mr. le Vayer. Noïé, pour ainsi dire ou absorbé dans la lecture & dans la composition des ses ouvrages, il n'étoit guères possible, qu'il fut Courtisan assidu: Mais sa réputation étoit trop étendue, pour qu'il n'y fut pas connu.

Dire qu'un Savant, sur tout un Savant de l'ordre de Mr. de la Mothe le Vayer est connu à la Cour, c'est à coup sûr annoncer une connoissance bien vague, peut-être bien équivoque: surtout si nous faisons attention qu'alors la Cour étoit toute partagée. Mr. le Vayer eut ses approbateurs & ses Censeurs à la Cour comme à la Ville. Pour mettre nos Lecteurs à portée d'en juger avec plus de justesse & moins de partialité, nous nous contentons de rapporter ce qu'en disent les auteurs contemporains. Le Lecteur ne s'attend pas sans doute à trouver que ceux qui ont écrit sur Mr. de la Mothe le Vayer aient presque tous à l'unisson parlé à son avantage. Il étoit savant & même du premier ordre & en tout genre, ses mœurs dans le fond étoient sans repro-

che, il étoit vû de bon oeil, & recherché dans les meilleures compagnies; il étoit estimé du Ministre; celui-ci qui étoit vraiment connoisseur le destinoit à l'Instruction du Roi. En voilà bien plus qu'il n'en faut pour lui avoir fuscité des envieux, des jaloux, des ennemis: aussi firent-ils tous leurs efforts pour le faire passer pour un homme sans religion. Nous laissons au Lecteur à en juger sur la suite de ce discours. Les auteurs que nous avons sous les yeux, débutent par parler de lui comme Précepteur, ou du moins destiné à être Précepteur du jeune Roi Louis XIV. ou du Duc d'Anjou, de là ils rétrogradent pour amener le peu qu'ils disent de ce grand Homme.

Il étoit membre de l'Academie. Le Dauphin étoit né en 1638. le Duc d'Anjou, qui fut depuis Duc d'Orleans naquit en 1640. le 21. Decembre. Mazarin entroit sur la scène. La Reine Mere Marie de Medicis mourut à Cologne le 3. Juillet 1642. agée de 68. uns, & Richelieu subit le même sort dans son Palais à Paris à l'age de 58. ans; ainsi Mr. de la Mothe le Vayer perdit avec lui un Protecteur d'autant plus solide, qu'il étoit connoisseur. Le même jour de la mort du Cardinal de Richelieu, le Roi fit entrer dans son Conseil le Cardinal Mazarin, & après avoir déféré la Régence à la Reine & déclaré le Duc d'Orleans Lieutenant Général du Roi Mineur, il mourut le 24. May.

Louis XIV. commença donc de regner à l'age de cinq ans, sous la tutelle de la Reine sa Mere. Il eut d'abord pour Gouverneur le Marquis de Villaroi, & pour Précepteur l'Abbé de Beaumont,

connu sous le nom de Péréfixe, depuis Archevêque de Paris. Il y a toute apparence, que pour ce dernier emploi Mr. de la Mothe le Vayer avoit été mis sur les rangs; il n'est pas difficile de pénétrer, qu'il se trouva à la Cour des gens officieux, qui ne manquèrent pas de prétextes auprès de la Reine pour détourner ce choix. On jugera mieux de ceci par la citation de Moreri. „Quand il fut „question, dit-il, de donner un Précepteur au „Roi, on jeta principalement les yeux sur Mr. de „la Mothe le Vayer, comme sur celui, que le Cardinal de Richelieu avoit destiné à cette charge, „tant à cause du beau livre qu'il avoit fait sur l'éducation de Mr. le Dauphin, qu'en égard à la „réputation, qu'il s'étoit acquise d'être le Plutarque de la France; Mais la Reine aiant résolu de „ne donner cet emploi à un Homme marié, il fallut songer à un autre.“

Le prétexte est si foible, qu'il est aisé de voir, que les ennemis de Mr. le Vayer vouloient faire dire quelque chose à la bonne Reine, & que cependant ils n'avoient rien à objecter contre lui, soit pour les mœurs, soit pour les talents. D'ailleurs il est rare, que sous un nouveau Ministre l'on suive exactement le plan de celui, qui l'a précédé; chacun a ses créatures. Ce poste lui aiant manqué, il ne changea pas son train de vie, lorsque nous disons *manqué*, ce terme ne doit être pris à la rigueur, puisqu'il n'est dit nulle part, qu'il l'eût sollicité ni recherché, outre qu'il y en avoit encore d'autres sur les rangs, & l'on fait qu'il y en a eu plus d'un qui y ont été, & qui n'ont pu y tenir long tems; Dans de pa-

Naudé
Dialogue
de Mascu-
rat p. 37.

reils emplois les appartemens sont marquettés de glace. Voici à cette occasion ce que dit un Auteur contemporain : „Aussi m'étois-je toujours persuadé, qu'une des difficiles choses qui fut en Cour, étoit le choix des Hommes: Mais je l'éprouvai entierement lorsqu'il fut question de donner un Précepteur au Roi . . .

„La Reine n'en vouloit pas, qui fut marié, il fallut songer à un autre, qui fut Mr. Aubert, Abbé de St. Remy, Principal du College de Laon, Professeur en langue grecque... mais ni lui ni Mr. Gassendi ni Mr. Rigaud ne résisterent pas aux intrigues de Cour. Mais quoiqu'il en soit, la recherche particuliere, qu'on fit de ces Grands Hommes témoigne assez que l'intention de la Cour est toujours bonne. A quoi, si elle ne réussit pas si souvent ni si facilement, qu'on le voudroit bien, il n'en faut attribuer la cause, qu'à ces maudites intrigues, qu'à ces cabales & factions, dont elle est toute pleine. Ne voins-nous pas souvent dans les maisons des particuliers, que les brigues & partis des serviteurs & servantes donnent bien de la peine aux Maîtres & Maîtresses.

*Maxima quæque domus
servis est plena superbis &c.*

D'ailleurs Mr. le Vayer rappelle dans un endroit, que Lucien a dit, que ceux que les Dieux haïssoient, ils les faisoient Précepteurs. *Quem Dii oderint, fecerint Præceptorem.* Melanchton a traité cette matière plus amplement dans une harangue de *miseriis Paedagogorum*, à l'occasion de Tanaquil le Fevre,

qui étoit favant, mais qui n'étoit pas riche. Cependant, quelque épineuse que soit cette fonction, la regle n'est point sans exception. Il est toujours glorieux & même, agréable de donner ses soins à des jeunes Princes, sur tout quand les exemples de ceux à qui ils doivent le jour, préviennent & appuient les instructions d'un Précepteur bien choisi: Il n'y a pas de doute que tout homme chargé de l'éducation ou de l'instruction d'un jeune Prince trouvera de grands secours dans les Oeuvres de Mr. de la Mothe le Vayer. L'on y voit presque partout son but principal: un grand fonds de droiture, la religion & les bonnes mœurs. Il paroît même qu'il s'étudioit plus au fonds & à la solidité des sentimens qu'à la tournure qu'il auroit pu leur donner en se gênant ou en polissant son style. Il sentit pourtant qu'il écrivoit pour le Public; & ce fut pour plaire à ce même Public qu'on voit qu'il essaya à la fin de retoucher son style. Sur quoi l'on peut voir ce qu'en dit Vigneul de Marville.

„L'Académie le confideroit comme un de ses premiers sujets, mais le monde le regardoit comme „un bourru, qui vivoit à sa fantaisie & en Philosophie Sceptique.“ Il a négligé de nous dire de quelle espèce étoit ce monde, dont il parle, il prévoit apparemment, qu'il ne mourroit pas sitôt, „sa physionomie, continue l'auteur, & sa „manière de s'habiller, faisoient juger à quiconque le voioit, que c'étoit un homme extraordinaire. Il marchoit toujours, la tête levée, & „les yeux attachés aux Enseignes des rues par-où „il passoit;“ & c'est par cette raison, que Vigneul,

ayant de le connoître, le prenoit pour un astrologue.

A ces traits & à quelques autres que nous pourrions encore rapporter, il est aisé de voir, qu'il en étoit de Mr. le Vayer, comme de bien d'autres personnages d'un mérite distingué, c'est à dire qu'il ne plaçoit pas également à tout le monde. Il avoit des envieux, il avoit des ennemis ; dès qu'on en veut à quelqu'un il n'est pas difficile de lui trouver quelques défauts, il l'est encore moins de les grossir, de les envenimer. Il y a en vérité bien de la rigueur à juger d'un homme sur des rapports, sur quelques discours, qui peuvent lui être par fois échappés ; il est des tems, des dispositions, des situations, des circonstances, où un homme n'est rien moins que semblable à lui même ; il peut être quelque fois chatouillé selon les personnes avec qui il se trouve. Nous ne devons pas omettre la tournure que donnent à leurs discours les rapporteurs qui souvent y mettent assés du leur. Pour faire de ce grand homme un portrait plus ressemblant, nous n'avons qu'à copier Mr. Bayle „Il avoit, dit-il, plus d'érudition & „de lecture que la plupart de ses Confreres de l'Académie, mais ils écrivoient presque tous plus „élégamment que lui.“ On pourroit regarder cette apostille comme une preuve qu'il y alloit tout fondement & que comme il écrivoit beaucoup, il n'y cherchoit pas tant de finesse ; d'ailleurs cela ne fait rien à son caractère, & ce défaut n'est pas si rare qu'on pourroit le croire.

Dans le fond „c'étoit un homme d'une condui-

„te réglée, semblable à celle des anciens Sages.
 „Un vrai Philosophe dans ses mœurs, qui mépri-
 „soit même les plaisirs permis, & qui aimoit pas-
 „sionnément la vie de Cabinet, à lire & à compo-
 „ser des livres. Il étoit grand Sceptrique, & on
 „le soupçonna de n'avoir aucune Religion.“ Et
 „voilà le grand cheval de bataille de ceux qui ne sa-
 „vent plus que dire pour nuire à un Savant. Aussi
 „Bayle ajout-t-il, en citant Mr. l'Abbé d'Olivet sa-
 „vant integre & connoisseur „que le Pirrhonisme de
 „Mr. le Vayer ne s'étendoit pas aux vérités de la
 „Foi. Il y a, continuë-t-il, beaucoup de pro-
 „fit à faire dans la lecture de cet Ecrivain & nous
 „n'avons point d'auteur François qui approche
 „plus de Plutarque que celui-ci.“ Pour mieux
 „faire voir à quel point se laisse quelque fois em-
 „porter un écrivain, qui croit se donner du relief
 „en avilissant le mérite, il s'est bien trouvé un Au-
 „teur qui prétend que les ouvrages de la Mothe le
 „Vayer ne sont qu'un amas de ce qu'il avoit trouvé de
 „meilleur dans le cours de ses lectures, qu'on lisoit au-
 „trefois ces sortes de rapsodies mais qu'elles ne sont
 „plus de nôtre goût. Voici sa défense par Mr. Bayle
 „qui parle en connoisseur „Il y a trop de dureté
 „& trop d'injustice dans ce jugement: Les person-
 „nes équitables mettront toujours une grande dif-
 „férence entre les Ecrits de la Mothe le Vayer &
 „les Rapsodies
 „il se contentoit de confirmer ses pensées par cel-
 „les des plus excellens auteurs de l'antiquité, ou
 „d'emploier des éruditions, qui fournissoient de
 „nouvelles vues par l'application, qu'il en faisoit,

*Vigneul
 Marville,
 Mélang.
 d'Hist. &
 de Litt.
 T. II. p. 300*

„& par les conséquences, qu'il en tiroit - - il
„débite du sien une infinité de choses, il y mêle
„beaucoup d'esprit; il résulte de tout cela un ou-
„vrage dont la lecture est utile & plaît aux con-
„noisseurs. Mr. D. V. M. croit faire beaucoup
„d'honneur à la France en disant, que les Rapso-
„dies de la Mothe le Vayer ne sont plus de nôtre
„goût - - mais il est à craindre qu'on ne se con-
„firme par-là dans le jugement que font plusieurs
„Etrangers, que la France très dégoutée de tout
„ce qui sent l'Erudition, ne s'occupe qu'à polir
„sa langue, &c. Je fais cette remarque,
„dit-il en marge, afin qu'on voie, que si la Mo-
„the le Vayer n'est point lû comme autrefois, ce-
„la procède d'un dégoût général de presque tout
„ce qui n'a pas la grace de la nouveauté.“

Enfin ses ennemis, ou plutôt ses envieux en
cherchant à lui nuire, ne firent que contribuer à
faire mieux connoître son mérite: les deux Car-
dinaux lui rendirent plus de justice; En dépit de
la Cabale qui avoit empêché, qu'il ne fût d'abord
Précepteur du Roi, il le fut de Monseigneur Fre-
re du Roi, depuis Duc d'Orleans. Il est sûr, que
dès le ministère de Richelieu il avoit été destiné
pour le Roi, emploi aussi difficile que distingué.
Malgré tout ce qui fut tenté pour l'en écarter,
l'on n'objecta d'autre motif, que la résolution de
la Reine, de ne pas confier ce poste à un Homme
marié. L'on avoit déjà la plus grande partie des
ses ouvrages, Richelieu avoit vû & examiné ceux,
qui avoient pour objet l'Education du Dauphin:
Comme il a écrit sur quantité de sujets de diffé-

rente espèce & de différent goût, les envieux n'eurent pas de peine à trouver quelques articles à l'occasion desquels sous prétexte de Scepticisme ou de Pyrrhonisme, ils se crurent assez forts pour le taxer d'irréligion. Rien n'est si aisé qu'une pareille imputation. Un Journaliste n'a pas rougi d'en avoir accusé Mr. Huet, qui a été généralement reconnu pour un saint & savant Evêque. Aussi dès le tems même où Mr. le Vayer étoit attaqué, il ne manqua pas de Savans integres qui se firent honneur de repousser & de détruire ces noires invectives. Voici ce que dit un de ses défenseurs, ou plutôt un défenseur de la vérité

„Un obstacle innocent lui aiant donc fait manquer
 „la première place, qui puisse être confiée à un
 „homme de lettres, il eut la seconde, celle de
 „Précepteur de Philippe alors Duc d'Anjou & depuis Duc d'Orleans, Frere unique de Louis XIV.
 „Je ne puis dissimuler que la doctrine répandue
 „dans les Ecrits de ce Savant homme paroît tendre au Pyrrhonisme; mais aussi rendons lui justice, qu'il prend toute sorte de précautions & dans
 „une infinité d'endroits pour faire, bien sentir
 „qu'il ne *confond nullement* & qu'on ne doit *nullement confondre* la nature des connoissances humaines, dont il nie l'évidence avec la nature des
 „vérités révélées, dont il reconnoit la certitude.

„Peut-on, comme il le prétend, tenir en même tems pour douteux les objets de la raison & des sens & pour certains les objets de la Foi? Si ce n'est là une contradiction formelle, c'est du moins un étrange paradoxe.

„Mais je ne laisse pourtant pas de dire, qu'en
 „parlant, d'un Pyrrhonien de ce caractère, il est
 „juste d'observer & pour son honneur & pour l'é-
 „dification publique, qu'il n'a donné ou crû don-
 „ner nulle atteinte à sa Religion. Justice duë, sur
 „tout à Mr. de la Mothe le Vayer, dont les glo-
 „rieux emplois nous parlent en sa faveur, & qui
 „comme Bayle lui-même l'a dit, étoit un homme
 „d'une conduite réglée & semblable à celle des Sa-
 „ges, un vrai Philosophe dans ses mœurs.

Pour mieux appuyer cette défense, nous n'avons
 qu'à le consulter lui-même.

Il parle avec trop de franchise pour qu'on puisse
 le soupçonner de restrictions.

Voici comment il s'exprime dans un de ses ou-
 vrages. „Or aiant ainsi réglé ce qui est de la li-
 berté philosophique & demeurant pour résolu
 „qu'elle ne doit jamais s'étendre jusqu'aux choses,
 „qui vont contre la religion, la Police, ou les bon-
 „nes mœurs, il nous reste à considérer s'il est vrai-
 „semblable, qu'il se trouve des hommes, qui jouis-
 „sent en tout le reste d'une vraie liberté philosophi-
 „que, & qui n'aient plus de passions déréglées qui
 „méprisent les honneurs, les plaisirs, les richesses
 „& tous les autres biens, qui ne s'acquierent ou ne
 „se conservent que par la perte de notre liberté.

Quiconque lira ses ouvrages sans prévention, y
 trouvera par tout le caractère de l'honnête homme,
 du Philosophe & du bon Chrétien. „Au milieu
 „de sa nombreuse Bibliothèque il se voioit entouré
 „de livres écrits en divers siècles, en diverses lan-
 „gues, dont l'un lui disoit blanc, l'autre noir.

*De la li-
 berté phi-
 losoph.
 Ch. IV.*

„Frappé d'y trouver cette multiplicité, cette contrariété, d'opinions sur tous les points que Dieu
„a livrés à la dispute des hommes, il en vint à
„conclure, que la Sceptique étoit de toutes les Philosophies la plus sensée. Heureux ceux qui comme lui, ne chancellent que dans les routes de l'histoire & de la Physique ! Un doute éclairé peut
„quelque fois servir de flambeau pour s'y conduire. Mais si le Pyrrhonisme étend ses droits jus-
„que sur la Morale, il ne sauroit qu'être l'auteur
„de tous les maux & le destructeur de toute société. *Masculin.*

Du caractère dont il étoit avec un esprit vif & orné, il étoit assés difficile, qu'il pût plaire à toutes sortes de génies. Souvent il étoit exposé à se rencontrer avec des gens, à qui il ne convenoit pas, & qui peut-être par-là même raison lui convenoient encore moins. D'ailleurs il étoit en général d'une conversation très agréable, fournissant infiniment, sur quelque matière que ce fût. Il paroissoit quelques fois contredisant, mais il n'étoit nullement opiniâtre ni entêté; toutes les opinions lui étant presque indifférentes à la réserve de celles dont la Foi ne permet pas que l'on doute. Il y a toute apparence que la Reine, d'ailleurs occupée de tant d'autres affaires des plus épineuses, céda en partie aux faux rapports, ou aux insinuations défavantageuses, si ordinaires dans les Cours, lorsqu'elle ne le choisit pas d'abord pour être auprès du Roi, mais d'un autre côté ces insinuations ne devoient pas être d'un si grand poids, puisqu'on le mit auprès du Duc d'Anjou, frere du jeune Monarque.

Ses ennemis ne sachant que dire d'affés fort contre lui, chercherent à insinuer, que quelques-uns de ses ouvrages, qui paroissoient trop libres, l'avoient empêché d'avoir la premiere place; Mais si ces motifs eussent été d'un affés grand poids auprès de la Reine & du Cardinal Mazarin, l'on se feroit bien gardé de lui confier le jeune Prince Frere du Roi; le Cardinal se connoissoit trop bien en gens pour ne pas savoir, qu'un Philosophe, qui se laisse aller à un certain Pyrrhonisme sur quelques points, par je ne sai quelle enfilade de raisonnement, est d'un tout autre caractère qu'un homme, qui devient impie par libertinage & par débauche.

Ce fut en 1649. qu'il fut placé auprès du Duc d'Anjou. Ce Prince étoit agé de neuf ans, & de deux ans, plus jeune que le Roi. Cette année est affés remarquable par la confusion ou étoient la Cour & tout le Roiaume. Le Roi, dont la paix de Munster faisoit respecter la puissance dans toute l'Europe, s'étoit vû réduit par les Frondeurs à sortir de sa Capitale. Il se retira à St. Germain la nuit du 6. & le 7. de Janvier, Mr. le Prince accompagné du Duc d'Orleans fit le Blocus de Paris. Tous ces événemens fournissoient une ample matiere aux réflexions & aux instructions de ceux, qui étoient auprès du Roi & du Prince son Frere. Mr. de la Mothe le Vayer se soutint dans ces tems orageux; il n'en fut pas de même de ceux qu'on avoit placés auprès du Roi. Mr. Aubert, Abbé de St. Remy, Principal du College de Laon, Professeur

feur en langue grecque, homme savant & d'une probité connuë ne put demeurer long tems dans ce Poste. Mr. Gassendi ce grand Philosophe, Mathématicien & Astronome, eut le même sort ; autant en avint à Mr. Rigaud : Mr. l'Abbé de Beaumont, Docteur en Théologie & ensuite Evêque de Rodès s'y maintint plus long tems.

Quelque occupé que fut Mr. de la Mothe le Vayer de ses fonctions auprès de Monsieur, il ne laissoit pas de trouver du tems pour la continuation de ses autres ouvrages. Dans tous ces embarras il ne perdit jamais de vuë l'éducation de Mr. son Fils. Il avoit eu ce Fils de sa première femme, qui étoit fille d'un Ecoffois, Conseiller au Présidial de Poitiers. Elle étoit veuve du Sr. Criton aussi Ecoffois, qui étoit mort le 8. Avril 1611. lorsqu'elle épousa Mr. de la Mothe le Vayer. Elle avoit refusé un frere de Mr. de Luynes, qu'on a vû Duc & Connétable. Il y a bien d'apparence, que lorsqu'elle refusa ce Mr. de Cadenet, elle ne prévoioit pas que son frere dût jamais parvenir à un si haut degré de fortune. Un article essentiel, & qui doit être d'un grand poids en faveur de Mr. de la Mothe le Vayer c'est l'éducation qu'il avoit donnée à son fils, tant du côté des sciences & des lettres, que par rapport à la Religion. Ce fils étoit Abbé ; il se distingua beaucoup par ses ouvrages. Il rassembla en un Corps les Oeuvres de son Pere & les publia en 1653. il les dédia au Cardinal Mazarin. Cet ouvrage excellent en tant de genres fut bientôt enlevé, & le même Abbé en donna une seconde édition qui eut encore le sort & le même succès

qu'avoit eu la premiere; l'Abbé encouragé par l'approbation du Public, en donna une troisiéme édition plus ample & plus correcte que les deux premiéres & la dédia au Roi en 1662. Il avoit donné en 1656. une traduction de Florus avec d'excellentes notes: elle est accompagnée d'un Commentaire docte & curieux, où celle de Coeffereau est bien critiquée. Elle portoit à la vérité le nom de Monsieur, Frere du Roi. Ce Prince pouvoit bien y avoir eu quelque part dans ses exercices, mais le Public favoit vraisemblablement à quoi s'en tenir. Cet Abbé digne fils d'un Pere si savant étoit dans une si grande estime qu'on lui attribua environ dans ce tems, le Roman de Tarsis & Zélie, qui étoit d'un de ses Cousins, Mr. le Vayer de Boutigny, Maître de Requêtes, qui est mort en 1688. & c'est d'après l'exemplaire de ce Boutigny, qu'on a réimprimé cette nouvelle Edition des Oeuvres de la Mothe le Vayer.

L'Abbé le Vayer est encore l'Auteur d'une Histoire Comique, qui a pour titre le Parasite Mormon. Une preuve de la considération où étoient le Pere & le fils, c'est que ce fût à l'Abbé le Vayer que Mr. Despréaux adressa en 1664. sa 4.^{me} Satyre, qui commence par ces vers:

*D'où vient cher le Vayer, que l'homme le plus sage,
Croît toujours seul avoir la sagesse en partage?*

Ce fût encore au même Abbé, qu'il écrivit sa dissertation sur Joconde. Il faisoit les délices & toure la consolation de ce cher Pere, aussi la mort, qui l'enleva à l'âge d'environ 35. ans en 1664.

combla son Pere d'une si grande tristesse, qu'il en parut inconsolable. Voici comment Mr. Patin en écrivit en Septembre 1664. dans une de ses lettres. *Lettre 326 p. 656. du II. Vol.*

„Nous avons ici un homme fort affligé. C'est
 „Mr. de la Mothe le Vayer. Il avoit un fils uni-
 „que d'environ 35. ans qui est tombé malade d'u-
 „ne fièvre continuë, à qui Messieurs Esprit, Brayer
 „& Bodineau ont donné trois fois le vin éméti-
 „que & l'ont envoyé au Pais d'où personne ne
 revient.

C'étoit sans doute une satisfaction bien douce pour un Homme de la trempe de Mr. le Vayer, que d'avoir un fils qui lui faisoit tant d'honneur, & qui soutenoit si dignement son nom & celui de sa famille. Il le fécondoit dans ses ouvrages & dans ses fonctions. Quiconque lira ses Ouvrages, surtout ceux qui ont pour objet l'éducation d'un grand Prince, verra combien il étoit attentif à celle de Monsieur.

Il se faisoit une gloire en insinuant à ce Prince le goût des Sciences, de le porter à protéger & accueillir ceux, qui les cultivent. Nous n'en saurions donner de meilleure preuve qu'en citant ce que dit un Savant à cette occasion.

„Je donnai aussi, dit-il, vers le commencement *Memoires de Marol- le T. I. p. 368.*
 „de l'année 1653. une traduction de Perse & Ju-
 „venal avec des remarques sur chaque Satyre de
 „ces deux Poëtes illustres & je dédiai cet ouvrage
 „à Monsieur, qui le reçût par les mains de Mr.
 „de la Mothe le Vayer son Précepteur, & eût la
 „bonté de me faire savoir par un Gentilhomme
 „de sa Maison qu'il m'en savoit gré.

„Je le fus remercier d'une si grande grace, &
„je puis bien croire, que les bons offices de Mr.
„de la Mothe me l'avoient procurée, lui qui avec
„tant de générosité a toujours fait profession d'o-
„bliger ses amis & sur tout ceux, qui s'appliquent
„aux Lettres. Ce grand personnage, à qui sa
„haute vertu & son savoir très exquis ont mérité
„les emplois, qu'il a si dignement exercés, est
„heureux par la joie, qu'il se peut promettre d'un
„fils unique qui a tant d'amour pour les Belles
„Lettres, & tant de capacité de faire bien toutes
„choses pour acquérir une réputation digne de
„son courage & de la gloire de son nom.

Constant dans son train de vie, dans ses occu-
pations, dans ses loisirs, si tant est qu'il en eût,
Mr. le Vayer s'acquitta si dignement de son emploi
auprès de Monsieur, qu'enfin la Reine ne pût lui
refuser la justice, qu'il méritoit à tant égards.
S. M. avoit été plus à portée de l'examiner de près
& d'éclaircir les faussetés des premières insinuations;
d'ailleurs il étoit veuf & il avoit encore son digne
fils, ainsi la raison ou le prétexte, par où il avoit
été d'abord exclu de la place de Précepteur du Roi
ne subsistant plus, la Reine de son propre mou-
vement le choisit aussi pour cette place, où plu-
sieurs avoient déjà échoué. Ce fût au mois de
Mai 1652. Le voilà donc au comble de la gloire
à laquelle on croiroit que peut aspirer un homme
si distingué dans le monde littéraire, & dans celui
de la Cour. Mais où est l'homme qui nous ait
encore fourni un exemple vrai du parfait bon-
heur ici bas ? La Cour qui même dans les tems

les plus fereins est comme la mer exposée au flux & reflux, aux orages, aux tempêtes, aux écueils, ou comme la terre sujette aux secousses, aux tremblemens, aux éruptions, étoit alors agitée au dedans & au dehors.

Mazarin, contre lequel il y avoit eu des Arrêts fulminans, étoit absent, & n'en influoit pas moins sur la conduite de la Reine. Il revint de Cologne joindre le Roi à Poitiers & le ramena à Angers. Le séjour du Cardinal ne pût être long, il quitta de nouveau la Cour, & se retira à Bouillon le 19. Aout.

En 1653. le Cardinal revint à Paris. Les orages étoient comme passés, les traverses n'avoient fait qu'ébranler sa fortune; elles n'avoient pû la renverser, il parvint à se faire respecter. Quel champ pour la prudence & la circonspection requises dans le poste de Mr. le Vayer! Les Muses aiment le repos; il ne lui étoit guères possible de donner au Roi des leçons ou des instructions suivies: quoiqu'il fût de quelques Voiages de S. M. comme nous le voions par les Dédicaces que Mr. l'Abbé a mis devant les Ouvrages de son Pere. L'an 1654. dût fournir à Mr. le Vayer des occupations bien sublimes tant pour les instructions du Roi, que pour celles de Monsieur. Le jeune Monarque fût sacré à Rheims le 7. Juin par l'Evêque de Soissons, Henri de Savoie, Duc de Nemours nommé à l'Archéveché de Rheims n'ayant pas encore l'ordre de la Prêtrise. Mr. le Vayer dût en cette même année être à portée de conférer avec la Reine Christine de Suede, qui faisoit

grand cas des hommes favans. Après avoir abdi-
qué la Couronne le 16. Juin en faveur de Charles
Gustave Duc de Deux-Ponts de la branche de Ba-
viere Palatine, son Cousin germain, elle passa
par la France, & delà alla à Rome, où elle mou-
rut en 1689.

La carrière, dans laquelle entroit Louis sur-
nommé alors Dieu-donné, pouvoit bien laisser
quelques intervalles aux instructions de Mr. le
Vayer : mais elle étoit & trop brillante & trop
variée, pour qu'il pût tenir son Roial Eleve dans
des exercices fixes & réglés. Ce Télémaque n'étoit
pas toujours sous les yeux de son Mentor.

Celui-ci quoiqu'il eût la prudence de se mainte-
nir en estime & en crédit à la Cour, ne laissoit
pas de décliner par rapport à l'âge. Il n'en est
pas moins vrai, que ses ouvrages ne se ressentent
guères de ce déclin. L'on a pu voir par la
protection constante dont Louis XIV. a honoré
les gens de lettres, combien l'on doit en être rede-
vable à ceux, qui avoient aidé à former son cœur
& qui y avoient jeté ces premières semences, dont
les fruits ont concouru avec tant de succès à ren-
dre immortelle la mémoire de ce Monarque.
L'année 1655. en voyant reprendre les proposi-
tions de Paix avec l'Espagne, vit entamer le projet
du mariage du Roi avec l'Infante Marie Thérèse.
Le Cardinal avoit ce projet trop à cœur : Mais
ce ne fût qu'en 1659. que les conférences de l'Île
des Faisans entre le Cardinal & Don Louis de Ha-
ro, la Paix des Pyrénées & l'accord du mariage de
Louis XIV. eurent lieu. Ce dernier article en

remplissant l'esprit du Roi donna le plus d'occupations à ceux, qui étoient attachés de plus près à sa personne. Ceux qui conseilloyent le Roi furent bien d'avis, pour applanir les difficultés, qu'il renonçât à la Succession d'Espagne, dont le Roi Philippe connut lui-même si bien le foible, qu'en signant le Traité, il ne pût s'empêcher de dire: *Esto es una patarata*. Le mariage du Roi, qui se fit à St. Jean de Luz, le 9. Juin 1660. apporta beaucoup de changement dans les offices de ceux, qui étoient auprès de sa personne. Mr. le Vayer fût rendu tout entier à Monsieur, & peut-être y avoit-il déjà bien du tems, que ses fonctions auprès de la personne du Roi n'étoient qu'honoraires. Tout vaste & sublime qu'ait été le génie de ce Monarque, on fait, qu'il en est plus redévable à la Nature, qu'à la culture. On assure même à cette occasion, qu'il se plaignoit un jour à la Reine sa mere de ce qu'on ne l'avoit pas fait mieux étudier, & que sur ce que la Reine lui dit: *Mais vous ne vouliez pas vous appliquer?* il reprit avec vivacité; *eh! n'y avoit-il pas des verges dans mon Roiaume?* Quiconque aime les enfans & sur tout les jeunes Princes ne trouvera peut-être pas tout à fait cette anecdote hors d'oeuvre.

Mr. de la Mothe le Vayer cultivoit de plus près, autant que les circonstances le permettoient, la personne de Monsieur. Réconnoissant & droit comme il l'étoit, il ne pût qu'être sensiblement touché de la perte du Cardinal Mazarin, qui mourut à Vincennes le 9. Mars 1661. âgé de 59. ans.

Lorsque nous lisons dans Mr. Peliffon, que Mr. de la Mothe le Vayer a fait la fonction de Précepteur du Roi pendant un an, l'on ne peut conclure autre chose si non que lorsque Mr. Peliffon écrivoit en 1653. il y avoit près d'un an, qu'il étoit dans cette charge, d'ailleurs nous ne trouvons aucun monument, qui nous insinue, qu'il ait été remercié, encore moins congédié.

Tous ceux qui nous parlent de ce Philosophe, soit en bien soit en mal, n'avancent même rien, qui puisse faire croire qu'il ait été contrecarré dans ses fonctions. On croiroit naturellement, qu'à son âge & dans le poste où il étoit avec le rang, le titre & les honneurs de Conseiller d'Etat ordinaire, il devoit mener une vie des plus douces & remplie d'agréments. L'on n'a pour se désabuser qu'à lire ce qu'il écrit dans sa lettre CXXXIV. *que s'il étoit de son choix de recommencer sa carrière, il n'échangerait pas les trois jours calamiteux, qui lui restent dans un âge si avancé, contre les longues années que se promettent une infinité des jeunes gens, dont il connoit tous les divertissemens ; nous osons attendre de l'indulgence de quelque Lecteurs, que nous ne les ennuiions pas en insérant ici ce que dit un Auteur, qui est entre les mains de tout le monde. Je suppose avec une grande vraisemblance un fait sur le quel Mr. de la Mothe le Vayer ne s'est pas expliqué précisément. C'est que la carrière de la vie, qu'il n'eût pas voulu recommencer, seroit la même qu'il avoit presque achevée ; d'où je conclus qu'il n'y a guères de rôles qui paroissent dignes d'être répétés sur le*

Bayle
dans la
note F. de
l'article
Le Vayer.

théâtre du monde à un homme de jugement ; car celui, qui étoit échû à la Mothe le Vayer étoit le plus souhaitable, que l'on puisse concevoir dans cette classe de personnes. Il n'y manquoit aucun agrément si nous en jugeons par l'extérieur. C'est un avantage que tous les hommes de Lettres & bien d'autres aussi se donneroient, si cela dépendoit d'eux. Il fut très bien élevé par un Pere docte, & que son mérite & ses emplois rendirent considérable. Il fût utilement aimé, & considéré des deux Cardinaux qui gouvernerent la France successivement. Les beaux titres & les emplois honorables ne lui manquerent point. Car il fut Conseiller d'état ordinaire & Précepteur du Frere unique du Roi. (Il le fut aussi du Roi)

Il se distingua glorieusement parmi les auteurs & mérita une place dans l'Académie Françoisse. Les ouvrages qu'il publia en très grand nombre, eurent beaucoup de débit. Ils furent mis sous la presse diverses fois séparément, & puis en corps. Il eut du bien autant, que sa condition le demandoit. Il s'étoit un peu égaré dans les plaisirs pendant les feux de sa première jeunesse ; mais il s'en délivra bientôt, & depuis il mena très constamment une vie pure, qui le fit regarder comme un Sectateur rigide de la plus belle Morale, de sorte qu'il acquit par-là une estime singulière. C'est une plus grande perfection d'être toujours sage que de le devenir par la voie de l'amendement ; Mais il est plus difficile de se convertir à la sagesse, que de s'en écarter jamais. Il y avoit donc dans cette partie du rôle de la Mothe le Vayer une espèce d'agrément. Elle faisoit souvenir de la force, que l'on avoit eue de renoncer à un bien

connu; force plus grande, se peut-on dire à soi-même, que celle de s'abstenir des voluptés qu'on n'a jamais goûtées. D'ailleurs n'est-ce pas un agrément que de trouver dans son partage la jouissance successive des biens du corps & des biens de l'ame? Cela tente plus d'accepter une condition, que si elle étoit privée des plaisirs de la jeunesse. Cependant ni ce côté-là, ni tous les autres qui étoient si beaux ne firent point souhaiter à cet Auteur la répétition de son rôle. C'est une preuve qu'il s'y mêla des traverses, que nous ne connoissons pas, & qui faisoient tomber la balance du côté du mal. Il est vrai, qu'il avoit été marié, mais il y avoit long tems, qu'il étoit veuf. Il est bien apparent, que malgré les agrémens, qui paroissent au dehors, & sur tout le plaisir solide d'avoir ce digne fils, dont nous avons parlé plus haut, Mr. le Vayer n'en avoit pas moins ses chagrins particuliers qui peut être lui étoient d'autant plus sensibles, qu'il ne s'en ouvroit à personne, en qui il pût avoir une certaine confiance. Dans les Cours tels Confidens sont une marchandise rare. Mais ce qui mit le comble à ses déplaisirs fut la mort de son fils unique, que nous avons rapportée plus haut, pour ne pas interrompre le fil de notre discours. „Il s'en affligea extrêmement, & „sa douleur le démontra de telle sorte, qu'il se re- „maria, quoiqu'il eût plus de soixante & quinze „ans, & qu'il n'eut pas eu sujet de pleurer sa pre- „mière femme.

Bayle.

Mais quoiqu'il avoué lui-même qu'il n'a eu à se plaindre d'aucune galanterie de sa part, il ajoûte pourtant „que les incommodités, du mariage lui

„font peut-être aussi connues, qu'à tout autre. Comme on peut le voir plus au long dans sa lettre LXXXVI. L'on peut inferer des réflexions qu'il fait dans sa lettre XL. „qu'il connoissoit par „expérience les mauvais côtés du mariage, les „querelles du jour, la maniere de les appaiser &c. Il épousa néanmoins dans un âge très avancé la fille de Mr. de la Haye jadis Ambassadeur à Constantinople, laquelle avoit bien 40. ans. Sur quoi un de ces Ecrivains, qui l'attaquoit au sujet de quelques ouvrages un peu trop libres, ajoute. „Mais ce n'est pas la seule chose qui ait „fait tort à la dernière partie de la course de ce „vénérable vieillard, dont la vertu avoit si heu- „reusement marché sur les vestiges des anciens sa- „ges ; il s'étoit remarié à l'âge de 78. ans & „c'est-là une foiblesse, que les Philosophes ne lui „pardonneront jamais.“ Il vécut encore quelques années après ce second mariage & sans doute n'en fut pas pour cela plus à l'abri des traits des critiques & des envieux. C'est bien ici que nous pourrions emprunter les expressions de cet aimable & illustre Président, qui défend avec une si forte éloquence un livre, qui a eu l'approbation de tous les Savans. „Ce sera, dit- „il, un opprobre éternel pour les lettres, que la „multitude des critiques qui parurent contre „l'Esprit des Loix. Mr. de Montesquieu fut dé- „chiré par ces vautours de la littérature, qui ne „pouvant se soutenir par leurs productions vi- „vent de ce qu'ils arrachent des productions des „autres. Il éprouva les traits cachés de cette

*Nouvel-
de la Ré-
publique
des Let-
tres. Octo-
bre 1686.
1118. 1119.*

*Eloge de
Mr. de
Montes-
quieu par
Mr. de
Maupe-
rtais.*

„espèce d'ennemis, qu'un autre motif rend plus
 „cruels & plus dangereux, qui ne sauroient voir
 „le mérite sans envie & que la superiorité de Mr.
 „de M..... desespéroit.

Enfin, Mr. de la Mothe le Vayer remplit son
 destin & finit sa carrière l'an 1672.

Nous ne donnons ici qu'une foible ébauche
 de sa vie. On pourra mieux le connoître en lisant
 ses Oeuvres, & on ne pourra le connoître sans
 l'aimer & l'admirer.

*Quid sit pulchrum, quid turpe, quid utile,
 quid non,*

Plenius ac melius Chrysippo & Crantore dicit.

Horat.



TABLE



TABLE

DE CE QUI EST CONTENU

dans la I. Part. du I. Vol.

DE L'INSTRUCTION

DE MONSEIGNEUR

LE DAUPHIN.

D <i>Essein de l'Auteur,</i>	pag. 18
<i>De la Religion,</i>	20
<i>De la Justice,</i>	31
<i>Des Finances,</i>	65
<i>Des Armes,</i>	83
<i>Digression sur le sujet du feu Roy de Suede,</i>	121
<i>Des Sciences,</i>	146
<i>Des sept Arts Liberaux,</i>	161
<i>De la Grammaire,</i>	163
<i>De la Rhetorique,</i>	165
<i>De la Logique,</i>	169
<i>De l'Arithmetique,</i>	171
<i>De la Musique,</i>	172
<i>De la Geometrie,</i>	174
<i>De l'Astronomie,</i>	177
<i>De la Physique, Geographie, & Morale</i>	181

<i>Des sept Arts Mechaniques,</i>	184
<i>De l'Agriculture,</i>	185
<i>De la Chasse,</i>	189
<i>De la Guerre,</i>	196
<i>De l'Architecture,</i>	197
<i>De la Chirurgie,</i>	206
<i>De l'Art des Tisserans,</i>	ibid.
<i>De l'Art des Pilotes,</i>	207
<i>De la Poësie,</i>	213
<i>De la Peinture,</i>	219
<i>De l'Art de monter à cheval,</i>	223
<i>De maniement des Armes,</i>	226
<i>De la Danse,</i>	229
<i>De l'industrie à nager,</i>	231
<i>De la Paume, du Mail, de la Course &c.</i>	233
<i>Des Cartes, des Dez, du Triétrac, & des Echets,</i>	236
<i>Des Jeux de pure recreation,</i>	241
<i>De l'Astrologie Iudiciaire,</i>	254
<i>De la Chymie,</i>	327
<i>De la Magie,</i>	353
<i>Conclusion.</i>	379

DE
L'INSTRUCTION
DE MONSEIGNEUR
LE
DAUPHIN,
AU
CARDINAL DUC
DE RICHELIEU.
TOME PREMIER.

Tome I.

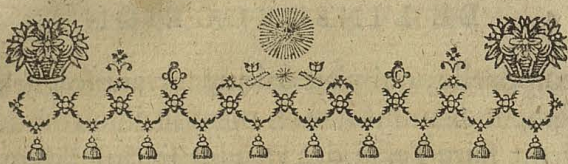
A

INSTRUMENT
DE MONTMARTIN
LE
DUPHIN

CARDINAL DUC
DE RICHELIEU
TOME PREMIERE



à la
per
tér
la
seu
tou
éd
en
m
m
In
mo
co
pl
élin
fol
Da



ONSEIGNEUR,

L'affection extrême que vous témoignez à la France par vos soins continuels, ne me permet pas de douter que vous ne vous intéressiez infiniment en tout ce qui regarde sa grandeur; & l'heureuse naissance de Monseigneur le Dauphin rendant aujourd'hui toutes nos fortunes dépendantes de sa bonne éducation, m'assûre que rien ne vous peut être plus agréable que ce qui vise à l'avancement d'un si grand bien. C'est sur ce fondement que j'entreprends de traiter ici de son Instruction, & d'y employer les heures de mon étude qui vous sont dédiées, croiant que comme je ne puis prendre un plus haut ni plus important sujet, je n'en saurois non plus élire qui donne à Vôte Eminence une plus solide satisfaction. Les Princes tels que nos Dauphins ne reçoivent point de nourriture

corporelle, qui n'ait été auparavant soigneusement examinée; mon opinion est qu'on devroit faire l'essai des viandes spirituelles qui leur sont destinées, avec encore plus de précaution. En voici que j'expose pour cela au public, & que je ne pense pas qu'on doive rejeter, puisque les plus grands Monarques de l'antiquité se sont bien trouvez d'en avoir usé. En effet, supposé que c'est le naturel des peuples de prendre de leur Souverain, comme d'un moule public, la forme de la plupart de leurs actions, qui ne voit la consequence de son institution, d'où doit venir en partie celle de ses sujets? Et qui peut nier que ce ne soit le plus grand crime qu'on puisse commettre contre la société civile, de mal regler un principe qui doit être la mesure de tant de choses qu'on fait lui être subordonnées? On a toujours bien dit en général, que le soin de la jeunesse étoit de si grande consequence, qu'on ne voyoit rien qui le fût davantage dans toutes sortes d'Etats. Mais c'est principalement des Enfans nez pour avoir le maniment des Sceptres que cette maxime est très-veritable; toutes les destinées des hommes qui leur doivent être soumis étant comme attachées, soit pour le bien, soit pour le mal, à leur première nourriture. De-là vient, qu'ainsi que jet-

tant du poison dans une fontaine publique, on se rend bien plus coupable, que si on en versoit seulement dans le breuvage de quelques particuliers; ceux aussi qui corrompent les mœurs naissantes d'un jeune Prince, comme une source du bien public, sont bien plus détestables, que si leur maléfice ne s'étendoit que sur des personnes communes. Car cette flatteuse coutume de suivre toujours les inclinations de ceux qui dominent, a été de tout tems si puissante, que quand elles ont été vertueuses, celles de leurs sujets n'ont guères été portées qu'au bien. Et l'on a observé, qu'au contraire les habitudes dépravées de quelques Rois ont entierement perverti le naturel de la multitude. C'est ce qui faisoit pro-

noncer à un Ancien, qu'il seroit plus facile à la Nature d'errer en ses opérations, qu'à un Souverain de former son Empire dissemblable à lui, & de lui donner un génie différent du sien. Il est donc merveilleusement nécessaire que l'esprit du Prince reçoive sa premiere trempe telle, qu'il possède la vigueur & la bonté requise pour un si grand emploi que doit être le sien, & de la conséquence que nous remarquons. Les Egyptiens eurent autrefois, & retiennent encore aujourd'hui pour signe d'abondance, ou de stérilité, la hauteur

Facilius
errare
naturam,
quam
Principem
formare
Remp.
dissimilem
sui.
*Theodoricus apud
Cassiodorum.*

du Nil, selon qu'il inonde plus ou moins leurs campagnes. Mais j'ose dire, que l'instruction de ceux qui doivent gouverner, est une marque bien plus certaine du bonheur à venir, ou de l'infelicit  future des Etats, qui peuvent regler sur cette mesure leurs craintes, ou leurs esperances. Or cela étant ainsi, c'est une chose étrange, qu'il se trouve des tems où l'on n'apporte pas tout le soin possible à la nourriture des Souverains. L'Empereur Julien reprend Lycurgue dans l'une de ses Oraisons, de ce qu'ayant voulu laisser le Royaume de Sparte héréditaire aux descendans d'Hercule, il avoit oublié d'ordonner qu'ils fussent  l vez autrement que le commun des Lacedemoniens, qui alloient pour cela du pair avec leurs Rois. Mais le defaut est sans comparaison plus grand dans un Etat veritablement Monarchique, où l'absolue puissance du Prince en toutes choses semble requerir une capacité de même étendue, qu'il n'est pas dans une Royauté limitée comme celle de Sparte, où les Rois étoient justiciables des Ephores, aussi bien que le moindre Citoyen, & où ils n'avoient rien de plus que le commun, après le titre & la préséance, si non la portion double qu'on leur donnoit aux repas. Sans mentir, il y auroit dequoi s'étonner, que

tout le monde fût si exact à ne se hasarder jamais sous la conduite d'un patron de vaisseau, ou d'un cocher, sans être assuré de leur experience, & qu'on n'apportât pas toute la diligence requise à bien instruire celui qui doit tenir le timon de l'Etat, & gouverner tant de peuples à sa fantaisie.

C'est, MONSIEUR, ce qui n'a guères été vû en France, où le soin de ces jeunes & cheres plantes a toujours été très-exact, comme toutes nos Histoires, & tant de rares actions, qui ont été les fruits de cette bonne culture, nous le témoignent assez. Car non seulement nos Rois ont excellé en ce bel art de gouverner les peuples dans l'un & l'autre tems de paix & de guerre; mais ils se sont même rendus recommandables en beaucoup de sciences, qu'on ne peut pas dire être absolument necessaires à ceux de leur condition. Eginard nous assure que Charlemagne parloit Latin, & entendoit le Grec, ayant même commencé la composition d'une Grammaire du langage vulgaire. Il l'enrichit du nom des vents & des mois de l'année, qui ne se prononçoient guères auparavant qu'en termes Latins. Jamais il n'étoit sans ses tablettes où il écrivoit ce qu'il composoit, les mettant reposer la nuit sous le chevet de son lit.

Et quand son Précepteur Alcuin le Poëte, surnommé Saxonique, & les Chroniques de son tems ne nous apprendroient rien de cela, l'Université de Paris est un titre irréprochable de son inclination aux lettres. Les Evêques assemblez au Concile de Limoges, nomment notre Robert le plus docte de tous les Rois; & l'Eglise chante encore des Hymnes & des Antiennes de sa façon. Je me veux taire des livres qu'on attribue à François Premier, & à Charles Neuvième, pour faire encore cette seule observation, que comme la Grece a mis Palamèdes entre ses plus grands Heros, qui n'étoit qu'un petit Roi de Negrepont, parce qu'il inventa quelques lettres de l'Alphabet Grec; la France comte parmi ses Rois de la premiere Race, un Childeric Second qui ne merite pas moins d'honneur pour avoir ajouté trois lettres à notre langue, dont elle reçut beaucoup de douceur & d'ornement. Or encore que je ne croye pas que la connoissance de beaucoup de sciences soit entierement requise pour former un grand Prince; et bienque je sache que les Phalaris, les Dénis, & les Nerons y ont été aussi entendus, que les Romules, les Trajans, & assez d'autres puiffans Monarques les ont ignorées: Si est-ce qu'on ne peut douter qu'elles

*Gregor.
Tur. lib.
5. c. 45.*

ne soient au moins un très-grand ornement à ceux qui les possèdent; & ce que je viens de dire de l'excellence de nos Rois sur ce sujet, n'est que pour montrer avec combien de soin & de curiosité ils ont été instituez. A la vérité, on ne sauroit nier que l'art de régir les peuples, & de subjuguier les ennemis, qui est le propre exercice des Princes, ne consiste beaucoup plus en l'action qu'en la contemplation. Et je n'ignore pas la réponse que Βασιλεία fit Apollonius à Vespasien, qui le prioit de lui γὰρ μέγιστον μὲν τῶν καὶ ἀνθρώπων, ἀδιδου- τον δέ. *Philostr. l. 5. de vita Apol. cap. 13.* apprendre la science de bien regner, quand il l'assura, que comme il lui demandoit la plus importante chose du monde, elle étoit aussi celle de toutes qui pouvoit être le moins enseignée. Mais bien que les préceptes seuls ne soient pas suffisans pour cela, & quoï que la Nature & l'exercice semblent donner ce qui fait les grands Potentats; il faut avouer pourtant qu'une bonne nourriture, & une soigneuse instruction, contribuent merveilleusement à leur perfection. Comme il n'y a point de marbre qui soit naturellement si beau ni si accompli, qu'il n'en faille retrancher beaucoup avec le ciseau, & le polir fort assiduellement pour en faire une statue d'Alexandre, & y trouver cette forme dans sa matiere: On ne voit point non plus

de naturels si excellens, ni si capables d'eux-mêmes du souverain commandement dont nous parlons, qu'il n'y ait quantité de choses à ôter & à façonner, avant qu'ils nous puissent représenter la figure d'un Prince parfait, ce qui dépend en partie de l'industrie de ceux à qui l'on confie un ouvrage de si grande importance. Ce sont les Gouverneurs & les Précepteurs qu'on approche de ces personnes sacrées, pour leur donner comme une seconde naissance, par la génération spirituelle des vertus morales & intellectuelles, dont ils leur doivent distribuer les semences. Que si Platon a eu raison de nommer la Magistature des enfans la plus importante qui soit dans une Republique; combien doit être particulièrement estimée celle qui s'exerce sur des fils de Rois, de qui dépend le salut de tant de milliers de personnes, & qui pour être au dessus des Loix, ont besoin d'être d'autant plus soigneusement instruits, qu'ils ne les craignent point, comme font ceux qui n'ont pas ce privilege.

Il ne faut pas douter, MONSIEUR, que ceux qui seront honorez de cette charge auprès de Monseigneur le Dauphin, n'y apportent une extrême diligence, jointe à une parfaite connoissance de tout ce qu'il y faut

observer. Et de vérité, le choix n'en peut être fait avec trop de considération. Les vices de Léonide Précepteur d'Alexandre le Grand, passèrent par contagion dans l'esprit du Disciple, qui tenoit de là cette humeur prompte, ce port du corps, & cette mauvaise démarche, dont il ne put jamais se défaire durant tout le tems de son regne. Outre cela il y a une certaine adresse à garder par ceux qui exercent ces fonctions, dont l'observation leur a quelquefois coûté cher, & a causé beaucoup de préjudice à la réputation des jeunes Princes qu'ils instruisoient. Les Lions, les Tigres, & les Elephans se rendent dociles sous la main de leurs Gouverneurs, pourvû qu'ils entendent l'art de les mettre à quelque sorte de raison; autrement ils courent fortune de se perdre, aussi bien que ceux pour qui nous usons de cette comparaison. Car il en prit ainsi à Linus, qui pour n'avoir pas sù s'accommoder à l'esprit pesant d'Hercule, dont il étoit Précepteur, fut tué par lui d'un coup de harpe qu'il lui rompit sur la tête. Arsenius se vit réduit à se retirer dans une solitude, pour avoir traité avec trop de severité l'Empereur Arcadius. Galéas Duc de Milan fit donner autant de coups d'étrivieres à son Maître, qu'il en avoit

Quintil.

l. 1. c. 1.

Hiem.

in epist.

Diodor.

Sic. l. 3.

hist.

*Gesta
Dagob.*

reçu de verges sous lui; action qui coûta de plus la vie à ce Prince. Et nôtre Histoire nous fait voir un Sadregifile, que Dagobert fit fouëtter, & raser, pource qu'étant son Gouverneur il s'étoit comporté avec trop d'insolence en son endroit. Je sai bien qu'il y a des Chroniques de saint Denis qui tâchent d'excuser leur Fondateur, & de donner quelque couleur à cette mauvaise action. Mais certes elle meritoit bien le ressentiment qu'en témoigna Clothaire Second, qui jugeoit avec beaucoup de prudence, que ce violement de respect en la personne d'un Gouverneur, étoit un degré à son fils pour arriver bientôt au mépris de la sienne; comme il l'éprouva aussi peu de tems après, se voyant contraint de lui ceder le Royaume d'Austrasie. Tant y a que le jugement de ceux qui sont dans des charges de si haute conséquence, leur doit faire éviter de si fâcheux inconveniens. Ils doivent ménager leur conduite selon la portée de l'esprit qu'on a commis à leur discipline; & prendre garde que les plus nobles ne se réduisent guères à ce que l'on veut que par la douceur, semblables au premier des métaux, qui se fond plutôt par un feu de paille, que par un autre plus violent. Car il y a des naturels qui tout au contraire veulent de la

contrainte, & quelque sorte de severité; aiant cela de commun avec ces plantes qu'on dit venir mieux lors qu'elles sont mal traitées, si tant est que la camomille, le lin & le saffran, profitent des injures qu'on leur fait, selon que parle Pline, & se perfectionnent lors qu'on les foule aux pieds. Mais quand aux grands Genies, tels que sont ordinairement ceux des Demidieux dont nous parlons, ils ne doivent pas être conduits par ce chemin-là; c'est par celui de la complaisance qu'il faut tâcher d'obtenir d'eux ce que l'on desire; & ces hautes constellations n'éclairent que dans la voye de lait, d'où l'on se travailleroit en vain de les tirer. Jamais personne n'entendit mieux cette maxime, que le renommé Précepteur d'Achille. Philostrate nous représente ce Centaure donnant des pommes & du miel (symboles de la douceur) à son cher nourriçon, qui venoit de faire quelque belle chasse; & pour le rendre un Cavalier accompli, il fait que Chiron monté par Achille, accommode ses pas & sa course à l'âge & aux forces de ce jeune Heros.

*Lib. 19.**cap. 1. &
l. 21. c. 6.**Lib. 2.**Icon.*

Il y en a néanmoins qui forment ici une difficulté, fondée sur le texte des Morales d'Aristote, qui porte qu'il ne peut pas y avoir d'amitié entre le Précepteur & le Disciple,

*Lib. 7.**Eudem.**c. 12.*

celui qui enseigne, & celui qui est enseigné; d'où ils veulent conclure, que selon ce Philosophe il ne se peut faire qu'il ne se trouve de la mésintelligence entre eux, & par conséquent peu de cette douceur que nous venons de dire être si nécessaire. La réponse est facile à ceux qui considéreront l'intention d'Aristote, quand il a mis en avant cette proposition. Car ce n'a été que pour en maintenir une autre des principales de toute son Ethique, qui assure que l'amitié est toujours en l'égalité, & qui lui fait dire encore, qu'entre un homme riche & un indigent, voire même entre Dieu & les hommes, on ne sauroit supposer qu'il y ait de l'amitié, à cause de l'inégalité des sujets. Il faut donc avouer qu'elle ne se trouve point véritablement selon cette doctrine entre ces relatifs, en tant qu'ils sont tels, pour user des termes de l'Ecole, mais que cela n'empêche pas qu'on ne l'y puisse bien recevoir par beaucoup d'autres respects. D'ailleurs, il y a encore plusieurs espèces d'amitié outre celle qui consiste en cette parfaite égalité des Philosophes, que nous voyons néanmoins contraints d'en mettre quelquefois jusques parmi les choses contraires, qui ne s'uniroient jamais sans cela. Aussi pour revenir à celle qui doit être entre

le Maître & l'Ecolier, nous en avons des exemples trop assurés dans l'Histoire, pour douter de sa véritable existence. Car sans parler de ce qui se dit du tems fabuleux, où Jupiter même voulut être surnommé Olympien, pour honorer la memoire de son Précepteur Olympe, Auguste ne témoigna-t-il pas combien il aimoit Athénodore qui fut le sien, déchargeant en sa considération la ville de Tarse sa patrie, des impôts dont elle étoit travaillée? Nôtre Roi Robert avec l'Empereur Othon Troisième, ne procurerent-ils pas à Gerbert qui avoit été leur Maître, le souverain Pontificat, qu'il exerça sous le nom de Silvestre Second? Et Charles-Quint n'usa-t-il point encore de la même gratification envers Hadrien Cinquième, qui lui avoit montré ce peu de lettres qu'il savoit? Certainement il n'y a guères eû de Princes, qui n'aient ainsi fait paroître l'affection qu'ils portoient à ceux de qui ils tenoient leur institution, Neron ne s'étant pû empêcher de combler Seneque de biens & d'honneurs, pendant qu'il resta à ce monstre quelque teinture d'humanité.

Or comme on ne peut attendre du jugement incomparable de nôtre grand Roi, qu'une élection très-exquise des personnes qu'il

voudra commettre pour avoir soin des premières années de celui, en la naissance de qui le Ciel nous a si visiblement montré combien lui est chere la conservation de cette Monarchie. Aussi faut-il tenir pour assuré, que ceux qui se verront honorez de cette confiance, s'acquiteront si fidelement de leur devoir, qu'ayant le plus important emploi du monde, & travaillant sur le plus digne sujet de la terre, ils n'omettront rien de ce qui peut être judicieusement pratiqué, pour bien faire toutes les fonctions de leur charge. Ils auront un merveilleux avantage pour cela, le seul exemple d'un tel pere pouvant suffire à parfaitement instruire le fils; qui ne peut recevoir de tous les préceptes de la Morale une si belle leçon, que lui sera celle des vertus d'un si brave Monarque, quand elles lui seront proposées à imiter avec le poids & la dignité qu'elles meritent. Ce sont des considerations qui me font quasi tomber la plume de la main; joint que tant d'autres ont déjà écrit sur cette matiere que j'entreprends, qu'il est beaucoup plus facile d'y faire des repetitions inutiles, que de rien ajoûter à ce qu'on en a déjà dit. Et néanmoins, MONSIEUR, le zèle que j'ai pour mon Prince ne me permet pas de me taire, sur un sujet où

où je crois avoir fait quelques reflexions qui lui peuvent être utiles. Le desir aussi, comme j'ai déjà dit, de m'occuper aux choses qui doivent plaire à V^{otre} Eminence, m'y convie. Et en tout cas j'imiterai les voyageurs, qui ne laissent pas de jeter leur pierre sur ces montjoyes qui marquent les chemins, bien que ce soit un petit accessoire au grand nombre qui les composent. Il y a long-tems qu'on a prononcé que rien ne pouvoit être dit, ni écrit, qui ne l'eût déjà été. Cela peut être vrai dans toute sorte de Philosophie; & il est du tout necessaire dans celle d'Aristote, qui suppose l'éternité du Monde. Mais ce n'est pas à dire pourtant que nous soions obligés de demeurer dans un perpetuel silence. On a reproché il y a plus de deux mille ans à Homere, d'avoir pris son Iliade d'un Corinnus qui en avoit écrit une, dès le tems de la guerre de Troye. Et quelques-uns ont accusé Hippocrate d'avoir mis le feu au Temple d'Esculape, après avoir transcrit des tables qui y étoient, ce qu'il nous a donné d'excellent dans ses livres de Medecine. Si est-ce que de semblables discours n'ont pas empêché que l'un & l'autre n'ait acquis une reputation immortelle; comme depuis eux Platon, Ciceron, & tous les premiers hommes de let-

tres qui ont écrit, n'ont pas été moins estimez pour avoir traité des matieres après d'autres qu'ils faisoient profession de suivre & d'imiter. J'espere d'ailleurs, que je me gouvernerai de sorte dans tout ce discours, qu'en le rendant propre au tems present, & à l'usage de celui sur l'heureuse nourriture de qui nous fondons nos plus cheres esperances, on ne pourra pas dire que je n'aye rien fait qu'y copier les originaux d'autrui? & j'ose même me promettre que Vôte Eminence n'en jugera pas le travail inutile.

DESSEIN DE L'AUTEUR.

MON DESSEIN est de commencer par ce qui est de plus essentiel au gouvernement d'une Monarchie, que j'appuierai sur ces quatre colomnes d'un Etat bien établi, la Religion, la Justice, les Finances, & les Armes. Je passerai de là aux preceptes qui regardent particulièrement la personne de Monseigneur le Dauphin, dans ses exercices, & dans le reste des occupations de sa jeunesse. Et pource que l'étude des lettres est l'une des principales, & sur qui les esprits semblent le plus partager en ce qui regarde l'institution des Souverains, je dirai là-dessus ce que je croirai le plus avantageux pour celle qui me

fait écrire. Mais d'autant que tous ceux quasi qui ont traité ce même sujet, se sont efforcez d'attribuer à leurs Princes non seulement toutes les vertus, mais encore une union & encyclopédie, comme ils disent, d'autant qu'il y a de sciences; je m'étendrai principalement sur la vanité de trois, l'Astrologie judiciaire, la Chimie, & la Magie, dont j'ai toujours cru l'amusement très-dangereux à toute sorte de personnes, & singulièrement aux grandes Puissances, qui se laissent peut-être le plus attraper aux apparences trompeuses de cette sorte de connoissance, dont le credit ne subsiste que par l'imposture, & par la credulité des hommes. Il pourra sembler à quelques-uns que j'aurai traité trop par le menu, & pénétré ces prétendues sciences plus que l'instruction d'un jeune Prince ne le requeroit. Dequoi au lieu de me justifier, je tomberai facilement d'accord, ne pensant pas néanmoins que pour avoir rendu mon discours de plus d'usage qu'il n'eût été autrement, & pour y avoir cherché le salut des particuliers dans celui d'un Roi, on me puisse justement blâmer. C'est une maxime en Philosophie, que le bien est d'autant plus grand qu'il est plus commun. Sa nature, comme nous l'apprenons du même lieu, est de s'épandre, & de

se communiquer le plus qu'il lui est possible. Et nous voyons en effet, que tout ce que Dieu a créé de plus beau, & de meilleur dans le Monde, les Cieux, la Lumiere, les Elemens, & s'il y a quelque chose qui approche de leur excellence, il l'a rendu d'usage public; & l'a fait pour le bien general, où celui des particuliers est compris. Je ne pense donc pas que V^{otre} Eminence, qui fait si bien imiter Dieu & la Nature en ce point, par ses soins continuels pour le bien de tous les hommes; trouve mauvais que j'aye pris cette occasion d'y contribuer aussi quelque chose selon la petite portée de mes forces: vû même que je n'avancerai rien dans la refutation de ces arts, que j'ose nommer illicites, qui ne puissent être entendu par ceux mêmes qui n'y auront pas fait une fort profonde étude.

DE LA RELIGION.

POUR COMMENCER donc, suivant notre proposition, par la premiere & la plus importante partie de ce qui doit être enseigné à Monseigneur le Dauphin, c'est sans doute que puisque le commencement de toute la Sageffe humaine dépend de la crainte de Dieu, on la lui doit imprimer de bonne heure dans l'esprit d'autant plus profondé-

ment, que n'y ayant rien dans le monde qu'il doive apprehender, il faut qu'il soit retenu de cette juste peur d'offenser l'auteur de son être, & celui qu'il est obligé plus que tout le reste des hommes de reconnoître. Car encore qu'il n'y en ait point qui ne soient infiniment redevables à Dieu, si est-ce que les Rois le sont sans comparaison plus que personne, vû les graces extraordinaires qu'ils ont reçues de lui, & le soin particulier que nous savons qu'il prend de les conserver. Sa Providence les a formez & les maintient de la sorte, comme il semble qu'elle travaille avec plus d'artifice à la composition des yeux que des autres membres, pource que ceux-là doivent être les guides de tout le reste. C'est ainsi que le Soleil agit bien plus noblement sur de certaines plantes que sur d'autres, encore qu'il soit à l'égard de toutes la cause universelle de leurs productions. Et c'est pour cela que Platon compare les Souverains à ces anneaux qui sont immédiatement touchez d'une pierre d'aimant, & qui en attirent bien que foiblement plusieurs autres ensuite, voulant que l'esprit des Princes, comme plus voisin du Ciel, participe de la Divinité avec beaucoup d'avantage & de prérogative sur celui de leurs inferieurs. Or ces grands privileges

demandent une reconnoissance qui leur soit proportionnée, & ceux dont nous parlons commettoient une extrême ingratitude envers la Bonté Divine, si pleins de zèle pour son service ils ne donnoient l'exemple à leurs Sujets d'une veritable dévotion. Aussi voyons-nous, que depuis Melchisedec la plupart des Rois de la terre ont joint le Sacerdoce à leur Diadème, & n'ont pas fait moins de compte de servir aux Autels, que de comman-

der aux peuples. Dès les premiers siècles, qu'Aristote nomme Heroïques, il observe que les Rois en usoient ainsi. Ceux de Sparte, de Perse, d'Egypte, & de Rome même pendant qu'elle en a souffert, étoient tous Souverains Sacrificateurs dans leurs Etats. Et le Poëte nous décrivant ce bon Roi Anion, conjoint encore le Pontificat avec son Empire. Je remarquerois comme les noms de Cherifs, de Califes & de Miramammolins, sont d'un absolu pouvoir tant au spirituel qu'au temporel, s'il ne valoit mieux s'arrêter sur ce que dans la vraie Religion nos Princes Chrétiens font une si exacte profession du culte divin, que tous leurs habits de parade, nommément ceux du Sacre de nos Rois, sont Sacerdotaux; pour ne rien dire de leur onction, & de ce qu'ils prennent place com-

3. *Polit.*
c. 14. *Dionys. Halic.*
l. 2. *Cic. l. 1. de Divin.*

me Chanoines dans les plus notables Chapitres de la France. Cela ne leur donne pas pourtant le pouvoir de rien entreprendre sur ce qui est des fonctions purement Ecclesiastiques. Ils sont obligez de laisser aussi bien que ceux de Juda, la charge du Temple aux Levites. Et ils doivent craindre d'irriter Dieu comme fit Saül, s'ils offroient eux-mêmes l'holocauste, qui ne peut être agréable qu'étant présente par Samuël. C'est sur ce sujet qu'il sera très-important de bien informer Monseigneur le Dauphin, de l'état qu'il doit faire du premier Ordre de son Royaume, qui est le Clergé. Mais sur tout il faudra soigneusement l'élever dans le respect & la reverence, que doivent les Couronnes Chrétiennes au Saint Siège Apostolique. Les Rois qui s'humilient selon qu'ils y sont obligez devant le Chef visible de l'Eglise, ne se font pas moindres pour cela, au contraire ils se rendent plus grands en devotion, & par là plus considérables devant Dieu & devant les hommes. Il sera besoin de lui faire savoir combien les benedictions des Papes lui peuvent donner de contentement, outre le repos de sa conscience, & de lui montrer dans l'Histoire de ses prédécesseurs, à combien d'infortunes ont été exposez ceux d'entre eux, qui ont vécu en

mauvaise intelligence avec les Souverains Pontifes. Ces leçons n'empêcheront pas qu'on ne lui en fasse d'autres en même tems, qui lui apprendront jusques où se doit étendre cette grande soumission vers eux, du fils aîné de l'Eglise. Car pour ce qu'il se trouve des saisons où nos Rois sont obligés de s'opposer aux prétentions de la Cour de Rome, il ne doit pas ignorer l'indépendance de sa Couronne pour ce qui est du temporel, les privilèges attachés à sa personne sacrée, ni les libertés dans lesquelles l'Eglise Gallicane s'est toujours maintenue.

*In Censura
defens.
Fid. Fran
Suarez.*

Pour ce qui est de sa Couronne, l'Evêque des Algarbes Mascaregnas a été le premier qui a voulu depuis peu, que celle qu'on dit avoir été envoyée par Clovis au Pape Hormisdas, nommée par les Italiens le Regne, fût un titre de sujétion & d'engagement du Royaume de France au Saint Siège. Je ne veux point m'arrêter sur ce que Gregoire de Tours n'a point parlé de l'envoi de cette Couronne, Hincmarus étant le plus ancien qui en a dit quelque chose trois cens ans plus tard. Mais je soutiens, que quand ce présent auroit été véritablement fait par Clovis, il n'y a rien de plus impertinent que d'en vouloir tirer une telle induction. Car s'il étoit permis d'ar-

*Chron.
Fredeg.
cap. 110.*

gumenter de la sorte, qui empêcheroit les François de dire, que quand le Pape Gregoire Second envoya les clefs & les liens de Saint Pierre à Charles Martel, il soumit par là sa Thiare à la Couronne de France? Et que quand bien-tôt après Leon Troisième fit présenter à Charles-Magne les mêmes clefs, & l'étendart de la ville de Rome, il s'obligea & ses successeurs à nous faire la foi & hommage? A quoi il y auroit d'autant plus d'apparence, qu'ils reçurent en ce tems-là de la libéralité de nos Rois, ce qu'ils possédent encore aujourd'hui de Domaine dans l'Italie. Par de telles raisons le Patriarche de Hierusalem auroit aussi assujéti sa ville au même Empereur, quand il lui en envoya l'étendart & les clefs, avec celles du Sepulcre de Nôtre Seigneur & du Calvaire. En verité, c'est être ridicule que de vouloir faire passer pour bonnes de si vicieuses consequences, & de prendre ce don de Clovis pour autre chose que pour une assurance au Pape de sa devotion, & de son assistance, autant de fois que le Saint Siège auroit besoin de la protection des François, vû que Baronius même n'en a pas parlé autrement. La veritable doctrine qui doit être enseignée à Monseigneur le Dauphin là dessus, c'est qu'il est né tel par la grace de Dieu, au-

*Annual.
Franc. ad
ann.
DCCXCVij.*

*Ibid. ad
ann.
DCC.*

*Ep. dedic.
tom. 6.
Annual. ad
Clem.
VIII.
Spond.
epit. ad
ann.*

DXIV.

quel seul il est obligé du Royaume qui le regarde, & qui n'a jamais relevé de personne depuis son heureuse fondation, l'hommage n'en étant dû qu'à celui de qui toutes les Puissances de la terre dépendent.

Quant à sa personne, outre les privilèges attachez à celle de tous les Souverains, il est expedient qu'il soit instruit, que par le merite de ses ancêtres, & par les signalez services qu'ils ont rendus à l'Eglise, les Rois de France possèdent beaucoup de droits qui leur ont été particulièrement accordez. C'est ce que toutes les Universitez, les Parlemens, & les Etats de leur Royaume connoissent si bien, qu'autant de fois que le malheur du tems a permis qu'on ait osé attenter quelque chose de contraire à cela, ils se sont toujourns unanimement opposez à une si grande témérité.

A l'égard des libertez de l'Eglise Gallicane, que quelques-uns ont nommées le Palladium de la France, elles ne sont point extraordinaires, ni nouvelles, comme les étrangers, qui se trouvent interessez dans leur conservation, le voudroient bien faire croire. Tant s'en faut, elles sont toutes fondées sur le droit commun, & n'ont rien qui ne soit conforme à celui de la Nature; de sorte que plusieurs les considèrent comme originaires,

indépendantes, & qui subsistent d'elles-mêmes. Quand néanmoins on les voudroit appeler des graces & des privileges que les Papes ont accordez à la France, en reconnoissance de tant de bienfaits, dont nous avons déjà parlé, ils ne lui seroient pas moins avantageux, ni moins assurez pour cela, puisque les donations remuneratoires sont irrevocables de droit, & qu'en tout cas pour en venir là, il faudroit rendre ce qu'on a reçu, & comme disoit cet Empereur, quitter en même tems la dot & l'Empire.

Mais encore qu'il soit necessaire de donner connoissance aux Princes de ce qui leur importe si essentiellement, si est-ce qu'apparemment les nôtres n'auront plus de sujet d'entrer en contestation pour ce regard avec le Saint Siège. Car outre ce qui doit être attendu de l'équité des Souverains Pontifes, & de la pieté de nos Rois, accompagnée toujours d'un extrême respect vers ceux-là, une même raison, & une même principe oblige les uns & les autres, à vivre dans une parfaite correspondance d'amitié. Les choses ne se nourrissent & ne s'entretiennent, à ce qu'on dit en Physique, que par ce qui leur a donné l'être; & les Politiques appliquant ceci à leur usage, soutiennent que les Etats ne se main-

tiennent jamais mieux, que par les mêmes moyens qui ont donné lieu à leur établissement. Cela étant, il s'ensuit nécessairement que les Papes ne sauroient conserver plus commodément le patrimoine de Saint Pierre, & ce qu'ils ont de grandeur temporelle dans l'Italie, que par la prompte assistance, & par la puissante protection des Rois de France, de qui ils ne peuvent nier qu'ils ne tiennent quasi tout ce qu'ils possèdent. Il faut que nos Monarques reconnoissent de leur côté, que jamais leur Empire n'a reçu tant d'accroissement, que lors qu'ils se sont entretenus aux bonnes grâces des dispensateurs de celles du Ciel. Aussi, puisqu'il n'y a point de puissance temporelle qui ne vienne de Dieu, il ne maintiendrait pas vraisemblablement les Rois dans celle qu'il leur a donnée, s'ils manquoient à rendre ce qu'ils doivent d'honneur & de révérence aux personnes qu'il a établies ses Lieutenants en terre, pour les choses spirituelles & qui touchent la Religion. On ne sauroit donc élever les Princes dans de trop tendres sentimens pour tout ce qui la concerne; ni trop les éloigner de ces maximes pleines d'impieété, qui portent que les soins excessifs de l'autre monde ne sont pas propres pour ceux qui sont destinez au

commandement de celui-ci. La devotion est un lien de parfaite amitié entre Dieu & les hommes; quand ceux qui les gouvernent en sont touchez comme il faut, il n'y a sorte de benedictions qu'ils n'attirent sur eux & sur leurs peuples. Mais pour produire ces bons effets, elle doit être raisonnable & veritable. Comme il y a des zéles indiscrets, il s'en trouve aussi d'hipocrites, & l'on voit assez de personnes qui n'employent la pieté que comme un fard sur le visage, dont ils se tiendroient interessez au dedans. Ce sont des Cignes qui couvrent une chair très-noire avec des plumes fort blanches, & que Moïse defendoit pour cela qu'on approchât des Autels. D'ailleurs, un Roi se doit bien empêcher d'être, ni de paroître ami commun de deux créances. Si un Mathematicien ne souffre pas qu'on revoque en doute les principes de son Art; quelle apparence y a-t-il à un Souverain, de permettre qu'on dispute de ceux de sa Religion? Et néanmoins il fera bien d'employer toujours plutôt les Docteurs que les bourreaux, pour ramener à la Foi ceux qui s'en feront écarter. Le malheur de cet Etat a voulu que nous soions divisez depuis cent ans pour ce regard. C'est un effet du courroux du Ciel, & nous devons attendre le

principal remede du même lieu, quand les prieres & les bonnes mœurs des plus vertueux l'auront obtenu. Il n'y a point de doute cependant que nos Rois ne soient obligez de tenir tous les moyens possibles & raisonnables, pour faire cesser un si miserable Schisme. Mais comme les plus violens remedes sont excusables, & même souvent necessaires dans la naissance de ces maladies d'esprit ; aussi quand elles sont arrivées au point où nous les voyons, & que le fer & le feu ne feroient que les augmenter, il faut avoir recours aux moyens plus doux & plus utiles, tels que nous voyons Louïs le Juste les pratiquer si heureusement aujourd'hui. A la verité l'un des articles du serment qu'il fit à son Sacre, l'oblige d'exterminer les heresies de tout son pouvoir. Cen'est pas à dire pourtant qu'il y doive proceder contre la foi publique, violer ses Edits, & rompre la sûreté accordée à tous ses Sujets pour le bien du Royaume & de la Religion même. Il n'y a point de serment qui puisse engager à ce qui est contraire aux Commandemens de Dieu, qui veulent qu'on observe religieusement la foi promise ; & nos Rois ne jurent cet article de l'extirpation des heresies, qu'après un autre précédent, par lequel ils promettent de maintenir

inviolablement la paix parmi leurs peuples. S'ils ne peuvent donc les y conserver en usant d'une extrême rigueur contre les Sectaires, & si la considération de l'Etat, avec celle même des Temples & des Autels, les contraint de faire garder des Edits qu'ils ont trouvé établis devant leur regne ; on ne sauroit dire sans injustice & sans calomnie, qu'ils manquent à ce qu'ils ont promis par leur serment. C'est être Roi très juste & très loyal, de ne point faire de tort à son Etat, puisque la promesse qu'il luy a faite de le conserver en prenant sa conduite, est celle qui regle toutes les autres. Je pense qu'il sera très à propos de faire comprendre ces choses à Monseigneur le Dauphin quand il en fera tems, & de ne perdre aucune occasion dès sa plus tendre jeunesse, de jeter dans son ame les semences d'une véritable dévotion.

DE LA JUSTICE.

LA JUSTICE est le second appui d'une Monarchie, & qui a tant de choses communes avec la Religion, que beaucoup de personnes ne considèrent celle-ci que comme un acte de Justice, par lequel les hommes rendent à Dieu ce qui lui est dû. Il y en a une autre qui s'exerce entre eux, dont la dispen-

sation reside entre les mains des Souverains, & qui est encore si voisine des Autels, que comme Salomon nous assure, elle est plus
Prov. c. 16. & 21. agréable à Dieu qu'aucune hostie qu'on lui puisse immoler. C'est à mon avis pour cela que ceux de Delphes se servoient d'un même couteau à punir les coupables, & à sacrifier les victimes, voulant donner à entendre qu'il n'y en a point qui plaisent plus au Ciel que
Lib. I. Polit. c. 2. la punition des crimes. Je sai bien qu'Aristote ne le prend pas de la sorte, & qu'il rapporte l'usage double de ce glaive Delphique au pur défaut de l'art, qui ne peut pas fabriquer comme la Nature un instrument propre & particulier à chaque chose. Mais je pense que le sens moral que nous venons d'expliquer n'est pas moins recevable que celui-ci, n'y ayant gueres d'apparence que les Prêtres de Delphes en usassent ainsi par une pure nécessité selon le texte d'Aristote. Quoiqu'il en soit, les Princes ne participent en rien tant de cette Divinité qu'ils nous représentent ici pas, qu'en l'exercice de la Justice par la distribution des peines & des recompenses. C'est pour cela que leurs Palais ne sont jamais plus augustes que quand ils servent d'asyle aux opprimez; & c'est pourquoy en usant comme ils sont obligez, leurs pieds doivent être

être comme un Autel de refuge à ceux qui s'y viennent jeter. En effet, on ne sauroit demander justice à un Roi sans lui rendre une espece d'hommage qui lui est propre, & sans le reconnoître pour Lieutenant de ce grand Dieu qui a pris le nom de Melchisedec, ou de Roi de Justice. Ce n'est donc pas merveille, si ceux qui se sont humiliés devant les Puissances souveraines pour obtenir quelque acte de cette Justice, n'ont pû s'empêcher de témoigner de grands ressentimens lors qu'elle leur a été refusée. Philippe de Macedoine, & depuis lui les Empereurs, Trajan & Hadrien, souffrirent en de telles rencontres la liberté de quelques personnes, qui leur dirent hardiment qu'ils devoient donc cesser de regner, s'ils ne vouloient pas prendre la peine de leur faire Justice. Et nôtre bon Saint Louïs fit donner quelque argent à une pauvre femme qui lui avoit tenu un tout pareil langage, dans la sollicitation d'une affaire qu'elle poursuivoit contre le Chevalier de Feuilleuse, quoique son insolence extrême lui eût fait ajouter ces paroles criminelles, qu'il n'étoit plus Roi que des Prêtres, & des Freres Mineurs, à cause de l'accès libre, & de la faveur qu'ils trouvoient auprès de ce religieux Prince. Les Arabes ont un proverbe

*Paul. ad
Heb. c. 7.*

fort exprès pour signifier combien la Justice est essentielle à la Royauté, quand ils disent qu'un fleuve sans eau est l'image d'un Monarque sans Justice. Et les Poètes ont écrit sur cela, que Dicé & Themis qui sont la Justice & l'Equité, n'abandonnoient jamais les côtez de Jupiter. Mais entre tous les Souverains de la terre, ceux de France ont le plus témoigné qu'ils étoient de ce sentiment. De là vient que tous les autres nous sont représentés dans leurs Seaux à cheval, & tenant l'épée à la main, n'y ayant que les nôtres seuls qu'on y voit assis dans le Trône, avec la main de Justice dans l'une des leurs, & le Sceptre dans l'autre; comme ceux qui ont plus fait d'état d'être grands Justiciers que grands Guerriers, encore qu'ils ayent toujours excellé dans l'exercice des armes. Et c'est pour cela qu'ils se sont toujours montrez si severes contre ceux qui osoient violer le respêt dû aux moindres Ministres de leur Justice. François Premier averti d'un excès, quoique leger, fait à un simple Sergent, porta le bras en écharpe, à ce que content nos Annales, disant qu'on l'avoit blessé en son bras droit. Et veritablement il avoit raison de le prendre de la sorte. La désobéissance, comme les autres vices, a ses degrez; & celui qui méprise au-

jourd'hui le plus petit Officier, est capable de se moquer demain du Roi même qui l'a établi, & qui a souffert ce premier attentat. Un Italien fut trouvé poignardant le portrait de son Prince, pour s'accoutumer, disoit-il, à ce qu'il avoit dessein d'exécuter sur l'original. Ceux qui se donnent la licence de faire des outrages aux Ministres d'un Souverain, ne feront pas grande difficulté de s'attaquer ensuite à sa propre personne; & une rebellion contre sa Justice qui semble petite, ne laisse pas de leur donner l'audace qui accompagne le crime de leze-Majesté au premier chef.

Or bien que nôtre commune façon de nous expliquer semble mettre le principal emploi de la Justice en la distribution des peines, parce que quand nous disons faire Justice, nous entendons quasi toujours parler de la punition des crimes: Si est-ce que celle des Rois dont nous traitons, ne se doit pas moins occuper à récompenser la vertu qu'à châtier le vice; puisqu'au contraire ceux d'entre eux dont nous conservons le plus chèrement la memoire, se sont toujours portez plus volontiers à exercer des actes de liberalité & de magnificence, qu'à nous laisser des exemples de severité. Les Anciens ne nommoient guères leur Jupiter, sans lui donner les attributs

Jupiter
optimus
maximus

de bonté & de puissance, qui le rendoient le premier de tous les Dieux. Mais jamais ils ne l'ont appelé très-puissant, qu'ils ne l'eussent qualifié très-bon auparavant, comme s'il y avoit plus de Divinité à bien faire qu'à montrer son pouvoir absolu. Nous les imiterons en cela, traitant de cette partie de la Justice qu'exercent les Princes en recompensant le bien, avant que de parler de celle par laquelle ils font paroître leur puissance en ne laissant point de crimes impunis.

*Lib. 5.
Ethic. ad
Nicom,
c. 8.*

Aristote nous apprend, que les anciens mettoient toujours le Temple des Graces au milieu des villes. C'est le Palais du Souverain qui doit aujourd'hui tenir ce lieu-là, afin qu'étant de facile accès à un chacun, il n'y ait personne, qui ne se puisse promettre d'y trouver la reconnoissance de ses services. La li-

*Ibid. l. 4.
c. 2.*

beralité est d'ailleurs si Roïale, que le même Philosophe n'a pas crû qu'un Roi pût pêcher en l'excès de cette vertu, ni qu'il y eût jamais lieu de nommer ceux d'une si haute condition prodigues, comme on fait les particuliers qui usent de leurs biens avec trop de profusion. Sa raison est, que les grands Monarques ne sauroient se ruiner en donnant, le fonds de leurs richesses étant trop ample pour cela, & leur fortune trop élevée pour décheoir de ce

côté la. Il se tromperoit pourtant en ceci s'il le disoit absolument, parce qu'assez d'exemples nous ont fait voir, qu'un Etat Monarchique peut être incommodé par des largeesses excessives; & que les Princes aussi bien que les autres hommes, sont obligez d'user de quelque moderation dans leurs bienfaits, la source de leur opulence n'étant pas inépuisable. J'aime mieux le faire voir dans l'Histoire de nos voisins, & d'un Henri Troisième Roi de Castille, que dans la nôtre, bien qu'un Roi de même nom nous y pût fournir des preuves suffisantes de ce que nous disons. Le Castillan se trouva dans la ville de Burgos, au retour de la chasse des cailles, réduit à une telle nécessité, qu'il fut contraint d'envoyer mettre son manteau en gage pour avoir de quoi dîner, ce qu'il avoit pris n'étant pas suffisant pour lui en fournir. Ce fut dès le commencement de son regne, qui eût été très-misérable par le mauvais ménage, & les profusions immenses de ses prédécesseurs, si le ressentiment d'une si extrême pauvreté ne l'eût porté à contraindre les Grands d'Espagne de rendre à sa Couronne ce qu'ils en tenoient, suivant la regle fiscale, Trop donné soit repeté. Il ne fit en cela que ce qui avoit été pratiqué par Galba, pour retirer les dons inconsiderez

Mariana
l. 19. c. 14.

Tac. 1.
Hist. Zo-
nare.

de Neron; par Basile, pour ravoir les prodigalitez de l'Empeur Michel; & par beaucoup d'autres qui ont ainsi traité ceux qui se trouvoient avoir abusé de la facilité de leurs Princes. D'autre côté les gratifications doivent être proportionnées, non seulement à la condition de celui qui les fait, mais encore à la qualité du service qu'on veut reconnoître, & à l'état de celui qui l'a rendu. Car il n'y a personne qui ne juge que le Sultan Osman fut très-ridicule, quand il créa Beglerbey ou Vice-Roi de Cypre l'un de ses Jardiniers, pour lui avoir vû planter un chou de fort bonne grace. Un bienfait si indignement placé, & avec tant d'inconsideration, se peut beaucoup mieux nommer un méfait. Et chacun peut voir combien Seneque traite mal Alexandre, sur ce que quelqu'un refusant un de ses presens, comme ne le pensant pas meriter, il lui repartit, qu'il ne regardoit qu'à ce qu'il devoit donner, & non pas à ce que les autres devoient recevoir. Cette parole, dit Seneque, semble d'abord fort généreuse & roiale, bien qu'en effet elle soit très-impertinente, n'y aiant point de doute, qu'on ne doit jamais donner une chose disproportionnée au merite de celui qui la doit prendre. Voilà pour montrer que les Rois peuvent abuser de la liberalité aussi bien

vid. ta-
men Ae-
lianum.
Var. hist.
Lib. I.
c. 33. &
Plutarch.
in Vita Ar-
taxerx.
initio, de
Omiso.
*Lib. 2. de
benef. c. 16.*

qu'un chacun de nous, qu'ils doivent semer avec la main, & non pas avec le boisseau non plus que les autres; & qu'ils sont obligez de se contenter d'ouvrir leur bourse sans la renverser tout-à-fait. Il n'y auroit point d'apparence de s'amuser ici à faire voir qu'ils n'ont pas moins à fuir le vice opposé à la prodigalité, puisqu'il n'est pas possible de présumer que Monseigneur le Dauphin pût jamais dégénérer jusques-là que d'être touché d'une infame avarice. Je me contenterai de rapporter ce que j'ai lû dans l'Histoire de quelques uns de ses ancêtres, & qui est si exprès pour montrer enquoi consiste le milieu de la liberalité Roiale, que je ne pense pas qu'on lui puisse faire une plus belle leçon sur cela. Les Bearnois cherchans un Souverain dans la maison de Moncade, y trouverent trois enfans endormis. L'un avoit le point tout fermé en dormant, ce qu'ils prirent pour une marque d'avarice, & sur cette considération n'en voulurent point. L'autre prenoit son sommeil tenant la main ouverte & les doigts étendus, ils interpreterent cela du vice opposé, & jugerent qu'il seroit d'humeur trop prodigue pour le bien de leur gouvernement. Mais ayant rencontré Gaston de Moncade qui n'avoit la main fermée qu'à demi, sur cet au-

gure de moderation ils jugerent qu'il étoit celui qu'ils cherchoient, & le reconnurent tous pour tel. Cela peut être pris pour une galanterie, qui signifie pourtant qu'ils vouloient un Prince qui ne fût liberal que de bonne sorte, qui donnât si judicieusement qu'il pût donner longuement, & qui dans ses largesses ne parût pas irrité contre ses finances,

Ep. 120. comme parle Seneque, pource que celui qui en use ainsi ne manque jamais à les reparer après par toute sorte de violences. Philippe

*Tac. 2.
ann. Lib.
2. de Offic.*

de Macedoine reprit son fils Alexandre fort aigrement dans une lettre qu'il lui écrivit sur ce sujet, & dont nous avons la substance dans Ciceron. N'avez-vous point de honte, lui disoit-il, de vouloir comme acheter la bienveillance de vos Sujets à prix d'argent? Croiez-vous que ceux-là vous puissent être fort fideles, que vous aurez comme corrompus par presens? Et voulez-vous les accoûtumer à vous considerer plutôt pour leur Argentier que pour leur Monarque? Il avoit raison en verité, c'est une chose trop dangereuse à un Souverain d'user de profusions, & de donner inconsiderément, non seulement à cause que les bien-faits mal placez, & qui s'exercent sans jugement, sont quasi toujours reçus sans obligation, & tombent, selon le dire d'un Ancien, comme un écu dans

une cloaque : mais encore pource que l'excessive liberalité se ruïne aussi bien que le feu, d'elle même, consumant la matiere qui la doit entretenir. De là vient que Diogene, qui se contentoit ordinairement d'une obole, demanda une mine à un prodigue, comme désesperant qu'il luy pût jamais plus rien donner. D'ailleurs, les bons Princes se sont toujours comportez comme s'ils n'étoient que simples usufruitiers de leurs Etats. Voire même l'un des Antonins dit à sa femme qui ne le trouvoit pas assez liberal, qu'elle étoit fort abusée si elle ne faisoit son comte d'avoir perdu, venant à l'Empire, la propriété de ce qu'ils y avoient apporté, & des choses mêmes qu'ils possédoient auparavant, dont ils ne pouvoient plus disposer qu'au profit de la Republique. Cela n'empêche pas qu'un grand Roi ne doive faire paroître en toutes occasions une liberalité digne de sa fortune, y observant les conditions qui rendent cette vertu plus éclatante. Titus disoit à ses amis, qu'il tenoit un jour pour perdu où il n'avoit fait du bien à personne. Il soutenoit qu'un Prince ne devoit jamais souffrir qu'on se retirât triste de sa présence. Et ces belles paroles conformes à toutes ses actions, le firent nommer les delices du genre humain. Aussi n'y a-t-il rien qui approche si

*Diog.
Laër. in
Diog.*

*Iul. Capit.
in Anton.
Pio.*

*Sueton.
in Tiro
art. 8.*

près de la Divinité des Potentats de la terre, que cette faculté qu'ils ont de surmonter la fortune des malheureux, de leur donner de nouvelles destinées, & de faire par ce moien les fonctions d'une Cause Universelle. C'est pourquoy quelques-uns, comme Alexandre Severe, se sont fâchez contre ceux qui ne leur demandoient rien. Les autres tels que l'Empereur Hadrien, n'ont pas souffert qu'on leur fit aucune demande, pource qu'ils ont voulu prévenir les prieres, & rendre par ce moien leurs faveurs de plus de consideration. Tant y a qu'on peut dire, qu'il est tellement de l'essence Roiale d'user de gratification, que le Roi des Rois étant en terre ne volut pas même refuser à ces esprits immondes la grace qu'ils lui demanderent, de se saisir d'un troupeau de pourçaux.

Lamprid.
in. Sev.
Dion.
Cassius in
Hadri.

Math.c.8.
Luc. c. 8.
Marc.c.5.

Peut-être jugera-t-on qu'avant que de quitter ce propos, je devrois dire quelque chose de ceux dont la fortune est toujours si enviée, à cause qu'ils reçoivent les plus grandes faveurs de leur Prince. Néanmoins pource que nous en avons traité dans un discours séparé, il me suffira de remarquer ici, que toutes les invectives qui ont été faites contre les Favoris, ne peuvent être bien entendues, que de ceux que de mauvais moiens ont quelque-

fois élévez à une trop puissante autorité. C'est en ce sens que Pline prononça en plein Senat, & en la presence de Trajan, qu'il n'y avoit point de marque plus certaine de la petitesse d'un Souverain, que la grandeur de ses Libertins. Mais à l'égard des autres, que les vertus eminentes & les services extraordinaires élevent au suprême degré d'honneur & de confiance auprès de leur Maître, il n'y a jamais eû que l'Envie qui y ait trouvé à redire; & à moins de controller Dieu pource qu'il agit par des causes secondes, on ne sauroit accuser ceux qui représentent ici bas sa puissance, s'ils se servent de ces nobles & grands instrumens pour la mieux exercer. En effet, Philippe de Macedoine ne faisoit point de tort à sa gloire, qui a toujours été très-pure, quand il commettoit à la sobriété d'Antipater, comme il disoit, la conduite de son Royaume, afin de se pouvoir délasser quelquefois dans les passe-tems de la vie & de la bonne chere. Personne ne trouvoit étrange non plus, qu'Auguste partageat tantôt avec Mecenas, & tantôt avec Agrippa les soins de l'Empire, où il leur donnoit une autorité qui n'étoit guere moindre que la sienne. Et tout le monde loüa Alexander Severe de ne rien faire que par l'avis de ce grand homme d'Etat Ulpien, qu'il

Athen.

l. 10.

Lamprid.

in Sev.

a souvent couvert lui-même de sa Pourpre sacrée, contre l'insolente fureur de la milice Prétorienne. Il est donc besoin de faire distinction entre ceux qui possèdent les bonnes grâces des Monarques, par les moïens dont ils se sont servis pour y parvenir, par le merite de leurs personnes, & par les services qu'ils ont rendus à l'Etat. Autrement on ne sauroit sans une extrême injustice, & sans crime de leze Majesté, condamner indifferemment ce que les plus grands & les meilleurs Princes du monde ont toujours pratiqué. Les Poètes qui font soutenir le Ciel par des Atlas & par des Hercules, comme si Jupiter même avoit besoin de l'aide d'autrui pour gouverner son Olympe, montrent bien ce qu'ils pensent des Royaumes de la terre. Je ne m'étendrai pas davantage là dessus.

Jo. Aco-
sta l. 7.
cap. 22.
Suëron.
in Cal.
art. 50.

Venons à la seconde partie de la Justice qui regarde la punition des crimes, & où les Souverains sont encore obligez de tenir une voye moïenne entre les extremitez vicieuses de l'indulgence trop grande, & de la trop grande severité. Car pour commencer par la dernière, qui peut lire sans abomination, comme Motezuma faisoit mourir ceux de Mexique pour l'avoir seulement envisagé? Qui ne deteste la cruauté d'un Caligula, sur-

nommé à son sujet le Phaëton du genre humain, sous le regne duquel on n'eût osé, à cause qu'il étoit chauve, prononcer le mot de chevre, ni regarder par une fenêtre quand il passoit par les ruës aiant la tête nue à la mode d'alors? Il n'y avois pas moind à craindre de parler du Cyclope en la presence de Philippe, qui avoit perdu un œil; ou de coûteaux & d'incisions devant un Hermias Prince des Atarnéens, pource qu'il étoit Eunuque. Tibere rendit capital d'être entré dans un lieu dèshonnête avec une piece de monnoye où étoit sa figure; d'avoir frappé le moindre serviteur qui se trouvoit en avoir une sur lui; ou de s'être dispensé de porter la main à quelque necessité de nature, si l'on avoit au doigt une bague où fût la même figure. On peut mettre entre ces exemples l'action inhumaine de Cambyse, qui fit mourir son frere pour avoir eu un songe dont l'interpretation sembloit lui promettre l' Empire. Et je pense qu'on y peut joindre ce qu'un autre songe fit faire à nôtre Henry Troisième, qui voulut qu'on arquebusât des Lions qu'il nourrissoit, dont il lui avoit semblé en dormant qu'il étoit déchiré; parce que de la cruauté envers les bêtes, on passe aisément à celle qui va contre les hommes. Ce sont toutes choses

Dem.

Phal. 17.

de Eloc.

Suet. in

Tib. art.

58. Phi-

lostr. l. 1.

c. 11.

Senec. 3.

de benef.

c. 26. Iust.

l. 1. hist.

Et Herod.

lib. 3.

Thuan.

l. 78. hist.

Journ. de

Hen. III.

qui ne doivent être dites à un jeune Prince que pour lui en donner de l'aversion, & lui en faire comprendre la laideur. La Nature, dit-on, a blanchi le lait des nourrices, de peur que les enfans ne s'accoutumassent au sang. Les Precepteurs des Rois font des nourriciers spirituels qui la doivent imiter en cela, & proposer toujours à leurs Disciples des exemples contraires à ceux que nous venons de rapporter, si ce n'est par forme d'opposition, & pour leur recommander davantage la douceur qui ne les doit jamais abandonner. Je ne crois pas qu'on leur en puisse donner une plus belle leçon, qu'en leur faisant voir ce qui se passa dans la Perse aussitôt après qu'

Plutarch. Alexandre l'eut conquise. Un pauvre homme s'étant autrefois endormi dans la chaire de Cyrus, avoit été puni de mort. Alexandre apperçût un Macedonien tout roide de froid, dont il eut pitié, & le fit mettre dans son Siége Roïal devant le feu, avec ces belles paroles, qu'il vouloit que la même séance lui donnât la vie, qui la lui eût fait perdre sous l'Empire des Perses. N'est-ce pas là un trait de bonté, digne de ce grand Conquerant, & qui reçoit un merveilleux éclat de la rigueur qu'on avoit auparavant exercée ? Nos Histoires sont pleines de semblables actions de

*in Alex-
and. Val.
Max. l. 5.
c. 1.*

nos Rois, qui ont excellé sur tous ceux de la terre en ces façons de faire, dont la familiarité gagne plus que tout autre chose le cœur des Sujets. Il est bon de faire garder exactement les respects qui sont dûs à la Majesté Roïale, comme faisoient les Perses; mais il ne faut pas sur ce pretexte s'éloigner avec eux de l'humanité, & donner des punitions qui n'ont point de proportion avec l'offense. Peut-on lire sans horreur dans Herodote, que Cambyfes aiant été averti par un des premiers & des plus fideles de sa Cour, qu'on remarquoit ce defect en lui d'être trop adonné au vin, il prit son arc, & perça d'un coup de flèche le cœur du fils de ce mauvais Courtisan, lui demandant si c'étoit là le coup d'un yvrogne? Quant à moi, je tiens l'action fort abominable; comme je n'ai jamais pû approuver qu'on ait fait mourir criminel de leze-Majesté, celui qui mit sur sa tête le Diadème Roïal afin de le sauver du naufrage, ou pour le rapporter à Alexandre sans être mouillé, selon qu'en parle Appian dou-
Lib. 3.
Lib. de bell. Syr.
 teusement. Et j'ai toujours blâmé nôtre Louïs Onzième, d'avoir maltraité ceux qui dans une defaillance l'éloignerent par force des fenêtrés de sa chambre; aussi bien que d'avoir puni le Medecin de Charles Sep-

tième son pere, à cause que suivant les regles de son art, il avoit contraint le Roi malade de manger. Le pretexte que prenoit Louïs Onzième, de rendre inviolable jusqu'à la fin l'autorité du Souverain, n'est pas recévable, puisque l'intention justifioit tout ce qu'il vouloit faire passer pour crime, comme c'est elle qui dans toute la Morale imprime sur nos actions le caractère du bien & du mal. Mais quand il se trouve des Princes du naturel de celui-ci, les choses mêmes faites à bonne fin sont sujettes à de mauvaises interpretations. C'est pourquoi ceux qui ont soin de leur institution, ne sauroient prendre garde de trop près à détourner des leurs plus tendres années les inclinations qu'ils peuvent avoir à la rigueur. Dom Carlos, fils infortuné de Philippe Second, se plaisoit à tuer de sa main, & à voir palpiter de petits lapins, ce que l'Ambassadeur de Venise considéra comme un signe de cruauté; de même qu'autrefois les Aréopagites le trait de celui qui avoit crevé les yeux à quelques petits oiseaux. Cet infant n'avoit que sept ans lors qu'il se fâcha contre un jeune garçon pour quelque chose qui lui déplût. Sa colère fut si grande, qu'il protesta de ne point manger qu'il n'eût vû pendre ce pauvre enfant;

*Famianus
Strada
dec. 1. lib. 7.*

fant; & en effet, on executa un fantôme qui le representoit. N'étoit-il pas bien aisé de reconnoître dès lors les semences de cette humeur furieuse, qui le fit si tragiquement finir? Et ne falloit-il pas employer toute l'adresse possible pour la moderer, si tant est qu'elle fût corrigible? A la verité son pere vint là-dessus qui lui donna un soufflet, mais il ne servit qu'à lui en laisser un mauvais souvenir le reste de ses jours, qui ne furent pas longs. Et néanmoins Philippe Second ne fit en cela que le traiter de la même façon que lui-même l'avoit été de l'Empereur son pere, dans un âge bien plus avancé. Car il n'avoit pas moins de vingt-ans quand il reçut dans Ausbourg, pour quelque trait qui lui étoit échapé, un pareil soufflet de Charles Quint, dont il fit trembler au même tems tous les Princes d'Allemagne, & les Grands d'Espagne. C'est ainsi que Dieu lance sa foudre sur le sommet d'une montagne, en faisant retentir le coup par tous les environs; & que s'il touche quelquefois une seule tête, il ne laisse pas d'étonner du bruit le reste du monde. Que s'il faut suivre cette comparaison, nous ajouterons que comme le Ciel a beaucoup plus de tonnères pour épouvanter, que de foudres pour punir; les

Rois en doivent user de même à l'égard des grands supplices, qu'on nomme fort à propos des exemples en Latin, ne s'en servant que fort rarement, & toujours plus pour profiter à l'avenir par la crainte, que pour punir le passé qui est sans remede. La Theologie des Anciens leur enseignoit, que Jupiter pouvoit bien disposer des tonnerres de bon augure lui seul, & à sa fantaisie; mais que quand il étoit question de lancer les foudres nuisibles, il ne le pouvoit faire sans le conseil des douze Dieux. On ne peut pas douter qu'ils ne donnassent par là une fort belle instruction aux Souverains, qui doivent distribuer leurs faveurs de telle sorte, que ceux qui les reçoivent y puissent reconnoître leur propre mouvement. Mais à l'égard des peines, les plus sages d'entre eux ont toujours fait paroître qu'elles leur déplaisoient infiniment, & ils en ont toujours rejeté l'envie, s'il y en avoit, sur ceux de leur Conseil qui avoient été obligez de juger selon les loix. Pendant le gouvernement des cinq premières années de Neron, il prononça les plus belles paroles sur ce sujet, qui sortirent jamais de la bouche d'un Empereur, & qui méritent bien le grand jour où les a mises son Precepteur en les exagérant. On lui pre-

fentoit à signer un jugement de mort contre quelques coupables, & comme il se vit pressé de le faire; Je voudrois, dit-il à Burrus qui Sen. l. 2. attendoit l'expédition, n'avoir jamais appris de Clem. c. 1. & Sueton. à écrire. Qui eut jamais crût que de si beaux propos eussent dû être déshonorés art. 10. par tant d'infames actions qui les suivirent! Il y a eu des Princes qui pour témoigner l'aversion qu'ils avoient des supplices, les ont fait différer pour quelque temps. Le Tac. 3. ann. & Sueton. art. 75. Senat ordonna sous Tibere, tout severe qu'il étoit, que les condamnations à mort ne fussent point executées que dix jours après la sentence renduë. Et nous avons dans le L. si vindicari C. de pœnis, & Sozom. 7. hist. Code une rescription des Empereurs Gratien, Valentinien & Theodose, datée de Verone, & qu'on dit que persuada Saint Ambroise, par laquelle les jugemens de Mort, quoique donnez par la bouche du Prince, sont suspendus durant trente jours.

Or comme les Rois ne sauroient trop s'éloigner des limites de la cruauté, aussi ne faut-il pas qu'ils pêchent par un excès de bonté, qui n'est quelquefois guères moins préjudiciable à l'Etat, que la trop grande severité. L'indulgence de Nerva fut si extrême, aiant succédé à Domitien, dont il vouloit prendre le contre-pié, qu'un Consul se donna la liber-

té de dire en plein Senat, que c'étoit véritablement un mal d'avoir un Empereur sous qui l'on n'osât quasi rien faire sans peril, mais qu'il n'étoit pas moins dangereux de vivre sous un autre qui permit de faire tout impunément. Voilà pourquoi nos Princes se sont souvent lié les mains par leurs Edits, notamment en ce qui touche l'abolition des crimes, aiant commis des Magistrats pour connoître si les remissions qu'ils donnent, sont admissibles ou non, & fait des Ordonnances qui défendent à tous les Juges d'avoir égard à leurs lettres de cachet, à cause de la facilité qu'on trouve auprès d'eux à les obtenir. Je ne saurois rendre ce lieu plus illustre, que par la belle pensée qui sortit de la bouche sacrée de Louis le Juste en un tems qui avoit si grand besoin de quelque exemple signalé pour étonner la Rebellion, qu'elle osoit bien paroître armée, & donner des batailles contre les troupes que sa Majesté lui opposoit. Ce fut en mil six cents trente deux, qu'un Seigneur de sa Cour prit la hardiesse de lui dire dans Thoulouse, qu'il jugeoit au visage & aux yeux de plusieurs, que sa bonté obligeroit bien du monde, en pardonnant à celui dont on ne se pouvoit empêcher de plaindre le malheur, quoiqu'on detestât sa felonie. Je croi ce que vous dites, répondit

ce grand Monarque, mais confiderez que je ne ferois pas Roi si j'avois les sentimens des particuliers. O admirable repartie, que vous contenez de myfterieuse sagesse! & que vous meritez d'être publiée par tous les Royaumes de la terre? Comme Dieu ne dispose pas des saisons, ni de tout ce qui se passe ici bas selon la volonté des hommes, parce que ce seroit perdre l'Univers: les Rois ne peuvent pas non plus gouverner à l'appetit des peuples, ni en de si importantes occasions condescendre à leurs desirs, d'autant qu'il y va souvent de la ruïne del'Etat, qui seroit peut-être inévitable si on leur donnoit tout contentement. Les Sujets ne laissent pas néanmoins d'être obligez de respecter une conduite dont ils ne pénétrent pas tous les conseils; de même que nous admirons celle du Monde, son ordre, & ses mouvemens pleins d'intelligence, sans les comprendre. Or quand cette necessité de pourvoir à la sûreté publique se rencontre, ce seroit une cruauté d'user de clemence à son préjudice, & un crime de ne pas punir les fautes qui vont à la destruction de la société civile. J'avouë que hors ces considerations du bien general, les Souverains doivent plutôt pencher du côté de l'indulgence, que de l'autre, & se contenter bien souvent, de faire cou-

*Ann.
Marcel.
l. 30.*

*Vulg. in
Auid. L.
Antioch.
in Exer.*

*L. 1. de
Clem.
c. 20.
Nihil
glorio-
sius Prin-
cipe im-
punè
læso.*

*Antist.
apud
Lært.*

per comme Artaxerxes, la thiare pour la tête. Ils ne sauroient mieux user de la Royauté, qu'en pardonnant, selon le conseil de Livia, à ceux qui ne leur peuvent plus nuire, & qui sont néanmoins capables de servir encore à leur gloire. Et rien ne les rendra plus recommandables, que de faire grace aux misérables, avec ces belles paroles de Marc-Antonin, dont se servit depuis Theodose : Plût à Dieu que je pusse encore donner la vie à ceux qui ne l'ont plus. La Justice est une faux qui tranche également tout ce qu'elle rencontre. Mais il se trouve parfois de si belles plantes parmi les autres herbes, qu'il y auroit de l'inhumanité, s'ils ne les épargnoient levant un peu la faux en leur faveur. Sur tout ils se doivent souvenir aux offenses particulieres, de cette belle sentence de Seneque, Qu'il n'y a rien de plus beau ni de plus glorieux sous le Ciel, qu'un Prince qui a reçu quelque déplaisir sans ressentiment. Et de cet autre beau mot d'un ancien Philosophe, Qu'il y a quelque chose de Royal à entendre de mauvaises paroles pour de bonnes œuvres. Nous n'avons que faire d'aller chercher des exemples de cela dans l'Histoire du tems passé, celle de nos Rois en est toute pleine, & je me contenterai de donner celui de Philippe Second Roi d'Espa-

gne, tant pour en représenter de domestiques de tous côtez à Monseigneur le Dauphin, qu'à cause que celui-là est des plus notables en la personne d'un si sage & si puissant Monarque. Un homme qui n'avoit jamais eu l'honneur de parler à sa Majesté, & qui n'en avoit aussi reçu aucun déplaisir; ne laissa pas d'être emprisonné pour avoir été si temeraire que d'en médire publiquement. Ce genereux Prince le fit mettre en liberté aussi-tôt qu'il fut informé de la qualité de son crime, sans lui faire souffrir autre mal, que le jugement qu'il fit de sa personne; disant, qu'un autre qu'un fou parfait n'auroit jamais, sans être offensé, parlé de la sorte de celui qu'il ne connoissoit point. A quoi il ajoûta cette belle sentence, Qu'il n'y a point de Souverains dont les peuples parlent moins désavantageusement, que de ceux qui leur donnent toute liberté de le faire. Si est-ce que Philippe Second ne manquoit pas de severité ailleurs, & il nous a donné assez de témoignages dans sa maison & au dehors, pour nous faire croire qu'il ne laissoit point de fautes impunies, où l'Etat étoit tant soit peu intéressé. Il a même parfois voulu confondre la cruauté avec la Justice, changeant le surnom de Cruel qu'a mérité l'un de ses prédécesseurs, en celui de Justicier, comme si la difference

Regium
est male
audire
cum be-
nefeceris.
L. Cabre-
ra l. 10.
hist. c. 17.

*L. Cabre-
ra l. 9.
hist. c. 12.*

n'étoit pas grande de l'un à l'autre. Car considérant dans son Chateau de Segovie une statue du Roi Dom Pedro, qui avoit au bas cette inscription, *El Cruel*, il commanda qu'elle fût otée, & y fit substituer cet autre mot, *El Justiciero*. Il exceda en cela de beaucoup l'étendue de la puissance Roïale, qui ne va pas si avant, & qui ne sauroit faire perdre des titres acquis par les suffrages de tout un peuple, beaucoup moins changer la nature des choses, & faire d'un vice une vertu. Tant y a qu'à l'égard de ce coupable, qu'il croioit n'avoir parlé que contre sa personne, il usa d'une très-grande clemence; & qui merite bien, ce me semble, la recommandation que nous lui donnons. Ce n'est pas à dire qu'il ne faille souvent reprimer l'insolence de ces temeraires, leur crime est assez ordinairement accompagné d'un mauvais dessein d'émouvoir les peuples; auquel cas on n'en sauroit faire une punition trop grande, ni trop exemplaire. Mais il y a lieu aussi quelquefois à un Prince de montrer sa bonté, & sa grandeur de courage, quand il le peut faire sans qu'elles préjudicient au public. Nos Rois, sur tous ceux de la terre, en ont usé de la sorte, & ont fait voir en de telles occasions qu'ils avoient aussi peu d'aiguillon que celui des Abeilles. Monsei-

gneur le Dauphin est particulièrement obligé d'imiter cet autre Roi des eaux, de qui il porte le nom ; Aristote nous apprenant, ^{2. de hist. anim. cap. 15.} qu'entre tous les animaux de la mer qui la reçoivent au dedans, & à qui la nature a donné des poumons, le Dauphin est le seul qui n'a point de fiel.

Voilà comment la Justice s'exerce par les Souverains en ce qui regarde la distribution des peines, sans qu'on leur puisse reprocher, ni la severité, ni la trop grande indulgence. Mais outre la Justice qu'ils rendent eux-mêmes avec une particuliere connoissance, & qui doit être la plus respectée de toutes ; il y en a d'autres dans une infinité de Tribunaux qu'ils ont établis pour le bien de leurs Sujets, dont néanmoins la fin n'est que trop souvent contraire au dessein de leur institution. Il arrive tous les jours aux peuples qui s'y adressent pour se garentir d'oppression, comme à la brebis qui se mit sous un buisson pour se préserver de la pluie. Elle y trouva le couvert qu'elle cherchoit à la vérité, mais avant que d'en sortir il lui fallut laisser la meilleure partie de sa toison. Ce sont les lieux où les Rois doivent le plus faire paroître l'amour qu'ils ont pour la Justice, par la punition de ceux qui font un brigandage

Diod.

Sicul. l. 15.

Herod.

l. 5. & 7.

public de son Ministère. Artaxerxes fit écorcher de mauvais Juges, & seoir dessus leurs peaux ceux qui leur succederent, afin de les rendre meilleurs. Cambyse en avoit déjà usé de la sorte ; & Darius fit mettre en croix l'un d'eux qui s'étoit laissé corrompre par argent. J'aime mieux exagérer sur ce sujet le mal de nos voisins, que le nôtre qui est peut-être plus grand. Ferdinand, sous qui les Indes Occidentales furent découvertes, y envoyoit un Pedrarias pour Vice-Roy, lui défendit fort expressément d'y mener aucun de ces Jurisconsultes, qu'on nomme *letrados* en Espagne, desirant exemter le nouveau monde des disgraces qu'ils causent à celui-ci. Et Mathias Corvin fut contraint de chasser de toute la Hongrie ceux qu'il y avoit amené d'Italie, tant ils excitoient de désordres & de ruïnes par les subtilitez de leur chicane. A la vérité, les Rois ne sauroient trop estimer les hommes de cette profession qui la font avec intégrité, ni trop récompenser les bons Juges qui distribuent en leur nom ce sel de la vie, comme parloit Pythagore, qui préserve leurs Sujets d'une corruption inévitable, puisque les Pirates mêmes, & les plus scelerats des hommes ne se peuvent passer d'exercer quelque justice entre eux. Mais

Diog.

Laërt.

in Pyth.

aussi ne sauroient-ils témoigner assez d'indignation contre ceux qui abusent de leurs charges par toute sorte de corruption; qui ne reconnoissent la balance de Themis que pour l'imiter, inclinant toujours du côté d'où ils reçoivent le plus; & qui n'emploient l'autorité souveraine qu'on leur a confiée, qu'au service de leurs passions, & à l'oppression des peuples. Le mérite des premiers fit couvrir à Marcellus le lieu où l'on rendoit la justice, afin qu'on la pût rechercher plus commodément. Et la malice des derniers obligea l'un des Catons à dire, qu'on devoit paver de chausse-trapes toutes les avenues du même lieu, qu'il croïoit ne pouvoir être rendu trop desert.

Il me reste à dire un mot sur la question que quelques-uns font, si les Rois son tellement au dessus de la Justice & des Loix, qu'elles ne les regardent point. Car on a vû beaucoup de Legislaturs qui ont subi la peine de celles qu'ils avoient faites, croiant ne les pouvoir mieux autoriser que par leur exemple. Il ne semble pas aussi que Trajan se crût exempt de leur jurisdiction, quand il disoit en donnant son épée à porter, qu'on s'en servit contre tous ceux qui le meritoient, & contre lui-même si besoin étoit. Et entre

In cunctis, in meque simul.

ceux qui ont parlé avant moi de l'instruction des Princes, il y en a, comme le Pere Mariana, qui les ont tout-à-fait assujettis à leurs propres constitutions. D'autre côté chacun fait, que par le Droit Romain, conforme à la doctrine d'Aristote pour ce regard, le Souverain n'est aucunement tenu d'observer les Loix; jusques-là qu'il communique ce même privilege à sa femme, qui ne l'a pas de son chef. Marc Antoine, tout homme de republique qu'il étoit, dit à Cleopatre, qui le prioit instamment de demander raison au Roi Herode de la mort de son beau-frere, qu'étant Reine elle se faisoit grand tort en cette poursuite, parce qu'elle vouloit qu'on violât le privilege des Rois, qui les exemte de rendre conte de leurs actions. Ce fut selon cette jurisprudence que les premiers Magistrats de Perse repondirent à Cambyfes, qu'ils ne trouvoient point veritablement de Loi qui permit à un frere d'épouser sa sœur, mais qu'il y en avoit bien une qui donnoit la licence au Roi de faire tout ce que bon lui sembloit. Parysatis prononça depuis la même chose à son fils Artaxerxes Mnemon, qui se maria avec deux de ses propres filles, lui representant que sans avoir égard aux Loix, ni aux opinions des Grecs, il se pouvoit sou-

Mariana.

*Lib. 31.
ff. de leg.*

*Ios. Ant.
Iud. l. 15.
cap. 4.*

*Herod.
l. 3.*

venir que Dieu l'avoit donné aux Perses pour leur définir ce qui étoit juste ou injuste, honnête *Plur. vie* ou deshonnête. Quand Seleucus fit épouser sa *d' Artax.* propre femme Stratonice à son fils Antiochus, il fit entendre à ses peuples que les Perses ni les *Appian.* Grecs n'avoient point de loi comparable à *bel. Syr.* celle qui porte, que tout ce que le Roi ordonne doit être tenu pour équitable. Et cette effrontée Julia dit à Caracalla, se- *Si libet,* lon le même sens, qu'il pouvoit tout ce qu'il *licet,* vouloit, puisque comme Empereur il don- *Ec.* noit la loi à tout le monde, & ne la recevoit *Spartia-* de qui que ce fût. Je pense quant à moi *nus.* qu'on peut tenir une opinion moyenne entre les deux que nous venons d'exposer, & dire, qu'encore qu'un Souverain ait cette prérogative d'être par dessus les Ordonnances, comme celui qui est réputé les avoir faites, & qui en dispense qui bon lui semble, à plus forte raison soi même; si est-ce que de son propre mouvement il plie sa volonté à les suivre aussi exactement que personne, parce qu'il les reconnoit justes, & qu'il fait gloire de se soumettre à la raison. Pour le moins est-ce ainsi que nos Rois en ont toujours usé, même quand il n'a été question que des moindres loix somptuaires, le plus souvent établies pour le commun des hommes seulement, à qui pourtant ils ont

ordinairement voulu donner l'exemple de les bien observer. Or il est certain qu'entre tous les Monarques Chrétiens, il n'y en a point qui ayent tant de cette autorité absoluë, & de cette souveraineté indépendante, que ceux de France, qui sont les ainez de tous, & qui ne relevent, comme nous disons communément, que de Dieu & de l'épée. Car quant aux Empereurs d'Allemagne, il s'en faut beaucoup qu'à cet égard l'Image de Dieu soit si visible, ni si eminente en eux qu'elle paroît en nos Rois; tant pource que leur élection les soumet à des Bulles d'or, & à des Constitutions Imperiales, qui limitent tout-à-fait leur puissance; que pource que l'Empire n'est aujourd'hui à le bien considérer, qu'une grande Commanderie, qui oblige à beaucoup de dépense, & qui n'a pas de quoi entretenir son Titulaire, s'il n'apporte d'ailleurs un grand revenu en y entrant pour en soutenir la dignité & les charges. Que si le premier Roi de la Chrétienté se reconnoît tenu d'obeïr non seulement aux Loix Divines, dont personne n'est dispensé, mais qu'il se porte encore de lui même à l'observation de celles qui ne le lient point, parce qu'il est au dessus, & qu'elles n'ont de force qu'autant qu'il leur en donne; y auroit-il ap-

parence de soutenir que les autres Souve-
 rains fussent si absolument libres, qu'ils n'euf-
 sent pour loi & pour toute regle, comme
 des Polyphemes, que leur seule volonté?
 Dieu même, de qui ils tiennent toute l'auto-
 rité qu'ils exercent ici bas, obeit aux loix de
 cette raison éternelle qui vient de lui; &
 nous ne voions guères qu'il contrevienne à
 celles du monde, qui est l'ouvrage de ses
 mains. Les plus grands Potentats le doivent
 imiter en cela, & se dispenser aussi rarement
 des loix mêmes de leur Etat, que Dieu de
 celles de la Nature; n'usant des prérogati-
 ves de leur Toute-puissance, que comme il
 fait des miracles, c'est à dire fort rarement,
 & en de très-importantes occasions. Car il
 faut tenir pour autant de blasphèmes, les
 reparties de La Nouë & d'Antoine de Leve
 à leurs Maitres, qu'ils vouloient porter à fai-
 re de mauvaises actions. Celui-là touché du
 reproche de son Roi, de lui avoir conseillé
 ce qu'il n'eût pas voulu faire, dit brusque-
 ment, que quant à lui il avoit une ame à
 sauver. Et le dernier eût la hardiesse de pro-
 noncer à Charles-Quint, que si la conscience
 le retenoit de faire quelques actions de peu
 de justice, il devoit au même tems renoncer
 à l'Empire. Ce sont des propos d'autant

plus scandaleux, que les Payens ont eu des maximes de gouvernement formellement contraires, & qu'on peut dire aussi raisonnables, que celles-là sont impies. Pompée soutenoit pompeusement, & de fort bonne grace, que ce n'étoient ni les mers, ni les montagnes, mais la Justice seule qui terminoit l'Empire Romain. Et Trajan récrivit depuis au Roi des Parthes selon la même pensée, qu'il s'assurat que l'Euphrate ne seroit jamais qu'une borne mal-assûrée contre la Domination Romaine, qui ne pouvoit être limitée que par la considération de l'Equité. Aussi est-il tout evident, que sans elle les Royaumes, & ce qu'il y a de Puissance sur la terre, ne seroient que de glorieuses pirate-
 ries, & de fameux larcins; Puisque, comme parle Saint Augustin, les brigandages peuvent être nommez de petites royautez sans justice. C'est donc elle qui rend un Empire grand & considerable, plutôt que son étendue, selon le beau mot de Zenon, Que la grande est en la bonté; & selon que l'entendoit ce petit Roi de Grece, qui ne pouvoit souffrir qu'on appellât celui de Perse le grand Roi en sa présence: Pourquoi seroit-il, plus grand que moi, disoit il si ce n'est qu'il soit meilleur, & plus juste que je ne suis? Il avoit raison en verité, & je suis
 pour

*Lib. 4. de
Civit. Dei,
c. 4.*

*ἐν τῇ ἐν,
τὸ μέγας.*

pour son sentiment d'autant plus volontiers, qu'il établit solidement la grandeur & la supériorité de nôtre Monarchie Françoisé sur toutes celles de la terre. En effet, le regne heureux & triomphant d'un Louis le Juste, lui pourroit seul donner cet avantage, quand elle ne le meritoit pas d'ailleurs par le consentement de toutes les Nations, qui lui accordent assez le premier rang en general, lui attribuant chacune du moins le second en particulier. Et les vertus naissantes de Monseigneur le Dauphin, le rendant aussi digne successeur des titres d'un tel Pere, que de ses Couronnes, nous assûrent d'une perpétuité de gloire, & de bonheur tout ensemble, sous de si puissans & de si justes Princes. Finissons dans une si belle esperance le discours de la Justice, & passons à celui des Finances, dont nous avons fait la troisième colonne d'un Etat.

DES FINANCES.

C'EST N'EST PAS sans sujet que nous nommons Finances, celles sans qui il n'y a guères d'entreprises qu'on puisse heureusement finir. Nos Anciens se servoient du mot de Chevances, qui vouloit dire la même chose, parce qu'on achève toute cho-

*Opes,
quod
opem fe-
rant.*

*χορηγία
πρὸς δούλην
πένετα
δολοῖται
βροτοῖσι.*

*Viscera
nostra
tua di-
laceran-
tur opes.
Ovid.
ep. 1.*

se avec de l'argent, ou le rameau d'or en la main, les Enfers mêmes respectant ce premier des métaux. Et quand les Latins ont appelé les richesses des facultez, & nous des moyens, ç'a été pour signifier que par leur moien on peut faire quasi tout ce qu'on veut, de même que sans elles il est comme impossible de rien exécuter. Or quoique cela soit vrai à l'égard de tous les particuliers, qui demeurent tels que des corps sans ame & sans action, s'ils ne sont pourvus de ces biens de fortune; y aiant plus de deux mille ans qu'Hesiode a dit, que l'argent étoit un second esprit qui faisoit vivre les hommes; & que Penelope a rescrit à son Ulysse pour le faire revenir, qu'on déchiroit pendant son absence leurs entrailles communes, nommant ainsi le bien de leur maison. Si est-ce qu'il est encore plus certain dans le general des Etats & des Monarchies, dont les richesses ont toujours été considérées comme des nerfs qui leur donnent la vigueur & le mouvement. Et veritablement il n'est point plus ordinaire au corps physique de devenir boiteux ou perclus, quand un nerf se retire & s'accourcit; qu'au corps politique de souffrir de notables incommoditez, ou de perilleuses defaillances, lors que son revenu & ses finances dimi-

nuent. C'est pourquoi les Anciens les mettoient au rang des choses sacrées, & ces sages Romains en commirent la garde au plus agé de tous les Dieux, comme de la plus importante chose de leur Republique. En effet, tout le monde a reconnu que jamais César n'eût eu le pouvoir de la ruiner, sans le sacrilege qu'il commit en enlevant le thresor public du Temple de Saturne.

Mais bien que les Finances soient de la consequence que nous venons de dire, & qu'il semble, cela étant, que les Souverains ne puissent apporter trop de soin, tant pour en acquérir que pour les conserver; il n'en suit pas pourtant qu'ils doivent indifferemment faire pour les avoir, tout ce que leur autorité absolue leur donne le moien de pratiquer: ni qu'on doive estimer ceux de l'humeur de Vespasien, qui trouvoit l'odeur des tributs toujourns bonne, quoiqu'ils fussent tirez des plus sales excremens, & que l'exaction en fût très-honteuse. Caligula ne rougit point de prendre des femmes débauchées, autant que chacune d'elles se faisoit paier pour un embrassement. Il y a eu d'autres Empereurs qui ont imposé des Daces sur les ombres, & sur l'air que nous respirons. Les Senateurs Romains se sont vus contraints de

Suet. art.

23.

Id. art.

40.

Harmen.

*apud Cu-
jac. l. 10.
observ.*

*Odoardo
Barbosa.*

Lib. 2.

*Acosta l.
6. c. 15.*

*De bello
Gall. l. 6.*

*Berg. voyage
de Car-
pin. c. 5.*

paier fix de ces piéces de monnoye qu'ils nommoient *Affes*, pour chaque tuile de leur maison. Et on dit, qu'encore aujourd'hui des Princes d'Orient font acheter à leurs Sujets la permission de se baigner dans le Gange; comme celui de Benamataxa en Afrique, oblige ses peuples à lui demander une fois l'an le feu nouveau, l'usage de cet élément ne leur étant pas libre autrement. A la vérité, il y a long-tems que Diodore a remarqué, que les Rois Indiens s'attribuoient la propriété de toutes les terres de leur domination. Les Empereurs de Maroc & de Congo n'en prétendent pas moins en nos jours, non plus que le grand Seigneur. Et ces puissans Ingas de Cusco étoient en possession de partager tous les ans ces vastes Provinces du Perou, comme bon leur sembloit; ce que Cesar dit qui se pratiquoit aussi dans nos Gaules de son tems. Sous une si étrange servitude il y auroit moins de quoi s'étonner, quand les Souverains disposeroient à leur fantaisie du bien des particuliers; & il n'y a point de tribut dont les Tartares se puissent plaindre, supposé que leur grand Cam soit maître absolu, tant de leurs troupeaux, de leurs meubles, & du reste de leurs biens s'ils en ont d'autres, que de leurs

personnes mêmes & de leurs vies. Mais grâces à Dieu, le gouvernement de nos Monarques Chrétiens est bien différent; ils regnent avec autant de douceur que ceux-là usent de violence; & la moderation des Rois de France est particulièrement celle qui les a rendus en même tems les plus aimez, & les plus puissans de tous. Ce seroit donc une chose aussi injuste qu'odieuse, s'ils pensoient se servir des exemples que nous avons rapportez pour mal-traiter leurs peuples; les loix de l'Etat & celles de la Religion s'y opposent; & il me souvient d'avoir lû qu'un Docteur Espagnol aiant prêché devant Philippe Second, que les Souverains avoient un pouvoir absolu sur la vie & sur les biens de leurs Sujets, il fut contraint de s'en dédire le lendemain, comme d'une proposition fausse & heretique.

J'avoué pourtant qu'il y a des saisons si calamiteuses, que les meilleurs Princes du monde ne se peuvent pas dispenser d'augmenter leurs subsides, & de surcharger leurs peuples. Ils ont l'autorité de le faire quand il leur plait, & ce sont des actions dont ils n'ont à rendre compte qu'à Dieu seul. La guerre Punique fit mettre un impôt sur le sel, qui acquit au Censeur Livius le surnom de Sali-*Dec. 4. l. 3.*

*Appian.
l. 2. de bel.
civil.*

nateur. Tite-Live remarque qu'en de semblables occasions les Questeurs Romains contraignoient les Augures & les Pontifes, de contribuer aux frais des armemens qu'il falloit faire. Et les femmes mêmes n'ont pas été exemptes de donner lors jusques à leurs ornemens de tête, pour les necessitez de la Republique. Ce fût par la même raison que S. Louis leva la taille, le premier de nos Rois, pour fournir aux dépenses de ses guerres saintes. Les Aides furent introduites sous Charles le Sage, afin de paier la rançon du Roi Iean son pere, qui reduisit la France à une telle extrémité, qu'on n'y voioit plus que de la monnoie de cuir, percée d'un petit clou d'argent par le milieu. Et pour m'abstenir d'une ennuieuse repetition de tous nos malheurs, je remarquerai seulement que longtemps auparavant Chilperic Second avoit chargé la France de tant de subsides, qu'au rapport de Gregoire de Tours, la plus grande partie de ses habitans abandonnerent le pais, & furent chercher leur demeure ailleurs. Il n'y a point de Nations qui n'ayent éprouvé quelquefois les mêmes traitemens de ceux qui en ont eu le gouvernement. Le Pasquin declara sous Sixte Cinquième, qu'ils s'effuioient promptement devant qu'on eût mis une

imposition sur les raïons du Soleil. Un Poëte Grec disoit, que de son tems Charon avoit déjà fait monter son droit de passage jusques à trois oboles. Et nous savons avec vérité, que le peuple de Dieu même ne fut pas exempt de charges extraordinaires sous Salomon, le plus sage & le plus riche de tous ses Rois. C'est ce qui oblige Bacon de nom- *Hist. de Hen. VII.* mer de fort bonne grace Henri Septième le Salomon d'Angleterre, comme celui que tout le monde reconnut aussi prudent en sa conduite, que ses Sujets l'éprouverent pesant en beaucoup d'exactions qu'ils eurent à souffrir de son tems. Mais nous pouvons dire aussi, que hors les necessitez pressantes de l'Etat, les bons Princes ne se sont guères portez aux nouvelles inventions de tributs odieux, & de levées fâcheuses, qui font souvent crier les peuples, & les mettent parfois hors de leur devoir. Les Israélites lapidèrent Aduram, qui étoit venu pour prendre *3. Reg. cap. 12.* d'eux les subsides intolérables du Roi Roboam; & nous n'avons que trop d'exemples de semblables rebellions venues en des occasions peu différentes. Les véritables Pasteurs des peuples, comme les nomme Homere, tondent sans écorcher leurs brebis, selon le dire de Tibere; ils ménagent le bien

*Cambde-
nus lib.
hist.*

de leurs Sujets comme leur propre substance; & sur tout, ils ont en horreur la maxime de ceux qui on dit, que la graisse du peuple étoit la pire de toutes. Tant s'en faut, les Rois n'ont de forces qu'autant que leurs Sujets ont d'embonpoint, la tête ne fauroit bien faire ses fonctions, si les membres sont trop debilités; & je trouve que l'Histoire de la Reine d'Angleterre Elizabeth la louë avec grande raison, d'avoir remis une partie des deniers que le Parlement lui avoit accordez, disant qu'elle les trouvoit aussi bien dans la bourse de ses Sujets que dans la sienne.

Or ce n'est pas assez que les Souverains s'abstiennent des trop violentes oppressions, il faut que dans les impositions justes & raisonnables ils observent beaucoup de choses, sans quoi leur gouvernement ne peut être heureux, ni l'état de leurs Finances bien réglé. Car premièrement ils doivent faire en sorte que la plupart des levées qu'ils ordonnent sur le peuple, ressemblent à ces vapeurs qui sortent de la terre, & qui après s'être épaissies en nuées tombent en bas & retournent au lieu d'où elles étoient parties. Parce que si l'or & l'argent qu'ils tirent des particuliers demeueroit dans l'Épargne en trop grande masse, ils reduiroient bien-tôt leur Royaume à une extrême pauvreté.

té; & leur Fife seroit justement, selon le dire d'un Ancien, comme la Rate dans le corps humain, qui devient hétique aussitôt que celle-là grossit outre mesure.

Il est aussi besoin qu'ils prennent garde que les impositions se fassent avec une proportion plutôt de Géometrie, que d'Aritmetique, en telle façon que toutes les parties de l'Etat y contribuent, chacune selon ses forces, & selon que la raison du bon gouvernement, dont parlent tant les Italiens, le peut souffrir. Les Royaumes sont souvent comparez à des vaisseaux, & c'est en ceci principalement qu'ils leur ressemblent, que si vous les chargez plus d'un côté que de l'autre, ils sont pour verser au premier vent, n'y ayant que l'égalité de la charge qui leur puisse donner un bon mouvement. Je sai bien qu'en matiere de subsides, tout le monde se plaint également, & que celui qui a la tête fort garnie de cheveux, ne crie pas moins qu'un autre qui est chauve, quand on lui en arrache le moindre poil. Mais il est vrai aussi, que ceux qui sont beaucoup de sang peuvent mieux porter les grandes & fréquentes saignées, que ceux qui sont d'un autre tempérament; & que les Marchands, par exemple, qui profitent journellement en beau-

coup de façons par le moyen du trafic, sont tout autrement capables d'aider le Prince en ses necessitez, que ceux qui n'ont nulle industrie pour reparer le préjudice qu'ils reçoivent d'un nouvel impôt. C'est pourquoi on ne fauroit avoir trop de soin du commerce; non seulement par la consideration que nous venons de toucher, mais encore pource que l'un des principaux & des plus justes revenus d'un Etat, dépendant des entrées & des péages qui se prennent sur la marchandise, il importe infiniment que son cours soit entretenu, & qu'il n'y ait jamais de cessation. Car le trafic manquant, la diminution des Daces cause le même inconvenient au corps politique, qui arriveroit au nôtre, s'il se faisoit quelque notable obstruction dans la vene-Porte, étant indubitable que le sang n'étant plus distribué comme il faut par les membres, nous ne pourrions pas subsister davantage.

Or l'utilité de ce qui se lève à l'entrée & à l'issuë du Royaume étant si grande, & de l'importance que nous venons de remarquer, on doit bien éviter de tomber dans le malheur de ceux qui pensant augmenter leur revenu par de nouveaux tributs, ont fait des pertes cent fois plus grandes, qu'il n'y avoit à profiter. C'est l'un des plus ordinaires su-

jets de division entre toute sorte d'Etats, qui consomment plus de finances en une année de guerre, que leur subside ne leur en auroit apporté pendant tout un siècle. Les Rois de Dannemarc l'ont bien expérimenté, autant de fois quasi qu'ils ont voulu hauffer les péages de leur Sund. Et Polybe remarque, *Lib. 4. hist.* que les Bytantins aiant pensé faire la même chose en cet autre détroit de l'Hellespont, dont ils étoient les maitres, cela les engagea dans une très-fâcheuse guerre contre les Rhodiens, qui ne voulurent jamais souffrir cette nouvelle imposition.

Ceux de Byfance me font souvenir d'avertir les Princes de ne pas pratiquer ce que fit dans Constantinople l'Empereur Leon Iconomache, qui n'a été que trop imité par d'autres en de semblables rencontres. Les murs de cette nouvelle Byfance ayant été abatus par un merveilleux tremblement de terre, il voulut profiter de l'ire de Dieu, & se servir de cette occasion pour imposer un tribut nouveau, dont il faisoit entrer la meilleure partie dans ses coffres, & fort peu aux réparations de la ville, qui eut à souffrir longtemps après lui le subside dont il étoit l'auteur. Car c'est une des choses dont les Souverains doivent avoir le plus d'aversion, de

fouler leurs Sujets par des charges qu'ils n'ont point encore senties, & dont la conséquence est si grande, qu'on ne voit arriver que fort rarement qu'ils n'ont point encore senties, & dont la conséquence est si grande qu'on ne voit arriver que fort rarement qu'ils s'en puissent delivrer. Au contraire, elles augmentent quasi toujours de tems en tems, comme une boule de nêge qui grossit en roulant, & comme une plante qui croit insensiblement depuis qu'elle a pris racine, tant il est dangereux de donner le moindre commencement à ce qui est odieux dès sa naissance. Je n'irai point chercher des preuves de cela dans l'Histoire Grecque ou Romaine, & pour ne me rendre pas trop importun dans la nôtre, je me contenterai d'observer par quels degrez la seule imposition du sel est montée au point où nous la voions. Philippe le Long fut le premier qui mit un denier sur chaque minot de cet excrement de la mer. Philippe de Valois y en ajouta un autre. Charles Sixième le fit aller jusques à quatre. Louïs Onzième crut combler la mesure en la taxant à douze deniers. Et cependant pour ne particulariser pas toutes ses cruës, il n'en sort point aujourd'hui de la Gabelle à moins de douze écus le minot; ja-

mais la maxime de Philosophie ne s'étant trouvée plus évidente qu'en ceci, lors qu'elle a dit que les principes qui sont fort petits d'eux-mêmes, ne laissent pas d'être très-grands par puissance, & dans les effets qui viennent d'eux, puisque nous voyons que l'impôt d'un denier a produit insensiblement celui de douze écus.

Et pource que les plus grands désordres qui arrivent en cela, & en tout ce qui regarde les Finances, se rejettent ordinairement sur les Partisans; il est bien à propos d'informer les Princes de combien de disgrâces ces gens-là sont capables de remplir leurs affaires, quand ils abusent du pouvoir que leur donne le métier dont ils se mêlent. Car outre qu'alors ils ont toujours été tenus pour les sangsues du peuple, on les peut souvent encore mieux nommer les Harpies des Rois, celles de Phinée qui ravissoient toute sa substance, & qui le reduisoient quasi à mourir de faim, n'ayant été inventées par les Poètes, que pour nous représenter l'état où ce pauvre Roi fut mis, par de fâcheux Partisans qui s'étoient rendus maîtres de tout son revenu, avec leurs fermes, leurs avances, & leurs artifices ordinaires. Cependant il y a des tems où l'on ne se peut passer d'eux. Tite-

*Lib. 5.
dec. 3.*

Live remarque comme le Senat Romain n'o-
soit offenser le corps de ces personnes-là qu'il
nommoit Publicains fermant les yeux à leurs
malversations pendant la seconde guerre Puni-
que. Et pour montrer qu'ils ont toujours
été tels, qu'on les éprouve encore quelque-
fois ; Le même Auteur dit, qu'un L. Pom-
ponius, & un M. Posthumius, aiant pris à par-
ti la conduite qui se faisoit par mer des vivres
de l'armée, non seulement ils alleguerent des
naufrages qui n'étoient point, mais que pour
mieux fonder leurs dédommagemens, ils en
firent arriver de veritables, avec de vieux
vaisseaux chargez de ce que bon leur sembla,
qu'ils laisserent couler à fond, aiant de peti-
tes barques prêtes pour recueillir les hom-
mes seulement. Si est-ce que le dernier de
ces deux Partisans se voiant cité en Justice
pour cela, eût bien la hardiesse de chercher
son impunité dans la force, & de contrain-
dre, avec l'assistance de ses associez, le peup-
le Romain de se retirer, bien qu'il se fut as-
semblé pour le juger au pié du Capitole.
Je me contente d'avoir montré le mal qui
peut venir de leur part, ce n'est pas mon
dessein de l'examiner davantage, & pour
parler des remedes, il en faudroit dresser un
discours séparé.

Ce ne seroit rien fait à un Roi d'empêcher le dégât que les autres peuvent apporter à ses Finances, si lui-même les disperçoit inconsiderément, & qu'il n'en pût souffrir la reserve pour les necessitez de l'Etat. Ce monstre *Lampri-
dius.* d'Heliogabale prenoit plaisir à faire abîmer dans le port des navires chargez de beaucoup de biens, nommant cela une action de grandeur & de magnificence, parce qu'il n'y a que des Empereurs qui puissent pratiquer des folies si cheres, & abuser de la sorte de la patience des hommes. A la verité, peu de ceux de sa condition ont commis de semblables actions, mais il y en a eu quantité d'autres, qui ne se sont pas contentez d'être liberaux, passant jusques à des prodigalitez qui causent ordinairement ensuite la desolation des Provinces. Et pource que nous nous sommes déjà expliquez sur cette matiere, en parlant tantôt de la Justice distributive, nous ne nous y étendrons pas davantage maintenant.

Mais quelque utilité que nous remarquons dans le bon ménage des Finances, un grand Monarque n'en doit faire estime qu'autant que l'acquisition en est juste & honnête, & il lui est toujours glorieux de ne point souffrir que la cause de son Fisc prévale contre

ce qui est de la raison. L'Empereur Hadrien fut le premier qui créa un Avocat Fiscal, car il y avoit d'autres Officiers auparavant qui exerçoient cette charge. Plin ne laissa pas pourtant de prononcer avec beaucoup de générosité devant Trajan, que les prétentions du Fisc n'étoient jamais rejetées, ni trouvées mauvaises que sous de fort bons Princes. C'est par cette regle que nous nous pouvons vanter d'être gouvernez par les meilleurs de la terre, ils souffrent que le moindre de leurs Sujets dispute contre eux dans tous les Tribunaux de la Justice, & nous y voions tous les jours leurs Avocats & Procureurs Généraux, succomber comme les particuliers, s'ils n'ont le droit de leur côté. Je ne rapporterois donc rien davantage pour l'instruction de Monseigneur le Dauphin sur ce sujet, l'usage de nos Rois, tel que nous venons de le dire, étant la plus belle leçon qu'il puisse recevoir, si je ne faisois conscience de lui taire la généreuse réponse d'un autre de ses ayeuls. Philippe Second, des vertus de qui rien n'empêche, que ce jeune Prince ne puisse legittimement heriter, étant informé par le Docteur Velasque d'une affaire fiscale, où il étoit besoin que sa Majesté fit savoir sa volonté, il la lui expliqua en ces termes:

Prenez

*l. Cabre-
ra l. 10.
cap. 5.*

Prenez garde, Monsieur le Docteur, & le Conseil avec qui vous jugerez de même, qu'en toutes les affaires de cette nature où il se trouvera le moindre doute, j'entens que vous soyez toujours contre moi. Le sens de cette réponse est excellent en toutes langues, mais les propres mots qui sont prononcez par ces bouches sacrées, ont tant de force & de grace, que je ne puis m'empêcher de transcrire ceux-ci: *Doctor advertid, y al consejo, que en caso de duda, siempre contra mi.* O sentence digne d'être écrite en lettres d'or dans tous les Palais des plus grands Monarques! O paroles qui meritez d'entrer dans le solennel serment qu'ils font lorsqu'ils sont couronnez! O maxime pleine d'équité & de bonté Roiale, qu'il seroit à souhaiter qu'un meilleur Echo que le mien, vous fit resonner par tout l'Univers! Un Roi qui a de telles pensées, ne trouvera jamais mauvais qu'on lui dise comme à Marc-Antoine, que s'il veut doubler ses subsides, il doit au même tems faire que ses peuples ayent deux Etez avec deux Automnes, & qu'ils jouissent d'une double recolte. Il ne croira jamais un Palphurius, ni un Armillatus, quand ils adju-
ront à son Fife tout ce que l'Océan porte de plus beau sur son dos, aussi bien que ce qu'il

*Juven.
Sat. 4.*

cache de plus précieux dans son sein. Et ceux qui lui attribueront de même une absolue puissance sur la vie & sur les biens des particuliers, à cause que l'Ecriture Sainte dit, que toute la terre est au Seigneur, seront contraints de se retracter, comme nous avons vu tantôt. Nous ne devons aussi rien attendre de moins équitable du grand Génie de nôtre Dauphin; & selon que nous pouvons augurer de la bonne institution qu'on lui donnera, il reglera l'état de ses Finances, sans avarice & sans prodigalité. L'or n'est puissant que sur les esprits terrestres comme lui; sa splendeur n'éblouit que les vues basses; & quand tout est dit, un trésor amassé par de mauvais moïens, ne sert bien souvent aux Rois mêmes, qu'à préparer leur ruïne. L'ami de Chilperic Premier crut ne pouvoir mieux ni plus promptement causer son retour, qu'en portant Egidius usurpateur de sa Couronne, à faire de grandes levées de deniers, qui le rendirent odieux à toute la France. Il faut donc élever Monseigneur le Dauphin dans une liberalité digne de sa naissance, & lui apprendre à n'estimer, ni trop ni trop peu ses Finances. Comme leur dissipation est indubitablement celle d'un Royaume, leur trop grande reserve ne lui fait pas moins de

*Epitome
Fredeg.
c. 11.*

mal, tenant en même tems renfermez sous la clef la joie du peuple, la vie des languissans, le rachât des captifs, la liberté des prisonniers, & le contentement d'une infinité de misérables. C'est avoir assez examiné ce point, passons à celui des Armes.

DES ARMES.

IL N'Y A RIEN de plus vrai que ce que representoit autrefois Hannibal dans le Senat de Carthage, que comme les grands corps ont besoin de beaucoup d'exercice, parce qu'ils font quantité d'excremens qui peuvent être dissipez par là ; les grands Etats sont aussi sujets à de perilleuses maladies qui leur viennent du dedans, si on ne les exerce par les armes au dehors, & si la chaleur profitable d'une guerre étrangere ne consomme les mauvaises humeurs, d'où naissent ordinairement les émotions fiévreuses des guerres civiles. Outre cette raison qui semble justifier les armes en les rendant necessaires, on ne peut nier qu'il n'y ait des guerres aussi utiles parfois, qu'on en voit d'autres qui sont la ruine & la desolation des Provinces. Je ne veux pas dire simplement comme les Stoïciens, que les guerres remedient à ce nombre excessif & comme insupportable de peuples, les

*Tite - Live dec. 3.
l. 10.*

Plutarque contred. des Stoïc.

Lib. 12.

Dieux n'ayant permis celle de Troye, selon la pensée d'Euripide, que pour décharger l'Europe & l'Asie de la trop grande multitude d'hommes qui l'opprimoit. Mais je puis bien soutenir après Diodore, que rien ne mit la Grece dans l'opulence, & ne l'éleva à ce haut point de gloire où elle s'est vue, que l'entreprise militaire de Xerxes contre elle, lorsqu'il la voulut envahir avec une armée qui trenchoit les montagnes, & qui desséchoit les lacs & les rivières seulement en passant. Car les riches dépouilles des Perses remplirent toutes les villes Grecques de tant de biens, qu'elles eurent depuis le moyen d'exciter par la récompense toute sorte d'esprits à bien faire. C'est pourquoi l'on a observé que le siècle des grands personnages, soit pour les arts ou pour les sciences, eut alors son commencement; & que Phidias, Themistocle, Socrate, Aristide & Isocrate donnerent de ce tems là chacun à sa profession, la plus haute reputation qu'elle ait jamais pû obtenir. Que si nous voions clairement par cette Histoire, que les guerres ne sont pas toujours désavantageuses, puisqu'elles sont capables de produire de si bons effets; nous pouvons encore ajouter à la recommandation des armes, que sans elles

toutes les disciplines, dont nous venons de parler, ne sauroient maintenir. Vegece prend sujet d'admirer là dessus les Romains, qui s'appliquèrent principalement à un métier duquel dépend la conservation de tous les autres; & qui voulurent exceller en cette science militaire, sans laquelle toutes les autres perissent, parce que ceux qui ne songent qu'à les cultiver, sont exposés aux injures du plus fort. Il faut pourtant reconnoître avec Aristote que les Etats qui ont été trop guerriers, comme celui de Sparte & de Crete, ont eu le défaut de ne se pouvoir maintenir pendant le repos de la paix; & que ces mêmes Romains furent fort redévolables à Numa, qui sut accommoder leur gouvernement à l'un & à l'autre tems de paix & de guerre. Rien n'empêche nos Monarques Chrétiens de suivre un si bel exemple. Le Dieu de paix qu'ils adorent, s'est fait aussi nommer le Dieu des armées. Et puisque ce seroit tomber dans l'herésie, des Anabaptistes & des Manichéens, de croire que toutes les guerres qui se font de Chrétien à Chrétien soient injustes; nos Princes doivent être très-soigneux de leur milice, quelque inclination qu'ils aient à la paix; savoir parfaitement le métier de la guerre, s'ils veulent jouir d'un

2. *Politic.*
c. 9. & l.
7. c. 2.
§ 14.

solide repos, & tenir toujous leurs armes prêtes, tant pour attaquer que pour se défendre, selon que les occasions se présentent de le faire, ou que la necessité de leurs affaires les y peut contraindre. Par où nous voions qu'on n'a pas dit sans sujet, que les armes étoient l'une des principales colonnes de l'Etat. Nous en parlerons avec quelque ordre, si nous considérons en premier lieu le commencement d'une guerre; ce qui doit être pratiqué ensuite pour la faire avec reputation; & finalement son issuë en bien usant de la victoire, & établissant une bonne paix, qui est le but de toutes les guerres legitimes.

Les guerres sont de telle consequence, à cause des grandes calamitez qui les accompagnent ordinairement, qu'il n'y a rien dont l'entreprise demande une plus mûre deliberation, C'est pour cela que les Anciens ont feint, que Pallas sous le nom de Bellone, conduisoit le chariot du Dieu des batailles, dont le nom Grec & Latin ne témoigne que malheur & confusion; pour dire qu'on ne devoit jamais se mettre au hazard de tomber dans les disgraces de la guerre, que le Conseil n'en eût judicieusement examiné, & approuvé les raisons. Aussi les Romains avoient pour loi fondamentale, de n'arrêter

jamais la prise des armes, que dans leurs grandes assemblées, qu'ils appelloient *comices centuriez*, bien qu'ils pussent traiter de la paix, & la conclure, en d'autres beaucoup moins solennelles. Ceux qui ne se sont pas gouvernez avec tant de prudence, ont eu quasi toujours sujet de se repentir des guerres où ils s'étoient engagez mal à propos & souvent pour des causes de trop peu de considération. Car pour ne rien dire des désordres que fit cette fameuse pomme de discorde, ni de ce qu'une femme fut le sujet de la mort de tant de Grecs & de l'embrasement d'*Ilium*, vû que ce sont des choses qui tiennent trop de la fable; On peut voir dans Athenée comme l'enlèvement de trois Courtisanes fit faire en partie la guerre Peloponnesiaque, & comme le pouvoir d'Aspasie Milesienne sur Pericles avoit déjà mis toute la Grece en combustion, pour le différent de ceux de Samos & de Milet; ce que Plutarque explique plus particulièrement dans la vie de cette eloquent & philosophe Capitaine. Il seroit bien facile d'ajouter à cela des exemples plus recens, d'assez de guerres qui n'ont guères eu de meilleur fondement. Mais afin de ne point approcher de trop près les tems où nos passions nous rendent moins

équitables, & peut-être encore moins clairvoyans; Je me contenterai de remarquer que l'armement que fit contre les Suisses ce misérable Charles dernier Duc de Bourgogne, n'avoit pour principal prétexte qu'une charrette chargée de peaux de mouton, qu'on les accusoit d'avoir prise au Comte de Romont. Cependant une chose de si peu de valeur commença la ruïne de ce Prince, & ces méchantes peaux mirent à la quénouille la Toison d'or. Pour éviter donc le reproche & le malheur, qui sont comme attachez à de si mauvais commencemens, il y faut être très-religieux, & on ne doit jamais prendre la voie des armes, sans en avoir examiné les conséquences, & sans s'être assuré de la faveur du Ciel par la justice de leur cause. Quant aux conséquences, elles dépendent entièrement des tems, des lieux, des personnes, & des affaires particulieres qui les produisent, & qui pour être toujours différentes ne peuvent être déterminées. On se peut servir néanmoins de la maxime generale d'Auguste, qui étoit de n'entamer jamais une guerre, qu'après avoir reconnu qu'il y avoit bien plus à espérer qu'à craindre dans l'évenement; disant, que ceux qui hazardoient beaucoup en cela sur de petites attentes, faisoient aussi imprudemment, que

*Sueton.
cap. 25.*

si on vouloit pêcher du poisson avec un ha-
meçon d'or, où il y auroit toujours plus à
perdre qu'à profiter. Mais à l'égard de la
justice des armes, encore qu'il ne soit pas
facile de la reconnoître, parce que chacun
se flatte dans ses intérêts, & porte ses prétén-
tions si loin, que la raison a bien de la peine
à les moderer: Si est-ce qu'on a convenu de
certains principes qui peuvent donner beau-
coup de lumière, pour reconnoître si une ex-
pedition militaire est legitime ou non. Et
premierement, Saint Augustin cite un pas-
sage du troisiéme Livre de la Republique de
Ciceron, qui porte, que toute guerre qui
ne se fait pas pour le salut de l'Etat, ou pour
l'observation de la foi donnée, est injuste.
Ces deux grands hommes s'accordent encore
en ce point, que l'intention de celui qui
commence la guerre doit être d'obtenir par
son moïen une bonne paix. Et quand le
même Docteur de l'Eglise a voulu se renfer-
mer là dessus dans les termes du plus parfait
Christianisme, il ne s'est pas contenté de dire,
qu'une guerre pour être juste devoit être neces-
saire, en quoi il a été suivi par S. Thomas & par
toute l'Ecole; mais il a passé jusques-là de sou-
tenir qu'il y avoit même des guerres justes
qui étoient souvent à détester. Et sans men-

22. de Ci-
vir. Dei
cap. 6.

Bellum
ita susci-
piatur, ut
nihil
aliud nisi
pax qua-
sita vi-
deatur.

Cicer. 1.
de offic.
Pacem
debet ha-
bere vo-
luntas,
bellum
necessi-
tas.

D. Aug.
ep. 207.

Athenée
l. 13.

tir, quelque bon droit qui puisse mettre un Souverain du côté de ses armes, elles causent tant de désastres qu'il n'en sauroit trop différer la prise. Il faut qu'il tente tous les moyens de douceur auparavant, & il doit imiter les Spartiates, qui sacrifioient aux Graces & à l'Amour avant que d'entrer au combat. Mais quand il seroit vrai, que toute guerre juste ne seroit pas excusable, ce qui doit être interprété avec la même piété qu'il a été écrit par Saint Augustin; on ne peut pas dire le même des guerres qui se font par pure nécessité, pource que cette dernière condition les décharge de tout blâme. C'est sans doute qu'en ce cas là les maux de la guerre sont des corruptions inévitables, qui doivent être souffertes comme celles qui tendent à la génération de la paix. Et quoique la ruine de quelques particuliers se trouve dans ce fâcheux passage, le Prince qui vise au bien public ne laisse pas de faire sa charge, comme la sueur d'un voyageur, ou l'alteration de quelque autre créature, n'empêche pas le Soleil de meurir la moisson, & de communiquer au reste du monde les influences dont il a besoin. Il arrive en cela dans la Politique, ce qui est ordinaire dans tous les ordres de la Nature, où le bien des

choses singulieres est contraint de ceder à celui du general. Les corps pesans tendent en bas, parce que c'est le seul lieu de leur repos; néanmoins pour éviter le vuide qui est le grand ennemi de l'être mondain, ils sont contraints de remonter en haut contre leur naturelle inclination. De même nonobstant l'interêt des hommes privez, qui ne trouvent leur contentement que dans la paix, la conservation de l'être Politique & de l'Etat, fait qu'ils souffrent des violences pendant la guerre, que la seule consideration que nous disons rend excusables. Or entre les necessitez qui nous peuvent obliger à prendre les armes, celle de nous défendre contre la violence qui nous est faite, a toujours été jugée la plus legitime. Aussi est-elle fondée tant sur le droit Naturel, par lequel il est permis à chaque chose de chercher sa subsistence où elle la peut trouver; que sur celui des Gens qui justifie tout ce qui se fait pour le salut public. Mais il se trouve parfois bien de la difficulté à reconnoître les guerres qui sont veritablement defensives. Car il n'arrive pas toujours que celui qui se met le premier en campagne, soit en effet l'agresseur; & l'on a vu souvent, que tel qui sembloit être attaqué étoit l'auteur de la violence. Cela

ne se peut mieux reconnoître, que par les exemples dont l'Histoire est toute remplie; En voici quelques-uns tirez de l'ancienne & de la moderne.

Les deux premieres Republicques de la Grece vivoient dans le repos d'une trêve de trente ans, lorsque les Lacedemoniens commencerent en apparence la guerre Peloponnesiaque. Thucydide fait voir pourtant qu'ils n'étoient que sur la defensive, parce que la grandeur démesurée des Atheniens avoit mis ceux-là dans l'absoluë necessité de s'opposer par les armes à cet accroissement. La guerre de Duraz, le combat maritime où les vaisseaux d'Athenes furent pour ceux de Corfu contre les Corinthiens, & le siège de Potidée, ne furent que des prétextes à ceux de Sparte, non plus que l'instance qu'ils firent contre les excommuniez pour le crime Cylonien, comme le nomme Plutarque, qui étoit d'avoir tué des hommes sur les autels des Eumenides. Toutes ces choses n'étoient que de specieuses couvertures de leur dessein, & des moiens pour mettre l'interêt de la religion de leur côté, en faisant d'un même coup bannir leur grand adversaire Pericles, qui étoit envelopé dans ce crime du côté de sa mere. Car au fond, la cause es-

*En la vie
de Peri-
cles.*

sentielle de cette guerre étoit le pressant besoin de s'opposer aux progrès & aux invasions des Atheniens, dont ils étoient menacés, & la nécessité de les réduire au point où ils se virent après la victoire navale de Lyfandre, lors qu'assiégés par mer & par terre, ils furent contraints d'abattre les murailles de leur ville, ce qui mit fin à cette guerre de vingt-huit ans & demi, selon la supputation de Xenophon. *Lib. 2. hist.*

Les Romains furent les premiers à déclarer la guerre au Roi Philippe, aussitôt après la seconde Punique, mais le Consul Sulpitius maintint fort bien que les préparatifs maritimes & terrestres de ce Roi l'en rendoient auteur, ne leur ayant laissé que le choix de la faire dans l'Italie, ou dans la Macedoine, qu'ils élurent pour leur champ de Mars, & y trouverent bien mieux leur compte qu'ils n'eussent fait autrement. *Tire Live dec. 4. l. 1.*

Nôtre Charles Huitième étant prêt de courir sus au Duc de Brétagne, envoya ses Ambassadeurs vers le Roi d'Angleterre, lui soutenir qu'il auroit tort de s'en mêler contre leur maître, parce que la guerre étoit purement défensive de sa part ayant été attaqué par le Duc, quand il avoit retiré chez lui celui d'Orleans, premier Prince du Sang, & *Bacon hist. de Henri VII.*

la seconde personne de France puisque ce sont les premières injures plutôt que les premiers coups, qui sont nommer les guerres offensives.

Et s'il faut dire un mot de celle où nous sommes présentement contre les Espagnols, qui doute que leurs actions d'un long-tems avant la rupture de paix, dont nous ne croyons pas devoir faire ici l'énumération, & la nécessité de nous opposer à leurs desseins d'une Monarchie universelle, n'ayent rendu nos armes defensives, encore que la générosité du Roi ait été causée qu'il a le premier envoyé denoncer la guerre par ses Hérauts à nos ennemis.

Voilà pour montrer qu'il ne faut pas toujours juger de l'aggression par les premiers actes d'hostilité qui ont paru à découvert, & pour faire voir encore qu'une juste crainte de quelque Puissance qui nous menace d'oppression, peut rendre legitime la prise des armes pour s'y opposer. C'est sur cela qu'est fondée cette importante maxime, conforme à la doctrine des Peres & des meilleurs Scholastiques, qui porte, que l'accroissement des Rois voisins est un sujet suffisant pour leur faire la guerre. Car la liberté est une chose que les droits divin & humain nous per-

mettent d'aimer si chèrement, que l'apprehension d'être privez d'un si grand bien, juſtifie tout ce que nous faiſons pour le conſerver, quand nous courons fortune de le perdre. Mais à la verité, ce doit être une peur bien fondée qui nous porte là, & comme on dit dans la Morale, qu'il n'y a que les juſtes craintes dont les hommes conſtans puiſſent être touchez, il faut ſuppoſer de même dans la Politique, que de ſimples ombrages & de legeres jalouſies d'Etat, ne ſont pas capables d'étonner un Senat conſtant, ni un Souverain magnanime. D'où il ſ'enſuit que toute ſorte d'apprehenſion n'eſt pas capable de rendre une guerre legitime, qui ne le peut être qu'aux conditions que nous venons de repréſenter. Il y en a qui ont cru que les Chrétiens étoient toujours aux termes de cette juſte crainte à l'égard des Turcs, qu'ils pouvoient par conſequent attaquer quand bon leur ſembloit, non ſeulement à cauſe de la puiſſance de ces barbares, épouvantable à toute la Chrétienté, mais encore pource que leur loi porte, qu'ils peuvent en tout tems, & ſans être provoquez, nous faire la guerre à toute outrance, ce qui nous donne un droit perpetuel de les prévenir. Il n'en eſt pas ainſi entre les Fideles, où toutes cho-

ses doivent être interprétées autant que faire se peut en faveur de la paix, & où la seule nécessité peut excuser les ouvertures de guerre. Et certes, si dans les conseils ordinaires des hommes qui ont l'autorité de juger de la vie des autres, on est obligé de suivre la voie de douceur, quand il n'est question que du salut d'une seule personne, toutes les fois que les preuves de son accusation ne sont pas bien claires; que ne doit-on point faire en considération de tant de millions d'hommes, lors qu'on propose d'entrer dans une guerre où ils sont tous interessez de la vie & des biens? C'est à quoi doivent bien penser ceux qui sont appelez à de semblables deliberations, mais sur tout les Princes qui ont seuls l'autorité de resoudre ce qu'ils jugent le plus à propos. Car quant à leurs Sujets, Dieu ne leur a laissé en partage que la gloire de l'obéissance; & l'opinion de Saint Augustin, suivie par nos plus graves Docteurs, porte qu'ils doivent aller à la guerre avec leur Roi, sans s'informer si son entreprise a toutes les conditions requises pour bien réussir, & si elle est fondée sur la justice, ou non. Aussi les grands Monarques ont eu un tel égard à ces commencemens, qu'ils n'ont pas même agréé les victoires qui dépendoient d'un mauvais

*Ep. 22.
contra
Faustum.*

vais principe. Les Romains refuserent le grand avantage qu'ils pouvoient prendre sur les Falisques, par la trahison de leur Maître d'école. Ils ne voulurent jamais accorder l'honneur du Triomphe à Manlius, qui venoit de subjuguier nos colonies portant le nom de Gallogrecques, parce qu'afin d'avoir sujet de le faire, il leur avoit imposé faussement, qu'elles s'étoient mêlées d'assister le Roi Antiochus. Une autre fois leur Senat refusa d'approuver la victoire de Cépion, à cause que pour l'obtenir il avoit fait assassiner Viriatus. Et je ne doute point que Charlemagne n'eût la même pensée quand il fit graver son seau de Justice sur le manche de son poignard; donnant à entendre par là, que comme il appuyeroit toujours de ses armes la Justice, aussi ne les emploieroit-il jamais qu'avec équité, & en des occasions où la Justice favoriseroit ses bonnes intentions.

*Tite-Live
ve dec. 1.
l. 5. Flo-
rus l. 2.
c. 11.*

*Aurelius
Victor.*

Si nous voulions examiner en suite tout ce que doit observer un Souverain en tems de guerre, nous étendrions ce discours beaucoup plus que mon premier dessein ne le souffre. Car il faudroit traiter des batailles, des sièges, des Soldats, des confédérations, de la diversité des armes, de l'artillerie, des stratagèmes, & d'un grand nombre d'autres

choses, qui souffriroient chacune des discours separez d'aussi longue étendue que tout celui-ci. Ce seroit d'ailleurs une chose assez superflue, après tant d'Auteurs anciens & modernes qui ont écrit expressément sur ce sujet, & qui ont donné au public de si amples & de si beaux Commentaires sur toutes les parties de la milice. Je me contenterai donc de toucher sommairement quelques points principaux qui me semblent regarder de plus près la personne du Prince, & que je crois devoir être plus particulierement de son étude que les autres.

*V. Gab.
Nau-
deum in
syntagm.
de stud.
mil.*

*Tite-Li-
vre dec.
4. l. 5.*

*L'an. de
Sal. 1480.*

Et premierement on ne peut douter que l'art de faire camper les armées, de les ranger en bataille & de les faire combattre, ne soit tout-à fait Roial, puisqu'Annibal n'eut point d'autre raison pour mettre le Roi Pyrrus devant Scipion, & immediatement après Alexandre, si non qu'il avoit excellé en cette connoissance que les Romains nommoient castramétation. Aussi fut-ce lui qui leur en donna les premieres leçons, comme on a voulu dire qu'un si long-tems depuis les Italiens apprirent les fortifications des Tures, après qu'ils eurent abandonné leurs travaux faits à Otrante. Philippe fils d'Amynte, pour ne pas nommer si souvent ce grand Monar-

que son fils, est aussi recommandé d'avoir été très-intelligent en cette science Tactique, jusques là qu'il inventa la Phalange Macedonienne, depuis qu'Iphicrates eut accourci le bouclier, & alongé la lance & l'épée des Grecs, à qui ce Général Athenien donna encore des fouliers militaires, nommez de lui Iphicratiques. A la verité, il semble qu'Homere attribué la gloire de bien ordonner les armées, sur tous les autres à Nestor & à Mnestheus. Mais qui ne fait que l'Iliade nous represente autant de Rois qu'il y avoit de Capitaines au siege de Troye? Et puisque la principale direction vient du Chef, n'est-il pas certain qu'il doit inspirer l'ordre & le mouvement à tous les membres, soit qu'il faille aller à l'escarmouche, soit qu'il soit besoin de donner une bataille, ou d'attaquer une place? Car à mesure que les occasions changent, il est tenu de diversifier ses commandemens, & de varier la forme de ses bataillons selon les lieux & le terrain où il se trouve. C'est pourquoi il doit de plus savoir reconnoître une ville ennemie, afin de ne l'entreprendre que par l'endroit le plus commode & le plus foible, encore que Polybe ait fort bien observé que beaucoup se prennent par le côté le plus fort, comme fit An-

Diod. Sic
l. 15. &
16.

Julian
oraz. 2.

*Sueton.
art. 64.*

tiochus celle de Sardes. Au surplus, on peut donner aux esprits des jeunes Princes de grandes dispositions à toutes ces choses, en leur représentant avec de petites figures de telle sorte qu'ils y prennent leur divertissement. On dit que le feu Prince d'Orange, le premier Maître d'école militaire de son tems, se plaisoit quelquefois à reduire ainsi en peu d'espace ses plus grandes actions. Et si Auguste prenoit la peine, ou plutôt le plaisir, d'apprendre lui même à ses petits fils à écrire & à chiffrer; il est à croire que notre grand Louïs ne dédaignera pas de communiquer à son cher Dauphin, ce qu'il apprit de la sorte dès son bas âge, & qu'il a pratiqué depuis dans les veritables exercices de la guerre, avec plus d'art, de succès & de gloire, que Monarque qui s'en soit jamais mêlé.

*Tire-Li-
ve dec. 1.
l. 4.*

Il y a beaucoup de choses aussi qui concernent la soldatesque, dont un Roi doit être informé, comme il y en a d'autres sur le même sujet qui ont été autrefois de quelque consideration, & qui paroissent aujourd'hui assez inutiles. Car il n'importe pas bien fort qu'il sâche, que les Romains furent trois cens cinquante ans sans donner de solde à leur milice, qui étoit toute de leur corps; & que ceux de Carthage au contraire, ne se fer-

voient quasi que d'étrangers mercenaires, *Diod. Sic. l. 5.*
 qui n'ont pas laissé de leur donner de très-
 grandes victoires; puisqu'il est constant que

nos Princes ne peuvent plus avoir de soldats
 qu'ils ne payent, ou qu'ils ne laissent vivre à
 discretion. Mais il est très nécessaire qu'un
 Roi soit instruit, avec quelle discipline ces
 anciens les ont tenus dans le devoir; de quelle
 façon ils les exerçoient continuellement, d'où
 vient le nom d'exercites qu'on donnoit à leurs
 armées, & comme un Grec fut estimé d'a-
 voir retenu son bras prêt à donner le coup de
 la mort à son ennemi, aussi-tôt qu'il ouït son-
 ner la retraite, la gloire d'un soldat étant bien
 plus dans l'obéissance que dans la victoire.

C'est pourquoi nous voions que Cesar reprit *Lib. 1. de bello Gall.*
 aigrement ses troupes qu'il menoit contre
 Ariovistus, de ce qu'elles osoient s'informer
 du lieu où on les menoit, de la qualité des
 chemins, & du sujet de leur voyage, entre-
 prenant par là sur la charge de leur General. *Valc. Gall. in Avid.*

Il y en a eu de victorieuses qui ont été pu-
 nies, pour avoir combattu contre les ordres *Cass. 10.*
 donnez. On a mis des Centurions en croix,
 qui étoit un supplice d'esclave, chargez de
 dépouilles, & après avoir défait trois mille
 Sarmates, à cause qu'ils l'avoient fait sans
 commandement. Et pour ce qui est de la

Vopiscus. licence du soldat, qui doit sur toute chose être reprimée; l'Empereur Aurelian fit écarteler un des siens par deux arbres ploïez pour cet effet, parce qu'il avoit abusé de la femme de son hôte. En de moindres fautes, on les obligeoit par serment à ne prendre leurs repas que debout. Bref, tout étoit si bien réglé de ce tems-là, qu'après le décampement d'une armée Romaine commandée par M. Scaurus, un pommier fut trouvé, encore tout chargé de fruit, le soldat s'étant contenté d'en tirer l'ombre & le couvert. Notre Historie ne manque pas d'exemples de la discipline militaire de nos Rois. Clovis allant en Poitou contre Alaric Roi des Gots, fit defenses à tous ceux de son armée de prendre autre chose sur le territoire de Tours, que des herbes & de l'eau. Il y eut un soldat qui enleva du foin avec violence de chez un païsan, s'excusant sur ce que ce n'étoit que de l'herbe. Gregoire de Tours écrit que le Roi ne laissa pas de le faire mourir aussi-tôt qu'on lui eut rapporté le fait. Et pour montrer que nos derniers tems ne sont pas plus incorrigibles que les autres, quand on veut faire observer les loix de la guerre: Je lisois il y a peu de tems la relation de ce qui se passa dans l'armée de Henri Second en l'Alsace,

Tite-Live
dec.
3. l. 4.

Frontinus.

Lib. 2.
c. 37.

qui porte qu'on y vit des gendarmes pendus avec des oïes attachées à leur col, afin que chacun sçut comme on punissoit les moindres larcins.

Or si les Rois usent ainsi de severité pour reprimer l'insolence du soldat, ils ne doivent pas avoir moins de disposition à reconnoître sa valeur. Les Grecs & les Romains qui l'ont fait vivre si regulierement, comme nous venons de le dire, se plaisoient à inventer des prix d'honneur pour recompenser sa vertu; & ils avoient autant de sortes de couronnes, qu'il pouvoit exécuter de belles actions. C'est ce que les Princes feront toujours bien d'imiter, & d'user de tous les moiens qui se peuvent honnêtement pratiquer pour gagner l'affection de leur milice, n'y ayant rien qui les fasse plutôt ni plus glorieusement triompher. Les plus grands Empereurs se sont servis à cette fin, du mot de compagnons en parlant à leurs troupes. Cyrus nommoit outre cela, chaque soldat par son nom. Et ce Roi du Pont, le plus grand ennemi qu'ait eu le Peuple Romain, ajoûtoit à ceci l'idiome de vingt & deux langues, qu'il parloit à autant de differentes Nations, dont il avoit composé ses Legions. Il faut pour en user ainsi, avoir eu en don de la nature une prodigieuse

*Cicer. 2.
de Orat.*

memoire, d'où vient peut-être qu'Homere a nommé l'Empereur des Grecs Agamemnon; comme s'il eut excellé sur tout en cette partie de l'esprit. Mais au defaut de la posseder en si grande perfection, il y a mille traits d'humanité qui n'operent pas moins puissamment sur une multitude armée, quand son Souverain les fait ménager à propos. Alphonse d'Arragon Roi de Sicile, banda avec son mouchoir la playe d'un simple gendarme, & il attacha du même nœud le cœur de tous les autres à son service.

*Monach.
Sangall.
l. 2. c. 27.*

On demande s'il doit être permis à un soldat d'user de luxe en ses habits & en ses armes. Car nous voions que ni Charlemagne ni beaucoup de ses successeurs, ne se plaisoient pas à cela, & qu'ils defendoient à leur milice toute sorte de braveries & de dorures, qui ne sont bonnes quelquefois qu'à exciter les ennemis à la proie. C'est aussi une chose certaine, qu'au combat qui se fit entre le Duc de Nemours & le Marquis de Pescaire de quatre contre quatre, les François y penserent perdre l'honneur de leur Patrie, pour ne s'être couverts que d'armes dorées, au lieu d'en avoir de fortes & à l'épreuve, comme les portoient les autres. Et Tacite parle de certains peuples d'Allemagne

*De mor.
Germ.*

qu'il nomme Ariens, qui n'usoient que de boucliers noirs, & ne visoient qu'à se rendre horribles à leurs ennemis, tant s'en faut qu'ils songeassent à la politesse. D'autre côté, César se plaisoit à voir ses soldats magnifiques, comme si cela eut été capable de leur élever le courage, se vantant même que les plus parfumez d'entre eux ne laissoient pas de bien combattre. Et Polybe nous apprend que Philopœmen vouloit que les siens eussent un soin très-particulier de la splendeur de leurs armes. Lib. 11.

La question touchant les volontaires, n'est pas moins sujette à la diversité d'avis. Car il est certain que les Romains n'en vouloient point dans leurs armées, & que leurs *volones* d'après la bataille de Cannes furent faits d'esclaves, comme ceux qu'Auguste nomma *voluntarios* de libertins, tant s'en faut qu'ils eussent quelque rapport à nos volontaires, qui sont ordinairement de la plus illustre Noblesse de ce Royaume. Sans mentir, le seul nom qu'ils portent, semble les rendre indisciplinables, & chacun fait que l'obéissance est si essentielle au métier de la guerre, que ce fut une des raisons pourquoi Moïse en dis- Ios. Anriq.
Iud. lib. 4.
c. ult. pensa ceux qui avoient bâti, planté quelque vigne, ou pris une femme de nouveau, ne

*Lib. 14.
c. 17. ib.*

croiant pas qu'ils pûssent sitôt abandonner leurs inclinations, & suffisamment renoncer à leur propre volonté, pour obéir comme il faut à celle de leurs Généraux. C'est encore pourquoi les Juifs ne pouvoient pas bien servir de soldats en d'autres armées que les leurs, comme Josphe le confesse, à cause des jours de Sabat, où la religion leur faisoit refuser quasi toutes les fonctions militaires. Quoiqu'il en soit, le Prince Maurice avoit en fort peu de considération nos volontaires qui l'alloient trouver en Hollande, & on ne peut nier qu'ils n'ayent souvent préjudicié aux ordres des plus importantes batailles. Néanmoins il faut aussi avouer, que c'est eux, qui dans nos armées se portent avec une ardeur extraordinaire aux entreprises périlleuses, & qui, n'ayant que la gloire pour objet, recherchent avec le plus de courage de se signaler aux occasions. D'ailleurs, on peut dire que les grands Chefs doivent imiter les ouvriers excellens, qui savent mettre tout en œuvre; & que puisque le Lion de l'apologue ne chassa point de ses troupes, ni l'Ane ni le Lièvre, celui-ci devant lui servir de courrier, & l'autre de trompette; à plus forte raison ne doit-on pas rejeter une valeur telle que nous venons de dire qu'est celle de nos

volontaires, vû qu'étant bien ménagée elle peut produire de très-bons effets.

Mais s'il y a quelque doute pour cela, il n'en est pas ainsi à l'égard des Soldats supposez, qu'on nomme Passe-volans; tout le monde convenient que c'est la plus certaine ruine de toutes les armées, où l'on en souffre l'abus, & que s'il y a quelque crime qui doive être tenu pour irremissible dans le Conseil des Princes, ce doit être sur tous les autres celui-là. En effet, l'Histoire nous apprend que rien ne contribua davantage à la perte de cette funeste bataille de Pavie, que le désordre des soldats imaginaires dont nous parlons; le Roi François Premier s'étant persuadé qu'il avoit toutes ses troupes complètes selon les rôles, & que ce qui étoit couché sur le papier se trouveroit sur pied pour combattre, quand il en feroit besoin, comme il se presentoit toujours assez de mains lors qu'il étoit question de la païe.

Ce ne feroit rien d'avoir d'excellens soldats, si le Monarque pour la fortune de qui ils exposent si genereusement leurs vies, ne les conduisoit avec toute sorte de prévoïance. La guerriere Pallas sortit de la tête de Jupiter; & le Palladium qu'il faut ôter aux ennemis pour les vaincre, c'est le bon conseil, qui

met tout l'avantage du côté de ceux qui le possèdent. Aussi lisons-nous que le Senat de Carthage l'estimoit de telle façon, qu'il faisoit mettre en croix ses Généraux d'armées, quoique victorieux, s'ils ne rendoient bon compte de leurs résolutions. On n'en use pas aujourd'hui avec tant de rigueur, & néanmoins chacun fait que le Comte d'Egmond fut fort blâmé par ceux de son parti après la bataille de Gravelines, où il défit nos troupes commandées par le Sieur de Termes, non pas tant pour avoir négligé l'ordre du Duc de Savoye son General, puisque le Comte n'avoit fait que nous repousser, comme il pouvoit faire dans son Gouvernement, qu'à cause qu'il avoit hazardé dans cette action tous les Païs-bas, qui couroient trop de fortune si elle ne lui eût été favorable. Il y a des exemples sans fin de semblables succès qui n'ont pas été approuvez, quand l'inconsideration de l'entreprise étoit toute manifeste.

Or le bon conseil & la prévoiance d'un Roi guerrier, s'étend sur autant de choses qu'il y en a qui peuvent préjudicier à ses armes & à ses desseins. Moïse menant de grandes troupes en Ethiopie, prévût le mal qu'elles pourroient recevoir des serpens, & porta un grand nombre d'Ibis avec lui qui as-

Tite-Live
dec. 4. l. 8.

L. Cabre-
ral. 4. cap.
21.

Ios. Antiq.
Iud. l. 2. c.
5.

fûrent son passage, & le rendirent autant admirable aux Egyptiens pour sa prudence, que pour les victoires qu'il leur fit obtenir. On ne sauroit au contraire excuser Saül, de ce que le jour qu'il devoit combattre contre les Philistins, il se trouva qu'il n'y avoit que lui & son fils Jonathas, qui fussent garnis de lance & d'épée, tout le reste de ses Sujets n'étant armés qu'avec des instrumens de labourage.

Mais c'est proprement le fait du Souverain, de voir s'il lui est plus avantageux d'attendre son ennemi que de l'aller trouver. Le procédé de Pericles, d'Agathocles, d'Annibal, & de Scipion, témoigne qu'il est souvent avantageux de porter la guerre chez autrui. Et il me souvient que Cesar montre fort particulièrement dans une harangue que lui fait prononcer Dion Cassius, que jamais ceux de sa Republique n'avoient mis à la raison aucun de leurs ennemis, qu'en leur faisant ressentir jusques dans leurs propres foyers toutes les miseres de la guerre. Si le Rhodien Memnon eût été crû par Darius, & qu'au lieu de donner la bataille du Granique, les Perses fussent passez en Macedoine; vrai-semblablement, dit Diodore, on arrêtoit toutes les prosperez d'Alexandre. Si le grand Antiochus eût

*1. Reg.
cap. 13.*

Lib. 38.

Lib. 17.

*Appian.
de bell.*

Syr.

recû le conseil d'Annibal, qui étoit d'attaquer les Romains dans l'Italie, au lieu de leur faire la guerre en Grece, il les eût bien autrement étonnez. Et l'Empire des Mammelucs ne se perdit long-tems depuis, que pource qu'ils attendirent chez eux Mahomet & ses Turcs, au lieu d'aller au devant d'eux.

Il est pourtant quelquefois avantageux de recevoir son ennemi dans un pais fort d'affiette & de garnisons, où les plus grandes armées ne trouvant rien que de contraire, se sont souvent ruinées d'elles-mêmes. Hercule ayant éprouvé qu'Antée étoit invincible dans son Roiaume, il fit si bien qu'il l'en tira, & vainquit par ce moien celui, qui étoit indomtable sur sa terre & dans son propre Etat.

Sur tout, il ne faut jamais qu'un Monarque, quelque puissant qu'il soit, entreprenne deux guerres à la fois s'il s'en peut dispenser. Ce seroit en vain qu'on en chercheroit un plus illustre exemple que celui des Atheniens, qui furent si imprudens que nonobstant la guerre Peloponnesiaque où ils étoient embarquez, ils ne laisserent pas d'entreprendre la conquête de la Sicile. Aussi en eurent-ils l'issuë, que meritoit une telle temérité, aucun de ce grand nombre d'Atheniens qui étoit passé en Sicile n'ayant évité la mort ou la captivité. Nous

*Thucyd. l.
6. & 7.*

voyons en nos jours le Grand Seigneur qui observe très-exactement cette maxime, n'entamant jamais la guerre dans l'Europe ou dans l'Asie, que quand il est en trêve de l'un des deux côtez. Et l'Histoire remarque, qu'en beaucoup d'endroits la seule division des forces, quoi qu'employées contre un même ennemi, a causé de grandes ruines. Le Duc de Saxe ne fut vaincu & fait prisonnier par Charles Quint, que pour avoir affoibli son armée, envoyant une partie de ses forces en Boheme sous Tumshern, & l'autre dans la basse Saxe sous Mansfeld, ce qui le rendit incapable de résister sur l'Elbe à l'Empereur. Ce fut aussi l'un des sujets de la disgrâce arrivée à François Premier devant Pavie, d'avoir fait marcher de ses troupes commandées par le Duc d'Albanie vers le Royaume de Naples, au lieu de les retenir auprès de soi pour une si importante Journée.

Il y en a qui font passer encore pour une maxime de très-grand poids, de ne continuer jamais la guerre contre de mêmes ennemis, quand on croit avoir de l'avantage sur eux dans l'exercice des armées; parce qu'à la longue ils s'aguerrissent, & vont du pair avec ceux qui les méprisoient auparavant. Ainsi les Lacedemoniens apprirent aux Thebains

le métier de Mars de telle sorte, que ceux-ci en disputèrent la gloire aux premiers, & remportèrent sur eux de signalées victoires.

Tite-Live
dec. 5. l. 4. Mais la faute est bien plus importante, ne fut-ce que pource qu'elle est honteuse à un Prince, quand par avarice ou autrement, il manque à faire tout ce qui est en son pouvoir pour obtenir l'avantage sur ses ennemis. Persée le dernier Roi des Macedoniens, ne fut plaint de personne, quand on fût que pour épargner ses tresors, il avoit renvoyé dix mille cavaliers avec autant de pietons Gaulois, & qu'il s'étoit moqué de Gentius Roi des Illyriens, au lieu de lui fournir l'argent qu'il lui avoit promis, se contentant de l'avoir engagé dans la guerre contre les Romains. La victoire des ceux-ci les rendit possesseurs de toutes les richesses de Persée, qui ne savoit pas qu'en guerre le paradoxe est veritable, Que celui qui dépense le plus y dépense le moins. Au lieu qu'un Eumenes soudoyant tout ce qu'il peut de milice, & n'épargnant rien pour résister aux mêmes Romains, conserva son Etat, & eut la victoire que son courage & son industrie meritoient.

Exc. Constant. ex Appiano.

Un Roi doit aussi être informé, qu'encore que rien ne puisse rendre ses armes plus illustres que la clemence, il y a des lieux pourtant où

où il faut qu'il use d'une grande severité, quand la punition de quelques-uns doit servir d'exemple à plusieurs autres. Alexandre crût qu'en étonnant les Grecs par la destruction de Thèbes, il les retiendrait tous dans l'obéissance. Son pere les avoit voulu intimider devant, par la ruïne entière de la ville d'Olynthe. Ce-^{*Id. ex Dion. Sic.*} far sauva son armée reduite en grande extrémité, se servant de toutes les rigueurs de la guerre à la prise de Gomphos, petite ville de Thessalie, pour donner de l'apprehension au reste du pais qui se rendit en suite, & fut traité fort humainement. Et les Romains desolèrent Carthage en Afrique, Corinthe en Achate, Numance en Espagne, & generalement toute la Macedoine, pour s'assûrer la conquête du reste du monde, dont ils vouloient faire une seule Monarchie. Car bien que leurs victoires ayent été souvent ailleurs accompagnées de beaucoup de douceur, ils se sentirent obligez d'en user alors de la façon; Et Polybe a remarqué, qu'à la prise des villes^{*Dio Cassius l. 41.*} ils ont tué parfois, tout ce qu'il y avoit d'animaux, jusques aux chiens, pour donner de la terreur aux autres places qu'ils devoient assiéger.^{*Lib. 10.*}

Que si un Souverain se dispense d'aller lui même dans ses armées, & que le bien de son

Etat arrête sa personne ailleurs, il nait de son absence une question de très-grande importance, s'il doit commettre à un seul le commandement absolu de ses forces, ou s'il est plus à propos de le diviser entre plusieurs Généraux. Car on allegue contre la multiplicité des Chefs que tant les Athéniens, que ceux de Lacedemone, se sont presque toujours mal trouvez d'avoir donné la conduite de leurs troupes à plus d'un. C'est pourquoi

Herod. l. 5. ceux-ci firent une loi, sur la dissension qui survint entre Demaratus & Cleomenes, par laquelle il falloit que l'un des deux Rois qu'ils

Polybel. 3. avoient, demeurât dans la ville de Sparte

Tite-Live

dec. 3. l. 2.

quand l'autre se mettoit en campagne. On attribué aussi la perte de cette memorable bataille de Cannes, à la jalousie du Consul Terentius, qui combattit contre l'avis de son Collegue Emilius, pour ne lui laisser rien à faire le lendemain qu'il devoit commander à son tour. Aussi les Romains ont eu souvent recours à leurs Dictateurs, qui possedoient seuls le pouvoir des deux Consuls dans les armes. Il y a des exemples sans nombre de semblables succès arrivez en nos derniers tems, dont je me contenterai de rapporter quelques-uns du dehors, pour ne rien dire qui puisse offenser au dedans. Les Espagnols écrivent,

*L. Cabre-
ra l. 3. c. 3.*

que rien ne nuist tant à leurs affaires lors du passage du Duc de Guise dans l'Italie en mil cinq cens cinquante-sept, que l'autorité égale que possédoient ces trois Chefs dans Milan, le Cardinal de Trente, le Marquis de Pescaire, & Jean Baptiste Castalde. Ils disent que depuis, Philippe Second fut contraint de bailler à Dom Juan d'Autriche le commandement souverain de son entreprise contre les Morisques, parce que la mauvaise intelligence qui étoit auparavant entre deux Généraux, le Marquis de los Veles, & celui de Mondejar, la ruinoit entièrement. Et les Turcs attribuent le mauvais événement de leur grande expedition contre Malte en mil cinq cens soixante-cinq, à ce que Soliman n'avoit pas moins donné d'autorité à Mustapha, qu'à Piali son Général de mer, qui contredisoit l'autre en tout, & eût été bien fâché qu'il lui eût réussi. Or nonobstant tout cela, c'est chose certaine que les plus grands Potentats se sont souvent repentis d'avoir comme consigné entre les mains d'un seul toutes leurs forces, & qu'au rebours on a souvent vû de très-bons effets de la puissance égale de deux & de trois Généraux dans une même armée. Les Grecs & les Romains nous en fourniroient plus d'exemples que nous n'en avons rapporté pour

*L. Cabre-
ral. g. c. 7*

l'opinion contraire; & si je ne craignois d'être trop long en une chose connue de tout le monde, je montrerois que beaucoup des plus beaux faits d'armes, que nous avons vûs depuis peu, se sont exécutez sous la conduite de plusieurs Chefs. C'est le fait d'un Roi d'en faire judicieusement le choix, par la connoissance qu'il aura des personnes, du tems & des lieux où il les voudra employer.

Ce qui est le plus important de tout pendant la guerre, & dont il est très-necessaire qu'un Prince réçoive dès ses plus tendres années une bonne doctrine, c'est de savoir non pas tant s'il doit faire la guerre en personne, que s'il est à propos qu'il l'expose au peril des combats, faisant courir fortune à une vie, de qui tant d'autres dépendent, & à la conservation de laquelle celle de l'Etat est souvent attachée. Car encore qu'il semble, que tous les peuples auroient droit de dire à leurs Rois, ce que firent les Israélites à David, après qu'un Philistin l'eût pensé tuer, que resolument il n'iroit plus à la guerre avec eux, de peur qu'en sa personne la lampe ne fût éteinte, dont tout l'Israël recevoit sa lumiere. Et quoiqu'il y ait un proverbe, qui porte que le Romain obtenoit ses victoires assis, parce que les ordres du Senat n'y contribuoient pas

Romanus
sedendo
vincit.

moins que la valeur de ses Legions; ce qu'on peut dire encore de beaucoup de Monarques qui ont triomphé de leurs ennemis sans sortir de leurs chambres, par le soin qu'ils ont eu de bien faire reüssir leurs entreprises: Si est-ce que c'est peut être l'une des plus veritables maximes de toute la Politique, que celui qui n'est Roi que dans le cabinet, court grande fortune de trouver son maitre dans la campagne. Et d'ailleurs, si les femmes mêmes ont renoncé à toutes les delicateffes, & à tous les privileges de leur sexe, quand elles ont été Souveraines, pour paroître comme telles à la tête de leurs bataillons; quelle consideration pourroit être suffisante pour retenir un Monarque genereux; de se trouver aux occasions de témoigner son courage, la chose du monde dont il doit être le plus ambitieux? Semiramis aiant eu nouvelle de la revolte de Babylone, comme elle n'étoit qu'à demi coëffée, protesta qu'elle n'acheveroit jamais d'accommoder le reste de ses cheveux, qu'elle n'eût remis cette ville rebelle sous son obéissance. Pour cet effet elle partit avec une armée qu'elle commandoit en cet equipage, & se rendant maitresse de Babylone, elle merita d'y être representée, ayant une partie de son poil épars, & l'autre serré & cor-

*Valer.
Maxim.
l. 9. c. 13.*

*Trebellius
Pollio.*

donné ; ce que toute l'antiquité a mis au rang des plus illustres trophées dont on ait honoré la memoire des demi-Dieux de ce tems-là. Je me veux taire des Amazones, & de tout ce qui peut être douteux dans l'Histoire sur ce sujet, pour représenter seulement cette Zenobie dont triompha si solennellement l'Empereur Aurelien, qui non contente de combattre comme une Reine, faisoit gloire de cheminer trois & quatre milles à pié avec son Infanterie. Et qui est le Prince qui ne rougiroit d'être casanier après cela ; si ce n'est que la raison d'Etat le force parfois de s'arrêter aux lieux où sa presence est plus nécessaire que dans les armées ? On ne sauroit nier aussi que sa vue n'opere de merveilleux effets sur les cœurs d'une milice, qui le considere comme témoin de toutes les belles actions qui se feront. Il n'y a si chétif soldat qui ne se sente animé par un si puissant aspect ; & c'est chose connue à mon avis de tout le monde, que l'œil d'un Monarque est capable d'inspirer de la hardiesse à ceux mêmes qui en auroient naturellement le moins. C'est pourquoy on a loué un certain Roi d'Angleterre, de n'avoir jamais dit, allez, mais toujours, venez, à ses soldats. On n'a pas moins prisé nôtre Henri le Grand, de ne s'être jamais in-

formé de ses ennemis, demandant combien, mais seulement où sont-ils, en picquant vers eux des premiers. Et nous savons que Saint Pierre étant en la présence de son Maître, osa bien tirer l'épée contre une cohorte armée, & couper l'oreille à un serviteur du Pontife, lui qui un peu après le renia par trois fois aussitôt qu'il l'eut perdu de vue, n'étant pressé que par la voix d'une simple femme. Je sai bien que ce sont des mystères qui ne peuvent être pénétrés humainement, & que nous sommes obligés de considérer avec toute sorte de respect. Mais cela n'empêche pas que nous n'en tirions quelque sens moral, & que l'action de Saint Pierre ne nous découvre ce que peut la présence d'un Souverain aux occasions dont nous parlons. A la vérité, la personne des Princes est si précieuse, qu'il seroit à souhaiter qu'à l'exemple du Jupiter d'Homere & de son Neptune, qui contemploient les batailles des Grecs & des Troyens, l'un du haut de la montagne d'Ida, & l'autre de Samothrace, ils pussent voir combattre leurs armées sans courir la fortune des autres hommes. Et s'il y avoit moyen qu'ils eussent toujours une *Herod. l. 8.* place aussi avantageuse que Xerxes lors du combat naval de Salamine, qu'il regarda assis sur le mont Ægalée, avec des Secrétaires

*Vict. Au-
rel.*

*Amm.
Marcell.
l. 16.*

*Appian.
de bello
Mithr.*

à ses côtez qui écrivoient le nom de ceux qui se comportoient vaillamment, c'est sans doute qu'on les conjureroit souvent de s'y mettre, plutôt que de risquer avec eux l'interêt de tant de Provinces. Les malheureuses captivitez d'un Empereur Valerien, de qui Sapor Roi de Perse, se servoit comme de marche-pié pour monter à cheval ; d'un Bajazet encore pirement traité par Tamerlan ; & sans sortir de chez nous, celles de Saint Louïs, de Jean, & de François Premier, ont comblé leurs Etats de tant de miseres, qu'on ne sauroit user de trop de précautions pour éviter de semblables inconveniens. Il faut avouer pourtant qu'il est impossible de les empêcher tout-à-fait, & qu'outre qu'un grand Monarque peut être moins forcé que personne d'abandonner les fonctions de sa charge ; s'il ne donnoit en beaucoup d'occasions l'exemple aux autres de bien faire, il lui en prendroit très-mal ; & le nombre avec la gloire de ses triomphes diminueroit de beaucoup. Si les troupes fuyantes de Sylla ne l'eussent vû se jetter au plus fort du combat d'Orchomene, criant à ceux qui lâchoient le pié, qu'ils allaient dire à Rome comme ils avoient laissé leur Empereur combattant lui seul pour tous dans la Bœotie ; il étoit indubitablement per-

du & toute son armée en déroute. Si Cesar *Lib. 2. de bella Gall.* n'eût paru de même dans les premiers rangs de ses Legionnaires, comme nous l'apprenons de ses propres écrits, prenant le bouclier du premier d'entre eux pour ne pas demeurer à découvert, & pour les animer tous à faire comme lui; il n'eût jamais donné le nom aux premiers Empereurs du monde, & une seule partie des Gaules eût fini toutes ses conquêtes, qui n'en fut que le commencement. Et si Alexandre n'eût montré aux Macedoniens par autant de blessures quasi, qu'il prenoit de villes, & qu'il donnoit de batailles, comme il ne demandoit rien de leur courage, dont le sien ne voulût partager avec eux les difficultez, il ne les eût pas menez comme il fit, jusques sur les bords du Gange, ni dans les solitudes d'Afrique, pour triompher d'autant de parties du Monde qu'il en étoit venu à sa connoissance.

*DIGRESSION SUR LE SUJET
DU FEU ROI DE SUEDE.*

C'EST CE QUI m'obligea d'écrire dans un discours fait sur le succès de la bataille de Lutzen, que le grand Gustave y avoit trouvé glorieusement ses destinées, sans qu'on lui pût imputer qu'un excès de va-

leur l'eût porté dans des perils indignes d'une vertu heroïque comme étoit la sienne. Et pource que j'ai vû depuis dans le travail d'une des plumes qui écrivent aujourd'hui le mieux, que sous la couverture de quelque loüange de grandeur d'esprit, qu'on ne pouvoit refuser à ce Prince, on blesse par trop, ce me semble, sa reputation, nommant sa vaillance une pure temérité, & ses plus belles actions des faveurs d'une Fortune qui ne se pouvoit separer de lui; je ne saurois m'empêcher de reparer ici, autant que le lieu & mes forces le permettent, l'injure insupportable que je pense qu'on fait à sa mémoire. Je sai bien qu'un Capitaine Athenien dit à un autre qui tiroit quelque vanité de ses blessures, que quant à lui aiant vû tomber à ses pieds un trait sorti d'une ville qu'il assiégeoit, il en étoit demeuré tout honteux, s'appercevant qu'ils'étoit beaucoup plus avancé que sa charge ne le permettoit. Je n'ignore pas non plus les loüanges *Lib. 10.* que donne Polybe à Scipion & à Annibal, de ce que le premier allant à l'attaque de Carthage, fit porter trois rondaches par autant de soldats, qui le couvroient contre tout ce qui venoit de la ville; & quant à l'autre, pource qu'il étoit très-soigneux de ne s'exposer pas inconsidérément aux perils. Polybe ajoute,

qu'Annibal blâmoit sur cela Marcellus de s'être fait tuer, au lieu de ménager sa vie pour les neceffitez de la Republique; & Appian *De bell. Annib.* fait dire au vainqueur, que l'autre avoit reçu la mort dans une escarmouche en très-courageux soldat, mais en fort mauvais Général. Jules Capitolin accuse selon ce sentiment, Maximin de barbarie & de temerité; qui le pouffoit, dit-il, sans discretion parmi ses ennemis, aiant pensé être pris par les Allemans dans un marécage, parce qu'il ne croioit pas qu'un Chef se pût dispenser de tirer l'épée en toute sorte de rencontres. On a voulu reprocher de même à l'Empereur Julien; à cause principalement que selon la plus commune opinion il mourut de la main d'un Parthe fûtant, qu'une ardeur guerriere l'emportoit souvent au delà des termes que sa condition lui prescrivoit. Et c'est le jugement ordinaire du peuple, fort sujet à se méprendre, autant de fois que la mauvaise fortune a pris plaisir à faire perir des hommes de cette éminence dans leurs plus généreuses actions. Mais nous savons aussi que la raison & le bon sens tiennent d'un autre côté leur bureau à part, & qu'ils prononcent sur cela, comme par tout ailleurs, des sentences bien différentes de celles du vulgaire. Pour donner quelque lumie-

Aurel.

re à un point de si grande controverse, il faut avouer qu'il y a beaucoup d'occasions dans l'exercice de la guerre, où il seroit blâmable à un Chef de parti, de mettre sa personne dans le hazard, lors que celle des Capitaines qui sont au dessous de lui, suffit pour l'exécution, & que l'entreprise n'est pas de si grande consequence qu'il s'y doive employer. En effet, un Général est dans son armée ce qu'est l'esprit dans le corps qu'il anime, & par conséquent elle ne peut éviter sa perte, s'il arrive faute de celui qui la fait subsister. Il y en a qui se sont contentez de le comparer à l'œil, qui guide le reste de nos membres; c'est pourquoi Demades dit gentiment, que l'armée des Macedoniens ressembloit par la mort d'Alexandre au Cyclope aveuglé. Cela étant ainsi, on ne peut pas nier qu'il ne faille sur toutes choses avoir égard à la conservation de ce qui importe si essentiellement; & que ceux-là ne soient dignes d'être taxez de temérité, qui mettent en compromis une vie de si grande importance en des rencontres de petite consideration. Nos peres condamnerent justement l'action d'Alphonse de Corse, qui alla tout Général qu'il étoit, tirer le coup de pistolet comme un simple volontaire, en un duel où il demeura

*Demetr.
Phaler.tr.
de Elo-
quentt.*

prisonnier. Aux grandes occasions même, où ceux dont nous parlons sont, si je ne me trompe, obligez de coucher de leur reste, ils doivent user de toutes autres précautions que le commun, pour sauver avec eux l'esperance publique, & la fortune de leur parti, qui est unie à leur personne. Louis Onzième revêtit de sa cotte d'armes le Seneschal de Normandie à la bataille de Montlheri, où il fut tué pour le Roi, qui sçavoit bien qu'on lui en vouloit. Monsieur de Guise usa du même stratagème à Dreux, son Ecuier qui fut percé de coups portant la casaque de son maître. Et le Marquis de Nesle paya de la forte pour le feu Roi à la Journée d'Yvri, habillé qu'il étoit exprès de la même façon que sa Majesté. Outre cela je leur permets encore de se sauver dans une dérouté, comme en usa Varron en celle de Cannes, & de faire une judicieuse retraite pareille a celle d'Antigonus, qui dit que sa fuite n'étoit que pour aller retrouver le bien public qu'il avoit laissé derriere lui. Mais je soutiens qu'après tout, quand il est question du salut de l'Etat, de l'interêt d'une Couronne, & sur tout de quelque glorieuse & importante conquête, quoiqu'il en puisse arriver, il n'y a point de Monarque qui ne doive repandre ce

qu'il a de sang dans ses veines, plutôt que de trahir son honneur, manquant à ce que tous les grands Princes ont estimé être de leur devoir. Laissons-là les Agamemmons, & les Dieux même, qu'Homere a fait combattre comme le reste des Grecs. Ne disons rien de ces Rois qui se sont volontairement sacrifiés, comme Codrus, pour la grandeur de leur Etat, & pour acquérir à leurs peuples une memorable victoire. Et considérons seulement dans la veritable Histoire de toutes les Nations, comment ceux qui les ont gouvernées avec le plus de reputation en ont usé. En verité, nous n'y en verrons point de ceux-là, dont je ne puisse produire les actions pour prouver ma proposition. Mais parce que la chose iroit à l'infini, & que les Grecs avec les Romains sont ceux, qui nous ont fourni les plus notables exemples; aussi bien que les plus beaux préceptes des vertus Imperiales, contentons-nous d'ajouter à ce que nous avons dit des Alexandres & des Césars; que ceux qui ont approché le plus près de leur gloire, ne se sont jamais éloignés à leur imitation des plus hazardeuses entreprises. Nous pourrions apparier à Leonidas la plupart des Rois de Sparte, & nommer avec Epaminondas la meilleure par-

tie des Généraux d'armées qu'ont eu Athenes,
 Thebes, & le reste de ces glorieuses Repu-
 bliques de la Grece, si nous voulions entrer
 en comte sur cela, & si je ne prévoiois qu'on
 voudroit faire passer ceux-ci pour n'avoir pas
 été de la consideration de ces hautes Têtes
 couronnées, dont le salut a toujours été ce-
 lui de leurs Etats. C'est ce qui ne peut pas
 être dit à l'égard de tant de puissans Rois de
 Macedoine, dont la seule valeur fonda la
 plus illustre de toutes les Monarchies. Tou-
 te la vie de ce grand Philippe ne fut qu'une
 continuelle instruction à son fils, de se mê-
 ler toujours des plus avant parmi les enne-
 mis. Demosthene prend de là sujet en
 plusieurs lieux, d'encourager les Atheniens
 aux belles actions : Puisqu'un Macedonien,
 dit-il, né d'une petite ville de Pelle, ne fait
 nulle difficulté de se perdre l'œil, & de se laisser
 estropier des pieds & des mains, n'ayant, par-
 tie sur son corps où il ne se soit librement
 fait blesser pour augmenter son Empire, &
 pour acquerir de la gloire, que ne doivent
 point faire ceux, qui sont sortis de la plus il-
 lustre ville du monde ? On peut voir dans
 Tite-Livé un autre Philippe dernier du
 nom, qui fait des prouesses nompareilles de
 sa main aux portes d'Athenes, où se jettant

*Orat. ad
 Ph. ep. 5
 orat. de
 Corona.*

Dec. 4. l. 1.

dans le plus épais des troupes ennemies ; il dit aux siennes, que pour toute Cornette, & pour toute Enseigne, elles eussent les yeux sur lui, qui leur montreroit où il falloit combattre. Ce fut le même qui eut une autre fois un cheval tué sous lui, & qui étoit perdu sans l'assistance d'un Cavalier, lequel descendit pour le remonter, & se sacrifia volontairement pour son maître. Je remarquerai ici au sujet d'Alexandre, qu'encore que Patrice ait eu raison d'estimer beaucoup les dix honorables blessures de ce Monarque, il a eu tort néanmoins, ce me semble de lui soumettre si fort Cesar, pource que nous ne lisons point qu'il en ait reçu. Si ce que Patrice ajoûte étoit veritable, que Cesar ne se fût jamais trouvé comme l'autre dans les premiers rangs de ses bataillons, il y auroit plus de fondement en ce qu'il soutient. Mais nous avons tantôt montré le contraire, & c'est une chose si constante qu'il a quasi toujours été des premiers aux perils de cinquante batailles rangées, où Pline témoigne qu'il s'est signalé, que depuis lui jusques à nous, on n'a parlé que de la vaillance de Cesar. On peut voir dans la vie du Connétable Lesdiguières, que je ne crois pas faillir de nommer en ce lieu, comme ce grand guerrier ne fut

Nat. hist.
l. 7. c. 25.

fut jamais entamé du fer, ni de la bale, bien qu'il n'épargnât sa personne en aucune sorte de rencontres. Ce sont des faveurs de la Fortune, qu'on ne doit pas tourner au dés-avantage de ceux qu'elle gratifie; & il y a trop d'injustice de les employer contre Cesar, vû ce que nous en avons dit, & quand il n'y auroit que le seul témoignage de Florus, qui dans sa description de cette grande Lib. 4.
Journée de Pharsale, où il s'agissoit de l'Em- c. 2.
pire du monde, assure que Cesar se fit voir qua- Multus
si dans tous les lieux du combat, & qu'il s'y in eo
comporta autant en soldat qu'en Général pralio
d'armée. Auguste combattit depuis au même Cesar
lieu de Theffalie, & dans les mêmes fuit, me-
champs Philippiques, contre Brutus & ces diusque
autres determinez défenseurs de leur liberté, inter im-
où sa maladie ne lui permettant pas d'execu- perato-
ter davantage, il se fit porter en litiere pour rem, &
animer son parti de sa presence, plutôt que militem.
pour satisfaire au songe de son Medecin Lib. I.
Artorius, comme le conte Valere le Grand. c. 8.
Les plus courageux de ses successeurs n'ont
pas témoigné moins de générosité dans les
armées. Josephus nous apprend que Vespas- Lib. I.
sien fut blessé d'un coup de flèche à la plante c. 8.
du pié au siège de Jotapata. Cum sub
Lampridius istu reli
dit, qu'Alexandre Severe vainquit Artaxer- versare-

tur, manu xes étant toujours à la portée des flèches Per-
 pluri- siennes, & faisant des merveilles de son bras;
 mum fa- quoiqu'Herodien accuse Mammée sa mere,
 ceret. d'avoir empêché son fils de faire la guerre en
 Lib. 6. personne, ce qu'il soutient avoir pensé per-
 Lib. 16. dre l'Empire. Ammian Marcellin nous re-
 presente Julien, que le seul reproche d'apo-
 stasie empêche d'être le premier des Césars,
 faisant pour redresser ses troupes ébranlées par
 les Allemands, ce que nous avons tantôt rap-
 Lib. 24. porté de Sylla. Il alla lui même pour enfon-
 Ibid. cer les portes d'une ville de Perse, d'où il re-
 tourna tout couvert de flèches ennemies.
 Revenant d'en reconnoître une autre, il tom-
 ba dans des embûches, d'où il ne sortit
 qu'ayant couru fortune de la vie. Son Ecuier
 Ibid. fut ailleurs blessé à ses côtes, auprès d'un
 Lib. 25. château qu'il investissoit. Et quand il fut
 frappé à mort, pour être couru sans cuirasse,
 à la première alarme, droit aux ennemis, il
 n'eut pas moins de Philosophie en ses der-
 niers propos, que de grandeur de courage,
 voulant retourner à la charge après le pre-
 Lib. 31. mier appareil de sa plaie. Le même Mar-
 cellin nous fait voir l'Empereur Valens de-
 meuré dans un combat sans que son corps se
 put retrouver, non plus que celui de l'Em-
 pereur Decius que son cheval precipita dans

un marais en une autre bataille; si tant est que le premier n'ait point été brûlé vif par ses ennemis, comme l'un des Scipions le fut dans une tour d'Espagne. Ce Scipion m'avertit de répondre à l'objection de Polybe que nous avons formée un peu auparavant, pource que son autorité me semble par tout de très-grande considération. Or quand son texte ne porteroit pas expressément, qu'en loüant Annibal & Scipion de n'avoir jamais hasardé mal à propos leurs personnes, il ne blâme que ceux qui le font inconsidérément, ce seroit par force qu'il lui faudroit donner cette interpretation. Car on ne peut nier qu'Annibal au siège de Sagunte, ne reçut un coup de dard à la cuisse, voulant escalader la muraille avec trop peu de précaution, comme en parle Tite-Live, qui observe que cette blessure causa un si grand effroi parmi les Carthaginois, qu'ils penserent abandonner tous leurs travaux, bien qu'elle fit seulement différer les attaques de la ville pour quelques jours. Le même Auteur nous fait voir comme ce grand Capitaine fut blessé dans un combat assez près de Plaisance, où il étoit allé pour surprendre quelque chateau. Voulant une autre fois reconnoître de près la ville de Locres avec sa Cavalerie Numidienne, un

Dec. 3.

l. 1.

Ibid.

Dec. 3.

l. 9.

*Appian.
l. de bell.
Pun.*

*Dec. 3.
l. 4.*

Lib. 5.

*Lib. 10.
hist.*

coup de ces machines qu'ils appelloient Scorpions, lui tua à ses côtez l'un de ceux qui l'accompagnoient. Et dans cette memorable Journée qu'il perdit en Afrique, contre Scipion & le Roi Masaniffa, il les combattit tous deux l'un après l'autre, & de personne à personne, exposant la sienne en tous les lieux où il y avoit le plus de peril. Quant aux Scipions, ce n'est pas en vain qu'ils ont été nommez des foudres de guerre. Cneus Scipion eu la cuisse percée d'un coup de dard, dans une grande bataille qu'il gagna en Espagne auprès de la ville de Munde. Il se fit porter un peu après en litiere, à cause de sa playe, dans un autre combat d'où il retourna victorieux. Et il fut tué depuis s'opposant des premiers aux ennemis, où brûlé dans une tour, comme nous avons dit, un mois après que son frere Publius eut reçu dans une retraite un coup de lance au côté droit, dont il mourut, Scipion l'Africain fils de ce dernier, n'étant âgé que de dix-sept ans delivra son pere des mains de ses ennemis, qui le venoient de blesser en un fait d'armes, qui se passa auprès du Pau. Polybe qui nous conte ce bel exploit, comme l'ayant appris de Lelius l'intime ami de Scipion, dit, qu'il ne laissa jamais depuis passer aucun sujet

digne de hasarder sa vie pour le bien public, *Tite-Live*
 qu'il ne le fit franchement; & nous savons *ve dec. 3.*
 aussi que son courage lui faisant planter l'é- *l. 8.*
 chelle, & monter des premiers à l'assaut
 d'Iliturgis; fut cause de la prise de cette vil-
 le. Il n'est pas à croire que le second Afri-
 cain, ce renommé destructeur de Carthage,
 eut voulu ceder en valeur à ceux dans la
 famille de qui il étoit entré par adoption;
 ni par conséquent que Polybe eût voulu sout-
 nir sur l'exemple d'Annibal où d'aucun des
 Scipions, qu'un Général ne dût jamais se
 trouver aux coups. Il maintient seulement
 qu'il ne le doit pas faire legerement, & que
 hors les principales & plus pressantes occa-
 sions, il est obligé de se ménager, sa perte
 attirant ordinairement celle de son armée, &
 de tout son parti. Mais quand il a été que-
 stion d'une entreprise d'importance, jamais
 les grands Capitaines n'y ont épargné leurs
 personnes, quelque chose qui en pût arri-
 ver; & bien que le public se soit senti parfois
 de leur infortune, comme il recueille sou-
 vent le fruit de leur bon succès, ils ont été
 plutôt plaints que blâmés, car ceux qui
 ont jugé sainement de leurs actions & des
 mouvemens legitimes de ces ames heroï-
 ques. C'est ce qui me fait étonner, qu'on

veuille aujourd' hui si mal interpreter tout
 ce que le feu Roi de Suede a fait de généreux
 & de magnifique ; qu'on condamne de teme-
 rité le passage du Lek, l'attaque d'Ingolstadt,
 avec le reste de ses plus glorieuses entrepri-
 ses, sans pardonner à sa fin, la plus belle pie-
 ce de sa vie ; & qu'on nomme des inflamma-
 tions de bile, & des débordemens de coura-
 ge, la plus haute vaillance & la plus pure
 vertu, que le Nord eût produit depuis plu-
 sieurs siècles. Nous pourrions montrer,
 que le passage de cette riviere à la vuë d'une
 armée Imperiale retranchée à l'un de ses
 bords, a été tel en l'entreprise, en la con-
 duite & en l'événement, qu'il va du pair
 avec tout ce que les Césars ont fait en de sem-
 blables rencontres. Si reconnoissant Ingol-
 stad la haquenée de ce grand Monarque eut
 la croupe enlevée d'un coup de canon, nous
 avons vû tantôt qu'Annibal & Julien l'Empe-
 reur n'ont pas couru de moindres perils dans
 la même fonction militaire. Les autres ha-
 zards qu'il a tant de fois essuiez, lui ont été
 communs avec autant de grands Capitaines,
 que l'Histoire nous en fait admirer. Et
 quand il a rencontré ce que le Ciel avoit or-
 donné de lui dans la campagne de Lutzen,
 tant s'en faut, qu'on doive appeller cela un

abandonnement de la Fortune, qui le voulut pirement traiter qu'elle n'a fait Cesar ni Alexandre à la mort, que je soutiens la sienne beaucoup plus favorable, étant sans comparaison plus glorieuse que la leur. Vespasien prononça qu'un Empereur devoit mourir debout; & l'un de ses successeurs ajouta, que sa dernière heure devoit être d'un homme sain, & non pas d'un malade, ni d'une personne debile. Cesar fut poignardé assis dans un Senat de Rome; & Alexandre perit d'excès de bouche, ou par poison dans Babylone; peut-on dire que ce soit finir à un Monarque plus heureusement que l'épée au poing, le commandement en la bouche, & la victoire dans l'imagination, comme a fait notre grand Gustave? Quant à moi, je le trouve plus fortuné en ce dernier acte de sa vie, non seulement que Cesar ni qu'Alexandre; mais, à parler humainement, que ceux même de cette condition, qu'une mort toute naturelle a trouvez dans un repos oisif, comme elle fit Scipion l'ainé des Africains dans sa maison de campagne. Un champ de victoire est le plus beau lit d'honneur où puisse se reposer un grand Roi, & j'ai toujours jugé la mort de celui de Fez qui s'opposa si généreusement à l'infortuné Dom Sebastien, l'u-

Suet. art.

24.

Ælius

Vetus

apud

Spartia.

Conneft.
l. 2.

ne des plus honorables qui puisse arriver à une Tête couronnée. L'Histoire nous représente ce vaillant Moluc monter à cheval tout malade qu'il étoit, donner les ordres du combat, & n'être retenu qu'à grande peine de se mêler parmi les ennemis, & de donner aux siens l'exemple de bien faire. Le mal le pressant, & se sentant finir, il commande qu'on tienne sa mort secrete, & dans ses dernieres pâmoisons met sa main sur ses lèvres, pour signe du silence qu'il vouloit qu'on observât, afin que la victoire de ses troupes ne fût point empêchée par sa perte. En verité, voilà l'issuë d'une ame vraiment roiale, qui commande en partant, & dont le dernier mouvement est un signal d'obeissance à ses peuples. J'ajouterai ici, que les mêmes qui diffament le Roi de Suede, ont bien raison d'accuser de temerité celui de Portugal, dont nous venons de parler, comme ayant mal pris ses mesures, & mal digéré une si grande entreprise qu'étoit la sienne; mais que quant à sa mort en cette memorable Journée des trois Rois, elle ne peut être blâmée sans injustice. Les Princes les plus guerriers se peuvent bien dispenser quelquefois d'aller aux coups, quand ils ne sont pas occupez aux entreprises de grande consequence, &

que d'autres lieux ont besoin de leur présence. Mais il n'en est pas ainsi lorsqu'ils se sont embarquez à la conquête des Roïaumes étrangers; c'est la distinction essentielle de toute cette controverse, où il faut mettre grande difference entre un Roi qui se contente de demeurer dans la possession de ses Etats, & celui qui veut envahir le domaine des autres; & vous ne lirez nulle part qu'un Conquerant ait eu la Fortune favorable, qu'autant qu'il a couché de sa vie, & païé de sa personne dans les combats. Si Alexandre, comme nous avons déjà remarqué, n'eut fait le soldat dès les bords du Granique, & autant de fois en suite, que Darius & les autres Potentats de l'Asie se voulurent opposer à ses desseins, il n'eut jamais triomphé dans la plaine d'Arbelle, & force lui eut été de se contenter du Roïaume de Macedoine, au lieu de la Monarchie du monde qu'il affectoit. Si Gustave n'eut donné des preuves de sa valeur contre le Polonois & le Moscovite, & si attaquant la maison d'Autriche, avec cette reputation acquise, il n'eût mené en personne ses Lapons & ses Finlandois, affronter les vieilles bandes de Tilly, jamais il n'eût traversé victorieux des extremités de la Prusse au Rhin, & des Iles Vandaliques jus-

ques aux montagnes du Tirol. Treize glorieuses blessures remportées de divers combats, lui firent le chemin jusques dans la campagne de Lutzen, où il reçût les dernières; & si je ne me trompe, les plus triomphantes de toutes. La même chose se peut dire de tous ceux, qui ont eu des desseins aussi vastes, que ces deux Monarques, ou approchant de là; & se plaindre d'un Conquerant, parce qu'il s'est trop exposé aux perils, & s'il faut parler ainsi, de ce qu'il s'est montré trop vaillant, c'est accuser le Soleil d'être trop lumineux, le miel trop doux, & comme on dit, la mariée d'être trop belle. Car de repartir là dessus qu'Aristote veut qu'un honnête homme prise sa vie, & n'en fasse pas si bon marché qu'un autre du commun, c'est prendre plaisir à se tromper soi-même, & ne se pas souvenir que ce Philosophe a mis dans toutes ses Morales, le point de la vaillance à mépriser la mort, où il est question de l'honneur. Vous ne sauriez la faire craindre tant soit peu à ceux, dont nous parlons dans l'exercice de leurs charges, que vous ne les priviez en même tems de la vertu qui leur est la plus propre de toutes, & dont aussi ils doivent être le plus ambitieux. Les succès differens ne chan-

gent pas la nature des causes, & si le Roi Sebastien, ou un autre, est tué dès le premier combat, ce n'est pas à dire qu'on doive blâmer une action qui a le même principe de celles de César, sans autre défaut que celui d'une pareille fortune. Voilà ce que j'avois à remarquer touchant le Roi de Suede, à qui je crois qu'il n'ait manqué, que ce qui touche la Religion, pour mériter la reputation d'un des plus grands Princes du monde. Si j'ai pris la liberté de soutenir mon opinion contre les sentimens d'un Ecrivain, dont je prise beaucoup le mérite, je ne pense pas, qu'il m'en doive savoir mauvais gré, ni qu'on puisse s'offenser d'une juste defense, où il est permis de contester sans violer les loix de l'amitié. Cen'a pas été aussi une digression inutile, ce me semble, à nôtre sujet, puisque nous ne traiterons peut-être point de matiere qui le touche de plus près, & dont les bonnes maximes soient plus nécessaires à l'institution d'un Dauphin de l'esperance du nôtre. Passons maintenant du tems de la guerre, & des choses qui s'y pratiquent, à ce qui se doit faire en suite suivant nôtre division.

Après avoir fait par la voie des armes, ce qui est en nôtre puissance, pour obtenir la

victoire, il faut se souvenir, à quelque point, que les choses se reduisent, qu'on n'est entré en guerre que pour arriver à une bonne paix. L'opinion de ceux qui tiennent qu'on ne la peut faire avec honneur après des succès défavantageux, n'est pas bonne, parce que l'interêt étant le principe de tout le mouvement des Etats, il est certain qu'un traité de paix sera toujours honorable à celui des deux partis qui en tirera du profit, en quelque posture qu'il se trouve auparavant. On peut voir un exemple fort illustre de cela dans Thucydide. Les Lacedemoniens étoient sans difficulté les plus glorieux de tous les Grecs, & si c'étoit eux, qui avoient donné commencement à la guerre Peloponnesiaque Si est-ce que n'ayant pas eu la Fortune favorable les sept premières années, ils ne penserent point se faire de tort, ni préjudicier à leur reputation, de demander alors les premiers la paix aux Atheniens, pource que s'ils l'eussent pû faire en ce tems-là, elle leur étoit fort utile, & par consequent honnête. Que si nous avons eu du bon dans le sort des armes, c'est en ce cas là qu'on se doit souvenir de la belle sentence, que prononça Annibal à Scipion, Qu'une paix certaine est en beaucoup de façons preferable à une victoire dou-

*Lib. 4.
hist.*

*Tite-Live
dec. 3.
l. 20.*

teuse. Diodore Sicilien blâme fort Attilius *Exc. Con-*
 Regulus, de ce qu'il ne fit pas la paix avec les *stant.*
 Carthaginois lors que les Romains les eurent *p. 267.*
 battus, à faute de quoi ceux-ci tomberent de-
 puis en d'extrêmes malheurs. A la verité,
 il y a des avantages en guerre qui ne veulent
 pas qu'on en demure là. On reprocha à ce
 grand Chef Africain, dont nous venons de
 parler, qu'il savoit assez vaincre, mais non
 pas se prévaloir de la bonne fortune de ses
 armes. Et Florus dit sur ce sujet, qu'au *Lib. 2.*
 lieu d'user de sa victoire, il se contenta d'en *cap. 6.*
 jouir, preferant le contentement qu'il en tira *cum vi-*
 dans Capouë, à l'utilité qui étoit toute appa- *ctoria uti*
 rente, s'il eût suivi sa pointe contre la ville *posset,*
 de Rome. Sur tout il faut éviter ce qui lui *frui ma-*
 arriva alors pour avoir laissé morfondre la *luit.*
 chaleur de ses troupes, & corrompre dans
 les delices du Roïaume de Naples le naturel
 aguerri de sa milice. Le Roi Antiochus
 tomba au même inconvenient, pour s'être
 amusé durant un hiver à faire l'amour dans
 Chalcis, où son armée s'enerva par la bonne
 chere de ses nôces, ce qui perdit toutes ses
 affaires. Ainsi Capouë ne fut pas moins su- *Capua*
 neste à Annibal, que Cannes l'avoit été aux *Annibali*
 Romains; & Chalcis fit plus de tort à ce Roi, *Cannæ.*
 que toutes les forces de ses ennemis. Mais

Mariana
l. 22. hist.
c. 1.

si un Prince a été accompagné de tant de prospérité, qu'il ait eu la victoire entière, c'est à l'heure qu'usant de la moderation, qui rend les grands Monarques recommandables plus que toute autre chose, il doit attirer sur lui les bénédictions du Ciel & de la terre. L'action d'Alphonse d'Arragon triomphant dans Naples, est memorable sur cela. Il refusa la Couronne qui lui fut présentée, disant qu'elle étoit due à Dieu, seul auteur de sa victoire; ce que Godefroi de Bouillon avoit fait autrefois par un autre mouvement de piété, lors qu'il entra dans Jerusalem. Ces respects doivent être accompagnez d'un témoignage d'amour envers les peuples, qui ne peut paroître plus grand qu'en les remettant dans les douceurs de la paix. C'est celle sans qui tous les autres biens ne feroient se goûter qu'imparfaitement, & je trouve même que le Poëte Comique Philemon a eu raison d'introduire un homme rustique, qui se mocque de toutes les disputes des Philosophes sur le sujet du souverain bien, aiant reconnu dans la culture de ses champs, qu'il ne se pouvoit établir qu'en la paix. Et certes puisqu'elle est une tranquillité politique, qui maintient chaque chose en son assiette, qui conserve l'ordre par tout, & qui assure à un

In fragm
vet. co-
mic.

chacun ce qui lui est propre, je ne pense pas qu'on puisse rien trouver qui convienne davantage à la souveraine félicité de cette vie. On a dit pour cela, que les pieds de ceux, qui apportent les premières nouvelles de la paix, étoient parfaitement agréables. Les pacifiques sont mis au rang des bien-heureux, comme ayant mérité le glorieux titre de Fils de Dieu. Et on peut ajouter que la paix est *Matt. c. 5. v. 9.* si universellement recherchée, ce qui est de l'essence du souverain bien, que non seulement les Loups & les Tigres la conservent entre eux, mais il semble que les Diables mêmes s'accordent aussi ensemble; (quoique ce ne soit que pour le mal) & qu'ils vivent dans une apparence d'union & de paix pour nous faire la guerre. Ce seroit donc une chose bien étrange, s'il se trouvoit des Souverains, que la prospérité rendit ennemis de toute concorde, vû même, que le titre de Serenissimes dont on les honore, montre que leur plus grande gloire consiste à rendre toutes choses tranquilles, & à mettre autant qu'il est possible, la sérénité par tout. S'il y a quelque chose, qui doive apparemment éloigner un Prince victorieux de faire jouir ses Sujets du bonheur de la paix, c'est le desir d'accumuler conquête sur conquête, d'ac-

croitre le nombre de ces belles filles d'Epaminondas, puisqu'il nommoit ainsi ses deux victoires de Leuctres & de Mantinée, & d'étendre ses trophées jusques aux extremitez du Monde, ou au delà, si son ambition égale celle d'Alexandre. Il faut opposer à des desirs si violens & si déreglez, les sages considerations de Cineas au Roi Pyrrhus, qui étoit de cette humeur, & à qui ce sage Ministre fit voir accortement la vanité de ses pensées, puisqu'elles alloient à un bien fort difficile & fort éloigné, qu'il se pouvoit donner sans peine & sans retardement, en se contentant du présent. D'ailleurs, comme la force & l'embonpoint du corps humain ne viennent pas tant de manger beaucoup, que de bien digerer; la grandeur aussi d'un Etat, sa vigueur & sa puissance, ne consistent pas tant à faire tous les jours de nouvelles conquêtes, qu'à conserver les premières, & à les faire siennes par une paisible jouissance. En effet, les plus grandes & les plus riches couronnes, sont aussi sans difficulté les plus pesantes, & qui travaillent davantage. Ce fut ce qui fit dire en riant au Roi Antigone, que les Romains l'avoient tiré d'un grand souci de lui avoir rendu son Roïaume fort petit. Et peut-être, que l'Empereur Adrien n'abandonna

donna volontairement aux Parthes tout ce
 qui étoit au delà du Tigris & de l'Euphrate,
 que sur cette considération, encore que
 quelques-uns attribuent une action si extraor-
 dinaire à la Jalousie qu'il portoit à Trajan.
 Quoiqu'il en soit, la générosité d'un Monar-
 que paroît bien plus dans la moderation de
 ses passions vastes & indeterminées, que s'il
 leur donnoit une plus libre carrière; comme
 la force & la bonté d'un cheval se reconnois-
 sent mieux à l'arrêt & à la bride, qu'à la
 course ou à l'éperon. Mais sur tous autres
 un Roi de France, qui use de ses victoires
 avec retenuë, acquiert d'autant plus de gloi-
 re, qu'en se vainquant soi-même il surmon-
 te le plus grand Potentat du monde. Il lui
 faut donc apprendre dès sa jeunesse, qu'il n'y
 a rien de plus magnanime que de traiter de
 paix sur son avantage, & de l'accorder à
 ceux qui la demandent. Nos Anciens Gau-
 lois n'entroient jamais en deliberation pour
 la faire, qu'ils ne fussent armez; nous les
 devons imiter en cela, afin de la donner plû-
 tôt que de la recevoir, comme il arrive
 quand les choses sont aux termes que nous
 representons. Et pource qu'il n'y a point de
 paix qui soit de perpetuelle tenuë, qu'au
 contraire ses jours sont ordinairement d'aussi

*Tite-Li-
ve dec. 3.
l. 1.*

peu de durée que ceux des Alcions , & que nôtre vie en tout sens est une guerre continue ; il est de la sagesse du Souverain de ne désarmer que de bonne sorte , de demeurer toujours dans ses sûretés , & de tenir pour indubitable , que quelques articles de paix qu'il conclue avec ses voisins , il y aura toujours une clause sous-entendue de leur part , de ne les observer , qu'aussi long-tems que le bien de leur Etat le permettra. Je finis par là ce qui concerne la guerre : & pource que la representation de Minerve avec son habillement de tête , nous apprend , qu'il n'y a rien dont la jonction soit plus utile ni plus agréable , que celle des lettres avec les armes ; parlons à cette heure de la connoissance qu'il est à propos de donner à Monseigneur le Dauphin des Arts liberaux , & de quelle lumiere de science on doit éclairer son esprit.

DES SCIENCES.

SI UN ANCIEN eut bien autrefois la hardiesse de soutenir , comme nous voions dans Athenée , que pour exercer le

*Lib. 7. & vil métier d'un Cuifinier , il falloit être bon
l. 9. Astrologue , bon Medecin , bon Géomètre , bon Architecte , & bon Capitaine ; bref , ex-*

celler quasi en toute sorte de professions, proposant sur cela sept Cuisiniers, qu'il ose nommer, à cause de leur grande suffisance, les sept Sages de la Grece: il ne faut pas s'étonner si beaucoup de ceux, qui nous ont voulu donner la figure d'un Prince parfait, lui ont attribué une connoissance quasi universelle de toutes les Sciences. Et de verité, elles ont une si grande correspondance entre elles, qu'à les considerer par là, on peut bien avancer cette proposition, qu'il n'y a point d'Art au monde qui n'ait besoin d'être aidé par la plûpart des autres. C'est pour
 cela que les Poëtes Grecs leur ont donné le *μοῦσαι,*
 nom de Muses, qu'ils ont dit, qu'elles étoient *quasi,*
 filles d'une même mere, & que dansant en *ὁμοῦ ἀεὶ*
 semble elles se tenoient toutes par la main. *οὔσαι.*
 Mais pource que cette dépendance ne regar- *Vet. schol.*
 de bien précifément que leurs principes, qui *in Theog.*
 sont comme enchainez, & se communiquent *Hefio.*
 d'une discipline à l'autre, jusques à ce qu'on soit parvenu aux premiers, qui ne peuvent plus recevoir de lumiere d'ailleurs, aiant dans leurs propres termes toute la clarté qu'il faut pour se faire comprendre; on ne peut pas dire simplement, que pour bien savoir un Art, il soit besoin d'obtenir des lettres de maîtrise dans tous les autres; ni qu'un homme, par

exemple, pour être bon Poëte, ou bon Rhetoricien, soit obligé d'entendre parfaitement la Medecine. C'est pourquoi de peur d'être presque aussi ridicules que le Cuisinier d'Athenée, nous ne maintiendrons pas, que la Royauté ait absolument besoin de l'assistance de toutes les Sciences. Nous ferons voir au contraire, que beaucoup de Monarques ont été més-estimez pour s'y être trop arrêtez. Et parce qu'il y a deux opinions là dessus, que je croi également mauvaises, celle qui ne veut pas qu'un Roi ait la moindre teinture des bonnes Lettres, & celle qui le demande trop savant, nous les toucherons un peu toutes deux avant que de passer outre.

La premiere se fonde sur ce que nous voïons, que la vie des hommes de Lettres est trop delicate, l'étude aiant cela de propre, qu'en même tems elle amollit le corps & l'esprit également. De là vient qu'on prouve par un fort long dénombrement, que la plupart des Princes savans n'ont pas bien réüssi, & même ont été très-malheureux; le contraire se pouvant dire de ceux qui font le revers de leur medaille, je veux dire, qui n'ont eu que le naturel, sans l'aide d'aucune de ces disciplines dont nous parlons. En effet, on a observé que Neron étoit l'un des plus doctes

de tous les Empereurs, & Trajan tout au rebours l'un des moins favans, non obstant la grande suffisance de son Précepteur. Palamedes qui fut si ami des Lettres qu'il en augmenta le nombre, ne laisse pas de nous être représenté pour l'un des plus infortunez Princes de la terre; & Philostrate nous fait reconnoître son esprit dans un autre corps si ennemi de la Philosophie, à cause des disgrâces qu'elle lui avoit causé, qu'il n'en veut plus ouïr parler. Mais pour venir à ce qui est plus proche de nôtre tems, sans toucher pourtant le present; y a-t-il eu depuis Salomon un Roi plus savant qu'Alphonse Dixième Roi de Castille, celui qui a tant écrit de l'Histoire & de l'Astrologie? Si est-ce que nous voions, qu'outre qu'il ne scût pas se prévaloir de l'occasion, prenant l'Empire lors qu'il lui étoit deferé, il fit cette seconde faute de le vouloir usurper après à contre tems, quand toutes sortes d'obstacles s'opposoient à son dessein. C'est une chose certaine, que pour s'être trop amusé à considérer le Ciel, il perdit la Terre, contraint de maudire son fils Sancho qui le déposseda, & se rendit maître de l'Etat, que le pere ne pouvoit pas gouverner avec toute sa science. Agrippine avoit donc raison d'avertir Neron,

*Lib. 3. de
vita Apoll.
c. 6.*

*Mariana
l. 13. c. 9.
20. &
ult. & l.
14. c. 5.*

Suet. art.

*Proc. l. 1.
de bello
Goth.*

*Phil. in
vita He-
ro. Soph.*

*Vulg.
Gal.*

*Græciani
cum lite-
rionem.*

que la Philosophie n'étoit pas propre à ceux, qui étoient nez, pour tenir l'Empire du monde. Et il semble qu'à ce conte les Gots ne se plaignoient pas sans sujet, de ce que la Reine Amalasunte efféminoit le genie de son fils Atalaric, par des études trop contraires à la grandeur de courage qu'ils lui souhaitoient. Chacun fait, quelle étoit l'opinion de nôtre Louis Onzième sur cela, aiant déclaré, qu'il ne vouloit pas que son fils Charles sçut plus de Latin que ces trois ou quatre mots, *qui nescit dissimulare, nescit regnare.* Et veritablement, outre ce que nous venons de remarquer, il y a encore cela de désavantageux en l'étude & au savoir des Princes, qu'on tâche souvent de les rendre ridicules par là. Un Grec eut la hardiesse de se moquer dans Rome de Marc-Antonin, pource que tout vieil qu'il étoit il alloit souvent visiter le Philosophe Sextus, reprochant à cet Empereur, qu'Alexandre le Grand avoit conquis tout le monde à trente-deux ans. Avidius Cassius prit sujet de conspirer là dessus contre le même Antonin, le nommant un Dialogiste, & encore avec plus de mépris, *Philosopham aniculam.* Les Courtisans de Constantius n'appelloient point autrement Julien, qui lui succéda, que le petit Grec lettré par dérision,

& la Taupe babillarde, à cause du savoir dont il faisoit profession, & quelquefois trop de parade. Bref, le mépris des Souverains studieux à été si grand que la plûpart d'entre eux ont été contraints pour s'en exemter, de témoigner une particuliere averfion contre les hommes doctes. Ainsi les Rois Antiochus & Lyfimachus chasserent tous les Philosophes de leurs Etats. Les Empereurs Caligula & Domitian en firent autant. Et un autre qui vint depuis appelé Licinius, nomma les Lettres un poison & une peste publique. En cela ils ne firent que renouveler les Decrets de ces fameuses Republicues d'Athenes, de Sparte & de Rome. Et certes la premiere ne souffrit jamais de plus violens Tyrans, que ceux qui couvroient leur jeu du manteau de la Philosophie. Comme l'on a observé ailleurs, que quand quelques Pythagoriciens, & avant eux quelques - uns des sept Sages, ont eu le commandement absolu, ils y ont été les plus intolerables de tous les hommes. Voilà à peu près ce qui se dit en faveur de la premiere opinion.

La seconde répond à cela, qu'il est tout apparent que la Science n'a rien de mauvais en soi, ni qui puisse préjudicier en quelque façon que ce soit à un Monarque; puisque

Arhe.
Deip. l.
12. & 13.
Sueton.
& Gell.
L. 15. cap.
11.

Arhe.
Deip. l.
5. & 11.
& Ap-
pian. de
bell.
Mithr.

ceux dont nous avons les noms en la plus grande veneration, ont fort bien usé du fa-
 voir qu'ils possédoient, & qu'ils ont regné
 avec autant de bonne fortune, que de gloire
 & de reputation. Salomon, Alexandre &
 César, sont des témoins sans reproche là des-
 sus; & chacun fait, que le second Roi des
 Romains, qui a plus que tous contribué à
 l'établissement de leur Empire, étoit si Philo-
 sophe qu'il a passé pour Pythagoricien, quoi-
 qu'il ait précédé Pythagore de deux siècles.
 Pericles, Alcibiade & Epaminondas, n'é-
 toient pas moins Orateurs & Philosophes,
 que Généraux d'armée; & ce dernier fut con-
 disciple de Philippe de Macedoine, pour lors
 en ôtage dans Thebes, où ils reçurent en-
 semble de leur Precepteur commun le Lysis
 de Platon, les précieuses semences de cette
 héroïque vertu, qu'ils firent si bien paroître
 durant tout le cours de leurs vies. Pline assure
 que le premier Roi des deux Mauritanies Ju-
 ba, se rendit plus considérable par ses études
 que par son Empire. Annibal son voisin,
 qui ne passe guères que pour Capitaine, fa-
 voit néanmoins au rapport de Dion, la lan-
 gue & les disciplines de la Grece. Il avoit
 étudié sous l'Historien Sofile, & il composa
 entre autres ouvrages, une Histoire en Grec,

*Diod.
Sic. l. 16.*

*Lib. 5.
nat. hist.
cap. 1.*

*Exc.
Const.
p. 592.*

qu'il adressoit aux Rhodiens. Et pour ne pas faire une plus longue liste d'assez d'autres, le seul Hercule surnommé Musagete, ou Conducteur & Protecteur des Muses, montre bien, que les Anciens n'ont pas cru que la science fut ennemie des conquêtes, ni contraire à une grande Domination. Que si quelques-uns en ont mal usé, si elle a entêté quelques foibles esprits, & s'il s'est trouvé des Princes, qui l'ont persécutée en la personne de ses Professeurs, il n'y a nulle apparence de le lui vouloir imputer. Ce n'est pas merveille que la violence d'un peuple grossier se soit quelquefois portée à faire des Decrets contre ceux, dont il ne pouvoit souffrir le merite. Que des Tyrans, des Caligules & des Domitiens, aient taché de ruiner les hommes, qui avoient seuls la hardiesse de leur reprocher les crimes, qu'ils commettoient: Et qu'un Licinius ait vomie de si grandes injures contre les Lettres, lui qui étoit tellement ignorant, qu'il ne savoit pas seulement former son nom aupied de ses Ordonnances. Il suffit d'ailleurs pour combattre l'opinion de Louis Onzième, si tant est qu'il l'ait eue si étrange qu'on dit, de lui opposer celle qui nomme les Souverains, tels qu'il vouloit rendre son fils, des Anes

*AEmil.
Probus in
Ham.*

B. Egnat.

l. i.

*Naudé
addit. à
l'hist. de
Louis XI.*

Mariana
lib. 16.
hist. c. 11.

couronnez & parfumez d'ambre gris. Robert Roi de Naples n'étoit pas de son avis, quand il protestoit qu'il aimoit mieux ses Livres que sa Couronne, ou qu'il lui étoit plus doux d'étudier que de regner. Et ces grands Ducs de Moscovie sont bien éloignez de son sentiment, eux qui ne souffrent pas qu'aucun de leurs sujets se puisse vanter de savoir plus, que leur Prince. Enfin ils'en faut tant que la science jette toujours les Monarques dans le mépris, ni que la Philosophie les rende ridicules, qu'au rapport de Tacite, peu s'en falut qu'elle n'acquît à Seneque l'Empire du monde. Aussi ne peut-on pas dire que ce soient des choses contraires de regner & de philosopher, vû qu'on a prononcé il y a si long-tems; que les Etats ne seroient jamais parfaitement heureux, que quand les Philosophes regneroient, ou que les Rois philosopheroient. N'a-t-on pas même reproché à ceux de cette profession contemplative, qui declamoient avec le plus de vehemence contre le gouvernement public, qu'ils ne laissoient pas d'exercer une espece de tyrannie sur leurs disciples, & que ne pouvant avoir la souveraineté des hommes, ils se maintenoient le plus absolument qu'il leur étoit possible dans celle des enfans; ce qui montre bien,

Lib. 15.
Annal.

qu'il n'y a point d'antipathie formelle entre l'une & l'autre de ces fonctions. Puisqu'il ne se trouve donc rien de vrai en tout ce qu'on avoit allegué contre la Science, il est aisé de conclure par sa propre nature, qu'étant un bien qui de lui-même ne peut jamais causer de mal, c'est une erreur de croire qu'elle doive apporter quelque préjudice aux Princes, ni qu'ils puissent jamais être rendus trop sçavans. Au contraire, on peut soutenir par la même doctrine, que l'ignorance étant non seulement une privation de bien, mais même souvent un mal positif, tout Potentat ignorant ne peut jamais être heureux. Comme il s'ensuit encore du même principe, qu'un Etat gouverné par un Souverain dépourvu de sçavoir, quelque vaillant qu'il soit, est ce Royaume boiteux que l'Oracle dit à ceux de Sparte, qu'ils devoient éviter sur toutes choses. Ce sont les raisons de la seconde opinion.

Je croi quant à moi, qu'il y en a une moïenne entre les deux, & que comme la Science peut apporter beaucoup d'utilité & d'ornement aux plus grands Empereurs, il s'en peut trouver aussi dont le bon naturel suppléera facilement à ce que les autres ne possèdent que par acquisition. D'ailleurs,

il faut faire grande distinction ce me semble, entre un Prince qui est appelé au maniment d'un Sceptre, étant déjà assez fort d'années pour cela, & celui qu'on instruit dès son bas âge, pour l'en rendre capable. Car je pense qu'il n'y a point de science, qui puisse nuire au premier, pour éloignée qu'elle soit de sa dignité, & dont il ne doive faire état au moins pour son contentement, quand elle ne lui seroit pas de grand usage. Mais lors qu'il est question de l'institution d'un jeune Monarque, comme nous traitons ici de celle de Monseigneur le Dauphin, je soutiens qu'il ne faut pas occuper son esprit à toute sorte de disciplines, & qu'il y en a qui n'étant pas mauvaises d'elles-mêmes, le feroient néanmoins par accident, & à son égard, si elles tenoient la place de celles qui lui conviennent mieux. En effet, l'ame des Rois est d'une capacité terminée, & sa sphère d'activité, pour parler en termes d'Ecole, est aussi bien limitée qu'aux autres hommes. Il la faut donc employer à ce qui lui est le plus propre, & la remplir des choses qui avec l'honnêteté ont l'avantage de pouvoir servir à cette grande charge du gouvernement des peuples. Un exemple suffira pour me mieux faire entendre par ceux, qui n'auroient pas assez

compris mon intention. Cesar venant à l'Empire y apporta une grande connoissance de la Grammaire, de la Poësie, de la Jurisprudence, & de beaucoup de parties des Mathematiques. Car nous savons, qu'il composa étant encore fort jeune, quelques Poëmes, comme la Tragedie d'Oedipe; & qu'il parut des premiers dans le barreau de Rome, où il plaïda des causes de grande importance. Il écrivit depuis deux Livres de l'Analogie, *Suet. art. 56.* autant d'Anti-Catons, avec quelques traitez *Macrob. l. 1.* d'Apophthegmes, des Auspices & de l'Astronomie. Voire même, si nous en croions *Satur. Lib. 10.* Lucain, il observoit les Astres au milieu des combats, & dans les plus pressans exploits de la guerre, ce qui ne pouvoit venir que d'un fonds d'étude qu'il avoit fait sous ceux, qui eurent soin de ses premieres années. Or quoiqu'on ne puisse pas dire, que toutes ces choses le rendissent moins propre à la direction de la plus considerable de toutes les Monarchies; si faut-il avouer que ses Precepteurs l'eussent vrai-semblablement tout autrement instruit, s'ils eussent cru former un entendement destiné à un si haut emploi, au lieu qu'ils ne jettoient les yeux sur sa personne, que comme sur un simple Gentilhomme Romain. Et de verité, outre que toutes sortes

d'esprits ne sont pas de l'étendue de celui de César, on peut dire que le sien même eût pû s'attacher à des matieres bien plus dignes de lui, s'il fût né dans la fortune qu'il laissa à ceux de son nom. Car peut-être ignoroit-il assez de choses dépendantes de la Morale, de la Politique, de l'Histoire, de la Géographie, & je dirois encore de la profession Militaire, si cela se pouvoit prononcer de César sans une espece de blaspheme, dont il lui eût beaucoup mieux valu être informé, que d'une subtilité de Grammaire, d'une gentillesse de Poésie, d'un point de Droit, ou d'une supputation Astronomique. Mais pource que son education ne fut pas appropriée au personnage qu'il joua depuis, on peut dire qu'il avoit tout plein de connoissances qu'il eût avantageusement échangées avec d'autres, si c'eût été une chose possible. Tant y a que quand il s'agit de l'instruction d'un Prince, je ferois grande conscience de l'astreindre aux mêmes Rudimens de Grammaire, & au mêmes cours des disciplines, que sont ceux qui doivent vivre du métier de les enseigner, ne pouvant en cela être de l'opinion des Auteurs qui ont écrit devant moi sur ce sujet. Ce n'est pas que je ne tombe d'accord, que comme l'Orateur de Ciceron, & l'Architecte de Vi-

*Proem. de
Orat. l. 1.
cap. 1.*

truve savent de tout, un Roi peut être considéré de même, & qu'avec fort bonne grace, il peut souvent faire paroître qu'il n'ignore pas tout-à-fait, nonobstant sa haute exaltation, les choses qui sont au dessous de lui. Mais il y a grande difference entre une legere teinture qui lui peut être donnée comme en jouant, & la profonde impression qu'il doit recevoir des sciences, qui servent au bon Gouvernement. C'est pourquoi je juge à propos de dire un mot séparément des Arts ou des Sciences, qui peuvent apporter quelque ornement à la Royauté, après avoir remarqué en general, qu'il est de la grandeur aussi bien que de la bonté d'un Monarque, de les protéger toutes, & d'user de liberalité envers ceux qui excellent en chacune de leurs professions. Quant à la Philosophie, c'est une chose plutôt à souhaiter qu'à espérer, de lui voir porter le Diademe. Platon même qui a fait un si beau vœu, reconnoit au sixième de sa Republique, que les fils des Princes ne naissent jamais Philosophes, & que quand ils viendroient tels au monde, c'est à dire la disposition naturelle, & le temperament requis pour cela, on doit tenir pour assuré, qu'ils ne pourroient pas éviter une bien prompte corruption. Ce fut peut-

*Diog.
Laërt.*

τὸ γὰρ
βασιλικώ-
τερον τοφία
ἔχει.

Lib. 22.

être là dessus, que Prométhée, Empedocle, Heraclite & quelques autres, abandonnerent ce dit-on volontairement leur Couronne, pour vaquer à des contemplations Philosophiques. Quoiqu'il en soit, ce sage Roi Phraotes reçut le Philosophe Appollonius avec toute sorte de deference, jointe à cette belle parole, Qu'il n'y a rien de plus Roïal que la Philosophie, qui possède encore je ne fai quoi de plus que la Roïauté. A la verité, je ne pense pas qu'un Souverain, autre que des Brachmanes, doive passer jusques à cet excès d'honneur. Et je me souviens bien qu'Ammian Marcellin reprend l'Empereur Julien d'avoir commis une action indecente, quand il courut fort loin au devant du Philosophe Maximus pour le recevoir. Mais un Roi peut en beaucoup d'autres occasions témoigner très à propos l'estime qu'il fait des hommes de cette condition, & de tous ceux qui sont eminens en la leur. Ainsi Pompée respectant la porte de Possidonius, fit une action qui n'étoit pas moins à la gloire de l'un que de l'autre. Marcellus est loué d'avoir eu la volonté de sauver Archimede à la prise de Syracuse. Crates fut épargné au sac de Thebes, comme Protogene au siège de Rhodes. Et peut-être n'y a-t-il rien qui ait

ait davantage contribué à la reputation de Ptolomée surnommé Soter, & de Demetrius fils d'Antigonus, que la faveur qu'ils firent tous deux à diverses fois au Philosophe Stilpon, lors que la ville de Megare fut reduite en leur puissance, & que Demetrius, *Diog. Laërt.* demandant à Stilpon un memoire de ce qui lui pouvoit avoir été pris, eut pour réponse de lui, qu'il ne pensoit pas avoir rien perdu de ce qui étoit véritablement sien. Ce sont des exemples à imiter par les Princes, qui ont quelque soin de leur bonne renommée, étant certain qu'ils ne peuvent faire paroître trop d'amour ni de respect envers ceux, qui cultivent les Sciences avec cette haute reputation, & qui tiennent les premiers rangs en toute sorte d'honnêtes professions.

DES SEPT ARTS LIBERAUX.

LE DESIR de savoir étant si naturel à tous les hommes, on peut dire que c'est commettre un crime de Leze-Majesté, d'ôter aux Rois la connoissance des Sciences, & de les priver en ce faisant, du plus grand contentement dont nôtre humanité soit capable. Car selon qu'Aristote le represente excellemment à son disciple, s'il n'y a rien de plus agréable que de voir des yeux corporels, que

*C. i. Rhet.
ad Alex.*

*Cic. 1. de
fin. &
Quint.
12. inst.
cap. 2.
Lib. 13.*

doit-ce être des yeux de l'esprit, que nous avons naturellement bouchés par l'ignorance, & que la Science seule nous peut ouvrir ? Et si, comme il ajoûte, nous prison tant la santé du corps, quelle estime devons-nous faire de celle de l'ame, qui consiste en la droite connoissance des choses, que nous pouvons dire être le fruit de la Science ? Pour n'être donc pas si injurieux envers les Rois, qu'Epicure l'a été ici à l'égard de tout le genre humain, & cet Hippon qui soutient dans Athenée, qu'il n'y a rien de plus vain au monde que de savoir beaucoup; nous n'interdirons pas les Princes de l'étude, ni de la connoissance des bonnes Lettres; mais nous dirons bien qu'il y en a de meilleures pour eux, & de plus appropriées à leur condition les unes que les autres. C'est pourquoi nous remarquerons les sciences que nous croions qui leur sont les plus nécessaires, & celles dont il est besoin de leur donner plus ou moins d'intelligence, selon qu'elles leur peuvent être d'usage, ou donner de l'ornement à leur souveraine dignité. Et parce que les mots d'Art & de Science se confondent ordinairement, même par Aristote, comme nous avons fait jusques ici, nous les examinerons selon l'ordre de l'Ecole, dans la distinction

qu'elle fait des Arts Liberaux, & de ceux qu'elle nomme Illiberaux & Mechaniques, où nous verrons beaucoup de sciences mises au rang des premiers. Il faut aussi noter qu'entre les Arts non Liberaux, il y en a qui sont sans doute bien plus dignes d'être sçus par un Monarque, que d'autres, qui passent pour être plus nobles, à cause que leur contemplation est plus relevée. Car il lui est bien plus sçéant & plus avantageux, d'entendre ce qui est de la Chasse & de la Guerre, qui sont de la dernière classe, que les fractions de l'Algebre, les subtilitez de la Geometrie, ou les divers systemes de l'Astronomie, qui entrent dans la première distribution. C'est ce qui nous obligera à parler des uns comme des autres, selon que nous croirons qu'ils conviennent à notre sujet: & nous le ferons si sommairement; qu'il paroîtra, que nous n'y avons rien cherché, que ce qui peut servir à l'instruction de Monseigneur le Dauphin.

DE LA GRAMMAIRE.

LA GRAMMAIRE est le premier des sept Arts Liberaux, & je croi qu'il faut commencer par elle à donner quelque

*Lib. 2.
de inst.
Pr. c. 6.*

lumiere des Lettres à un jeune Prince. Mais je ne conviens pas avec Mariana, & assez d'autres, qui veulent qu'on jette dans son esprit tous les fondemens de la langue Latine, & qu'on la lui fasse apprendre aussi regulierement, que s'il s'en devoit servir un jour sur les bancs à la prise d'un bonnet de Docteur. J'approuve bien qu'on lui donne, selon que son inclination le souffrira, quelque intelligence du Latin, à cause qu'il lui peut être d'usage en beaucoup de rencontres. Mais de lui faire apprendre les regles de Donat & de Priscien, comme il se pratique d'ordinaire dans les Colleges, & avec la même longueur de tems, ce seroit à mon avis le lui faire employer trop basement, & au préjudice de tout plein de choses qui lui peuvent occuper l'esprit plus utilement. Nôtre commune Noblesse fait souvent difficulté de se charger de tant de Latin, & avant la venue des Ambassadeurs de Pologne sous Charles Neuvième, elle en avoit encore plus d'aversion; quelle apparence y auroit-il d'assujettir le Genie d'un grand Roi, à ce que beaucoup de ses Sujets croient indigne du leur. Je me souviens sur cela, de ce qu'on dit autrefois de Henri Troisième à son retour de Pologne. Comme plusieurs scûrent, qu'il s'amusoit à

prendre des Leçons de la Grammaire Latine, ils eurent bien la hardiesse de s'en mocquer, & de dire que veritablement le Roi declinoit, faisant allusion au mauvais état de ses affaires. C'est donc mon opinion qu'on ne doit pas arrêter beaucoup ceux de cette naissance parmi les épines d'une science, qui seroit capable de les rebuter de toutes ; outre la bassesse de tant de questions Grammaticales, qui ne peuvent être traitées avec eux, qu'en employant le Sceptre à remuer du fumier.

DE LA RHETORIQUE.

LA RHETORIQUE fuit, qui apprend à bien parler, & qui est une faculté si Roïale, qu'elle donne le commandement souverain parmi les hommes, à ceux qui la possèdent. En effet, Pericles étoit plus absolu dans Athenes par son moïen, que Pisistratus ; & l'Eloquence des Gracches ne pouvoit pas moins sur le Peuple Romain, que l'autorité de beaucoup d'Empereurs. C'est pour cela qu'on a comparé la langue au timon, qui pour être la plus petite partie, ne laisse pas d'être la plus importante du vaisseau, qu'elle tourne comme il lui plait. Constantius ne *Auvel.*
parvint à l'Empire que par la force de son *Vict. de*
bien dire ; comme beaucoup ne s'y sont con- *Cass.*

*Iul. Capi-
tol.*

*σοφία τῶν
βασιλέων τῶν
σοφῶν συν-
τάξ.*
Enip.

servez que par le même moien, qui est quel-
quefois de plus d'effet que les plus violentes
contraintes. Et pour montrér que l'union
de l'Eloquence avec la Roïauté est extrême-
ment avantageuse ; l'Histoire nous apprend
que l'Empereur Gordien n'épousa la fille de
ce grand homme de Lettres Misithée, que
pource qu'il le jugea digne de son alliance,
étant le plus eloquent homme de son tems.
Je pense donc, qu'on doit cultiver soigneuse-
ment ce qu'un jeune Prince peut avoir de na-
turel à l'Eloquence ; ce qui réussira d'autant
plus heureusement, que n'y aiant gueres de
personnes, qui l'abordent qu'avec des discours
prémeditez, ou pour le moins ne se pouvant
faire, quil n'entende souvent les harangues
de ceux de son siècle, qui parlent le mieux, il
est quasi impossible qu'il ne se forme en lui une
habitude à bien dire. Car ce qu'un vers Grec
a dit de la sagesse ordinaire des Rois, à cause
de leur frequente conversation avec les Sages,
se doit trouver encore plus veritable en ce
qui touche leur façon de s'expliquer, étant
bien difficile qu'ils l'ayent mauvaise, vû que
leurs oreilles ne sont quasi frappées que de
discours fort polis & étudiez. Mais parce
qu'il y a plusieurs espèces d'Eloquence, je
souhaiterois grandement deux conditions en

la leur. La premiere, quelle fut concife, & comme les Anciens la nommoient Laconique, à caufe que c'est la plus appropriée en toutes façons à la fouveraine puiffance. Car comme il y a un ancien proverbe, qui veut que tout homme de commandement foit de peu de paroles; il s'en trouve un autre parmi nous, qui oblige ceux, qui doivent entretenir les grands Seigneurs de parler à eux le plus fommairement qu'ils peuvent. Henri le Grand demanda de fort bonne grace à un Deputé qui le venoit d'importuner d'un trop long discours, fi la Galerie, où il lui avoit donné audience, ne feroit pas belle quand elle feroit achevée. Le Deputé lui aiant répondu, qu'il ne lui manquoit que cela pour être le plus parfait ouvrage, qui fe pouvoit voir: Vòtre harangue l'eût été auffi, repartit le Roi, fi vous l'euffiez plûtôt finie. La feconde des conditions que je demanderois volontiers, ce feroit que l'Eloquence d'un Monarque fût toujourns accompagnée de verité, ne trouvant point de plus glorieux furnom pour lui, que celui de Veriffime, qui fut donné à Marc Antonin, ni de plus defavantageux que celui de Chrestologue que reçut cet autre Empereur Pertinax, parce que difant toujourns de fort bonnes

πᾶς ὁ ἀρχὴς
χὼς, μὲν
γὰρ μὲν

Jul. Capi-
tol.

Ar. Epict. choses il n'en faisoit que de mauvaises. Je
l. 4. c. 6. *Quintil.* fai bien que les Philosophes ont permis à leur
l. 2. c. 17. Sage de mentir quelquefois; & que Platon
Et l. 12. soutient au cinquième Livre de sa Republi-
c. 1. que, qu'il est souvent necessaire à ceux qui
 gouvernent l'Etat de mentir pour le bien du
 peuple, qu'on doit abuser à son avantage.
Ep. 105. Synesius dit, selon ce sentiment, que la ve-
ad Fr. rité a trop de lumiere pour les yeux du vul-
Evopr. gaire, qui ne la peuvent souffrir; & que le
 mensonge lui est souvent plus propre, com-
 me les tenebres à ceux qui ont la vuë debile.
 Mais ces Philosophes parlent lors de certaines
 tromperies, ou innocentes, ou utiles au pub-
 lic, qui ne meritent pas, à le bien prendre, le
 nom de mensonge. Et cela n'empêche point
 que hors de là, & généralement parlant, on
 ne puisse établir cette maxime, Qu'un Prin-
 ce qui ment, témoigne qu'il ignore la gran-
 deur de sa fortune, & qu'il ne sait pas assez ce
 qu'il est dans le monde. Car le mensonge
 est un vice d'esclave, ou pour le moins d'un
 homme que l'apprehension fait parler contre
 sa conscience, de sorte qu'on ne sauroit con-
 cévoir autre chose d'un Souverain qui trahit
 la verité en parlant, sinon qu'outre qu'il mé-
 prise Dieu, il craint encore les hommes.
 Je voudrois donc le façonner à cette eloquen-

ce courte & vraie, qui paroîtra toujours avec plus de dignité que toute autre dans sa bouche. Et s'il faut ajouter quelque chose ici en faveur de cette maitresse absolüe de nos volontez, ce sera l'estime qu'il doit faire des personnes, qui excellent en une si noble profession, se souvenant que rien ne mit tant le *Sueton. art. 18.* nom de Vespasien dans la gloire, que d'avoir, le premier assigné sur le fisc des récompenses aux plus renommez Rheteurs de son tems, & aux plus Eloquens hommes en l'une & l'autre langue Grecque & Latine, qu'il favorisa durant tout le tems de son Empire.

DE LA LOGIQUE.

IL NE SEMBLE pas que la Logique puisse être si necessaire à un Prince que la Rhétorique, & néanmoins il sera fort à propos de l'accoutumer à ne parler jamais qu'avec de bonnes conséquences, & de lui faire reconnoître celles qui sont vicieuses, afin de les éviter. La nature nous a donné à tous une faculté discursive, pour user de ce terme de Classe, & une Logique qui est de là nommée naturelle, qui peut quasi suffire pour cela; & je ne croi pas qu'il soit besoin d'embarasser l'esprit d'un Monarque de toutes ces formes différentes d'argumentation,

dont l'Ecole a fait des tables plus ingénieuses que profitables. Il suffira de lui expliquer quelques petites regles, qui sont dans l'usage ordinaire, de lui montrer, comment on procede en cette sorte d'argumentation Socratique, qui s'appelle induction; & de quelle façon on compose cette autre, qu'un Grec a nommée le Trident de la Philosophie, qui est le Syllogisme. S'il ne sait pas se développer promptement de tous les sophismes, qui lui pourroient être proposez, tant s'en faut que ce lui soit une ignorance honteuse, que comme Quintilien a mis entre les vertus de son Grammairien, d'ignorer de certaines choses, je logerois volontiers au rang des vertus Imperiales, le mépris de ces petites subtilitez de College, & de Logique artificielle, qui ne peuvent être bonnes qu'à ceux qui sont du métier de les faire valoir. J'avouë que la Dialectique semble achever en nous ce que la Nature n'a fait que commencer, & qu'elle nous donne le moien de nous servir si avantageusement de nôtre raison, qu'un Ancien a cru, que cet Art pouvoit suppléer à ce que la connoissance des Anges posséde de plus que la nôtre. Mais puisqu'il n'y a que ceux de cette profession qui en puissent connoître toutes les finesses, quelle apparen-

ce y auroit-il d'occuper un jeune Prince à ce qui pourroit seul consommer tout le tems de sa vie ? Il lui suffira de sa Logique naturelle, pour peu qu'on la fortifie, comme nous avons dit, même après avoir reçu quelques preceptes de la Rhétorique, puisqu'il y a si peu de différence entre l'une & l'autre, que Zenon comparoit celle-là au poing fermé, & celle-ci à sa main quand il l'avoit étendue.

DE L'ARITHMETIQUE.

L'ARITHMETIQUE étant l'Art de supputer, & la science des nombres, semble convenir mieux à un Marchand, ou à un Mathématicien, qu'à un Roi. Aussi comme les Grecs attribuoient aux Egyptiens l'invention de la Géométrie, à cause de la nécessité où les mettoit le Nil tous les ans, de partager leurs terres après son inondation ; ils tenoient de même les Phéniciens pour auteurs de l'Arithmétique, comme les plus renommés trafiquans de la terre, qui avoient eu besoin de cette science pour tenir leurs Livres de compte. Tant y a qu'encore que de deux parties des Mathématiques pures, elle soit la première qui considère la quantité séparée, on ne peut pas dire pourtant qu'elle soit absolument nécessaire à un Souverain.

Car pource qu'il ne s'amuse guères à calculer lui même ce qui est de ses interêts, une mediocre connoissance du jet ordinaire lui peut suffire, sans qu'il soit besoin qu'il sâche comment il faut se démêler des plus difficiles fractions de l'Algebre.

DE LA MUSIQUE.

ON PEUT DIRE qu'Homere a jugé que la Musique étoit une discipline Roïale, quand il represente son Heros qui passe sa colere en chantant au son de sa Lyre, ce qu'il avoit appris de son Précepteur Chiron. Les exemples de David & de Salomon sont aussi fort exprès pour cela, car le premier se vante lui-même d'être un chantré de consideration entre les enfans d'Israël, & l'Ecclesiastique dit du second, que l'excellence de ses chansons le firent admirer par toute la terre. Ajoûtons à cela, que la Musique n'est pas moins Martiale que pacifique, la plupart des peuples de la terre s'en étant servis en guerre, & notamment ces braves Lacedémoniens, qui chantoient en marchant au combat, leur chanson appelée Castorienne, au son des aubois, comme on se sert encore aujourd'hui de beaucoup d'autres instrumens de Musique en de semblables occasions. C'est

2. Reg.
cap. 23.

cap. 47.

Plur.
tr. de la
Mus.

une chose certaine que les Grecs firent tant d'état de cette charmante partie des Mathématiques, qu'ils nommerent ceux qu'ils voulurent taxer de stupidité, des hommes sans Musique, & mêmestimerent Themistocle d'avoir refusé de chanter en un festin comme les autres. Ce sont toutes considérations, qui vont à la rendre digne de l'instruction de nôtre Prince. Mais d'un autre côté Aristote *Lib. 8.* remarque dans ses Politiques, que les Poètes *c. 5.* n'ont jamais fait chanter Jupiter, comme étant une action indigne de lui. Nous savons qu'Alexandre fut repris de son pere, qui lui demanda s'il n'avoit point de honte de bien chanter; & que son Précepteur Antigone lui rompit une fois sa harpe avec une fort severe reprimende. Enfin on oppose aux Achilles & aux Epaminondas, les Nerons & les Heliogabales, qui ont voulu paroître Musiciens, avec autant de passion que d'infamie. Pour moi, je voudrois accommoder ce different, en permettant à un Monarque d'aimer la Musique, d'en connoître les graces, & même, s'il se trouvoit y avoir quelques dispositions naturelles, de se recréer lui-même en chantant comme nôtre Histoire porte, que Charlemagne, Robert, & Saint Louis, faisoient assez souvent, & principalement à l'Eglise.

Car je ne pense pas qu'on puisse excuser de barbarie l'humeur de ce Roi Scythe, qui trouvoit plus agréable le hannissement de son cheval, que les plus douces chansons d'Ismenias. Et s'il étoit vrai, ce que quelques-uns ont osé avancer, que ce fût un signe de prédestination à la gloire, de se plaire à la melodie, il faudroit necessairement, que c'en fut un autre de reprobation, de ne la trouver pas agréable. Mais mon avis seroit aussi, qu'un Prince se souvint jusques en chantant, de ce qu'il est. Qu'il n'oubliait jamais le jugement de Pyrrhus sur la contestation de deux Musiciens, Python & Cephiseus touchant l'excellence de leur voix, quand il prononça que Polypercon étoit le meilleur Capitaine, voulant dire qu'il ne se mêloit, comme Roi, que des sciences dignes de lui. Et sur tout, qu'il craignit de meriter la repartie d'un autre joueur d'instrumens à l'un des Ptolomées, que ce sont deux métiers bien differens de manier un Sceptre, & de conduire un archet.

Aliud
sceptrum,
aliud
plectrum.
Athen. l. 8.

DE LA GEOMETRIE.

LA GEOMETRIE, qui considère la quantité continuë, est la seconde partie des Mathematiques pures, & comme telle si fort contemplative, qu'aussi bien que l'Arith-

metique elle en est moins propre aux hommes d'action, & par consequent à ceux, qui sont destinez à la plus importante de toutes les actions, qui est celle du gouvernement Monarchique. C'est pourquoi j'accorderai facilement à quelques Philosophes, que nous ne pouvons rien concevoir de plus digne de Dieu, sinon qu'il exerce là haut la Géometrie. Mais je leur nie qu'elle convienne à ceux qui nous représentent ici bas leur toute-puissance; & qu'un Roi, qui doit tous ses soins à la conduite des peuples qui lui sont soumis, doive vaquer aux recherches de la quadrature du cercle, ni aux raisons, pourquoi le diametre n'est pas commensurable? D'ailleurs nous voyons dans Quintilien, que *Lib. 1. Inst. c. 10.* selon la pensée de quelques personnes, la Géometrie est si peu utile, qu'au lieu que le fruit de toutes les autres Sciences se reçoit quand on les possède, celle-ci ne sert qu'à aiguïser l'esprit en l'apprenant, & à le rendre plus capable de concevoir ce qu'on lui presente en suite. Si est-ce qu'Aristote nous donne *7. Eudem. cap. 14.* le Géometre Hippocrate, pour avoir été aussi excellent en son Art, qu'impertinent & stupide en toute autre chose, ce qui montre bien, que la Géometrie ne subtilise pas toute sorte d'esprits. Quoiqu'il en soit, on ne peut

Ep. 91.

nier que la difficulté des demonstrations Géométriques, n'ait rebuté les plus fortes têtes couronnées. Seneque nous l'apprend au sujet d'Alexandre le Grand, l'un des plus ingénieux Princes de toute l'Antiquité, qui pria son Précepteur de lui enseigner quelque chose plus facile à comprendre, que les leçons qu'il lui faisoit de cette science. Et le même arriva au Roi Ptolomée, demandant à Euclide s'il n'y avoit point de voie plus courte & plus commode pour arriver à la Géométrie, que celle de ses Elemens; à quoi Euclide lui fit réponse, qu'il n'y avoit point de chemin Royal qui conduisit en ce pais-là, & qu'on n'y abordoit que par ces petits chemins, qu'il falloit surmonter, quelques difficiles qu'ils fussent. Ce n'est donc pas mon opinion, que la pourpre Imperiale doive être tenue long-tems parmi la poussiere Géometrique; ce qui n'empêche nullement qu'un Prince ne doive faire très-grand état de ceux, qui excellent en cette profession, & qui sont capables de remuer toute la terre, si on leur pouvoit assigner ailleurs un lieu de solide consistence.

Pappus

Il est certain qu'Archimède seul tout vieil qu'il étoit, arrêta par ses artifices l'armée Romaine devant Syracuse, qui ne pût être prise que par famine, pource que ses inven-

*Polybe
l. 8.*

ventions & ses machines l'avoient renduë inexpugnable par la force. Et nous savons combien sont utiles tous les jours les Ingenieurs parmi nos armées, quoique dans une merveilleuse disproportion avec Archimede. Mais c'est assez à l'égard d'un Souverain, qu'il apprenne par forme de jeu ce que la Géométrie fournit à l'Art des fortifications & de la castramétation, selon que nous l'avons tantôt expliqué aux discours de la guerre.

DE L'ASTRONOMIE.

NOUS NE pouvons pas douter de l'excellence de l'Astronomie, la hauteur jointe à la dignité de son objet la mettant au dessus de toutes les connoissances; & Aristote qui a fait profession plus que personne, de suivre la solidité en sa façon de philosopher, jusqu'à être tenu trop matériel par beaucoup de Sectes différentes de la sienne, reconnoit néanmoins que pour éloignées que soient de nous les substances immortelles, telles que sont les superieures, que contemple l'Astronomie, elles ne laissent pas de donner plus de satisfaction à l'esprit, qu'il n'en reçoit de toutes les choses mortelles qu'il considere de plus près ici bas. L'importance est de savoir, s'il est à propos d'expliquer toutes ses theo-

1. de part.
anim.
c. 5.

ries à un Monarque qu'on veut bien instituer ; ou si étant une discipline qui demande toute l'âge & tout le tems d'un homme , on la doit laisser pour ceux qui sont appelez à une vie moins agissante & plus contemplative. Il semble qu'on peut dire , que la science du mouvement des Cieux aiant été souvent très-utile à beaucoup de Souverains, il n'y auroit point d'apparence de l'interdire à ceux de cette qualité. Car personne ne peut nier qu'elle n'ait été aussi avantageuse à Pericles , qui l'avoit apprise d'Anaxagore , qu'il fut préjudiciable à Nicias de l'avoir ignorée , d'où tant de calamitez arriverent à sa Republique. Alexandre assura ses soldats la nuit précédente la victoire d'Arbelle , leur expliquant les raisons d'une Eclipsé qui les étonnoit. Palamedes avoit fait le même à l'égard des Grecs pendant le siège de Troye. Et nous savons que Christophle Colomb, dont je n'ai point de honte de mettre ici le nom après celui des Anciens , prédifant aux Indiens du nouveau Monde, que la Lune, indignée contre eux à cause de leur barbarie, s'obscurciroit à l'heure qu'il leur designa , mit ses affaires en beaucoup meilleur état parmi eux. Si nous en croions Lucien dans son Traité de l'Astrologie, elle a été autrefois tellement

Thucyd.
lib. 7.

Ovid. 3.
trist. c. 9.

du métier des Rois, qu'Atrée & Thieste disputans de la Couronne, celui-ci harangua le peuple sur le signe celeste du Belier, & Atrée l'entretint de beaucoup d'observations Solaires, pource qu'on avoit arrêté que le Royaume appartiendrait au plus savant. Hercule, Atlas, Bellerophon; Phryxus, Lyncée, Phaëton, Uranus avec ses enfans Helie & Seline, sont tous noms de Rois & de Princes, dont les Anciens voulurent honorer la mémoire à cause de leurs observations Astronomiques, ce que les Poètes couvrirent du voile de leurs fictions ordinaires. Et quand tout cela ne pourroit passer que pour fabuleux, on ne sauroit douter, que dans la véritable Histoire, Cesar n'ait autant estimé la gloire d'entendre & d'expliquer les Loix du Ciel dans son Calendrier que de donner les siennes à toute la terre. Je pense néanmoins, que comme il est fort à propos qu'un Prince n'ignore pas beaucoup de choses qui dependent de l'Astronomie, ne fut-ce que pour connoître mieux la position de son Royaume dans le monde, par le rapport qu'il y a des parties du Ciel aux climats de la terre; aussi ne doit-on pas le jeter dans toutes les curieuses recherches de cette Science. Le Roi Archelaüs, vers qui Socrate refusa d'aller, ou

*Sen. l. 5.
de benef.
cap. 6.*

pour ne point recevoir de bien-faits qu'il ne pût reconnoître, ou pour ne se pas jeter dans une servitude volontaire, étoit si peu instruit de ce que nous disons, qu'un jour d'eclipse du Soleil, il fit fermer son Palais, & raser son fils, ce qui se pratiquoit alors quand on étoit tombé dans quelque grande adversité, & qu'on vouloit témoigner un deuil extraordinaire. C'est mon avis, que ceux de sa condition doivent être mieux informez que cela des choses d'en haut. Il y a même de belles leçons à prendre dans la conduite du Ciel pour celle de la terre. Car on peut dire, que comme le Soleil illumine l'une des parties du Monde, pendant qu'on s'imagine dans l'autre qu'il se repose; les Souverains doivent aussi veiller incessamment pour le bien de leurs Sujets, lors même qu'on croit qu'ils se divertissent ailleurs. Et l'on peut ajouter encore, qu'ainsi que tout iroit mal apparemment dans l'Univers, si ce bel Astre ne bougeoit de l'une de ses douze maisons; on ne verroit pas moins de désordres dans les Etats, si leurs Monarques se tenoient comme attachez dans une Province, sans se soucier des autres, qu'ils doivent de fois à autre honorer de leur presence. Mais je serois bien fâché pourtant de les voir s'amuser à supputer des

Ephemerides, dresser des Horoscopes, & controller les differens systemes du monde, comme faisoit cet Alphonse, dont nous avons déjà parlé; au lieu de s'instruire de ce qui regarde la conduite de leurs Etats, ou d'apprendre ce beau métier de Pasteur des peuples. Et pource que nous serons obligez de parler assez au long de l'Astrologie, quand nous examinerons les abus de la Judiciaire sur la fin de ce Traité, nous n'en dirons rien ici davantage.

DE LA PHYSIQUE, GEOGRAPHIE ET MORALE.

LE REMARQUERAI seulement avant que de passer aux sept Arts Mechaniques, puisque nous avons achevé nos conjectures sur les sept Liberaux, que comme nous avons crû qu'il n'étoit pas besoin d'arrêter beaucoup l'esprit d'un Prince sur quelques-uns de ces derniers, par exemple sur l'Arithmetique, ni sur la Géometrie, nous voudrions bien aussi qu'on substituât en leur place d'autres sciences, telles que sont de certaines parties de la Physique, de la Géographie, & sur tout de la Morale. Ce n'est pas que je lui voulusse faire comprendre toutes les difficultez des principes & des causes na-

turelles, de la sorte qu'on en dispute dans les Colleges. Mais n'y aiant point de plus beau Livre au monde, ni de plus Roïal que le Code de la Nature, je lui en voudrois interpreter les Chapitres qui seroient de sa portée, & qui peuvent être expliquez avec facilité. La connoissance de la Géographie lui est neccessaire, tant pour savoir sous quel climat sa domination est comprise, comme nous venons de dire, que pour avoir la même information du païs de ses amis ou alliez, & même de celui de ses ennemis, afin de regler sur cela ce qu'il peut esperer, ou qu'il doit craindre dans toutes ses entreprises. Quant à la Morale, c'est la plus essentielle partie de nôtre Philosophie; ses préceptes sont les Géorgiques de nôtre ame; & l'amour de la vertu, qu'elle nous imprime, est le seul lien qui unit à Dieu tous les hommes de quelque condition qu'ils soient, & la vraie marque qui les distingue du reste des animaux. On peut dire particulièrement à l'égard des Rois, que sans elle ils ne regnent qu'à demi, si c'est regner en quelque façon que de commander au dehors, & d'être chez soi dans la servitude. Un des plus beaux mots que nous ayons de Diogene, est celui qu'il dit à Alexandre lors de leur conference. Alexan-

dre se croyoit le plus grand Monarque du Monde, & Diogene qui prenoit son plaisir de tout, lui fit entendre froidement, que bien loin d'être son inférieur, il avoit cet avantage sur lui d'être le maître de ses maîtres. Sans mentir, ce Philosophe avoit raison au sens qu'il le prenoit, & s'il avoit véritablement domté ses passions, puisqu'Alexandre, comme tant d'autres, étoit esclave des siennes nonobstant toute sa puissance. Il n'y a que la discipline des mœurs, qui nous apprenne comme il faut soumettre à la raison de si dangereuses ennemies. Sans son aide leur tyrannie n'a point de semblable, elles sont ces superbes Géans qui attaquent Jupiter même dans son trône; & il n'y a point de Potentat qu'elles ne précipitent enfin dans une infame captivité. Voilà pourquoi entre tous les hommes ceux de cette condition ont le plus grand besoin de la Morale, tant pource qu'ils doivent avoir en horreur toute sorte de servitude, qu'à cause que n'ayant, non plus que les autres, qu'une seule raison qui les guide souvent assez foiblement, il n'y en a point qui ayent de si fortes passions qu'eux, ni en si grand nombre, pour les égarer &

les perdre. Il est donc nécessaire qu'ils soient puissamment secourus d'ailleurs, ce qui ne leur peut venir, humainement parlant, que du côté de l'Ethique, capable de leur fournir de nouvelles lumières, & des forces pour résister à toutes les violences, tant de la partie irascible, que de la concupiscible.

DES SEPT ARTS MECHANIQUES.

COMME IL Y A des Sciences qui perdent quelque chose de leur dignité, par la mauvaise façon dont elles sont traitées, & des Arts Libéraux qui deviennent quasi mécaniques, en la main de ceux qui les exercent indignement : On peut dire aussi, qu'il n'y a point de connoissance si basse qu'un grand esprit ne relève, ni de métier si peu estimé qu'une main Royale ne puisse rendre recommandable, quand elle lui fait l'honneur de s'y appliquer. Les Romains ont écrit, que leur terre s'étoit autrefois réjouie de se voir ouvrir par une charruë couronnée de lauriers, & qu'elle produisoit au double se sentant cultiver par des Laboureurs chargés de triomphes. C'est pour cela que nous ne ferons point de difficulté de parler ici des

*Plin. lib.
18. hist.
nat. c. 3.*

Arts non Libéraux, en suite des premiers; joint qu'il s'en trouvera de ceux-là, selon que nous avons déjà observé, qui ne seront pas peut-être jugez moins dignes de l'occupation d'un Souverain que les autres. Or pour continuer le même ordre que nous avons déjà tenu, qui est celui qu'on suit ordinairement dans l'Ecole, il faut que nous commençons par l'Agriculture.

DE L' AGRICULTURE.

IL Y AUROIT lieu à dire d'abord beaucoup de choses à l'avantage de la vie Rustique, dont je pense néanmoins que je dois m'abstenir, pour me restreindre à ce qui regarde particulièrement la Royauté, & pour aviser seulement si on doit donner à un jeune Prince quelque goût de la vie des champs, le dressant aux exercices & aux divertissemens de la campagne. Si les exemples sont de quelque poids en cela, l'affirmative des deux opinions qu'on peut avoir là dessus, produira pour elle des plus considérables Monarques de la terre qui se sont addonnez à l'Agriculture. L'Ecriture Sainte le dit d'Osias ^{2. Par. cap. 26.} Roi de Juda, qui regna puissamment cinquante-deux ans, remarquant qu'il prenoit particulièrement plaisir à peupler de vignes

*Lib. 8.
Ant. Jud.
cap. 2.*

*Lib. 17.
hif. c. 9.*

*Lib. 18.
cap. 3.*

le Mont-Carmel. Le même texte nous exposant la sagesse de Salomon, lui attribué une connoissance exacte des plantes, depuis l'hysope, ou la mouffe, jusques aux plus hauts Cedres du Liban, dont Josephé assure qu'il laissa bien trois mille Livres paraboliques. Je pense qu'on peut sans impiété passer des choses saintes aux profanes, parce que la fable même des Anciens contient des sens moraux qui ne sont pas à rejeter, & dont la plupart des Peres de l'Eglise se sont librement servis. Or on voit les Rois dans Homere qui sont Laboureurs de bonne foi, & il leur fait même jetter du fumier sur le champ qu'ils prennent plaisir à faire valoir. Pline observe là dessus, que le Roi Augée fut celui qui apprit à la Grece l'Art d'engraisser les terres, ce que depuis Hercule divulgua dans l'Italie; & cela sans doute est le fondement de l'un des travaux de ce redoutable Heros. Les Romains pourtant mettoient entre les immortels le Roi Stercutius fils de Faunus, comme aiant été l'inventeur de la stercoration & de l'engraissement des terres. Le même Pline nomme en un autre endroit quatre Rois qui ont écrit du ménage des champs, Hieron, Philometor, Attalus & Archelaüs. On peut ajoûter à ceux-là l'Em-

pereur Clodius Albinus, qui l'entendoit des mieux à ce que dit Iule Capitolin, & qui écrivit des Géorgiques excellentes. L'occupation des Rois de Perse étoit l'Agriculture, si la guerre ne les divertissoit. Le Cyrus de Xenophon, & le Phraotes de Philostrate, deux originaux faits exprès pour nous représenter l'idée d'un Prince accompli, avoient le même soin de leurs Jardins que de leurs Provinces. Il y a eu des Empereurs & des Généraux de toutes sortes de Nations, qui ont préféré la culture des champs au maniment de l'Etat, & pris plus de contentement à ordonner de la disposition d'un verger, que de celle d'une armée. Sylla tenu pour l'un des plus heureux hommes de toute l'Antiquité renonça volontairement au commandement absolu qu'il exerçoit dans Rome, pour vaquer à la Chasse & à la Pêche dans sa maison de Cumes. Chacun fait comme Diocletien vecût dix ans à Salone. Et Cicéron nous fait voir Lelius & Scipion dans des passions nonpareilles pour les innocens plaisirs de la campagne. Avec tout cela je ne crois pas, que hors l'exercice de la Chasse, & quelques autres passe-tems que les Grands ont accoutumé de prendre à la campagne, il y ait grande apparence de porter l'humeur de ceux pour qui nous écrivons, à préférer la solitude des

*In Oecon.
l. 2. de
vit. Apol.
c. 11.*

*Appian.
l. 1. de
bell.
civil.*

*Lib. 2. de
Orat.*

bois, & les douceurs d'un séjour rustique, aux conversations civiles & aux assemblées, où leur présence autant que leur parole, doit inspirer l'obéissance aux peuples. Si quelques Souverains se sont laissez emporter aux charmes de l'Agriculture, ç'a été comme Sylla ou Diocletien, en renonçant au gouvernement; & à moins d'être un Roi des Brachmanes comme Phraotes, on ne s'amusera pas à planter des arbres à la ligne, au lieu de ranger des escadrons en bataille. Bien est-il vrai, que l'air des champs étant merveilleusement utile à la santé, & le travail de toute sorte de Chasse très-propre à tenir le corps en vigueur, on peut faire prendre celui-là aux Princes, & les exercer au reste quand ils ont besoin de ces divertissemens. Je pense même que leur première éducation seroit meilleure un peu à la mode des champs pour les rendre robustes, que si fort dans les delicateffes de la ville. Nous savons que le feu Roi Henri le Grand fut ainsi nourri par la Dame de Myossans dans le village de Coraze, où par le commandement du Roi de Navarre son pere, il alloit la tête découverte, & assez souvent les pieds nuds, pour l'accoutumer à tout, & lui faire contracter cette bonne complexion, qui lui fut si avantageuse pendant

tout le cours de sa vie. A la verité, on peut rabattre quelque chose d'une si grande austerité; mais aussi doit-on éloigner ces Monarques naissans de toutes les tendresses ordinaires, qui ne sont bonnes qu'à debilitier leur temperament, le plus souvent assez foible de lui-même. Hors de cette premiere nourriture, & depuis qu'ils sont capables d'essayer le maniment d'un Sceptre, ils doivent renoncer à tout ce qui les peut rendre moins propres à cela. Et par consequent, on ne les fauroit trop nourrir dans l'assemblée des hommes, qu'ils doivent connoître tant pour les bien gouverner, que pour se faire aimer d'eux. Si ce n'est qu'ils s'en éloignent parfois, afin de prendre ces petits ébats que nous venons de dire; ce qui n'est pas capable de nous faire mettre l'Agriculture entre les Arts qui peuvent convenir à la Roïauté.

DE LA CHASSE.

IE ME SUIS souvent étonné qu'on ait mis la Chasse au second rang des Arts non Liberaux, tant pour ce que les Anciens veulent qu'Apollon & Diane qui l'inventerent, en ayant accordé le premier usage à Chiron frere de Jupiter, de qui tous les renommez Chasseurs de l'Antiquité l'apprirent; qu'à cau-

*Xenoph.
lib. de
venat.*

*Lib. 10.
cap. 10.*

*Lib. 7. de
leg.*

se qu'elle est encore aujourd'hui tellement l'exercice de la Noblesse, que l'usage en est interdit aux Roturiers, en beaucoup de lieux. Les Rois mêmes en font parfois si jaloux, que nôtre Histoire donne pour l'une des causes principales de tant de troubles, dont le Regne de Louis Onzième fut travaillé, la defense rigoureuse qu'il avoit faite de chasser, à toute la Noblesse. Et Gregoire de Tours rapporte un duel arrivé sous le Roi Gontran, qui témoigne que son humeur n'étoit pas beaucoup differente pour cela de celle de Louis Onzième. Il me souvient bien que Platon nomme servile quelque part la Chasse qui se fait des poissons, & même celle des oiseaux. Mais pour la troisième espece, qui est des animaux terrestres, j'ai de la peine à comprendre pourquoi on a voulu la rendre mécanique. La volerie même, de la façon qu'elle se pratique aujourd'hui avec des oiseaux dressés à la prise des autres, est tenue pour la plus noble de toutes. Il est vrai qu'elle n'étoit peut-être pas en usage de la sorte du tems de Platon. Pour le moins si l'opinion de quelques-uns, & notamment de Pencirole est bonne, qui met cette façon de dresser des oiseaux de Chasse entre les inventions modernes, qui ont recompensé la perte de tant

de choses que les Anciens avoient plus que nous. Et néanmoins outre que le serment de nos ancêtres sur l'Epervier & l'Epée, qu'on voit dans les Capitulaires de Charlemagne montre que dès son tems cet oiseau étoit estimé à cause du plaisir de la Chasse: Et outre bien que quatre cens ans devant, Julius Firmicus a nommé ceux, qui faisoient métier de nourrir des Faucons, & d'autres oiseaux semblables façonnez à ce passe-tems. Encore peut-on dire contre l'opinion de Pencirole, que cette sorte de Chasse n'étoit pas vraisemblablement ignorée beaucoup de siècles auparavant, puisqu'Aristote parle de certains peuples de Thrace, que Plin son transcrip-
 teur place au dessus d'Amphipolis, qui chassoient de compagnie, & comme dans une espèce de société, avec des Eperviers; le même aiant été écrit par Ctesias des Aigles de l'Inde. D'où il semble qu'on puisse recueillir, que comme c'étoit une chose nouvelle parmi les Grecs, elle pouvoit aussi être commune en Thrace & ailleurs. Voire même il y en a, qui ont interprété de la Fauconnerie, ce que dit le Prophete Baruch des Potentats de la terre, qui se jouient des oiseaux du Ciel, ce qui feroit voir qu'elle auroit été un exercice Roïal de tems immemorial. Or

*Lib. 5.
cap. 8.*

*Lib. 9. de
hist. ani.
cap. 36.
Lib. 10.
hist. c. 8.*

*Qui in
avibus
cœli lu-
dunt.
cap. 3.*

laissant ce point indécis puisqu'il touche moins nôtre sujet, considérons si la Chasse en général peut être mise au nombre des choses qu'un jeune Prince ne doit pas ignorer, pour être instruit comme il faut. Il y a deux considérations qui la recommandent merveilleusement sur cela, sans parler des plaisirs honnêtes, & des divertissemens souvent nécessaires qu'elle lui peut donner. La première, qu'en rendant le corps robuste, & fortifiant la complexion, elle dispose les hommes aux fatigues de la guerre, dont elle est une petite image, & quelques-uns l'ont nommée pour cela un prélude du Dieu Mars. Surquoi on se peut souvenir de ce qu'écrivit Trebellius Pollio, que ce brave Roi Odenat, & sa femme l'incomparable Zénobie devoient aux exercices de la Chasse tout ce qu'ils exécuterent d'admirable dans les armées. La seconde considération est, que comme Xenophon a remarqué de son tems, & depuis peu Cyriaque Strofse au neuvième Livre de ses Politiques, elle fait reconnoître très-exactement les Provinces, n'y aiant personne qui sache mieux la situation des païs que les Chasseurs. Cela est si vrai, que Plutarque attribue une partie des victoires de Sertorius, & sur tout cette adroite façon de se sauver de beaucoup de

de mauvais pas où ses ennemis l'avoient réduit, à la grande connoissance des lieux qu'ils s'étoit acquise en chassant. On peut ajouter à l'honneur de la Chasse, que tous les Monarques du monde témoignent l'estimer également. Darius fit autrefois mettre sur son tombeau, qu'il avoit été un excellent Chasseur; & encore aujourd'hui les Rois de Perse, ses successeurs, le Grand Seigneur, le Roi de la Chine, & le grand Cam de Tartarie, ne pratiquent pas moins cet exercice que nos Princes Chrétiens, s'y portant même avec de plus grands appareils, & se servant de Lions, de Loups Cerviers, & de Leopars apprivoisés, pour courir les bêtes sauvages. Marc Polo dit, que le Tartare a des Aigles dressées à prendre les Loups, les Daims, & les Renards; ce qui ne revient pas mal à l'observation de Ctésias, que nous venons de rapporter. J'ai lû dans quelques Relations, que le Mogol se sert de Pantheres & de Cerfs, qui courent ceux de leur espece, & les arrêtent avec des filets qu'on leur attache aux cornes pour cet effet. Et certes le Roi de Portugal Emanuel fit present au Pape Leon Dixième d'une de ces Pantheres chasseresse, qui étoit venue d'Ormus, comme le rapporte Qsorius. Ce général consentement de tous

*Eust.**comm.**ad Dion.**de orb. de.**scr.**Ramusio.**Lib. 2.**c. 14.**Ind.**Orient.**part. 12.**p. 11.**Lib. 9.**hist.*

les Princes de la terre en faveur de la Chasse, ne lui est pas une petite recommandation; plusieurs d'entre eux aiant pris la peine d'écrire de cet Art, tant ils s'y affectionnoient, comme Frideric Second Empereur, Manfroy Roi de Sicile son fils, & nôtre Charles Neuvième. Voici ce qu'on a dit à son désavantage. Premièrement, qu'elle fait plus de tort à l'esprit qu'elle ne profite au corps, rendant les hommes cruels & farouches, parmi le sang & la sauvagine. C'est pourquoi l'Ecriture nous représentant les mauvaises conditions d'Esaü, remarque qu'il étoit homme fort entendu en la Venerie. Secondement, que ses charmes sont si grands, qu'elle a souvent fait perdre aux Souverains le soin de leurs plus importantes affaires; de sorte que pour suivre avec trop d'ardeur leur proie, ils ont entierement abandonné le gouvernement de leurs Etats, dont d'autres ont trouvé cependant le moyen de s'emparer. En troisième lieu, que les Histoires sont pleines de funestes accidens arrivez aux Princes dans ce violent exercice. La nôtre nous apprend que Clothaire premier gagna la pleuresie, dont il mourut en la cinquanteunième année de son regne, s'échauffant à la poursuite d'une bête dans la forêt de Com-

piégne. Et que Theodebert fils de Theodor-
 ric Roi de Mets, fut tué par un Taureau sau-
 vage qu'il chassoit trop inconsiderement. On
 peut joindre à ceci la chute de nôtre vieux
 Roi des Gaules Saro dans la mer qui porte *Agath. l.*
 son nom, car Paulanias veut, qu'il s'y soit *i. hist.*
 précipité courant après un Cerf avec trop *In Co-*
 d'impetuosité. Basile le Macedonien Empe-
 reur de Constantinople, aiant regné vingt *Bapt.*
 ans fort glorieusement, fut tué par un autre *Egn. lib. 2.*
 Cerf qui l'atteignit de son bois dans l'ardeur
 de sa fuite. Rien que la Chasse ne causa la
 mort a Théodose le Jeune, si nous en croions
 Zonare. Et comme les hazards qu'on y *Mariana*
 court sont infinis, la seule peur qu'y eut Jean *lib. 19.*
 d'Arragon d'une Louve extraordinairement *cap. 5.*
 grande, quelques-uns veulent que ç'ait été
 un Spectre, l'émût si fort, qu'il en mourut
 bien-tôt après. Mais quoi, toutes ces dis-
 graces ne sont-elles pas fortuites, & y a-t-il
 aucune des actions de la vie qui s'en puisse
 dire exemte? S'ils s'est trouvé des Princes
 que la Chasse semble avoir effarouchez, &
 d'autres qui s'y sont addonnez trop serieuse-
 ment, & au prejudice des Empires dont elle
 leur faisoit négliger la conduite; ne voions-
 nous pas tous les jours, que les meilleures
 choses & les plus honnêtes, deviennent vi-

cieuses par l'excès qui s'y commet? Est-ce à dire pour cela qu'il en faille interdire généralement l'usage, qui n'a rien de mauvais en soi, & qui peut être très-utile s'il est pris comme il faut? En vérité, ce seroit être trop déraisonnable, & je ne vois rien qui doive empêcher, qu'on ne fasse prendre à Monseigneur le Dauphin, le plaisir de toutes les Chasses qui se trouveront proportionnées à son âge, en y apportant les précautions possibles pour la sûreté de sa personne, & en lui faisant comprendre ce qu'il y a de bon & de mauvais dans un si honnête & si Royal exercice.

DE LA GUERRE.

LA GUERRE tient le troisième lieu entre les Arts dont nous parlons, & pour ce que j'ai déjà montré fort au long qu'elle étoit l'une des quatre colonnes de l'Etat, il n'y auroit point d'apparence d'en rien dire ici davantage. J'ajouterai ce seul mot du feu Roi, que je ne pense pas avoir rapporté, afin que son petit fils y fasse plus de reflexion, & qu'il le reçoive avec le respect & l'estime que merite un si grand Auteur. Cet invincible Monarque a souvent prononcé de sa bouche la plus belle maxime qu'on puisse avancer sur

*Dec. du
Grain.*

ce sujet, Que les hommes vaillans étoient ordinairement les derniers à conseiller la guerre, bien qu'ils fussent toujours des premiers à l'exécuter. Passons au reste.

DE L'ARCHITECTURE.

COMME ON NE peut pas dire que l'Architecture qui suit, soit un Art qui convienne à des mains Roïales; aussi doit-on reconnoître que les plus grands Princes n'en ont pas estimé les ouvrages indignes de leur nom; & qu'ils se sont plus souvent à y contribuer leurs soins, leur autorité, & leurs richesses avec beaucoup de reputation. Ce n'est pas qu'on ne puisse soutenir, qu'en ce qui touche même le travail actuel, ils ont voulu quelquefois imiter Apollon & Neptune, qui manierent la truelle sous le Roi Laomedon. Car Suetone écrit, que Vespasien ^{in Vesp. art. 8.} ayant entrepris le rétablissement du Capitole, mit lui-même la main à l'œuvre, & chargea son col de matériaux qu'il falloit transporter, donnant courage & exemple de bien faire ^{De Foss. Isthm.} aux autres. On dit que Neron n'en fit pas moins, quand il eut pris la résolution de fendre l'Isthme, & d'isoler la Morée; quoique Lucien se contente de lui faire donner trois coups de bêche contre terre, à peu près

comme font quelquefois nos Rois au commencement des grands bâtimens , ce qu'on nomme mettre la premiere pierre. Mais ce sont des actions de parade plutôt que de travail , & cela n'empêche point que l'Architecture , pour ce qui regarde l'exercice , ne soit un Art tout-à-fait indigne d'un Souverain. Il ne peut rien meriter en cela qu'en favorisant les excellens Architectes, & en les employant à faire des ouvrages dont la magnificence ne puisse être rapportée qu'à sa générosité & à sa puissance. Ainsi la gloire de Salomon ne fut pas petite d'avoir fait bâtir ce miraculeux Temple; où cent cinquante-trois mille & trois cens personnes travaillèrent sept ans & demi durant. Et pour montrer combien cette occupation lui plaisoit, nous voyons qu'il employa treize ans depuis à la construction d'un superbe Palais, & qu'il voulut avoir encore des maisons de plaisir au Mont Liban, dont il n'y avoit que lui qui pût supporter la dépense, non plus que de cet autre Palais où il logea la fille de Pharaon sa femme. Les Pyramides des Rois d'Egypte, & leurs Labyrinthes encore plus admirables, selon l'opinion d'Herodote, ne furent entrepris par eux que pour faire paroître leur opulence. Ces autres Dédales d'Italie & de

2. Reg. c. 5.
& 7.

Lib. 2.

Lemnos, ces Obelisques, ces Mausolées, avec le reste des merveilles de telle nature qui se sont vuës dans le monde, dépendoient du même principe. Je sai bien que la plupart de ces ouvrages ont été destinez à servir de sepulcrès, & qu'Ammian Marcellin *Lib. 22.* a cru que les Egyptiens avoient bâti leurs Syringes, ou Dédales souterrains remplis de figures hieroglyphiques, contre l'apprehension d'un déluge qu'ils prévoyoit, afin que la mémoire de leurs ceremonies ne pût pas être entièrement abolie. Mais quoiqu'il en soit, c'est sans doute que les Rois qui ont contribué leurs moiens, & usé de leur autorité à faire que de si grands travaux ont pu reüssir, se sont persuadés qu'il y alloit aussi de l'immortalité de leur nom. Or bien que cette pensée soit plutôt à estimer qu'autrement, dans l'esprit de ceux de cette condition, à cause qu'elle ne leur peut donner que de généreux mouvemens; je souhaiterois fort pourtant qu'au sujet dont nous parlons, elle fût toujours accompagnée de quelques circonstances, qui la peuvent rendre, ce me semble, bien plus recommandable. Et premierement, je voudrois que leurs édifices fussent de plus d'usage que n'étoient toutes ces Pyramides dont nous

*Diod.
Sic. lib. 1.
Philo
Byf.*

*Tacit. 15.
an.*

venons de parler, afin qu'on ne leur pût pas reprocher, comme aux Rois d'Egypte, de n'avoir bâti que par une vaine ostentation, & sans aucune utilité. A la verité, quelques-uns ont cru que leur principal dessein étoit d'occuper par ce moien leurs peuples pour les retenir mieux dans le devoir. Mais n'obtenoient-ils pas la même chose en leur faisant construire des Amphithéâtres, des Cirques, des Temples, des Basiliques, & des Hippodromes, comme les Grecs & les Romains, dont le public eût été orné & accommodé tout ensemble? Il est certain que les deux Rois qui avoient destiné de se faire enterrer dans ces superbes Pyramides, qui sembloient être des échelles pour monter au Ciel, ou pour servir aux Dieux à descendre en terre, selon la pensée d'un Ancien, n'obtinrent ni l'un ni l'autre cet honneur; desorte qu'elles ne furent jamais d'aucun service. Je serois donc d'avis, qu'un Prince suivit en cela l'exemple des Romains, & j'ose dire même des Turcs, qui égalent ceux-là quelque fois en la magnificence de leurs Mosquées, de leurs Hôpitaux, & de leurs Caravassary. D'ailleurs, je souhaiterois qu'il se tint toujours fort éloigné en ceci des actions de cet Empereur, qui est accusé d'avoir excité l'embrasement de Rome, pour

convertir ses ruines & ses lieux désolés en un Palais, où il se donna des forêts, des étangs & des campagnes, avec une vue qui n'étoit retenue, que par ce qui servoit à la recréer. Sur tout je ferois état de l'intention d'un Monarque, qui viseroit comme Vespasien à soulager le pauvre peuple, en lui faisant gagner sa vie dans ces magnifiques ouvrages. Un *Id. in Vesp. art. 18.* Ingenieur se presenta devant cet Empereur, lui promettant de faire conduire de fort grosses colonnes jusques dans le Capitole à très petits frais. Vespasien lui offrit la récompense que meritoit sa bonne volonté & son invention, sans pourtant s'en vouloir servir, avec ces belles paroles, qu'il le prioit de lui laisser le moien de nourrir la populace. Et certes, s'il faut que le trésor public s'épuise en cette sorte de dépense, elle sera bien plus juste quand le peuple en retirera quelque commodité, & qu'elle ne passera pas jusques aux excès qui se voyent dans l'Histoire ancienne & moderne. Polybe dit, que les tuiles de la citadelle d'Ecbatane étoient d'argent. Cassiodore assure, que Memnon bâtit la fortresse de Suse si somptueusement, que l'or y servoit à la liaison des pierres. Si nous croions les Relations recentes des mêmes quartiers, *Lib. 10. hist. Ind. Orient. part. 12. p. 36. 51. & 101.* sans toucher les merveilles du nouveau Mon-

de, le Mogol a deux tours dans son Palais d'Agram, dont la couverture est toute de fin or, bien que la moindre ait dix pieds de diamètre. La demeure du Roi de Golconda, qui n'a pas moins de huit lieues de tour, est si magnifique, que tout ce que nous faisons ici de fer, les gonds, les verrouils, les ferures, & choses semblables, y sont d'or massif. Un Ambassadeur de Moscovie, revenu de la Chine en mil six cens vingt, rapporte qu'il a vu au Cathai la maison du Roi, dont le toit est fait de pièces d'or en forme de tuiles. Les Lettres des Peres Jesuites portent, qu'il y a un Temple sur une montagne du même Roïaume, qui est aussi tout couvert de la sorte. Ce sont des profusions que nous serions obligez de condamner si elles étoient imitables par deçà, où l'on a souvent dit, & quasi toujours très-mal à propos, que la chaux & le sable étoient détrempez avec le sang du peuple, encore que les pierres des batimens n'y fussent pas cimentées avec l'or ni l'argent. Mais il y a encore d'autres ouvrages qui sont du tout à l'avantage du public, & dont les Souverains ne laissent pas de retirer beaucoup de gloire. Tel fut le travail d'un Roi Arabe, qui tira du fleuve Coris trois canaux accommodez de cuir, par où il distribuoit

*De l'an.
1624 p. 84.*

*Herod.
lib. 3.*

l'eau dans trois lieux differens du desert, & éloignez de douze journées de distance. Tel *Sueton. art. 20.* celui de l'Empereur Claude, qui fit travailler trente mille hommes onze ans durant sans intermission, à un autre canal, qui servoit de décharge au lac Fucin. Et on peut ajouter ces belles conjonctions de mers par des fosses du Nil à la mer Rouge sous ceux qui ont possédé l'Egypte; de la mer Caspienne au pont Euxin, sous Seleucus Nicanor; du Rhin au Danube sous Charlemagne; & celles qui ont été commencées chez nous en plusieurs lieux, & sous divers de nos Rois, depuis ce qu'y fit Vetus étant Proconsul aux Gaules, dont on a composé des Livres entiers. Les expéditions guerrieres de Darius & de Xerxes n'ont rien de plus memorable que le pont du premier sur le Bosphore Thracien, & les deux de l'autre sur l'Hellepont, car Herodote ne se contente pas de lui en donner un. Soliman qui se faisoit lire les Commentaires de Cesar traduits en Arabe, voulut imiter l'Architecture de son pont bâti en dix jours sur le Rhin la premiere fois, & depuis encore en moins de tems. Et veritablement il en fit un de plus d'une lieue de longueur, & de quatorze coudées de largeur, en douze jours sur le Drave, par le travail

*Scaliger.**Lib. 4.
§ 6. de
bello Gall.*

continuel de vingt-cinq mille hommes. Mais ni l'un ni l'autre n'eurent rien de hardi ni de magnifique dans le dessein, comme

Plin. l. 3. cap. 11. celui que Pyrrhus voulut faire, & depuis lui Marc Varron, de la Valona à Otrante, traversant le Golphe Hadriatique par cinquante mille d'Italie, ou vingt-cinq lieues

De Hier. comm. in Ezech. Francoises de pleine mer. Joignez à cela les Dignes de Nabuchodonosor, & d'Ale-

Qu. Curt. xandre le Grand devant Tyr, celle des Romains au port de Lylibée, cette autre de Cesar auprès de Duras, & la plus considerable de toutes, celle de Louis le Juste devant la Rochelle; pour ne rien dire des édifices maritimes de Luculle, qui le firent nommer le

Xerxem togatum. Plin. l. 9. cap. 54. Xerxes des hommes de la robe. Il faut avouer que ç'ont été toutes entreprises dignes de puissans Monarques & qu'il sera toujours glorieux à leurs successeurs de les pouvoir imiter. Si est-ce que d'autres ont été prisez, comme Scipion l'Emilien, de n'avoir jamais rien bâti. Pline louë Trajan dans son Panegyrique d'avoir été fort retenu en cette partie; surquoi on se peut étonner qu'on l'ait nommé depuis l'herbe parietaire, à cause des frequentes inscriptions de son nom. Tacite attribué le même mépris des superbes bâtimens à Tibere, comme il dit ailleurs que son beau-

6. annal.

De vita.

Agr.

pere Agricola ne trouva point de meilleur expédient pour amollir les courages trop aguer-
ris des Anglois, qu'en leur donnant le goût
des grands édifices, & des belles maisons, ce
qui n'est pas à l'avantage de l'Architecture.
Sans mentir, il peut y avoir de l'intemperan-
ce, si un Prince s'y affectonne par trop, ou
lors que l'état de ses affaires ne semble pas le
lui permettre. Lucien se moque sur cela du
Tyran Megapenthes, qu'il représente priant *In Cata-*
Clothon de le laisser revivre, afin qu'il puisse *plo.*
achever le bâtiment de son Palais. Et tout *Srabo 14.*
le monde a pris en bonne part le peu d'estime *Georg.*
que fit Alexandre d'un Architecte, qui lui
offroit de tailler le mont Athos de telle façon,
qu'il le presenteroit tenant en forme de sacri-
ficateur une tasse en la main, d'où un grand
fleuve sortiroit arrosant deux belles villes bâ-
ties, l'une à droite, & l'autre à gauche. Mais
hors les excès qui sont vicieux par tout, selon
que nous avons déjà observé ailleurs, on ne
sauroit nier que l'Art dont nous parlons ne
merite d'être favorisé par un grand Roi. Car
outre qu'il aura toujours plus de majesté d'être
logé comme Menelaüs dans Homere, où
Telemache demeure tout ravi de la beauté de
son Palais; c'est encore une chose fort consi-
derable, qu'il peut souvent obliger le public

par des ouvrages capables de rendre son nom immortel.

DE LA CHIRURGIE.

LA CHIRURGIE, qui fait le cinquième des Arts Mechaniques, est si fort éloignée de la Roïauté, que je ne la nomme que par force, & pour en remarquer la disproportion. Tout ce qu'on peut dire qu'il y a de convenance entre elles, consiste en ce que comme le grand nombre d'incisions, & la durée des playes, sont souvent honteuses à un Chirurgien; la multitude des supplices, & les longues maladies d'un Etat, ne sont pas moins préjudiciables à la reputation d'un Souverain.

DE L'ART DES TISSERANS.

IL Y A ENCORE moins de rapport de la profession des Tisserans à celle des Monarques, & du Sceptre à la navette. J'ai bien lû que le Grand Seigneur fait parfois de petits ouvrages de sa main, aussi vils que peuvent être ceux de cet art, & qu'il les envoie vendre en plein marché. Mais c'est un acte d'humilité & de religion, qui l'oblige à cela, & hors de cette consideration, qui est louable même dans sa fausse créance, ce seroit repre-

fenter un Hercule filant, ou plutôt un Hippias de tous métiers, au lieu d'un Roi, si on vouloit que des choses si basses fussent de sa connoissance.

DE L'ART DES PILOTES.

LE DERNIER des Arts Mechaniques est celui des Pilotes, dont il semble aussi que les Princes se peuvent bien passer, puisqu'outre qu'ils ont leurs Admiraux qui les déchargent de tout le soin de la Marine, il ne se peut presenter d'occasion où ils ne soient obligez de suivre l'avis des plus experimentez matelots, & de se soumettre à leur conduite. Jason & le reste des Argonautes abandonnerent à Typhis le gouvernement de ce renommé vaisseau. Enée laissa faire du sien à Palinure comme il l'entendoit. Et il n'y a point de Potentat si absolu, qui ne soit contraint de suivre les ordonnances de son Medecin étant malade, & de se remettre à la suffisance de son Pilote quand il voyage sur mer. Si est-ce qu'il se trouve beaucoup de choses dans cette profession, dont un Roi de France entre tous les autres doit être particulièrement informé. Car outre qu'il est bon qu'on lui fasse savoir en général, pourquoi Themistocle & Pompée soutenoient que celui qui

étoit maître absolu sur les Eaux, le devenoit facilement sur la Terre, & que l'Empire de la mer donnoit bien-tôt celui du monde; il le faut singulierement instruire des grands avantages que Dieu a donnez à cet Etat pour l'exécution de toute sorte d'entreprises sur l'une & sur l'autre mer. Sa situation entre l'Océan & la Méditerranée, la longueur de ses côtes, le nombre, la sûreté, & la capacité des ports; qu'il y possède sont de merveilleuses prérogatives de la Nature. Joignez à cela qu'il est tellement pourvu de tout ce qui sert à la navigation, que ses ennemis mêmes sont contraints de le venir prendre chez lui. Nous ne leur fournissons pas seulement les voiles, les cordages, & quasi tout ce qui entre dans la construction & dans l'équipage de leurs vaisseaux; nos Provinces maritimes leur donnent encore les meilleures gens de mer qu'ils aient, & qu'on peut dire naître avec le pied marin. Que s'il est permis de se prévaloir de ses propres défauts, & de tirer quelque gloire de ce que tout le monde semble nous reprocher, nous ajouterons ici qu'il n'y a point de nation si propre que la Française aux combats de mer, à cause de cette première impetuosité qui nous rend plus qu'hommes d'abord, &

que

que nos ennemis ont voulu bâtifier du nom de fureur. Nôtre impatience au travail, & aux autres incommoditez de la guerre qui se fait sur terre, nous y a souvent portez à commettre de grandes fautes. Mais quand il est question d'une bataille navale, qui se termine toujours en peu d'heures, comme il ne se trouve point d'humeur plus prompte, que la nôtre, dans toute sorte de perils, il n'y en a point aussi qui fasse alors paroître tant de resolution, ni tant de générosité que nous avons toujours fait. Ce sont des observations que nos Monarques ne peuvent ignorer qu'à leur préjudice, non plus que la qualité & le nombre tant de leurs galeres, que de leurs vaisseaux ronds, avec ce qui regarde la subsistance de tous, & les moïens de dresser promptement une armée navale au besoin. Et certes je ne puis lire sans étonnement dans nôtre Histoire, que Charles Sixième en ait assemblé une à l'Ecluse, composée de douze cens quatre-vingt sept navires de guerre, la Provence n'étant pas encore réunie à la Couronne, ni la Bretagne aussi, qui avoit sa flotte à part de soixante & douze vaisseaux; & qu'aujourd'hui nos forces maritimes soient si fort éloignées de là, que nous sommes du tout incapables de rien faire qui

Lib. 1. hist. en approche. Polybe remarque une chose semblable en parlant des préparatifs que firent les Romains par mer, au tems de leur première guerre Punique, s'y trouvant si peu disposez, qu'on exerçoit leur chiorne sur terre à manier l'aviron, & à voguer d'un même branle. Car il assure que nonobstant cela, ils pouvoient mettre alors de plus grandes armées sur mer, que quand ils se furent depuis rendus maitres quasi de tout le monde. Je souhaiterois qu'il nous en eût expliqué les raisons au lieu de les promettre pour une autre fois, puisqu'il ne s'est pas acquité de sa parole, si ce n'est que nous les ayons perduës, avec le reste qui nous manque de ce judicieux Historien. Il est certain que les Romains n'emploient que soixante jours à couper le bois & à fabriquer cent soixante vaisseaux qui faisoient cette première flotte. Pline dit, que celle qu'ils dresserent quand ils eurent la seconde guerre contre Carthage, fut équipée, & mise à la voile en quarante jours, à compter du moment qu'on frappa le premier coup de coignée pour abatre les arbres dont elle étoit composée. Et il ajoute que lors qu'ils armerent contre le Roi Hieron, ils jetterent de même sur mer deux cens vingt navires en

Florus l.

2. c. 2.

Pline l.

16. c. 29.

Tite-Li-
ve donne

45. jours
à Scipion
dec. 3. l. 8.

quarante-cinq jours seulement. En vérité, leurs Historiens ont eu raison de recommander à la posterité de si notables diligences, & il est très à propos que nos Princes en prennent connoissance, afin qu'ils sachent ce que peut exécuter le bon ordre, & jusques où s'étendent leurs forces quand elles sont bien employées, & qu'ils sont servis avec fidélité, Les Venitiens firent voir à Henri III. qui passa par leur ville au retour de Pologne, une merveilleuse promptitude à fabriquer une galere, dont ils avoient tous les materiaux prêts, & disposés à lui donner ce contentement. Car le traitant dans leur Arsenal, il vit assembler les premieres pieces de cette galere au commencement de son dîner, & deux heures après elle étoit à tel point de perfection, qu'il se mit dedans, où le canon tira en le remenant dans son Palais. Il y a en cela quelque chose de fort considerable, mais pource que tout dépendoit des préparatifs faits de longue main & à loisir, on peut dire que ce fut plutôt une galanterie, & une espece de recreation qu'on voulut donner à ce Prince, qu'une action serieuse qui puisse être comparée à celle des Romains dont nous venons de faire le rapport. Quoiqu'il en soit, on ne sauroit nier que l'exemple de ces armemens de mer,

*Thuan. l.
58. hist.
& alii.*

*Piet. della
Valle hist.
di Xa
Abus*

comme on les appelle, exécutez si puissamment & si subitement, ne merite bien qu'un Souverain y fasse reflexion. D'où il s'ensuit qu'à cet égard, & de tout le reste concernant la navigation, ce dernier des sept Arts non liberaux ne doit pas être entièrement rejeté de l'instruction de celui, qui doit tenir en sa main le gouvernail de nôtre Monarchie. Si nous ajoutions ici l'importance des voyages de long cours, & de cette noble marchandise que les Rois des Indes & celui de Perse ne font pas difficulté d'exercer, il paroîtroit davantage combien les choses de la Marine touchent de près la Roïauté. Mais d'autant que nos Monarques vivent autrement que ceux-là, nous ne nous y arrêterons pas davantage, & nous terminerons ce discours en rapportant le mot qui fut dit autrefois, Que les Royaumes ont cela de commun avec les vaisseaux, de ne se pouvoir partager sans se perdre.

COMME nous avons tantôt substitué en la place des Mathematiques pures, quelques parties de la Physique & de la Morale; je pense être obligé de dire aussi quelque chose de certaines occupations, dont nous n'avons point encore parlé, où se porte parfois l'esprit des Princes, & qui leur conviennent bien plus, que ces dernieres professions dont nous ve-

nons de traiter. Car la Poësie & la Peinture sont des divertissemens bien plus tolerables en ceux de cette condition, que la Chirurgie, ou l'Art qui consiste à manier de la laine. Et puis il y a beaucoup d'exercices & de passe-tems dont la jeunesse des Rois ne doit pas être privée, non plus que celle des autres hommes; de sorte que nous manquerions à ce qui est de nôtre sujet, si nous omettions de remarquer ceux qui peuvent être utiles à l'institution de Monseigneur le Dauphin, ou qui sont capables de donner quelque grace & quelque adresse plus grande à sa personne.

DE LA POESIE.

Ceux qui voudront faire passer la Poësie pour une occupation absolument indigne de l'esprit d'un Souverain, seront toujours fort empêchez à répondre aux exemples qui combattent cette maxime. Moïse qui avoit la sainteté conjointe à la grandeur de sa Monarchie, n'eut pas plutôt passé la mer rouge, qu'il en rendit grâces à Dieu par un Hymne qu'il composa en vers hexamètres, *Antiq. Ind. l. 2.* selon que nous l'apprenons de Josephe. Ceux *cap. 7. 3. Reg. c. 4.* de David sont encore aujourd'hui les plus fideles interpretes envers Dieu du cœur des fideles. Et Salomon aussi renommé pour sa sagesse, que pour la dignité de sa Couronne,

n'écrivit pas moins de trois mille paraboles en cinq mille vers. Que si l'on pense recevoir avec exception ces Poésies comme divines, il sera aisé de montrer, que beaucoup des plus renommez Monarques n'ont pas moins fait pour le Parnasse, que ceux-là pour le Mont de Sion. Dès le tems de l'ancienne Grece, Pisistrate, qui étoit l'un de ceux qu'elle nommoit alors Tyrans, aimoit si fort la Poésie, que ce fut lui qui mit les Livres d'Homere dans l'ordre auquel nous les avons. Ce fameux Denis de Syracuse avoit plus de passion pour ses Tragédies, que pour sa Souveraineté & souhaitoit avec plus de vanité d'être mis au rang des bons Poètes, qu'en celui des grands Princes. De fait, comme il envoioit aux carrieres ceux, qui faisoient mine de ne pas approuver ses vers, il mourut quant à lui de joie & d'excès de bouche qu'il fit, à la nouvelle d'une victoire de théâtre, où l'un de ses pieces avoit emporté le prix par corruption dans Athenes, sur celles qui valoient beaucoup mieux. On attribué à Scipion l'Africain les Comédies de Terence. Jules Cesar se mêla de versifier n'ayant point de genie à cela. Auguste fit lui-même en vers l'épithaphe de Drusus. Germanicus décrivait les combats aussi poétiquement qu'il

*Cic. 3. de
Orat. &
Diog.
Laërr. in
Sol.
Phil. l. 1.
de vir.
Soph. in
Antiph.
Diod. Sic.
lib. 15.*

*Quint. l.
10. cap. 1.
& l. de cl.
orat. Suet.
in Claud.
art. 1.*

s'y portoit courageusement, & il laissa des Co- *In Calig.*
 medies Grecques de sa façon. Titus avoit *art. 3.*
 tant de naturel à la Poësie, qu'il dictoit des *In Tit.*
 Poëmes sur le champ. Son frere Domitien, *art. 3.*
 par dissimulation, comme veut Tacite, ou *Lib. 4.*
 autrement, s'y addonnoit aussi. Et Gratien *hist.*
 nous est représenté avec ces deux qualitez *Paulus*
 d'excellent Poëte, & de très-bon Archer. *Diac.*
 Nous avons entre nos Rois un Chilperic qui *lib. 11.*
 cultivoit les mêmes Muses, quoique Gregoi- *lib. 5.*
 re de Tours reconnoisse que ses vers étoient *hist. c. 45.*
 un peu licentieux en la quantité. L'Eglise,
 comme j'ai remarqué dès le commencement
 de cet Ouvrage, chante tous les jours ceux du
 Roi Robert. Et les rimes de Charles Neuvième
 ont souvent provoqué celles de Ronlard.
 On pourroit coter des Princes sans nombre
 entre ceux des autres nations, qui n'ont pas
 dédaigné cet ébat spirituel; je me contente-
 rai de nommer deux de nos voisins dont parle
 Mariana dans son Histoire. Le premier est *Lib. 13.*
 un Thibaud Roi de Biscaye, qui avoit accou- *cap. 9.*
 tumé d'exposer ses Poësies au public, afin
 que chacun dit librement son avis. L'autre *Lib. 18.*
 est un Jean Roi d'Arragon si passionné pour la *cap. 14.*
 Poësie, qu'il envoya des Ambassadeurs en
 France demander au Roi des Poëtes Limou-
 sins, qui passoient alors pour les favoris d'A-

pollon. Tous ces Monarques n'ont pas cru se faire tort en touchant la harpe de ce Dieu du Parnasse, de la même main, dont ils manioient leur Sceptre. Et tant s'en faut qu'un chacun ait pensé que la Poésie fût honteuse à la Royauté, que Jules Scaliger, qui se disoit venu de Souverains, a bien osé préférer la premiere à celle-ci, quand il protestoit qu'il eût mieux aimé avoir composé deux Odes d'Horace, dont il étoit particulièrement admirateur, que d'être reconnu Roi d'Arragon. Mais d'un autre côté l'on fait des instances contre l'honneur de la Poésie qui meritent bien d'être considérées. Car cette fureur, & cet enthousiasme, dont elle doit être toujours accompagnée, ne s'accordent guères bien avec les qualitez qu'on desire ordinairement en ceux qui gouvernent. Les Atheniens condamnerent Homere & Tyrtée de folie, qui étoient les Dieux de cette profession. Et Horace reconnoit lui-même après Democrite, qu'un homme sage n'est pas propre à grimper sur ce fabuleux Helicon. Il paroît bien que les Poètes étoient en fort mauvaise estime parmi les Romains, puisque Caton reprocha comme une chose honteuse à un Sénateur, d'avoir mené Ennius avec lui s'en allant exercer la charge de

*Diog.
Laërt.
in Socr.*

*Cic. 1.
Tusc. qu.*

Consul hors d'Italie. Et nous voions dans
 Juvenal combien la Poësie fut depuis particu-
 lierement odieuse chez eux en la personne
 d'un Souverain, lors que ce Satyrique, pour ^{Troica}
 mieux representer les defauts de Neron, ^{non scri-}
 minuë ceux d'Oreste, & dit entre autres cho- ^{pfit.}
 ses, qu'il ne s'amusoit pas à faire des vers sur ^{Sat. 8.}
 ce qui s'étoit passé devant Troye, taxant Ne-
 ron de s'y être trop bassement occupé. Aussi ^{Lib. I.}
 peut-on remarquer dans la vie de Marc An-
 tonin, comme cet Empereur se louë du
 conseil d'un de ses maîtres nommé Rusticus,
 qui l'avoit diverti de s'appliquer à la Poësie;
 & comme un peu après il attribué à un singu-
 lier bien-fait des Dieux, de ne lui avoir
 donné aucune aptitude pour cela. Que s'il
 faut apporter quelque exemple des mauvais
 effets que peut produire la Poësie dans l'es-
 prit d'un Prince, l'Histoire des Empereurs
 de Constantinople nous en fournira un si illu-
 stre, qu'il ne sera pas besoin d'en rechercher
 davantage. Michel surnommé Parapinace
 à cause d'une grande famine survenue de son
 tems, s'amuloit à composer de beaux vers
 avec son Précepteur Psellus, qui seul le pos-
 sedoit, l'entretenant dans cette humeur Poë-
 tique, cependant que les Turcs attaquoient de
 tous côtez son Etat. Cela le rendit si mé-

prisable à tous les peuples, que Nicephore Botaniate n'eut pas grande difficulté à se mettre en sa place, l'enfermant avec sa femme & ses enfans dans un Monastere, où chacun le jugea plus digne de la couronne monacale; que de celle qu'il avoit auparavant. Voilà ce qui se dit par ceux, qui ne peuvent souffrir, qu'un Monarque s'amuse à mesurer les pieds d'un vers, au lieu de ranger des bataillons en bonne ordonnance. Je pense qu'on peut accommoder ce différent, en accordant d'une part, que ce n'est pas le fait d'un Souverain de s'affectionner si fort aux lauriers de Parnasse, qu'il méprise ceux qui croissent dans le champ de Mars, & dont son front ne peut être couronné avec reputation que par les mains de la Victoire. Mais aussi, que quand il s'en trouve quelqu'un à qui la Nature a donné cette veine Poétique de l'Empereur Titus, & cette facilité que possèdent les personnes, qu'on dit qui naissent Poètes, il n'y auroit point d'apparence de lui vouloir interdire un si honnête divertissement, & une recreation que les plus saints Rois & les plus grands Potentats de la terre n'ont pas méprisée. Ce sera à ceux, qui auront le soin des premieres années de Monseigneur le Dauphin, de reconnoitre là dessus l'inclination &

la portée de son Génie , afin qu'en ménageant ses forces & son naturel , il ne s'attache à rien , qui le puisse peiner , ni le divertir de ses principales occupations.

DE LA PEINTURE.

QUANT A LA PEINTURE , personne ne doute que les Princes ne puissent avec fort bonne grace témoigner de l'affection pour les pièces excellentes de cet Art , & qu'ils ne doivent même favoriser un Raphaël ou un Titien , un Gioseppin ou un Lanfranc , quand il se présente quelque occasion de le faire. Demetrius surnommé le forceur de villes , a été loué de toute l'Antiquité d'avoir pardonné volontairement à une ville de l'Ile de Rhodes , comme le conte Gellius , ou laissé passer l'occasion de prendre la capitale même ; qui a donné le nom à cette Ile , comme dit Pline , en faveur d'un tableau fait par Protogene , qu'il ne voulut pas perdre en brûlant le lieu , où il étoit. Mais l'importance est de savoir si le pinceau n'a rien d'indigne de la main d'un Roi , & si l'exemple des Empereurs Adrien , Valentinien , Marc Antonin le Philosophe , Alexandre Severe , & Gordien , qui ont tous peint fort excellemment , suffit pour

A. Gel.

l. 15. cap.

3. Plin.

l. 35. cap.

10.

Hist.

Aug.

script.

dire, que ceux de cette condition peuvent bien les imiter. C'est une chose certaine que le Roi René de la Maison d'Anjou, étoit l'un des plus excellens Peintres de son siècle, & l'on voit encore à Aix en Provence des pieces qui sont de sa façon. Il représentoit une Perdrix quand on lui apporta la nouvelle de la perte du Royaume de Naples, ce qui ne lui fit pas quitter son ouvrage, tant il y étoit affectionné. Et néanmoins quoique je trouve bien à propos qu'on apprenne à un Prince à juger de la Peinture avec plus de connoissance que ne font ceux, qui n'en ont jamais ouï parler. Et bien que je souffre qu'il sache combien une copie est moins à estimer qu'un original, ou qu'il puisse même discerner les manieres différentes de ceux, qui ont travaillé avec le plus de gloire dans cette profession: Je ne serois pourtant jamais d'avis, qu'on le laissât s'y engager jusques à broyer les couleurs, & à faire de sa main, ce qui est d'un métier de si peu de rapport au sien, que je n'y vois de convenance, si non en ce qu'on dit, que toutes choses sont permises aux Peintres & aux Poëtes, aussi bien qu'aux Souverains. S'il se trouvoit pourtant qu'un Roi eût le même instinct pour la Peinture, qu'on remarque parfois en quelques particuliers, qui pei-

gnent quasi naturellement , il n'y auroit rien que de loüable, quand il suivroit aucunement son inclination en cela, & qu'il se joüeroit du pinçau, le prenant pour l'un de ses divertissemens. Ces Monarques que nous venons de nommer en usoient vrai-semblablement ainsi ; & ce que nous disons ici à l'égard de Monseigneur le Dauphin , n'est que pour empêcher qu'il se portat trop serieusement à une chose , qui ne le doit pas détourner de ce qui est bien plus important. Je croi que pour obvier à cet inconvenient , & à beaucoup d'autres semblables, on lui pourroit donner fort utilement quelques leçons de la retenüe que les Grands doivent observer plus que personne en toutes leurs actions, & de l'intemperance que les Rois peuvent avoir comme les autres hommes, en s'affectionnant par trop aux rares pieces de la Peinture. Henri Troisième fut blâmé de faire des dépenses indiscrettes en des enluminures, & en de petits chiens de Lyon, lors que ses affaires étoient au plus mauvais état, par le désordre de ses Finances. Cela dépend d'une maxime générale, qu'il faut user de modération jusques aux meilleures choses.

POURCE que nous vivons plus par le spirituel & le raisonnable, que par le végétale

Thuc.
l. 85. hist.
ci-dessous
p. 219.

& le sensitif, il est sans doute, qu'on doit avoir plus de soin de la culture de l'esprit, que de celle du corps. C'est pourquoi je n'ai quasi considéré jusqu'ici que ce qui touche le premier, comme font les Sciences, & la plûpart des Arts dont il a falu dire quelque chose. En effet, si on ne fournit à cette partie supérieure, qui est en nous, de quoi s'occuper, sa grande activité lui devient préjudiciable, & il lui en prend comme au moulin, qui se gâte, lors que sa meule tourne à vuide & sans grain. Pour le moins ne sauroit-on nier qu'à faute de meilleur emploi, nôtre esprit ne se remplisse souvent de chagrin, ou de mauvaises pensées, de même que nôtre estomac reçoit quantité de mauvaises humeurs, sur qui il emploie mal à propos sa chaleur, si on ne lui donne de bons alimens. Mais le corps a besoin à son tour qu'on prenne garde à lui, & puisque l'homme est un composé de deux parties, ce ne seroit rien faire d'en tenir l'une en bon état, quoique principale, s'il arrivoit faute de l'autre pour être trop négligée. Une belle ame dans un corps infirme, ou mal conditionné, n'a pas moins à souffrir qu'un excellent Pilote dans un méchant vaisseau; où souvent toute son industrie ne le sauroit garantir de faire

naufnage. Il est donc à propos que nous parlions en suite de quelques exercices corporels, qui semblent faire partie de l'institution de Monseigneur le Dauphin, laissant le soin de sa nourriture & de ce qui touche plus précisément sa santé, aux Medécins qu'on tient particulièrement pour cela auprès de sa personne. Or aiant déjà traité des divertissemens de la campagne, & principalement de celui de la chasse, d'où le corps peut tirer de grands avantages, si l'on évite les excès qui s'y commettent souvent, il faut à present examiner un peu les autres exercices qu'on fait ordinairement faire à un jeune Prince, comme sont ceux de monter à cheval, de faire des armes, de danser, de nager, & de quelques jeux inventez exprès, pour rendre le corps adroit, & pour le tenir en haleine.

*DE L'ART DE MONTER A
CHEVAL.*

OUTRE QUE l'affiette de l'homme à cheval, & ce que les Latins ont nommé équitation, est fort saine, elle est encore si nécessaire aux Souverains en tout tems, qu'on ne peut douter qu'ils ne doivent savoir ce que l'art du Manège enseigne de beau & d'avantageux pour être bien à cheval. Ainsi

nous voions Ascanius s'exercer dans l'Italie à ces jeux de Troye, qu'on représentoit à cheval, & qui ont vrai-semblablement donné le nom & la forme à nos Tournois. L'Histoire d'Alexandre le fait passer pour le nompapareil sur son Bucephale. Cesar avoit de même ce beau cheval au pied presque humain qu'il domta le premier. Et les Pegases des Fables avec les Bayards de nos Romans n'ont été inventez, que pour nous faire comprendre l'adresse des Princes, qui les montoient. Je pense pourtant qu'il est besoin d'empêcher, qu'ils ne tombent dans de certaines extrémités, qui seroient vicieuses. On s'est moqué des Sybarites qui faisoient danser leurs chevaux au son des instrumens, (ce que nous avons vû en quelques carousels) & à qui des violons de Crõtone firent perdre toutes leurs ordonnances en un jour de bataille. L'amour qu'eut Caligula pour un cheval fut aussi tout-à-fait ridicule, quand non content de lui donner un logement, une famille, & des ameublemens Roiaux, il commandoit le silence à tout le voisinage de peur qu'on troublât son repos, & passoit même jusques à cette folie de lui destiner le Consulat. De plus Hippocrate assure, que beaucoup de destillations fus les cuisses & sur les jambes viennent d'être

*Suet. in
Iul. art.
61.*

*Athen.
deipn.
l. 12.*

*Suet. in
Cal. art.
55.*

*Lib. de
aëre, lo-
cis, &
aquis.*

d'être trop long-tems à cheval ; & il veut que les Scytes soient moins propres aux femmes que les autres hommes pour cette même raison. Mais il faut sur tout se souvenir , que comme on a fort bien dit que les Rois n'apprennent rien si parfaitement qu'à monter à cheval , à cause que cet animal ne les flatte pas comme font les hommes ; aussi courent-ils alors de si étranges accidens , qu'on ne peut user de trop de précaution pour les éviter. Henri de Bourbon Marquis de Beaupré, *Thuan.* fils unique âgé de quinze ans seulement, étant *l. 27.* tombé dans une course de cheval , fut tué par celui du Comte de la Marc qui le suivoit. Je ne veux rien dire de la fin calamiteuse de Henri Second. J'aime mieux remarquer dans l'Histoire de nos voisins , comme Jean Roi de Castille mourut en sa trente-troisième année d'une chute de cheval, qui broncha au milieu d'une carriere. Et comme Alphonse *Mariana* Prince de Portugal fut tué de même en poussant un génét , dont le mauvais pied lui cou- *l. 18. c.* ta la vie. Cela suffit pour faire comprendre *13. & l. 25.* ce qu'on doit apprehender sur ce sujet, dont *cap. 14.* la seule imagination peut donner du trouble à nos plus douces esperances.

DE MANIEMENT DES
ARMES.

ENCORE QU'IL semble qu'on n'apprenne guères aujourd'hui à faire des Armes, que pour s'en prévaloir aux Duels, & par conséquent que la condition des Rois les exemptant de cette sorte de combats, il ne soit pas besoin qu'ils sachent un métier, qui enseigne à tuer artificieusement des hommes: Si est-ce qu'outre qu'il n'est pas vrai que les Souverains ne combattent jamais seul à seul, il y a je ne sai quelle adresse de corps, que montrent les maitres d'êcrime, avec une certaine habilité à manier les Armes, qui rend leur école digne, d'avoir de tels disciples. Dès le tems de l'ancienne Grece, Pittacus qui étoit un de ses Roitelets, & l'un des sept Sages, dont elle a tant parlé, fit ce celebre duel, où il jeta finement un ret au col de son ennemi, l'enveloppant de telle sorte qu'il le perça de coups comme il voulut. Je ne sai pas, s'il fut l'inventeur de ce stratagème; mais on peut voir dans la description que fait Herodote des troupes menées par Xerxes contre la Grece, environ un siècle depuis, qu'il y avoit des peuples Nomades de Perse, qui étoient armez de filets ou de rets semblables, avec quoi ils attiroient à eux & hommes &

*Diog.
Laërt. &
Strabo
13. Geogr.*

*Lib. 7.
hist.*

chevaux. L'Empereur Heraclius convint d'un ^{Cbron.}
 autre duel entre lui & Cosdroës Roi de Perse, ^{Fredeg.}
 qui mit lachement un de ses Colonels en sa ^{cap. 63.}
 place. Heraclius qui croioit avoir à faire à
 son égal s'en défit aussi subtilement que Pit-
 tacus de son adversaire. Car se plaignant à
 lui de ce qu'il étoit suivi, contre ce qui avoit
 été arrêté entre eux ; il l'obligea de tourner
 la tête pour voir, ce que s'étoit, surquoi
 l'Empereur prit le tems de lui porter un coup,
 dont il lui treucha la tête. Et pour venir à
 ce qui s'est passé de la memoire de nos peres,
 François Premier défia Charles Quint de per-
 sonne à personne, & peu s'en falut qu'ils n'en
 vinssent aux mains. Mais quand il y auroit
 toujours autant de difficulté à arrêter un champ
 de bataille entre deux Souverains, qu'il s'en
 trouva entre ces derniers, on ne sauroit nier
 que dans les combats généraux on n'ait sou-
 vent vû deux Monarques s'affronter, & ter-
 miner ensemble leurs différens : L'Iliade &
 l'Eneïde sont pleines de ces monomachies,
 comme elles étoient nommées par les Grecs.
 Cyrus entreprit le Roi Artaxerxes son frere, ^{Xenoph.}
 & le blessa même dans le fort de leur bataille,
 qui fut terminée par la mort du premier. Ale-
 xandre en voulut faire autant contre Darius,
 de qui il abatit le cocher ne pouvant atteindre

*Gesta
Reg. Fr.
cap. 17.*

jusques à lui. Et nôtre grand Clovis tua Alaric Roi des Gots de sa propre main, tellement mêlé parmi les ennemis sur les bords du Clin, que deux le frapperent au côté, comme il faisoit ce bel exploit, & l'eussent tué sans la bonté de sa cuirasse. Voilà pour montrer qu'il n'y a point de Potentat, qui ne puisse avoir besoin d'entendre le maniement des armes. Je ne voudrois pas pourtant le rendre compétiteur de la gloire d'un infame Gladiateur, ni faire que sa vaillance consistat en un mouvement de poignet, ou en quelque tour d'escrime étudié sous un maître du métier dont nous parlons. Mais il me semble aussi très à propos, d'appuyer sa vertu de cette science guerrière, de lui faire connoître le bel usage des armes, dont il se doit servir si l'occasion s'en presente, & de former son corps de bonne heure aux exercices militaires, qui ne peuvent que rendre sa Majesté beaucoup plus auguste. Domitien tiroit si parfaitement de l'arc, qu'il faisoit passer ses flèches entre les doigts d'un jeune garçon sans l'offenser, se servant de sa main en guise de but. C'est en savoir trop pour un Prince, qui doit mieux employer son tems & sa curiosité que cela. Suetone dit, que cet Empereur ne se plaisoit, qu'à cette seule sorte d'armes;

Art. 19.

où il faisoit paroître une adresse du tout inutile; & moi je croi, qu'il ne faut guères occuper la jeunesse des Rois qu'aux choses dont ils peuvent un jour recevoir quelque profit, comme de ce que nous disons, qui leur peut être avantageux en mille rencontres, s'ils sont obligez de hasarder souvent leurs personnes suivant les exemples que nous venons de rapporter, & ce que nous avons déjà soutenu en parlant de la guerre.

DE LA DANSE.

IL Y A des humeurs si austeres qu'elles Cic. Nemo sobrius saltat. Aem. Probus 7. hist. cap. 6. Lib. 7. ant. Iud. c. 4.
croient la Danse incompatible avec la sobriété; & à plus forte raison avec la Majesté souveraine, où se trouve l'union de tant d'autres vertus. A la verité, nous lisons dans le second Livre des Rois, que Michol se moqua de David, pour l'avoir vu danser; & Josephhe ajoute qu'elle lui reprocha, que ses servantes avoient vu pendant qu'il sautoit des parties de son corps qui doivent être tenuës couvertes. Mais outre, que nous savons, que David ne fit nul état de ce que lui dit cette fille de Saül, nous pouvons voir dans toutes les Histoires que les plus grands Heros de l'antiquité, un Theée, un Achille, un Pyrrhus, un Epaminondas; un Scipion, & un Alexandre, n'ont

*Lib. 1. de
tranqu.
c. ult.*

*Lib. 1.
Deign.*

*Athen.
ibid.*

*Hist. du
Cardinal
V. Am-*

fait aucune difficulté de danser, & d'assujettir leur corps militaire & triomphant, comme parle Seneque, au nombre & à la cadance des instrumens. Les Philosophes mêmes de la plus haute estime en ont donné l'exemple aux autres. Socrate fait cet exercice dans le symposé de Xenophon, aussi bien que dans Diogene qui a écrit sa vie, & nous voyons dans Athenée, qu'il aimoit sur tout une danse qu'on nommoit alors Memphitique. Pythagore ne s'étoit pas moins donné de liberté que lui pour ce regard, si nous en croions Malchus. Et Aristippe fit gloire de bien prendre la cadance devant ce Roi de Sicile, que Platon ne voulut pas contenter en cela, bien qu'il ait avoué au second Livre de ses loix, qu'on peut nommer un homme sans discipline, & sans science, qui ne fait ce que c'est de la danse. Pourquoi se fussent-ils abstenu de ce qu'ils croioient convenir non seulement à leur Apollon, mais encore à ce grand Jupiter, que la Théologie de ce tems-là ne rendoit pas ennemi de cet exercice? Que s'il faut parler plus serieusement que ne fait la Fable, nous remarquerons qu'il n'y a point aujourd'hui de Monarques dans l'Europe qui ne prennent par fois ce divertissement. Et nous observerons particulièrement dans nôtre Histoire, que le

Roi Louis Douzième se trouvant à un bal^{boise p.} dans Milan, les Cardinaux de Narbonne &^{185.} de Saint Severin y danserent devant sa Majesté. C'est donc mon opinion, que sans parler de la Danse militaire que les Anciens nommoient Pyrrhique, la commune est si propre à dresser le corps, à former la grace, & à relever l'action d'un jeune Prince, qu'on ne doit nullement omettre de lui en faire prendre des leçons, de la façon dont on a accoutumé de les donner à ceux de sa naissance.

DE L'INDUSTRIE A NAGER.

PUISQUE PLINE met entre les louanges qu'il donne à Trajan, celle de savoir bien nager; que le Poëte Stace prise son Achille de la même chose; & que Eginard a dit aussi que Charlemagne étoit le meilleur nageur de son tems: Il faut bien croire que c'est une qualité qui a toujours été tenue pour fort convenable à un Prince, & dont un Monarque peut tirer beaucoup de recommandation. C'est pourquoi Suetone observe comme une *In Calig.* chose merveilleuse, que Caligula, qui avoit^{art. 54.} appris avec facilité assez d'autres exercices, ignorât celui-ci. En effet, si Cesar ne l'eut sçu en perfection, il étoit perdu devant Alexandrie. Les soldats de Cyrus perirent tous

*Xeno. in
exp. Cyri
Herod. l.
8. Diod.
Sic. l.
14.*

*Melius
natare
quam
notare.
apud
Suet.
Alex. ab
Alex. l.
2. c. 21.*

*Lib. 8.
hif.*

pource qu'ils l'ignoroient; les Perses de même en la bataille de Salamine; & hormis environ cinquante Siciliens qui se sauverent en Italie à la prise de Messine par Imilco Carthaginois, une infinité d'autres se noierent ne pouvant passer à nage le détroit. Ce n'est donc pas sans sujet qu'on voit entre les loix de Solon celle, qui commande que les enfans soient instruits de bonne heure aux lettres, & à nager. Qu'Auguste prenoit la peine d'enseigner lui-même ces deux choses à ses petits fils. Et qu'Alexandre s'écria devant la ville de Nise, qu'il étoit bien misérable de n'avoir pas acquis une habitude si nécessaire qu'est celle de nager. Il n'est pourtant pas besoin qu'un Prince la possède au point d'un Glaucus, d'un Cola surnommé le Poisson, ou d'un Scylas qu'Herodote dit avoir été le meilleur nageur du tems de Xerxes. Le métier d'un Souverain n'est pas de pêcher des perles, ni de faire les fonctions de ceux que les Anciens nommoient Urinateurs. Et s'il est question de se hasarder à quelque grande & périlleuse traverse d'eau, comme l'étoit depuis peu celle de l'île de Ré à la grande terre, il se trouve d'autres personnes à qui on en donne la charge. Mais il est bon qu'il sache de cet art suffisamment, pour tirer sa person-

ne d'un peril, s'il se présente, & pour éviter qu'à faute d'une centaine de brassées il ne coure quelque mauvaise fortune. C'est une chose qu'il pourra fort sûrement & fort facilement acquérir, pour peu qu'il y ait de disposition naturelle, en usant de deux précautions que doivent soigneusement observer ceux qui auront l'œil sur ses exercices. La première, qu'il ne se baigne que dans des eaux saines, & qu'il ne fasse pas comme Alexandre, qui s'alla jeter tout échauffé dans une, qui étoit si froide, qu'il en pensa mourir. L'autre qu'il soit toujours accompagné de bateaux, & de fort bons nageurs, afin de ne pas tomber dans l'accident de l'Empereur Frideric Barberouffe, qui se noya dans une riviere, où il se baignoit par recreation, après avoir conquis l'Armenie, & s'être rendu si terrible à Saladin & aux Turcs, que sa perte peut être mise au rang de leurs plus grandes prosperitez.

*DE LA PAUME, DU MAIL, DE
LA COURSE &c.*

NOUS POURRIONS encore traiter de beaucoup d'autres exercices corporels, que font les jeunes Princes d'autant plus volontiers, qu'ils font de pur passe-tems.

*Inl. Ca-
pirol.*

*Distento
sago im-
positum
in subli-
me ja-
ctare.
Sueton
art. 2.*

Tels sont les jeux de la paume, du mail, de la course, de la lutte, & quelques autres semblables: car pour le disc, & le ceste ou le gantelet des Anciens, ils ne sont plus en usage. Or je pense que c'est assez de remarquer en général, que comme il faut prendre garde aux inclinations particulieres, qui rendent souvent une personne plus propre à l'un de ces exercices qu'à l'autre; aussi doit-on soigneusement empêcher, qu'ils ne se fassent jamais avec trop de violence. Les sueurs de l'Empereur Maximin qu'il recevoit dans des vases, & dont il remplissoit quelquefois deux & trois septiers, sont de mauvais exemple, n'y ayant point de plus dangereuses maladies de jeunesse, que celles qui viennent de ces grandes échauffemens. Il faut aussi faire en sorte, s'il est possible, que les Rois ne prennent jamais leur divertissement dans des jeux, qui ne le sont que pour eux, & qui donnent de l'affliction aux autres. Othon couroit par les rues de Rome la nuit, auparavant qu'il fût Empereur, & ne trouvoit point de plus grand plaisir que de berner ceux, qu'il rencontroit. Outre l'injustice de tels passe-tems, ils peuvent causer de si grands accidens, qu'on n'en sauroit donner assez d'aver- sion à ceux, qui croient pouvoir tout ce qu'ils

veulent. On doit éviter sur toute chose, qu'ils ne se portent avec trop d'animosité à ces exercices de chaleur & d'impétuosité. François de Bourbon Duc d'Anguien, aiant *Thuan. l.* défendu un chateau de neige, que le Dau- *2. hist.* phin attaquoit avec grande opiniâtreté dans la Roche-Guyon, celui-là fut tué un peu après comme il se reposoit, par la chute d'un coffre, qui lui fut jetté d'une fenêtre, sans qu'on osât rechercher les auteurs d'une si mauvaise action. Elle suffit pour montrer combien grandes sont les conséquences des jeux de cette nature, quand on les entreprend avec trop d'ardeur. Celui de la paume semble plus réglé, l'agitation néanmoins en est fort grande, & il n'est pas propre pour toute sorte de complexions. Le mail au contraire est fort reposé, & il a cela de propre, qu'il est d'entretien, & souffre la conférence dans les intervalles d'un coup à l'autre. Je me souviens d'avoir lû, que le Roi de Perse & ceux de sa Cour y jouient à cheval, aiant des montures dressées à courir apres la boule aussi-tôt qu'on l'a frappée. Quant à la course, elle s'est vuë autrefois plus estimée qu'aujourd'hui, pour le moins parmi nous, & principalement à l'égard de ceux dont nous parlons. Les Anciens ont fort prisé un Alcidas de ce qu'on

ne le voioit jamais que commencer ou achever sa course, paroissant toujours à l'un ou à l'autre bout de la lice, & jamais au milieu, tant il le passoit vitement. Ce seroit à present un gentil Basque, & un excellent valet de pied, s'il n'alloit en ce país de Libye, où l'Historien Nicolas Damascene assure qu'on élit pour Roi celui de tous qui est le plus prompt à la course. La lutte & tels autres exercices sont encore moins de notre sujet, & en tout cas ils se peuvent regler par les maximes que nous venons de donner. Mais si celui-là disoit vrai, que c'est un grand malheur aux Souverains de ne pouvoir jamais converser, avec leurs semblables, & d'être reduits à se voir toujours parmi leurs serviteurs; on peut bien voir qu'ils ne sont pas moins infortunés ici, n'y ayant personne, qui osât leur prêter fidelement le collet, ni qui voulût avoir employé tout à bon ses forces & son adresse contre celui, qu'il craint comme son Maître, & qu'il est obligé de respecter comme un Dieu sur terre.

*DES CARTES, DES DEZ, DU
TRICTRAC, ET DES ECHETS*

LES AUTRES JEUX qui n'ont été inventez que pour la recreation de l'esprit,

& où il n'entre rien qui regarde la satisfaction du corps, comme sont ceux des cartes, des dez, du trictrac, & des échets, ne meritent pas ce me semble d'être confiderez, & la plupart même paroissent indignes d'être connus par ceux de qui la haute naissance ne peut souffrir qu'ils s'appliquent à des choses si basses. Car quant aux premiers, & tels autres qui n'ont pour but que le gain, sans parler des loix qui les ont souvent condamnez, puisqu'elles ne peuvent lier celui qui en est l'auteur qu'autant qu'il lui plait, il est aisé de voir quel tort se fait un Roi qui témoigne de vouloir gagner le bien de ses Sujets, & combien il se met par cette action au dessous de sa fortune. Sa prétention est que la vie des peuples & tout ce qu'ils possèdent dépendent de lui, & cependant il tâche de tirer à soi par le moyen du jeu ce qui se trouve dans la bourse de quelques particuliers. En verité, ou il faut qu'il fasse paroître une merveilleuse indifférence en de tels jeux, comme Suetone le dit d'Auguste, auquel cas ils perdent tout *Art. 71.* ce qui est cause qu'on les recherche & qu'on les aime; ou il commet quelque chose de repugnant à sa condition, & qui blesse en quelque façon son autorité. Les échets ne sont peut-être pas si assujettis au gain, la fin de

ceux qui s'y exercent n'étant souvent que d'obtenir une victoire d'honneur, & dont tout le prix consiste en la gloire d'avoir donné un échec-&-mat. Mais outre que ce jeu laisse le corps en langueur aussi bien que les précédens, il a encore cela de mauvais qu'il ne fatigue pas moins l'esprit que quelque importante affaire. C'est pourquoi le feu Roi d'Angleterre le défend précisément à son fils dans son présent Roial. Il est donc plus propre à ceux qui sont obligez de faire résidence en quelque lieu où ils demeurent sans occupation, selon l'intention de Palamedes quand il inventa le tablier, qu'à des personnes qui donnent quasi toutes leurs veilles au soin du gouvernement, & qui par conséquent ne se doivent jamais divertir qu'à des passe-tems qui leur recréent le corps & l'esprit conjointement. Je sai bien que les échets passent pour un jeu fort Royal, & que Teixeira qui prouve par tous ses termes qu'il nous est venu de Perse, comme Grégoire Thoulousain le tiroit des Hebreux, rapporte de belles moralitez qui en dépendent. Car il assure dans sa traduction des Chroniques de Mircond, que les Indiens envoient avec deux Livres de Philosophie un jeu d'échets à ceux de Perse, pour leur donner à comprendre l'inconstance des

Lib. 1.

cap. 35.

Lib. 35.

syntag.

Iur. c. 4.

choses du monde, sujettes à une guerre continuelle, dont on ne se peut tirer avec avantage, qu'en usant d'une très-grande prudence: De plus, que les Persiens renvoierent en échange & pour réponse aux premiers, un jeu de trictrac; qui vouloit dire, qu'encore qu'il fût vrai, que la prudence étoit fort requise ici bas, on avoit pourtant besoin d'y trouver la Fortune favorable, d'autant que sans elle rien ne pouvoit bien succeder, comme ils pourroient remarquer par cet autre jeu. Ce sont de belles leçons de Philosophie, dont je croi néanmoins qu'un Prince apprendra plus en un quart-d'heure de ceux qui l'en sauront bien entretenir, qu'il ne feroit en jouïant toute sa vie aux échets, tant s'en faut que je voulusse les lui conseiller sur cette considération. Que s'il est vrai qu'un Magistrat Chinois perdit pour trois ans toutes ses dignitez, accusé de s'être trop adonné à ce passe-tems des échets, selon que le Pere Trigault nous l'a laissé par écrit, c'est bien signe qu'on ne tient pas dans tout l'Orient qu'ils aient bonne grace entre les mains d'un homme de condition, & de grand emploi, nonobstant toute leur mystérieuse sagesse. Il est certain que ceux qui sont auprès des Souverains étudient ordinairement leurs humeurs,

pour se prévaloir des momens favorables à leurs prétentions, & qu'ils ne manquent jamais de les prendre aux bonnes heures du jeu s'ils les y voient fort affectionnez, où ils obtiennent d'eux quelquefois plus que la raison ne voudroit. Ainsi nous voions dans l'Histoire, que les Courtisans de Théodoric Roi des Gots attendoient qu'il fût dans le gain, & qu'il eût eu le dé favorable, pour lui demander des graces; comme ceux de Vespasien qui avoient le même dessein, se presentoient à lui, quand il passoit pour aller au bain. Or ce n'est pas peut-être un petit désavantage à un Prince, d'avoir ainsi des instans d'une bonté extraordinaire, qui lui fait accorder des choses dont souvent il se repent après. Où il y a de l'inégalité, on y présuppose volontiers quelque foiblesse. Jupiter est toujours le même, à ce que disent les Poëtes. Et je croi en effet, que moins un Monarque fera paroître de ces facilitez à donner en un tems ce qu'il refuseroit en un autre, à quoi le jeu donne parfois trop d'inclination, plus sa Majesté en sera respectée, & plus ses gratifications en recevront de prix, outre qu'il évitera le regret que peut causer une faveur faite aucunement par précipitation.

DES

DES JEUX DE PURE
RECREATION.

MAIS ENCORE qu'il dût s'abstenir de tous ces jeux, où l'on ne s'applique jamais sans quelque désir de gagner, ce n'est pas à dire pourtant qu'on lui doive interdire l'usage de beaucoup d'autres qui ne paroissent pas plus relévez, bien que ceux de la sorte y cherchent souvent quelque relâche à leurs esprits. Et certes puisque Dieu même & la Nature ne font rien qu'en jouant, selon la remarque de Platon, quand il nous exhorte si gentiment à la recreation au septième Livre de ses loix ; & puisque, comme il ajoûte, l'homme qui est le chef-d'œuvre du Tout-puissant, n'a été fabriqué par lui qu'en s'ébattant ; ce n'est pas merveille si ceux, qui ont tant de sa ressemblance, l'imitent encore en cela, & s'ils se laissent aller quelquefois à cette inclination naturelle, qui porte tout le monde à aimer le jeu. Je pense qu'il ne sera pas hors de propos de montrer ici, que les plus grands hommes de tous les siècles, & de toutes les nations, se sont souvent portez aux moindres passe-tems pour y trouver du divertissement, puisqu'au dire de Xenophon leurs *In sympos.* petites actions ne sont pas moins instructives, ni en effet moins à observer, que celles, qu'ils

*Lib. 1.
cap. 13.*

font fort sérieusement, & avec toute sorte d'éclat. On ramasse les miettes d'ambroisie qui tombent de la table des Dieux, comme parle Damis dans Philostrate sur ce sujet, & beaucoup ne considèrent nulle part tant les Princes, que dans leurs plus basses recreations, parce qu'ils croient les y voir plus à nud. Déjà, les Grecs nous représentent Hercule joüant

*Plutarch.
in Agef.
Val. Max.
l. 8. c. 8.
Aelian.
Var. l. 12.
c. 15. Senec.
de Tran-
qu. c. ult.
Diog.
Laërt.*

avec les petits garçons. Le Roi Agefilaut fut surpris à cheval sur un bâton avec ses enfans. Pour le Philosophe Socrate il ne rougissoit pas, quand Alcibiade le trouva folatrant au milieu de siens; & Heraclite, qui quitta le soin du gouvernement public pour vaquer à la Philosophie, s'amusoit à jouer aux osselets avec les enfans d'Ephese. Les Catons, que nous faisons passer pour les plus sévères de tous les Romains, ont été vûs souvent joüant aux dez. On eût cru que Scipion & Lelius fussent retournés en enfance, comme dit Ciceron, à leur voir ramasser des coquilles de mer au rivage de Gayette & de Laurentum. Auguste passoit assez de fois le tems à jouer aux noix avec ses petits fils, & on a dit depuis peu le même du grand Cosme de Medicis. L'Empereur Claudius prenoit un tel plaisir aux dez, qu'il trouva moien d'ajuster le tablier de sorte, qu'il y joüoit en carrosse par le chemin, & il prit mê-

*Lib. 1. de
Orat.*

*Volaterr.
lib. 29.*

*Sueton.
passim.*

me la peine de composer un Livre de ce jeu qu'il donna au public. Neron n'avoit rien plus à cœur, que de chanter sur un theatre. Domitien se réserva toujours une heure de chaque jour, pour prendre des mouches qu'il perçoit d'un filet ou canif, d'où vint le plaissant mot de Vibius Crispus, à qui on avoit demandé s'il y avoit quelqu'un avec l'Empereur, lors qu'il répondit qu'il n'y avoit pas seulement une mouche. Nous avons tantôt nommé ceux, qui se plaisoient à peindre, & Adrien entre autres qui réussissoit sur tout à représenter des citrouilles, dont il fut si bien raillé par l'Architecte Apollodore, à qui il en coûta depuis la vie. Caracalla étoit ravi de faire excellemment le Cocher & Commodus le Gladiateur. Alexandre Severe se divertissoit au combat des barbets avec de petits pourçaux; Valentinien à faire des images de cire; & Gallienus des chateaux de pommes. Que si nous voulons avoir autant de curiosité pour de semblables plaisirs, que se sont donnez d'autres Princes, nous ne les trouverons pas moins pueriles, & comme on dit moins innocens que ceux que nous venons de rapporter de ces Monarques Grecs & Romains. Amasis Roi d'Egypte, qui alloit du pair en ce qui étoit de l'esprit avec les sept

Ne mus-
ca qui-
dem.
Hist. Aug.
script.

Sages de la Grece, se déguisoit quelquefois, & faisoit publiquement le fou. Attalus un des premiers Rois d'Asie, s'amusoit à fonder des statues : Demetrius dont nous avons déjà tant parlé, à faire des machines de sa main ; & Denis le Jeune à fabriquer de petits chariots, des tables, & d'autres utensiles de la sorte. Les Rois des Parthes s'occupoient volontiers quand ils étoient de loisir à aigui-

*Diod. Sic.
in exer.
Const.*

ser des javelots. Antiochus Cyzicenus Roi de Syrie cherchoit sa recreation dans cet art que les Anciens nommoient Neurospastique, c'est à dire qui fait jouer des marionnettes. Et l'Histoire de Macedoine nous apprend qu'un de ses Rois nommé Æropus passoit son tems à faire des lanternes. Pour approcher plus près de nôtre siècle, le Grand Seigneur des Musulmans, selon nos precedentes observations, travaille dans son Serrail, & a parfois envoyé exposer en vente ses ouvrages dans les marchez de Constantinople. Le grand Duc de Moscovie Theodore, fils de Jean Basile, ne bougeoit des Eglises à sonner les cloches, pendant que son beau-frere Boris prenoit de

*Thuan. l.
85. hist.*

là occasion d'envahir son Etat. Nôtre Roi Henri Troisième s'enfermoit quasi de même dans son cabinet, pour y coller contre les murailles les plus excellentes enluminures

qu'il pouvoit recouvrer, au même tems que la Ligue faisoit revolter ses Provinces. Et pour finir par un aussi grand exemple qu'aucun de ceux que nous avons rapportez, le feu Roi de Suede, ce puissant fleau de la Maison d'Autriche, s'est souvent égaié dans son particulier à joüer avec ses Colonels au jeu de Colinmaillart, parmi ses plus grands triomphes. Je sai bien, que tous ceux que je viens de nommer, ne sont pas également à imiter, & qu'une partie même des choses que nous avons rapportées passeront pour des extravagances, & pour de ces inégalitez d'esprit, que les Espagnols nomment fort proprement *altibaxos*. Mais tant y a, que le tout ensemble fait voir, comme les plus grands Potentats de la terre n'ont pas toujours été sur le serieux, & qu'ils ont pris souvent plaisir à se divertir aux moindres choses, où ils étoient portez de quelque inclination. Ce qui doit être soigneusement observé dans l'institution de Monseigneur le Dauphin, qui seroit sans doute traité avec trop de rigueur, si on lui vouloit defendre ces petits jeux innocens, où ceux de sa naissance trouvent quelquefois davantage de satisfaction, & de relache, qu'aux autres, qui sont accompagnez de plus de contention d'es-

*Diog.
Laërt.
in Me-
ned. &
Hesych.*

prit. Que s'il arrivoit, qu'il se voulût adonner à quelqu'un, qu'on jugeât peu convenable à sa haute dignité, on ne lui sauroit faire une plus belle, plus courte, ni plus importante leçon, que celle du Philosophe Menedemus au jeune Antigonus, qui parloit de se trouver en je ne sai quel festin de débauche : Souvenez-vous, lui dit-il, que vous êtes fils de Roi. La condition d'un Dauphin, heritier necessaire du premier Royaume de la Chrétienté, est telle qu'on n'y peut penser sans élévation d'esprit, ni faire la moindre reflexion dessus, qu'avec un extrême mépris des choses basses. J'avoüe qu'il y a des Sardaples qui naissent dans l'écarlate, que les vers mêmes s'engendrent dans la pourpre, & qu'il y a des Teignes qu'on peut nommer Porphyrogenetes. Mais nous ne saurions rien augurer de semblable à l'égard d'un Prince, que le Ciel semble avoir accordé à nos prieres, pour nous donner une marque certaine de son amour ; & il sort d'une si excellente tige de tous côtez, que les seuls principes de la Nature pourroient le rendre vertueux, quand les soins d'une bonne education n'y contribueroient pas tout ce qu'ils feront ; & que les graces surnaturelles n'achèveroit pas de le perfectionner. Il me reste à donner

une regle generale pour toute cette sorte de jeux de pur plaisir, c'est qu'on ne s'y doit jamais porter, que pour acquérir par leur moyen, & par leur repos, une nouvelle disposition au travail, & aux choses serieuses. Aristote pose ce fondement en divers lieux de sa Morale & de sa Politique, comme le tenant d'Anarcharis, & il soutient que c'est une chose non seulement enfantine, mais encore absurde tout-a-fait, de travailler à ce qui est important afin de jouir après, parce qu'on renverse par là l'ordre raisonnable, on fait d'un accessoire le principal, & on prend pour la fin ce qui n'est qu'un moyen & un acheminement pour y parvenir. Car puisque nous sommes nez pour l'action où consiste la vertu Morale, & puisque le jeu est tellement un repos du corps & de l'esprit, que les sueurs mêmes de la danse du Dimanche rendent le païsan plus frais à la besogne du lendemain, qui ne voit que les jeux & les passe-tems ne doivent être pris que pour acquérir une nouvelle habitude à bien faire, & pour reprendre la disposition vigoureuse aux fonctions de nos charges, que le travail continuel pourroit avoir diminuée?

Voilà, MONSEIGNEUR, ce que j'avois à dire non seulement des Arts & des Sciences, mais

encore des jeux & des exercices dont j'ai cru que la jeunesse de Monseigneur le Dauphin pourroit tirer du profit. Il m'a semblé que les derniers meritoient bien d'être confiderez comme nous avons fait, & je les ai melés avec les sciences, afin de temperer en quelque façon la rigueur de celles-ci, dont les racines sont toujourns très-ameres selon le dire d'Aristote, bien que les fruits qu'elles produisent se trouvent fort doux. En effet, comme Philoxene jugeoit qu'il n'y avoit point de chair plus delicieuse au goût, que celle qui paroissoit le moins chair; ni de poisson plus friand que celui, qui tenoit le moins de la nature du poisson. On peut bien aussi établir cette maxime, qu'il ne se fait point d'étude ni plus douce, ni plus utile, que celle où l'on se porte quasi sans dessein d'étudier, & qui est melée avec quelque sorte de recreation. La navigation la plus agreable de toutes, est celle, où le vaisseau va toujourns terre à terre; & il n'y a point de promenade qui nous plaise davantage que quand nous la prenons le long du rivage de la mer. Il en est de même des choses spirituelles, & nôtre entendement ne s'occupe jamais avec plus de satisfaction & de profit aux matieres serieuses, que quand il le fait par maniere de passe-

tems, & qu'il croit être, s'il faut ainsi dire, dans les limites du jeu. Athenée assure sous *Lib. 12.* l'autorité de Theophraste, que Parrhasius ne *Ep. 543.* peignoit gueres qu'en chantant, & que cela remplissoit ses ouvrages d'une certaine gayeté qui donnoit un merveilleux contentement à la vûe. Si nous l'imitons en ceci, & que les operations de nôtre ame soient accompagnées de plaisir, outre nôtre propre avantage, ce qui en viendra paroîtra sans doute plus beau, & perdra cet air de severité qui étonne bien souvent ceux qui s'approchent des sciences. Cela vient de ce que les choses retiennent necessairement je ne sai quoi de la nature de leurs causes, de sorte que ce qui est conçu, & produit en suite avec difficulté, en a toujours quelque impression qui se fait sentir même au dehors. Quoiqu'il en soit, la plûpart des Sciences ont besoin d'être ainsi que nous disons adoucies par les divertissemens du jeu, si on les veut faire goûter à de jeunes Princes, dont le naturel est tel, qu'ils se rebutent facilement de ce qui semble être d'un travail excessif. C'est pourquoi je n'ai jamais pû approuver la reprimende, que fit Pline le Vieil à son Neveu, qui avoit donné *Lib. 3.* quelques heures à la promenade. Tu pou- *Ep. 5. ad* vois, lui dit-il, ne pas perdre ce tems de la *Marcum.*

façon. Comme si tout celui qui ne se donne pas à l'étude pouvoit être nommé tems perdu! & comme si un homme devoit être toujours attaché à un livre, ainsi qu'un esclave à la cadene! Si Pline le Jeune avoit rendu son corps plus robuste, par cette promenade, & si son esprit s'y étoit recreé de telle sorte qu'il y eût acquis de nouvelles forces pour ses operations suivantes, on ne doit pas douter qu'il n'eût beaucoup mieux employé le tems, & plus utilement, qu'on ne sauroit faire en quelque lecture que ce puisse être. Mais il y a encore quelques Sciences, qui sont manifestement si éloignées de la condition des Souverains, & de plus si austeres & si épineuses, que ce seroit se moquer d'eux de les vouloir obliger à s'y appliquer. Car comme nous appellons de certains arts fardes, parce qu'ils consomment, ou corrompent le corps dans leur exercice; j'ose dire aussi qu'il se trouve des Sciences qui chargent l'esprit, le fatiguent, & l'abaissent de telle façon, qu'on les peut en quelque sens nommer illiberales, ce qu'Aristote même avoüe au second Chapitre du huitième Livre de sa Republique. Quelle apparence y auroit-il de vouloir reduire un de ces jeunes Monarques dont nous parlons, à connoître

toutes les formes différentes d'argumentation que l'Ecole enseigne sous le titre des Modales? & que seroit-ce, si on le vouloit „assujettir à prendre les leçons d'un *Jean Harselbac*, ou de quelque autre aussi importun „que lui, qu'on dit qui employa vingt & un „an dans Vienne sur l'interpretation du premier Chapitre d'Isaïe qu'il n'avoit pas même achevé lors qu'il mourut? En verité, outre que ce seroit une chose tout-à-fait ridicule, elle auroit de plus bien de l'impertinence, & de l'injustice, supposant pour veritable *Lib. 8. de* cette maxime de Platon, Qu'il est impossible *leg.* à la nature humaine de savoir exactement bien deux sciences; ni de réussir avec perfection en deux professions. Car puisque le métier des Rois est, comme nous avons remarqué, l'un des plus importans & des plus difficiles tout ensemble qui se puisse exercer, comment pourroient-ils vaquer à tant de différentes connoissances, sans faire un notable prejudice à celle qu'ils doivent prendre du gouvernement des peuples? Et n'est-ce pas assez qu'on leur fasse comprendre ce qu'il y a d'utile à la Royauté dans les Sciences qui lui sont les plus propres, & que nous avons taché pour cela de specifier tantôt, en les distinguant des autres, qui semblent n'avoir

Sueton.
art. 40.

Τὸ τέχ-
νιον πᾶσα
γὰρ τέχ-
νη.

rien qui lui convienne; Il suffit qu'ils témoi-
gnent d'estimer celles-ci, honorant de leur
protection ceux qui excelleront en l'exercice
de chacune. Quant aux moindres discipli-
nes, on peut dire qu'il leur seroit en quelque
façon honteux d'y être fort habiles, & je ne
voi rien de si indigne dans toutes les actions
de Neron, que d'avoir voulu passer pour le
meilleur Musicien de son tems. Quelques
Mathematiciens lui avoient prédit qu'il cou-
roit fortune d'être privé de l'Empire, il prit
sujet sur cela d'apprendre à jouer de la harpe
en perfection, & il se promit qu'avec ce bel
instrument, & sa voix, il passeroit avantageu-
sement en quelque lieu & en quelque condi-
tion qu'il se trouvât, prononçant cette sen-
tence notable des Grecs, Qu'un bon artisan
trouve sa subsistence par tout le monde.
C'étoit une pensée si basse pour lui, & si fort
au dessous du rang qu'il y tenoit, qu'elle étoit
seule capable de le jeter dans le mépris, &
de lui en faire perdre la Monarchie. Il y a
même des arts de si peu de considération &
qui consistent en des subtilitez si inutiles, que
les Princes ont fort bonne grace de les igno-
rer, & ne doivent pas seulement en faire état,
ni reconnoître ceux, qui y ont mis toute leur
étude qu'avec des récompenses aussi legeres

que sont leurs Ouvrages. Un homme se présenta devant Alexandre, qui mettoit des pois chiches dans sa bouche & en soufflant il les jettoit adroitement vers une aiguille assés éloignée & les fichoit à la pointe de cette aiguille l'un après l'autre sans y manquer. Alexandre *Quintil.* récompensa son industrie en lui faisant distribuer un boisseau de ce même légume. Cet *l. 2. inst.* exemple suffit pour prescrire la regle de ce qui doit être pratiqué par tous les Souverains en de semblables rencontres. L'Histoire d'Espagne *Mariana* donne à un Alphonse Roi de Castille le surnom *lib. 9.* de main-percée, & dit que ce fut sa grande liberalité qui le lui acquit. Nous avons montré *c. 8.* ailleurs combien nous croions que cette vertu bien pratiquée pouvoit être avantageuse à ceux de sa naissance; & je soutiens ici, que si les largeesses de ce Prince étoient aussi profuses & aussi peu judicieuses que le terme de main-percée semble signifier, l'Histoire a eu tort de le louer sur cela, & de prendre pour un titre d'honneur ce qui marquoit un défaut en sa conduite. Venons maintenant du discours général des Sciences, à traiter particulièrement des trois dont j'ai promis un discours plus étendu au commencement de ce Livre; & que vôtre Eminence me permette, selon la priere que je lui ai déjà faite, de chercher

le salut d'une infinité d'hommes privez, que l'Astrologie judiciaire, la Chimie, & la Magie tiennent comme enforcelez, dans ce que j'écrirai pour l'instruction de Monseigneur le Dauphin, puisque ces trois vaines occupations d'esprit sont la plus certaine ruine des Princes, & de leurs Sujets qui s'y adonnent. L'intérêt des premiers se trouve toujours en ce qui importe si essentiellement à leurs peuples; & je sai, MONSEIGNEUR, que si vous affectionnez extrêmement ce qui peut être utile à nôtre jeune Monarque, vous n'avez pas moins de passion pour tout ce qui touche le bien public.

DE L'ASTROLOGIE IUDICIAIRE.

NOUS AVONS DIT tantôt jusques où nous pensions que les Rois devoient être instruits de ce qui dépend de l'Astronomie; & comme une legere connoissance du rapport qui se trouve entre les choses du Ciel & de la Terre, leur pouvoit être non seulement honnête, mais encore utile en beaucoup de rencontres. Il n'en est pas ainsi de l'Astrologie Judiciaire dont nous voulons à present parler. Elle est trop condamnée par toute sorte de loix divines & humaines, pour être admise en un lieu de si grand respect. Et le mal qu'elle

cause par tout où on lui donne le moindre accès est si grand, qu'on n'en peut trop défendre l'usage en general, ni trop l'éloigner du cabinet de ceux qui ne l'ont jamais si bien chassée d'une main, qu'ils ne l'aient retenue de l'autre. En effet, la vaine curiosité de l'avenir a tant de pouvoir sur nous, & elle tyrannise si fort l'esprit de ceux qui n'apprehendent que le futur, parce que le tems présent semble dépendre de leur pouvoir absolu, qu'ils n'ont souvent banni les Astrologues, qu'afin de les posséder tous seuls, & n'ont condamné la Judiciaire, que pour se réserver une connoissance, qu'ils enuioient au reste des hommes, & dont ils craignoient les conséquences. L'Histoire le dit bien précisément de Vespasien, qui fit sortir de Rome tous les Mathématiciens, comme on nommoit alors ceux qui se mêloient de prédire l'avenir par les astres, & retint néanmoins auprès de lui les plus estimez de cette profession, au rapport de Dion; Tacite assurant de même, qu'il se gouvernoit absolument par l'avis de Seleucus, l'un des plus renommez d'entre eux. Aussi peut-on bien juger de la créance que cet Empereur avoit en l'Astrologie, par le lieu de Suetone où nous lisons qu'il se moqua de son fils Domitien qui s'abstenoit de manger des

*Exer.**Const. ex**Dione.**Lib. 2.**hist.**In Domit.**art. 14.*

*Id. in
Vespas
arr. 2.
14.*

*Id. in
Domit.
arr. 10.*

potirons, comme de celui qui devoit plutôt craindre le fer que le boucon, s'il eut bien sçu sa destinée. Ce n'est pas à dire pourtant que Vespasien ne fit mine de se rire aussi bien que les autres de cette prétendue science. Car il se gaussa de ceux qui lui vouloient faire peur d'une Comete cheveluë, leur disant que si elle menaçoit quelque Souverain, ce devoit être le Roi des Parthes, qui portoit une grande perruque comme elle. Et il en renvoia d'autres qui lui montroient la nativité d'un Metius Pomposianus, comme si elle eût eu le vrai thème d'un Empereur, le creant Consul au lieu de le faire mourir, ce qu'executa depuis Domitien à cause du même horoscope. Mais c'étoit que Vespasien tachoit ainsi à couvrir son jeu, & à ne pas donner à connoître sa credulité, puisque Suetone aiant rapporté tout cela, avouë au dernier chapitre de la vie de ce Prince, qu'il étoit si persuadé des jugemens dressez sur sa geniture (ce mot est de l'art) & sur celle de ses enfans, qu'après beaucoup de conjurations contre lui, il declara un jour en plein Senat qu'on devoit tenir pour très-assuré, qu'autres que ses deux fils ne lui pouvoient succeder en l'Empire. Or pource que toutes les Histoires nous apprennent qu'il y a eu peu de Souverains qui ne se soient laissez

sez piper, aussi bien que ce Monarque, aux impostures d'un art si trompeur; Et vu qu'en ce tems même il s'en trouve qui n'y deferent peut-être pas moins qu'un Caracalla, qu'on dit avoir eu les genethliaques de tous les Grands de son Etat, sur quoi il jugeoit de leur bonne ou mauvaise volonté en son endroit, élevant les uns, & deprimant les autres, jusques à en faire mourir beaucoup sur ce malheureux fondement: J'ai cru qu'il étoit du tout nécessaire de donner des preservatifs contre une si dangereuse maladie d'esprit, & de désabuser en même tems les Princes & les peuples, qui se laissent d'autant plus aisément surprendre par les Astrologues, qu'ils font profession d'être gens fort utiles à la vie, & de qui le public ne se peut passer. Car ils se gouvernent en cela comme ceux qui feignent de vouloir secourir une place, & qui sous couleur d'y faire entrer des provisions y font couler l'ennemi. La Medecine, disent-ils, l'Agriculture, ni la Navigation ne se peuvent bien exercer sans nous; & la Religion même a besoin de nos observations pour bien regler ses principales fêtes. C'est avec de si beaux pretextes qu'ils se sont glissez par tout, & qu'il n'y a partie du vieil ni du nouveau Monde, où les erreurs de la Judiciaire n'ayent

*Exer.**Const.**P. 757.*

été mieux requës, que les plus solides sciences que nous ayons. Il ne se trouve guères de Relations des Indes Orientales, qui ne portent que les Astrologues y sont en très-grande considération par tout. Marc Polo écrivoit de son tems que la côte des Malabares, & la ville de Quinsay bien plus au Levant, en étoient pleines. Il remarquoit même qu'en la Province de Tanguth ils avoient une telle autorité, qu'on n'y bruloit point les corps des hommes de qualité, selon l'usage de ces lieux-là, sans avoir pris l'avis d'un Mathématicien, qui le donne sur l'horoscope du defunt, par une application de la Judiciaire qui seroit bien nouvelle par deçà. Le Roi de Tidor dit aux Castillans qui lui firent voir ce renommé vaisseau de la Victoire, qu'il y avoit deux ans qu'on avoit prévu par les astres leur venue. Herrera nous assure, que toutes les grandes affaires du Royaume de la Chine se résolvent sur des observations astronomiques, le Roi n'y faisant rien sans consulter son theme natal que lui dressent ceux du College Royal, à qui il est seulement permis d'étudier dans le livre du Ciel. Et il nous apprend ailleurs que les insulaires de Ternate aux Moluques pleurent aux eclipses du Soleil ou de la Lune, sur la creance qu'on leur a donnée, qu'elles doivent

*Massim.
Transl.
dans
Ramus.*

*Tom. 3.
l. 13. c. 13.*

causer la mort du Roi, ou de quelque Grand. L'Inde Occidentale n'a pas été trouvée exemte de cette sorte de superstition, puisque l'Histoire de la découverte du Perou porte, que son Roi Atabalippa appercevant une Comete, s'écria qu'il mourroit sans doute dans peu de tems quelque grand Seigneur, ce qui fut depuis interpreté de lui-même. Voilà comme quoi toute la terre est imbuë de beaucoup de fausses opinions des choses du Ciel, dont le mouvement & la lumiere peuvent bien agir sur elle comme causes universelles, mais sans rien determiner aux sujets particuliers, & sur tout à l'égard des hommes, à cause de l'indépendante liberté de leurs actions, selon que nous l'expliquerons tantôt plus précisément. Je pense qu'avant que de condamner un Art qui a tant de sectateurs, il est à propos que nous considerions un peu ce qu'ils ont accoutumé de dire en sa defense, & à leur avantage.

Outre ce que nous venons de remarquer de la grande étendue de l'Astrologie, qui montre l'estime qu'on en fait par tout, & de son usage en tant d'autres professions qui ne s'en peuvent passer; son utilité est encore toute manifeste, en ce que nous donnant à connoître les biens qui nous doivent arriver,

ellenous les fait gouter en quelque façon longtemps auparavant, & d'ailleurs nous diminuë le sentiment des maux dont nous sommes menacez, parce que c'est une maxime, que ceux qui sont prévus nous touchent beaucoup moins que les autres qui nous surprennent. C'est aussi une chose fort vraie, que la contemplation des Astres, de leur situation, de leur cours, & de l'œconomie de toutes les Spheres superieures, a cela de propre, qu'elle nous élève au dessus de nôtre humanité, & nous fait mépriser tout ce qu'il y a de bas & de trop abject dans la vie. L'Empereur Marc Antonin le reconnoit ainsi dans le septième Livre de la sienne, où il conseille pour cela qu'on jette souvent les yeux en haut, afin de faire moins d'état des choses caduques d'ici bas. Et nous lisons dans une lettre d'Epicure à Pythocle, qui contient un discours des Meteores, que ce Philosophe voluptueux estimoit grandement la Theorie des Cieux, à cause de cette affiete d'esprit, exemte de tout trouble & inébranlable, qu'elle nous donne, & qu'il nomme du mot propre d'ataraxie. Il n'y a point eu aussi d'homme savant qui n'ait mis l'Astrologie au premier rang des disciplines. Et Aristote qui passe pour le plus solide esprit de l'antiquité avouë dans ses livres du Ciel.

*Diog.
Laërt.
in Epic.*

*Lib. 2.
cap. 12.*

qu'encore que nous n'ayons que de bien petites connoissances, & de fort grands doutes des choses supérieures, on ne doit pas laisser d'en aimer la recherche, & qu'il n'est pas raisonnable d'accuser pour cela de temerité ceux qui s'y appliquent; Parce que non seulement il est utile, parlant en general, de raisonner sur les choses douteuses, selon qu'il l'enseigne dans une de ses Categories; mais de plus, comme il dit en un autre endroit que je croi avoir déjà cité, l'excellence du sujet recompense ici le defaut d'intelligence, & fait que nôtre esprit est plus ravi d'un peu de cette science celeste, que de toute celle qu'il peut acquérir en quelque autre sujet que ce soit. De même, ajoute-t-il fort à la Grecque, que nous recevons plus de contentement en touchant le bout du doigt des personnes que nous aimons passionnement, que si nous entrions en pleine jouissance de celles, que nous ne jugeons pas si dignes de nos affections. Et veritablement il arrive que cette grande distance des corps celestes, qui les rend moins comprehensibles à nos sens, augmente, au lieu de diminuer, le desir d'en acquérir la science. Cela vient de ce que nous avons naturellement plus de curiosité pour les choses éloignées que pour les autres. Car nous faisons souvent

*Cap. de
relat.*

*Lib. 1. de
part. ani.
c. 5.*

plus de cas de la moindre nouvelle des Indes, que de tout ce qui se passe ici de plus important. D'ailleurs, il semble que la Nature ne nous ait donné cette posture avantageuse, & cette élévation de tout le corps, mais principalement de la tête, que pour nous exciter à la considération de ce qui est au dessus de nous. Pythagore répondit selon ce sentiment à celui qui lui demandoit pourquoi Dieu avoit créé l'homme, que c'étoit pour contempler le Ciel & la Nature. Et Anaxagore dit de même à un autre qui doutoit s'il étoit plus avantageux de vivre que de ne vivre point, qu'il le prioit de regarder attentivement l'ordre & la beauté du Firmament, & puis qu'il se promettoit qu'on auroit de lui des doutes plus raisonnables. Si est-ce qu'il y en a qui ne jettent les yeux au Ciel que comme le bœuf & le cheval, pour user des termes de l'Empereur Julien. Beaucoup ont cru ce qu'écrivent les Poëtes, que le Soleil se plongeoit tous les soirs dans l'Océan. Et les Hurons de notre nouvelle France s'imaginent encore aujourd'hui, que la terre étant percée de part en part, le Soleil passe tous les jours par ce trou, & retourne ainsi d'une des extremités de l'hémisphère à l'autre. Ce sont des grossieretez communes à tous ceux qui

*Iambl.
protr. c. 9.*

*Arist. l.
1. Ethic.
Eudem.
c. 5.*

*Orat. 4.
de Sole.*

*Relat. de
Sagard.
c. 13.*

negligent l'Astrologie, & qui prennent trop cruëment ce vieux dire de Socrate, que les choses d'enhaut ne sont pas de nôtre portée. A la verité, quoique nôtre ame tire son origine du Ciel, il est vrai que le corps l'attache si fort à la terre, qu'elle a souvent bien de la peine à faire des operations qui se ressentent du lieu de son extraction, & qui la lui puissent faire bien remarquer. Mais comme l'eau qui couleroit toujours en bas, est capable de remonter aussi haut que sa source, si on la resserre dans des canaux; l'esprit humain peut être reporté de même vers sa premiere patrie, & retourner au Ciel, d'où il est venu, par le moyen des regles de l'Astronomie, & des préceptes qu'elle donne, qui l'élevent facilement jusqu'à cette connoissance. C'est par cette voye que tant de grands hommes de l'antiquité ont rendu leur nom immortel, & qu'il y en a encore de ce tems qui paroissent comme des Intelligences parmi le reste des hommes. Heureuses ames, qui avez surmonté tous les obstacles de vôtre humanité; pour aller prendre une si particuliere information du mouvement des Cieux, & de toutes leurs differentes routes, que Cicéron a bien osé prononcer de celui qui en est le Createur, & qui leur a donné ce pre-

*Lib. 1.
Tusc. qu.*

mier branle si bien concerté, qu'il ne devoit avoir agi en cela que d'un esprit égal au vôtre! Vous êtes ces Dedales & ces Endymions de l'ancienne Poësie, qui nous avez interprété les Loix du Ciel avec une si exacte recherche, qu'à moins d'avoir été du conseil de Dieu, & de posséder un esprit aussi vaste que toute la Nature, on ne sauroit s'imaginer, qui vous a revelé tant de merveilles. Et véritablement, nous pouvons voir dans le texte infallible, comme Salomon confesse qu'il tient immédiatement du Tout-puissant la connoissance du cours des années, & de la disposition des Etoiles. Ce seroit donc une chose bien étrange, si on rejettoit une science qui nous vient de si bon lieu; & si on ne faisoit pas une merveilleuse estime des jugemens de l'Astrologie, qu'elle fonde sur des principes de la certitude dont nous savons que sont ceux du Ciel. Car puisque les choses d'ici bas reçoivent si sensiblement les influences d'enhaut; & vu que la face de la Terre est soumise à celle du Ciel, comme parle Ptolomée dans son Centiloque; nommant ailleurs Athées, les Juifs & Iduméens, à cause qu'ils ne reconnoissoient pas les astres pour des Dieux; qui ne voit qu'en connoissant la cause on peut prédire les effets, & que

Cap. 7.
Sap.

Terre-
stres vul-
tus vultu-
bus cale-
stibus
subji-
ciuntur.

Terrab. ii.

par le signe il est aisé de prévoir les choses
 signifiées ? La Philosophie d'Aristote tient
 pour constant que rien n'arrive jusques à l'en-
 tendement qui n'ait passé par les sens. Or
 est-il que les sens comme materiels dépen-
 dent des corps superieurs, qui operent puis-
 samment sur tout ce qui est sublunaire. On
 ne sauroit donc nier que l'entendement ne
 dépende en quelque façon des Cieux ; & par
 conséquent aussi la volonté, puisque celle-ci
 ne fait rien que par la direction du premier.
 Cela est si vrai que Saint Thomas en est tombé
 d'accord, se contentant de dire que les corps
 celestes ne causent pas les actions humaines
 directement, mais seulement indirectement,
 entant qu'ils agissent sur la matiere qui com-
 pose l'organe des sens. En un autre endroit
 il avoue que les Astres produisent de certaines
 dispositions, & nous donnent des tempera-
 mens tels, que comme Ptolomée assigne la
 barbarie des Scythes au triangle Septentrio-
 nal où domine Saturne & Aquarius, ce Do-
 cteur Angelique veut de même que ceux qui
 naissent, aiant Mercure dans l'une des mai-
 sons de Saturne, se trouvent doüez d'un es-
 prit excellent. Et il attribué ailleurs la lon-
 gue ou la courte vie de l'enfant, à la force
 qu'ont les Planetes dans son horoscope. Mais

*Pr. sec.
 ult. 9.
 art. 5.*

*Lib. 3.
 contra
 Gent. c.
 86. & 92.*

*Comm. in
 2. l. Arist.
 de gen.*

*Lib. 7.
hist.*

outre les raisons & l'autorité d'une infinité de grands personnages qui ont tous fait beaucoup d'état de l'Astrologie Judiciaire, il y a tant d'expériences qui la confirment, & on peut produire tant d'exemples du succès de ses prédictions, que les plus opiniâtres contre elle en pourroient être convaincus, s'ils y apportent autant de docilité & d'attention que la chose le merite. Nous en reciterons quelques-uns dont il nous souvient, afin de montrer combien il font expès, & avec quelle évidence ils prouvent ce que nous disons. Diodore Sicilien rapporte que les Astrologues de Chaldée avoient tellement persuadé Alexandre de ne point entrer dans Babylone, à cause qu'il étoit menacé par les Astres d'y trouver ses dernières destinées, que sur leur avis il s'en étoit détourné de deux cens stades, après s'en être approché de trente. Quelques Philosophes Grecs & notamment ceux qui suivoient les principes d'Anaxagore en aiant été avertis, furent trouver ce Prince, & obtinrent de lui qu'il ne laissât pas d'aller dans Babylone, lui faisant mépriser toutes les prédictions des Chaldéens, qui réussirent néanmoins comme chacun fait. Cela me fait souvenir de ce qu'un de cette profession

nommé Jean Spirink dit au dernier Duc de Bourgogne, que s'il alloit contre les Suisses selon qu'il s'y preparoit, il y periroit. Le Duc s'enmoqua, & lui répondit conformément à cette humeur altiere dont il étoit dominé, que la fureur de son épée vaincroit facilement le cours du Ciel. Personne n'ignore quel en fut le succès. Il faut que je rapporte encore là dessus ce qu'on voit dans Connestaggio, quand il parle des preparatifs du Roi Dom Sebastien pour passer en Afrique l'an mil cinq cens soixante & dix-sept. Il dit que le neuvième de Novembre du même an, on vit en Portugal une Comete que beaucoup prirent pour un mauvais presage. Les Courtisans de ce Roi secondant son inclination l'interpretèrent au contraire pour un signe de favorable entreprise, & dirent que Dieu sembloit prononcer par cette Comete à leur Prince, *acometa*, qu'il assaillit hardiment, & qu'il n'avoit rien à craindre aiant le Ciel pour auteur de son expedition. Mais on reconnut depuis qu'ils n'avoient pas bien pris l'écriture de celui qui ôte le jugement à ceux dont il est resolu de chatier les offenses. Toute l'Histoire Greque & Romaine est pleine des evenemens prévus par les Chaldéens, ce mot étant pris par tout pour celui d'Astrologues, comme

*Liv. 1 de
la conqu.
de Port.*

*Lib. 4.
hist.*

*Lib. 6.
annal.*

Et l. 4.

ailleurs le nom d'Arabe signifie larron , & celui de Chananéen passe pour Marchand. Agathias rapporte comme les Perses se fioient tellement aux predictions des Mages qui étoient leurs Astronomes , qu'ayant été assurez par eux que la veuve d'un de leurs Rois étoit grosse d'un fils , ils ne firent nulle difficulté de couronner le ventre de cette Reine , & de proclamer Roi son Embryon, pour user des termes d'Agathias , le nommant Sapor long-tems avant qu'il vint au monde. On peut voir particulièrement dans Suetone, que Domitien ne pût jamais éviter le jour ni l'heure de la mort qu'ils lui avoient predite long-tems auparavant qu'elle arrivât : Ni empêcher que le Mathematicien Ascleterion ne fut déchiré par les chiens suivant sa prophétie, bien qu'on le fit bruler pour tâcher de le rendre menteur. Tacite apprendra aussi de quelle façon Tibere éprouva un certain Trasulle qui s'aperçût dans le theme de sa propre geniture du peril où il étoit: Comme cet Empereur étant sorti de Rome , tous les Judiciaires assurerent qu'il en étoit parti dans une telle position du Ciel, qu'il n'y devoit jamais mettre le pied ; ce qui fut cause de la mort de plusieurs personnes qui le crurent proche de sa fin , quoiqu'il vécut onze ans

depuis , sans toutefois entrer dans la ville, dont il se contenta de venir souvent jusqu'aux portes. Et comme Agrippine aiant eu avis *Et l. 14.* des mêmes Chaldéens que son fils Neron devoit bien succeder à l'Empire, mais qu'il étoit aussi pour faire mourir sa mere, répondit avec la plus prodigieuse ambition qu'on se puisse imaginer , Qu'il la tuè tant qu'il voudra, pourvû qu'il soit Empereur. Spartian écrit qu'Adrien étoit lui-même si bon *In Hadr.* Mathématicien , qu'il avoit accoutumé de noter de sa main le premier jour de Janvier ce qui lui devoit arriver le reste de l'année; mais qu'en celle où il mourut, on trouva que ses predictions n'alloient que jusques à l'heure de son trépas. Il n'est pas seul qui a prévu sa fin de la sorte. De la memoire de *Thuan. l. 23. hist.* nos peres le President Ranconnet qui se fit mourir dans la Bastille s'étoit appercu de l'infortune qui lui arriva , par la Judiciaire qu'il avoit étudiée avec Cardan. *Id. l. 96.* Dudithius manda par une lettre à l'un de ses amis qu'une eclipse de Lune prochaine devoit être le dernier terme de sa vie , comme le premier s'étoit rencontré dans une pareille eclipse; ce qui fut veritable. Et on trouva dans la pochette *Aubig. tom. 2. hist. l. 2.* du Capitaine de la Cafe , fort savant en l'Art dont nous parlons, le prognostique de sa mort

avec son epitaphe qu'il avoit dressez. Assez d'autres ont predit la bonne ou mauvaise fortune de leurs amis. Porphyre assure que lors qu'il étoit en resolution de se tuer, Plotin lût son intention dans les astres, & l'en détourna. Richard Cervin reconnut dans le genethliaque de son fils Marcel, qu'il devoit arriver aux plus hautes dignitez de l'Eglise, ce que Luc Gauric mit dans son Livre des Genitures, imprimé à Venise trois ans avant que Marcel fut Pape. Pierre Louïs Farnese, souché des Ducs de Parme, avoit été averti par son pere qu'il se gardat du quatrième des Ides de Septembre où il fut assassiné. Abdelmon More sçut d'un Astrologue, qu'encore qu'il ne fût venu que d'un Potier, il ne laisseroit pas d'être Roi aussi bien qu'Agathocles par la force de sa nativité. Le Prêtre Armenien qui retira Ismaël Sophi âgé lors de treize à quatorze ans seulement, le traita comme devant être un jour quelque puissant Prince par les regles de la Judiciaire dont il se mêloit. Elles avoient obligé long-tems auparavant le pere putatif d'Artaxares, qui rendit aux Perses l'Empire que les Parthes avoient occupé, de prêter sa femme à un Sasanus son hôte, qu'il prevoïoit devoir engendrer quelque grand Monarque. La Reine Catherine

Thuan.

l. 15. hist.

Id. l. 4.

Mariana

*l. 11. hist.
cap. 1.*

Ramus.

*rom. 2.
f. 86.*

Agathias

l. 2. hist.

Thuan.

l. 22. hist.

de Medicis voulut avoir le jugement de ce Gaurie dont nous venons de parler, qui étoit alors Mathématicien de Paul Troisième, sur le theme de son mari Henri Second ; le discours qu'elle en reçut portoit qu'il devoit être tué en duel, & d'un coup dans l'œil. Le Lantgrave de Hesse, l'un des plus entendus de son siècle en cette doctrine celeste, donna charge à Baradat de dire au Roi Henri Troisième qu'il se gardât d'une tête rasée. Et on a vû des Almanachs imprimez devant le miserable assassinat de Henri Quatrième, qui designoient sa fin en rapportant son horoscope. Enfin je veux finir le recit de ces exemples par celui, que je croi le plus considerable de tous, pource qu'il va directement contre le plus grand adversaire qu'ait jamais eu l'Astrologie. C'est le savant Jean Pic de la Mirande, qui a écrit douze Livres contre elle avec tant d'animosité. Cependant un Lucius Bellantius Siénois lui prédit, qu'il ne passeroit pas la trente-troisième année de son âge, & l'évenement montra, qu'il avoit fait sa supputation sans méconte. Que si l'on veut alleguer contre ces experiences d'autres exemples contraires de certaines predictions qui se sont trouvées fausses, il sera fort aisé d'y repliquer. Car c'est une chose très-évi-

Id. l. 96.

dente qu'il se commet beaucoup d'erreurs dans toute sorte de professions, qu'on n'impute qu'à ceux qui les ont mal exercées. La Medecine, la Jurisprudence, & même la Theologie, ne laissent pas d'être estimées, encore qu'il y ait des charlatans, des chicaniers, & des heretiques qui semblent les diffamer. Et s'il falloit condamner les choses à cause des abus qui s'y commettent, les meilleures se trouveroient à rejeter, les yvrognes feroient arracher la vigne, & les diables nous mettroient en défiance des Anges de lumiere. C'est à mon avis en substance ce que les Astrologues disent de plus specieux pour autoriser leur métier, il est tems de venir à la réponse.

Encore qu'on confonde souvent l'Astronomie & l'Astrologie, je commencerai néanmoins par la distinction que met l'Ecole entre l'une & l'autre, la premiere étant une science qui rend raison autant que faire se peut de la grandeur & du mouvement des Cieux, & des Planetes; & la seconde une discipline qui s'attache particulièrement aux effets de ces corps superieurs sur les choses d'ici bas. Or il ne faut point douter, que toutes les loüanges que nous avons rapportées des Anciens, ne regardent principalement celle-là,

là, & que les Astronomes ne soient ces grands
 Législateurs du Ciel, qui ont mérité que leur
 nom y demeurât gravé des mêmes caractères,
 dont ils y ont tracé tant de belles figures.
 Ce n'est pas à dire pourtant que l'Astrologie
 ne puisse recevoir aucune sorte de recommandation;
 elle a des parties très-utiles à beaucoup de professions,
 ainsi que nous avons dit; & lors qu'elle se contente de considérer le Ciel
 comme une cause universelle, donnant ses jugemens généraux des tems, des saisons, &
 des dispositions que reçoit toute la matière, sans rien déterminer de particulier, ni de nécessaire,
 sur tout aux sujets qui ont la liberté d'agir comme il leur plaît, elle ne peut certes être trop estimée.
 Mais quand elle se vante de prédire les choses singulières & contingentes; de juger des destinées des Etats aussi bien que des Religions;
 & d'annoncer aux hommes qui sont assez simples pour l'écouter, la bonne ou mauvaise fortune qui leur doit arriver;
 c'est alors qu'on la doit rejeter comme un art plein d'imposture, lui faire la guerre comme à une impie, & montrer, ce que nous allons tâcher de faire,
 que les raisons qui la condamnent sont aussi solides, que celles qui leur sont opposées se trouveront légères ou tout-à-fait de nulle considération. Et véritablement,

il n'y auroit point d'apparence d'interpreter en faveur de l'Astrologie Judiciaire, ce que ces grands hommes de l'antiquité ont prononcé de glorieux touchant la science des Cieux, puisqu'ils n'ont jamais parlé de cette vaine connoissance dans toutes leurs œuvres, & que le seul nom de la Judiciaire n'y sauroit être remarqué. Platon auroit eu souvent occasion d'en traiter, s'il en eut fait quelque état, & notamment dans son Timée, où il explique tout ce qui est de la Nature. Aristote seroit inexcusable de n'en avoir pas prononcé le moindre mot, dans tant de Problemes où il y a une si grande quantité de questions des Mathematiques; dans sa Morale, où il discourtoit des prosperitez ou aduersitez qui dépendent de la Fortune; & principalement dans ses Livres du Ciel, & des Meteores, où il faloit par necessité qu'il en dit son sentiment; s'il eût cru quelle eût mérité quelque rang parmi les sciences. Et pour ne rien rapporter des autres interpretes Grecs de ce Philosophe, Alexandre Aphrodisien ne seroit-il pas bien impertinent, d'avoir écrit un Livre du Destin, dédié à l'Empereur Severe, sans faire la moindre mention de la Judiciaire, si elle est capable de nous reveler nos destinées comme le pretendent ceux qui se mêlent de la de-

fendre. Entre les Arabes mêmes il n'y a eu que les plus ignorans, comme un Abenragel, & un Aboasares qui se soient arrêtez à ses predictions. Car pour Averroës & Avicenne, non contens de s'en moquer, ils les ont condamnées en beaucoup de lieux. Ce n'est donc pas pour l'Astrologie Judiciaire que tant de beaux éloges ont été dressez, & tant s'en faut que Marc Antonin ait voulu parler d'elle en cet endroit, où il conseille d'élever parfois son esprit à la consideration du cours des Astres, que dès le commencement de sa vie il remarque, comme par l'avis de son Precepteur Rusticus, il s'étoit abstenu d'y étudier; Quant à Cicéron, il ne faut que voir son second Livre de la Divination, pour savoir au vrai ce qu'il pensoit de la doctrine des Chaldéens. Il les nomme des monstres d'hommes, qui ont des rêveries si étranges, qu'elles ne doivent être distinguées de la folie que par le nom seulement. Il assure que ce sont des imposteurs quand ils se vantent de posséder des observations faites en Babylone de quatre cens soixante & dix mille ans. Et il se moque d'un L. Tarutius Firmanus grand disciple des Chaldéens, qui dressa une nativité de la ville de Rome, comme l'on fait celle des hommes, & cela, comme nous l'apprend Plutar-

*In vita
Rom.*

que, sur un memoire que lui fournit Marc Varron de la vie & des mœurs de Romulus, d'où il se persuadoit d'avoir facilement reconnu l'heure de la fondation de cette ville. Ce seroit aussi une chose bien ridicule de vouloir établir la Judiciaire par l'autorité de Salomon, vu que la sainte Ecriture est pleine d'une infinité de passages, rapportez par tous ceux qui ont écrit sur ce sujet, qui la condamnent très-expressément. Les Peres, les Canons de l'Eglise, les Conciles ont tous fulminé contre elle. Et celui de Trente, avec la Bulle de Sixte Cinquième, prononcent si formellement anatheme sur ceux qui s'y adonnent, qu'il leur est plus aisé d'en rejeter les textes, que de leur donner quelque favorable interpretation. Mais ne nous contentons pas de les confondre par là, & puisqu'ils veulent combattre par raisons, montrons la nullité de celles dont ils se servent, avant que de proposer les autres qui détruisent tout-à-fait ce miserable métier. Il me semble que deux ou trois syllogismes, & une induction prise des experiences, comprennent tout ce qui a été dit en sa faveur.

La première instance se fonde sur ce que les choses d'en haut sont manifestement la cause de ce qui se fait ici bas. Or est-il que la connoissance des causes donne tellement celle

des effets, qu'en bonne Philosophie on ne fait rien de bien que ce que l'on connoit par sa cause. Par consequent celui qui possedera la science du Ciel, comme fait l'Astrologue, connoîtra les effets de ce qui se passe en terre dans leur cause; d'où il s'ensuit qu'il les pourra predire avec certitude. Il est aisé de répondre à cela, en considerant la nature & les genres differens des causes, dont les unes sont generales, les autres particulieres, les unes éloignées, les autres prochaines, & les unes necessaires, les autres accidentelles. Car puisque le Ciel ne peut être pris que pour une cause universelle & éloignée, on ne peut pas dire qu'il nous fera prévoir avec assurance des effets singuliers, qui dépendent d'autres causes plus prochaines, & souvent fortuites; attendu que par la doctrine de l'Ecole on ne doit jamais attribuer précisément un effet particulier qu'à sa cause particuliere, ni un effet universel qu'à une cause universelle. Ce qui fait voir que tout ce qu'on peut obtenir de ce premier raisonnement, c'est, que si on connoissoit bien cette cause universelle du Ciel, on pourroit predire par son moyen les effets universels & de sa nature, comme sont les differentes saisons de l'année, les eclipses, & même les Cometes, si tant est que l'art des Chal-

*Lib. 2.
& l. 15.*

déens se soit étendu jusques là, comme l'assure Diodore Sicilien en deux lieux differens de son Histoire. Mais à l'égard des choses singulieres qui sont infinies, & qui dépendent de plusieurs causes qui concourent en leur production, c'est s'abuser lourdement de croire que nous en puissions lire l'éuenement dans les Cieux. Cela sera prouvé, & se comprendra encore mieux par ce que nous dirons en suite.

L'argument pris des principes Peripatetiques procede de la sorte. L'esprit n'agit que par les sens. Les sens comme corporels dépendent des astres. L'esprit en dépendra donc aussi quant à ses operations. Et par consequent la science de l'Astrologie s'étendra sur les operations de l'entendement, & de la volonté, qui sont des parties de l'esprit; si bien que les jugemens de la Judiciaire, en ce qui touche même les actions humaines, auront un fondement raisonnable, tant s'en faut qu'ils puissent être convaincus de temerité. Tout cela se resout par la consideration des agens libres tels que nous sommes, qui cesserions de l'être si nous pouvions être forcez dans le libre arbitre, que Dieu nous a donné, d'où procede toute la bonté ou la malice morale de nos actions. Le Ciel peut bien donner de certaines dispositions à la matiere, qui nous

inclineront au bien ou au mal, selon la doctrine de saint Thomas: Mais toutes ses influences ne nous sauroient forcer à quoique ce soit, n'ayant autre pouvoir sur nous que de nous émouvoir simplement. Et par conséquent la plus parfaite science des Cieux qu'on se puisse imaginer, dont nous sommes fort éloignez, n'est pas capable de prévoir la moindre des actions qui dépendent de nôtre volonté. Ce qui fait voir que puisque la science selon les Philosophes n'est que des choses nécessaires, la Judiciaire qui se mêle de traiter des contingentes; n'est pas une science, mais une pure imposture.

Quant à l'induction qui se forme sur l'expérience de tant de predictions Astrologiques qui se sont trouvées veritables, il me semble qu'il suffiroit pour la refuter de répondre avec Phavorinus, que ce que la temerité & l'artifice de ces dresseurs d'horoscopes leur fait dire avec succès, n'est pas la milliême partie de ce qu'ils prononcent tous les jours fausement, dont nous donnerons tantôt assez de connoissance dans les exemples d'une induction contraire. Cependant afin de montrer, que ceux mêmes qui ont été proposez pour établir la Judiciaire, recevraient assez d'autres réponses si on s'y vouloit arrêter, examinons-

en trois ou quatre des principaux, qui serviront à faire reconnoître la vanité des autres.

L'autorité de Tacite est si grande, que nous ne saurions rien choisir de plus considerable que ce qui est écrit par cet Historien. Voici comme il rapporte le fait du Mathématicien Trasulle qui a fait tant d'impression sur de certains esprits. Tibère, dit-il, étant de loisir dans Rhodes voulut satisfaire sa curiosité touchant l'Astrologie Judiciaire. Pour cet effet desirant éprouver la suffisance de ceux qui en faisoient profession, il se servit d'un lieu de sa maison fort haut, élevé sur des rochers exposez à la mer, & où on ne pouvoit monter que par des precipices qui donnoient de l'apprehension. C'est en cet endroit où il faisoit venir ceux qui se méloient de prédire l'avenir, & ils y étoient conduits par un de ses Libertins en qui il se fioit, homme aussi puissant de corps; qu'ignorant de l'esprit. Que si Tibère reconnoissoit que celui à qui il avoit fait ses propositions n'étoit qu'un fourbe, & qu'il ne lui avoit répondu que trompeusement, comme c'est l'ordinaire de telles personnes, son conducteur ne manquoit pas, aiant reçu le signal, de le précipiter dans la mer au retour, de peur qu'il n'allât reveler ce dont il avoit été interrogé.

Trafulle donc, fort favant en la science des Chaldéens, aiant été mené comme les autres dans ce lieu écarté, assura Tibere qu'il seroit Empereur, & lui revela beaucoup de choses qui regardoient le futur. Sur cela Tibere lui va demander s'il savoît bien aussi ses propres destinées, & qu'il regardat sur son theme ce qui lui devoit arriver. Trafulle le dresse sur l'heure, s'étonne en suite, pâlit, & plus il considere l'heure presente sur sa nativité, plus il témoigne de terreur jusques à s'écrier qu'il étoit menacé par les Astres du dernier instant de sa vie. Tibere ravi d'aise & d'admiration l'assure & l'embrassant, & le tint depuis pour un Oracle le mettant au rang de ses plus intimes amis. Or sans parler de ce que tout ce discours sent son conte fait à plaisir; n'y aiant gueres d'apparence que beaucoup d'hommes pussent être ainsi jettez dans la mer sans que cela fut sçu & reprimé par la Justice, qui en eût au moins informé Auguste; Je dis que quand le fait seroit veritable, il ne faudroit pas trouver fort étrange que Trafulle qui avoit consideré l'assiette du lieu où il étoit, & les mauvais pas où il falloit retourner, entrât en quelque soupçon sur la demande de Tibere. Il n'y a gueres de personnes si grossieres à qui il n'en fut arrivé autant.

L'air du visage de Tibere, celui du conducteur, & peut-être quelque signal donné en même tems, mirent sans doute le pauvre Mathématicien en doute de sa vie. C'est ce qui lui fit jouer le jeu qui lui réussit, feignant d'appercevoir dans le Ciel le peril où il étoit, & dont il se tira par la dexterité de son esprit. Car y a-t-il rien d'ailleurs de plus impertinent, que de croire qu'un homme puisse, selon la narration de Tacite, dresser son horoscope en un instant, faire ses jugemens, & reconnoître si au juste ce dont il étoit menacé sur l'heure? S'il avoit travaillé autrefois à sa nativité, & vrai semblablement tout à loisir, il devoit avoir prévu tout ce qui se presentoit alors. Que si c'étoit la première fois, comme il faut presupposer de nécessité, pour ne se point étonner de son étonnement, en ce cas là il ne reste nulle apparence qu'il ait pû faire si subitement toutes les opérations nécessaires, pour entrer en une connoissance si précise du hazard qu'il couroit. On pourroit tirer beaucoup d'autres conjectures contre la vrai-semblance de cette histoire, que nous laisserons faire à ceux qui se donneront le tems de la lire avec attention, pour passer aux autres exemples qui sont encore moins croiables que celui-ci; Après avoir observé

que Dion Cassius, tout credule qu'il est, s'empêche bien d'en parler dans son cinquante-cinquième Livre comme a fait Tacite; Et que dans son cinquante-septième il reconnoit que Tibere fit enfin mourir cet Astrologue, aiant reconnu que toute sa science étoit fondée sur la Magie; ce qui montre assez le peu d'état qu'on doit faire de semblables relations. Ajoutez à cela que Trasulle avoit assuré Tibere qu'il vivroit dix ans plus qu'il ne fit, quoique Dion l'attribuë à finesse plutôt qu'à méconce.

Y eut-il jamais une pareille rêverie à celle de Porphyre, quand il a osé écrire que Plotin le détournâ du mauvais dessein qu'il avoit, en aiant pris connoissance dans le Livre du Ciel? Je sai bien que les Rabbins se sont imaginez qu'il étoit plein de caracteres. Mais outre qu'on n'a jamais pû convenir s'ils étoient Hebraïques, Egyptiens, ou Arabiques, qu'on me nomme quelque Auteur d'esprit raffiné, qui se soit vanté d'entendre cette écriture. A la vérité, Postel a écrit hardiment qu'il avoit lû là haut en caracteres d'Esdras, quoique confusément, & comme il parle implicitement, tout ce que contient la Nature. Aussi suffit-il de répondre que ce sont

des visions de Postel, & de Rabins, qui se sont repûs de viandes si creusées, que leur cervelle ne s'en est pas mieux portée. En effet, les Grecs ni les Latins, dans la plus grande licence de leur Poësie, n'ont rien dit de si extravagant. Et quand ils ont interprété la lyre d'Orphée du Ciel, des Etoiles fixes qui avoit les sept Planetes comme sept cordes, dont les divers mouvemens rendoient cette agreable melodie, que les Philosophes, & principalement les Pythagoriciens, ont fait profession d'entendre, ils n'ont rien avancé qui ne pût être favorablement interprété. Je demanderois volontiers à ceux qui se fondent sur ce Rabinage, pour qui est fait ce bel Abecé des Cieux, puisque ce n'est pas le fait des hommes d'y apprendre à lire, ni de connoître les tems & les momens de l'avenir, que Dieu, selon le texte de nos Evangiles, a particulièrement reservez à sa connoissance. Qu'ils me content quelque Juif, ou quelque Arabe, qui après avoir étudié dans cet admirable Livre, nous ait donné une piece qui vaille le moindre traité de nos Philosophes. Mais c'est trop s'arrêter à une chose vaine, pour interpreter ce pas-

sage de Porphyre, qui est en effet plus digne de mocquerie que de discussion. Il suffit de nier avec raison ce qui est dit effrontément, & sans preuve, par un Auteur suspect comme celui-là.

Le pere du Pape Marcel qui ne voulut pas consentir au mariage de son fils, à cause que son horoscope lui promettoit de grandes dignitez Ecclesiastiques, ne fit rien en cela que ce que les Italiens pratiquent tous les jours en un país où quasi tous les avantages de la vie se trouvent dans le celibat. Je ne veux pas dire qu'il n'y ait eu d'abondant quelque aphorisme de la Judiciaire qui l'obligea d'en user ainsi, & qui se trouva veritable dans l'évenement; car il ne se peut faire que le hazard n'en fasse réussir quelques-uns, qui se rencontreroient faux neanmoins dans une autre application. Pour ce qui est de la prediction de Gauric faite avant le Pontificat de Marcel, peu de personnes ignorent qu'il n'y a point de Cardinaux dans Rome à qui la succession de saint Pierre n'ait été promise par quelques Astrologues, s'ils les ont voulu écouter. De sorte que ce n'est pas merveille si ceux qui y arrivent trouvent l'accomplissement de l'une de ces propheties. Mais c'est bien une chose étrange, qu'on ne remarque

que cette seule verité, entre mille menfonges fortis de même endroit, & qu'on ne laiffe pas de vouloir faire passer indifféremment pour Oracles tout ce qui vient d'un lieu fi trompeur.

L'Histoire des Rois Abdelmon, Ifmaël, & Artaxares, n'étonnera pas ceux qui favent, que la vie de tous les grands hommes n'a guéres été écrite qu'avec de femblables embelliffemens, qui n'ont jamais paffé que pour fabuleux.

J'ajouterai expès ce que nous avons dit du Landgrave de Hefle entre les exemples propofez, afin qu'on confidere combien il importe de les examiner dans toutes leurs circonftances, à faute dequoi l'on en tire fouvent de fauffes inductions. L'Histoire porte que ce Prince Allemand chargea un Gentilhomme François d'avertir de fa part le Roi Henri Troifième, qu'il fe prit garde d'une tête rafée. Or l'Historien qui conte cela ajoute fort judicieufement, que la grande prudence du Landgrave, qui jugeoit naturellement très-bien des affaires du monde, lui put faire donner cet avis, ou qu'il y fut porté par la connoiffance des Afres, pource qu'il entendoit parfaitement la Judiciaire. Par là vous voyez qu'on ne

Sive innatâ prudentiâ, five ex aſtrorum ſcientia quam percallabat.

Thuan.
loco cit.

peut pas dire déterminément que ç'ait été un effet de cette science, & que les Astrologues ont tort quand ils prennent ainsi les choses douteuses pour certaines, comme ils le font quasi toujours lors qu'elles sont à leur avantage. Il y a beaucoup de choses rapportées par les meilleurs Historiens, comme de vaines créances qui ne peuvent jamais passer pour véritables. Les bœufs & les arbres ont parlé dans Tite-Live; l'eau des rivières s'y voit convertie en sang; l'air & le Ciel y paroissent pleins de spectres; & plusieurs animaux, outre les hommes, y changent d'espece. Ce n'est pas à dire pourtant qu'il ait eu intention de faire croire ce dont il n'étoit pas lui-même persuadé. Au contraire il debite tous ces prodiges de telle sorte, qu'on voit bien, qu'il n'a eu autre but que de faire comprendre de quelles erreurs le peuple étoit alors imbu, les loix de l'Histoire l'obligeant à cela. Celle de ce tems devoit donc aussi représenter ce qu'on avoit pensé de l'avis du Landgrave, & comme beaucoup de personnes avoient pris son conseil pour un effet de l'Astrologie dont il faisoit profession. Mais il ne s'ensuit pas néanmoins qu'on puisse fonder là dessus des preuves de sa certitude, ni qu'un doute doive être reçu pour une vérité historique.

Pour ce qui touche la mort prédite à Jean Pic de la Mirande, dont l'on fait le plus considerable exemple qui se puisse rapporter de la certitude des predictions Astrologiques; il ne se peut mieux refuter que par ce qu'en a écrit Jean François son neveu, qui dit expressement, que son oncle mourut comme il achevoit sa trente-deuxième année, ce qui rend ridicule la conjecture de Bellantius. Elle étoit fondée sans doute sur la complexion bilieuse de ce grand personnage, qui avoit fait assurer à d'autres Astrologues, qu'il finiroit sa vie âgé de trente-six ans. Passons maintenant aux argumens qui montrent la nullité de la Judiciaire, & les exposons le plus succinctement qu'il nous sera possible, tant pour accourcir nôtre ouvrage, qu'afin de les rendre plus penetrans, & plus faciles à retenir.

Si nous voulions coucher ici toutes les instances qu'on forme contre les Astrologues, il ne faudroit pas moins faire que de transcrire les douze Livres où ce savant Pic, de la Mirande les a si fortement persecutez, y ajoûtant ce que quelques autres ont fait depuis lui. Au lieu de cela, & sans penetrer si avant, je me contenterai d'apporter de certains raisonnemens, qui me semblent non seulement les plus pressans, mais encore les plus sensibles, & ce

& ce me semble les plus aisez à comprendre par ceux même qui n'ont pas fait une fort profonde étude en cette partie des Mathématiques dont il est question.

En matiere de sciences réelles & véritables, la contrariété détruit la discipline. Or est-il qu'on ne voit rien de si différent que les principes que se sont donnez les Astrologues chacun à sa fantaisie, ni de si contraire que leurs axiomes. Il n'y a donc point d'apparence de mettre l'Astrologie au nombre des Sciences solides, ni de s'en promettre rien de certain. La seconde proposition est rendue évidente par beaucoup de preuves; en voici quelques-unes.

Ceux de cette profession n'ont encore pû convenir du calcul qu'il falloit suivre, ni s'accorder sur les tables dont il valoit mieux user. Les uns approuvent les Pruthéniques, les autres celles d'Alphonse. Quelques-uns sont pour celles de Blanchin, d'autres leur preferent celles de Royaumont. Et néanmoins la supputation des unes est fort différente de celle des autres; Mercure direct en celles-ci, est retrograde en celles-là; & il s'y trouve encore d'autres diversitez, qui font bien voir qu'elles n'ont aucun fondement raisonnable, &

que les erreurs y font en plus grand nombre, que les étoiles errantes.

Les Hebreux font les figures du Ciel fort difsemblables à celles des Grecs, & des Latins; & fur tout n'en representent jamais d'humaines, en quoi ils croient fatisfaire à la Loi de Moysé. Les Egyptiens & les Arabes ont eu leurs caracteres celestes à part. Les Chaldéens n'avoient qu'onze signes dans le Zodiaque, on en a fait deux du Scorpion, en y ajoutant la Balance; Ils ne les faisoient pas aussi du même espace que leur donnoient les Egyptiens. La Sphere Barbarique, dit Firmicus, est bien differente de la Grecque, & de la Romaine. L'Indienne, la Perfique, & la Tartarique, ne sont pas moins difsemblables. Et les constellations des Chinois sont encore plus éloignées des communes, outre que le Pere Trigault assure qu'ils en ont cinq cens plus que nous. Si est-ce qu'ils se croient les plus grands Judiciaires du monde, comme remarque ce Pere, bien que la chose étant ainsi, ils doivent avoir des axiomes très-differens de ceux dont on se sert par deçà.

Le sexe des Astres n'a pû être encore déterminé. Alcabice, par exemple, & Albumasar font Mercure mâle. Il est souvent femelle à Ptolomée, qui le considere comme

un Androgyné au fixième Livre de son Quadripartit. Et depuis que Tiresias eut mis le premier cette difference de sexe entre les Planetes, d'où les Poètes ont pris sujet de dire qu'il avoit l'une & l'autre nature, on n'a pû mettre d'accord les Astrologues sur ce sujet ; ce qui montre bien qu'ils ne conviennent pas de leurs influences.

*Lucian.
tract. de
Astrol.*

Les Fourriers d'une armée ne font pas tant de bruit qu'eux, quand il est question d'assigner les logis à leurs Signes. De là vient que les Trigones ou Triplicites, qui sont Orientales aux Arabes, sont quasi Occidentales à Ptolomée, ou tirant vers le Septentrion, & ainsi des autres. D'où l'on peut juger de leur doctrine, puisqu'elle regle les plus grands effets des Astres par les aspects de ces Triplicites.

Ils ont établi leurs douze maisons à cause de l'intersection de l'Horison & du Meridien, qui coupent l'Equinoctial en douze parties égales. Mais leur Architecture est bien différente, car outre qu'il y en a qui font ces maisons d'espaces inégaux, les uns les prennent par un bout, & les autres tout au rebours. Ceux qui mettent la premiere partie à l'Orient, l'ont nommée par excellence l'Horoscope, comme aiant le plus d'action sur ceux

qui naissent. D'autres prétendent que par cette raison l'Horoscope devoit être mis au haut du Ciel, d'où les influences viennent perpendiculairement, & d'un lieu plus proche de l'enfant que n'est l'Orient, qui n'envoie ses raïons qu'obliquement, & par une ligne plus éloignée.

Ils ont trois moïens qu'ils appellent de correction, par lesquels ils rectifient & ajustent les nativitez. Le premier s'appelle la balance d'Hermes, le second l'Animodar de Ptolomée, & le troisiéme se pratique par la conference des principaux accidens qui se remarquent dans la vie de l'enfant. Mais outre que ces trois examen ne s'accordent pas souvent ensemble, ils ont encore cet inconvenient, qui montre leur fausseté, que le tems estimé, qu'ils appellent de la Geniture, se trouve ordinairement très-éloigné du tems corrigé. Ceux qui les pratiqueront seront toujourns contrains de l'avouer.

Ce qui fait bien voir que toutes leurs regles sont Lesbiennes & trompeuses, c'est que comme elles ne vous conduisent jamais avec certitude vers une verité future; aussi quand il est question de les appliquer sur le tems passé, elles se ployent si facilement à tout ce qu'on veut, qu'il n'y a rien alors, ce semble,

de plus expès que les Canons de la Judiciaire. Cardan, Gauric & Tichon, se sont tous donné le dementi sur l'heure de la nativité de Luther. Et néanmoins, bien que les deux premiers ayent travaillé sur des figures différentes de jour, & même d'année, ils ont également trouvé leur comte, & accommodé les accidens de sa vie à des themes contraires & supposez, par le moien de leurs beaux axiomes, à qui on fait dire, comme aux cloches, tout ce qu'on veut. Je puis dire ici avec verité, que des plus entendus de nôtre tems en cette science, & que j'ai connus familièrement, m'ayant voulu obliger de leur travail sans que je les en requisse; ils ont fait merveilles sur le passé de ma vie, qui ne leur étoit guères moins connue qu'à moi; mais à l'égard de l'avenir dont ils parloient alors, & qui est coulé depuis, à peine ont-ils rencontre en l'une de cent predictions, qui se sont trouvées aussi fausses, que les aphorismes dont ils les appuioient, étoient sans fondement.

Voilà des preuves suffisantes de la vanité & de l'incertitude de leurs principes, qui n'ont garde d'être vrais dans la science, quand ils sont faux dans la nature, si ce n'est que le hazard le veuille de la sorte. Car il se peut faire

quelquefois, qu'on arrive casuellement à la vérité par le mensonge, comme on dit, que dans la Logique on peut tirer une conclusion véritable de deux fausses propositions, parce que la forme syllogistique, comme parle l'Ecole, le permet ainsi. Passons à d'autres instances.

La Judiciaire n'est fondée que sur les expériences. Or est-il que les Etoiles & les Planetes n'ont jamais eu deux fois une même disposition entre elles, puisque la grande révolution celeste ne s'acheve qu'en trente-six mille ans, ou même selon quelques-uns en quarante neuf mille pour ne rien dire des supputations de Copernic. Par conséquent les Astrologues n'ont pû faire deux expériences semblables depuis la creation du Monde, qui n'est pas si vieil de beaucoup. Cet argument a été trouvé si fort par Iunctin, l'un des plus grands Afferteurs de la Judiciaire, qu'il a été contraint de recourir à la science infuse de nôtre premier pere. Elle n'empêche pas pourtant, que les expériences dont se vantent les faiseurs de nativitez, ne demeurent ridicules; outre une infinité de réponses que reçoit cette solution qui changeroit leurs maximes en des articles de Foi, puisqu'elles nous seroient venues du Ciel, ce qui est bien éloigné de leur creance.

Les jugemens de la Judiciaire ne peuvent subsister, si les hypothèses du Ciel qui les soutiennent ne sont veritables. Or est-il que les Chaldéens, les Arabes & les Egyptiens se trouvent avoir failli en leurs supputations, comme ceux qui n'étoient pas encore arrivez à une assez exacte connoissance de ce qui est si éloigné de nos sens, & pour parler en termes de l'Art, à cause de l'incommensurabilité des Cieux. Leurs axiomes donc, desquels nous nous servons encore aujourd'hui, étant faux & pleins d'erreur, il ne se peut faire que toutes les predictions de la Judiciaire qui se font par leur moyen, ne reüssissent encore plus erronnées.

Outre les fautes des premiers Astrologues, il y a encore de si notables changemens depuis leur tems en la disposition des Cieux, que c'est une moquerie de penser juger de leur influence par des regles qui supposoient une égalité de mouvement, qu'on a reconnu depuis n'être pas veritable. L'Etoile du Nort, la dernière de celles qui forment la queue de la petite Ourse, étoit distante de douze degrez des Poles du Monde du tems d'Hipparche, qui a precedé d'un peu plus d'un Siecle celui de JESUS-CHRIST. Elle n'en est à present éloignée que de quatre degrez, de sorte qu'el-

le s'appelle plus proprement Etoile Polaire qu'elle ne fit jamais. La precession des Equinoxes fait voir, que tous les signes du Zodiaque ont quasi pris la place successivement les uns des autres. L'apogée du Soleil se trouvoit du tems de Ptolomée, au cinquième degré & trente minutes des Gemeaux, qui n'est à cette heure qu'au sixième de l'Ecrevisse selon Tychon, au second selon Alphonse, & dans l'onzième selon Copernic. Le centre du Ciel de ce grand lumineux, étoit distant de celui de la Terre de vingt-quatre de ses diamètres du même tems de Ptolomée, il ne l'est en nos jours que de dix-huit, ou de fort peu davantage. Kepler a découvert par les observations de Mars comparées au mouvement du Soleil, qu'il falloit par nécessité que le Ciel de ce dernier, ou le cercle de la revolution annuelle, n'eut l'excentricité que de la moitié de ce que les anciens, & même les modernes, lui donnoient; une partie de l'inégalité de son mouvement venant de la réelle hâtivité, & du véritable retardement qui se fait en certaines parties de ce cercle. On peut juger par ces differences de position, s'il est possible que les influences soient uniformes; si elles doivent réussir les mêmes à present qu'elles étoient autrefois; & si de semblables aphorismes peu-

vent servir en des systêmes qui ont si peu de rapport.

Quand les observations faites par les anciens auroient été justes, & que rien ne seroit changé depuis leur siècle, encore peut-on dire qu'elles n'étoient pas suffisantes, ni assez étenduës. Car ils ne faisoient nul état, hors de leurs mille vingt & deux Etoiles, divisées en quarante-huit asterismes ou constellations, d'une infinité d'autres Etoiles fixes de la même huitième sphere, qu'ils nommoient tantôt informes, & tantôt nebuleuses. Comme si Dieu & la Nature qui ne font rien en vain, & qui ont voulu que la moindre herbe de nos prez guerit souvent les maux les plus déplorez, pouvoient être accusez d'avoir créé quelques uns de ces corps celestes pour être inutiles. De plus, nous avons beaucoup d'Etoiles que les voyages de long cours vers le Midi ont fait découvrir, & qui n'avoient jamais été vuës de ceux de qui nous tenons l'Astrologie, puis que le Canobus étoit la plus meridionale de toutes celles que Ptolomée pouvoit observer d'Alexandrie. Les Planetes découvertes depuis peu, comme les Barbonniennes, & les Medicées, ne sont pas aussi sans influences. On a même reconnu dans le Soleil des tâches, ou macules, qui le rendent plus obscur quand

elles s'y trouvent, & dont il y en a qui doivent être plus grandes que le corps de la Lune; comme aussi des facules, ou flambeaux, qui l'accompagnent quelquefois, & qui augmentent sa lumière, n'étant pas moindres que toute la Terre. Or qui peut douter que toutes ces connoissances n'importent merveilleusement aux jugemens qui se font des choses du Ciel? Et partant que les maximes des anciens ne soient fort defectueuses, sur lesquelles néanmoins nos Astrologues fondent encore tous les jours leurs predictions.

Il y a si peu de commerce entre le Ciel & nous, que supposant même que l'Astrologie fût une science réelle, considérée en elle-même, c'est à dire, que les influences des Cieux pussent véritablement sur nous tout ce que les plus grands partisans de la Judiciaire leur attribuent, je nie néanmoins, qu'à nôtre égard elle doive passer pour telle. Nous ne savons pas seulement, de science humaine, si c'est le Ciel ou la Terre qui possède le centre du monde; & si ce n'est point nous qui faisons en vingt-quatre heures un bien moindre tour que celui qu'on attribué ordinairement à ce grand lumineux. N'y en a-t-il pas qui doutent encore de la pluralité des mondes de Democrite, & des intermondes d'Epicure? La terre An-

μετακό-
σμια.
Diog.
Laërt.
in Epic.

tichthone de Pythagore opposée à celle-ci, & qui faisoit l'une de ses neuf Muses, est peut-être plus ignorée que réfutée. Et ceux qui considèrent le Ciel comme un Ocean, qui a *Malchus* des Iles que nous nommons des Etoiles, pen- *in vita* sent pouvoir faire revivre l'opinion des pre- *Pytha.* miers Philosophes de la Grece. Ajoûtez à ces *Marc.* doutes de l'esprit la tromperie de nos sens, *Pal. in lib.* avec la fausseté des instrumens, dont nous nous servons aux operations celestes, & vous serez contraint d'avouër qu'il n'y a que les Intelligences qui possèdent cette science, s'il y en a, la capacité des hommes ne s'étendant pas jusques-là.

Mais quelle apparence y a t-il, d'attribuer au Ciel seulement tous les evenemens de la vie des hommes, s'il n'est pas seul la cause de leur être? Aristote a prononcé que le Soleil & l'homme en produisoient un autre, & nous admettons encore beaucoup d'autres causes subalternes en cela, outre la premiere qui est Dieu. Pourquoi donc n'y aura-t-il que le Ciel qui soit cause de tout ce qui arrive aux hommes? Et s'il y a plusieurs autres causes qui cooperent avec lui en ce qui est de nôtre bonne ou mauvaise fortune, comment se pourroit-il faire que la seule connoissance des Astres nous donnât celle que disent

les Judiciaires? Il faudroit pour nous le faire croire, qu'ils nous montrassent comme ils possèdent un Art qui leur fait comprendre les choses singulieres quoiqu'infinies, & les contingentes quoiqu'incertaines. Celui dont ils se mêlent n'ayant rien de tel, & les influences des Cieux ne pouvant bien souvent pas tant sur nous que les Loix, la Philosophie, ou la moindre inspiration divine, sans parler de nôtre libre arbitre, ils sont ridicules en ce qu'ils promettent, & nous trop simples de les croire.

Quand les Astres seroient aussi puissans qu'ils disent à l'heure de nôtre nativité, pourquoi ne les considereroit-on principalement qu'en ce seul instant? Car lors que les Planetes changent de position, il est certain que selon les regles même de l'Astrologie, leur aspect change aussi, & de bon se fait souvent mauvais. Comment n'alterent-elles donc point le sujet par ce second regard, & pourquoi une autre influence contraire à la premiere ne la corrigea-t-elle pas? De même que les alimens nous transforment quasi, & nous rendent manifestement tout autres que nous n'étions, si nous en prenons de différente nature aux ordinaires; il semble qu'une cause si agissante & si absoluë qu'est le

Ciel dans la Judiciaire , devroit avoir encore plus d'effet sur nous , quand il change ses influences par d'autres aspects , & par de différentes radiations , pour user des propres termes de la science. Les faiseurs de Genethliques pourtant ne se fondent que sur le theme de la nativité , & ils veulent sans raison que tout le cours de la vie dépende de ce premier moment.

C'est ce qui faisoit soutenir au Stoïcien Posidonius que deux freres gemenx sujets à de pareils accidens de maladies, tenoient cette grande ressemblance de ce qu'ils avoient eu un égal ascendant , & une même face du Ciel en naissant. Mais S. Augustin trouve *Lib. 5. de civ. Dei, c. 2. & sequ.* qu'Hippocrate le prenoit mieux que lui , attribuant cela à la conformité du temperament qui leur venoit de mêmes parens , & à l'éducation encore, où il ne s'étoit trouvé aucune diversité. Car la façon de discourir du Medecin a en cela l'avantage sur celle de l'Astrologue , que celui-ci ne sauroit rendre raison de la variété d'humeurs & de fortune qui se voit parfois en des gemenx , tels que Jacob & Esau dans les saintes lettres, ou Proclus & Euristhenes Rois de Sparte dans Ciceron , puisqu'ils reçurent une même influence *Lib. 2. de divin.* d'enhaut en venant au monde. Pline re-

*Lib. 7.
hist. nat.
c. 49.*

marque la dessus après Homere , qu'Hector & Polydamas, étoient nez en une même nuit, qui eurent de si différentes destinées , & que les Orateurs Rufus & Calvus étoient aussi d'un même jour sans s'être rencontrez dans aucune conformité de vie hormis la profession. Or le Medecin trouvera facilement les causes de tout cela , remarquant dans les principes de la sémence, & dans la matiere dont ces personnes étoient composées, des sujets de difference , outre que l'air , les alimens , & les exercices contraires sont autant d'autres causes probables de leurs diverses inclinations. Je sai bien qu'on allegue là dessus la rouë du Mathematicien Nigidius, qui le fit surnommer le Potier , & qui montre que le Ciel étant encore plus vite qu'elle sans comparaison en ses revolutions , il est impossible que deux freres sortent si promptement du ventre de leur mere , que les Astres n'aient roulé cependant par une distance fort considerable. Et je n'ignore pas que beaucoup ont tellement approuvé cette réponse , qu'ils l'ont crüe suffisante pour contenter ceux qui demandent pourquoi de certaines personnes trouvent toujours assez de facilité au commencement & même en la suite de toutes leurs entreprises , sans les

pouvoir néanmoins conduire jusqu'à une bonne fin ; comme au contraire d'autres y rencontrent ordinairement de grands obstacles d'abord , qui ne laissent pas de les faire réussir à leur contentement. Cela vient, disent-ils , du long travail de la mere lors de son véritable accouchement, & de ce que la naissance de telles personnes a duré quelque espace de tems, pendant lequel le Ciel les a regardés de differens visages. Car ils veulent que le commencement de l'issue du ventre maternel règle le commencement de toutes les actions futures de l'enfant, que le milieu de ce tems-là donne la loi au milieu de ses entreprises, & que la constitution du Ciel vers la fin influé sur la conclusion de tout ce dont il se doit mêler pendant sa vie. Or s'il y avoit en cela quelque chose de véritable, & qu'un si petit intervalle peut causer de si notables diversitez, qui ne voit que ce seroit par là qu'on pourroit le plus fortement combattre la Judiciaire, puisqu'elle ne dresse point d'horoscope où le moment de la nativité soit si curieusement, ni si justement observé, que le suppose cette doctrine ? Il n'y a guères d'hommes qui sachent l'heure de leur naissance autrement qu'à discretion, & selon que les horloges ordinaires, qui ne s'accordent

comme point, l'ont appris à leurs parens. S'il s'en trouve quelqu'un, pour lequel on se soit donné la peine de prendre l'élevation du Soleil avec l'Astrolabe, où de faire quelque autre observation astronomique, il ne se peut pas beaucoup plus assurer pour cela du véritable instant dont nous parlons, vu la tromperie ordinaire des instrumens, & le peu d'exactitude qu'il y a en toutes ces operations, dont plusieurs faites à même dessein, en même lieu, & à même tems, ne se rapportent quasi jamais. Cependant les Astrologues prétendent dresser toutes leurs predictions selon le véritable ascendant de celui pour qui ils travaillent; ce qui montre bien la fausseté de leurs maximes, où la vanité de leurs promesses, si tout cela ne se trouve mêlé dans leur profession.

*A. Gell.
l. 14. c. 1.*

Le Philosophe Phavorin confondoit là dessus les Chaldéens de son tems, leur faisant voir que comme une infinité de personnes nées en même tems, ne laissent pas de vivre & de mourir fort differemment, on en voit aussi qui éprouvent de mêmes destinées ou dans un naufrage, ou à la prise d'une ville ou par la chute d'une maison, quoiqu'ils ne conviennent ni d'âge, ni de país, ni par conséquent de constellation. Tous ceux qui furent

rent ensevelis sous la montagne qui couvrit cette misérable ville de Pivri en mil six cens dix-huit, & tant d'autres qui perirent depuis par l'incendie du Vesuve, & par les tremblemens arrivez au Royaume de Naples sur la fin de l'année mil six cens trente & un, avoient-ils un même ascendant ; Certes il faut être bien deraisonnable pour ne se laisser pas convaincre par des argumens si forts.

Mais quelle raison peut-on attendre de ceux qui disent, qu'on se doit bien garder de prendre medecine lorsque la Lune est dans le signe du Taureau, parceque cet animal étant l'un de ceux qui ruminent, il est causé que la medecine remonte de l'estomac en haut, & qu'on la rejette. Qu'il faut éviter quand on bâtit le quatrième degré du Scorpion, d'autant que la maison qui se feroit alors seroit sujette à se remplir de scorpions. Que ceux qui naissent sous le Capricorne aiant la couronne à l'Orient, sont predestinez à être Rois. Qu'Aquarius fait des Pêcheurs, Orion des Chasseurs, la Lyre d'Orphée des Musiciens, & mille autres telles rêveries, que je serois honteux de rapporter. En verité, il n'y a pas un grain de bon sens en tout cela, ni le moindre fondement raisonnable. Pourquoi est-ce, je vous prie, que Jupiter & Venus seront bien-

faifans, Saturne & Mars nuifibles, & Mercure de nature commune, s'accommodant à l'humeur de ceux avec qu'il fe trouve; de forte qu'il fera du bien étant avec les bons, & du mal au contraire en la compagnie des mal-faifans? Sur quel pretexte ces Meffieurs attribueront-ils à chaque Planete une ou deux maifons propres dans le Zodiaque, voulant qu'elles fe plaifent en des lieux, & s'attriftent en d'autres, fans en apporter la moindre vrai-

Lib. 5. adv. Mathem. femblance phyfique, comme leur reproche fi à propos le Philofophe Sextus? Certes, je trouve qu'un Auteur de ce tems a eu bonne grace de dire, que les Astrologues traitoient à peu près nôtre esprit, comme les Poëtes feignent que Promethée fit Jupiter. Ils content que Promethée lui presenta pour vîctime, un bœuf grand & peau à la verité, mais qui n'avoit que la beau, le dedans étant rempli de foin au lieu de la chair qu'il en avoit ôtée. Il n'y a rien auffi de plus agreable que l'exterieur de l'Astrologie, elle fait à croire d'abord, qu'elle rendra comte non feulemment de tout ce qui fe paffe au Ciel, mais en confequence des moindres évenemens d'ici bas. Le malheur eft qu'on fe trouve bien trompé, quand au lieu de viandes folides on reconnoit qu'elle n'en donne que de creufes; & que tout ce

*Verul.
lib. 3. de
augm. fc.
c. 4.*

qu'elle debite n'est appuïé que sur des fantaisies de gens qui avancent tout ce qu'ils croient bien imaginé, & ne prouvent rien, se contentans de remplir le Ciel & la terre de plus de fables, que ne firent jamais les Poètes.

Que si les Judiciaires se meloient seulement de dire des choses ridicules; comme sont celles que nous venons de rapporter, peut-être suffiroit-il de s'en moquer. Mais quand ils passent jusqu'à déterminer, outre le contingent & le fortuit, ce qui dépend absolument de nôtre volonté: & qu'en ôtant la liberté de nos actions, ils les privent de toute la bonté ou malice morale qu'elles peuvent avoir, c'est alors qu'on ne se doit plus taire, & qu'il faut declamer contre de si dangereuses maximes, aussi bien que contre leurs impietez. Je sai assez qu'ils ont accoutumé de dire, que les Cieux ne font qu'incliner sans forcer personne, & que *Virtutes vencent* Mariana *l. 17. hist.* *c. 17.* *segnales*, selon le proverbe des Espagnols, qui me fait souvenir de ce qu'un Juif répondit à Pierre Roi de Castille, sur le reproche qu'il lui faisoit des faussetez de l'Astrologie, que si l'on suë bien quand on veut en hyver dans une étuve malgré la rigueur du Ciel, ce n'est pas merveille qu'on lui puisse resister en assez d'autres choses. En effet, Ptolomée a recon-

nu lui-même que le Sage étoit capable de donner la loi aux Astres; ajoutant dans son Centiloque qu'on doit prendre les regles de la Judiciaire, comme tenant le milieu entre le possible & le necessaire. Mais toutes ces protestations ne sont faites que pour ôter le scrupule à ceux qui feroient sans cela conscience d'écouter les Astrologues; & elles n'empêchent pas, qu'en toutes occasions, & par tous leurs axiomes ils ne prononcent aussi résolument, que si au lieu d'animaux libres & raisonnables, nous n'étions, selon la conception de Phavorin, que de vraies marionnettes, attachées aux Astres par des influences comme par des cordes, de qui nous reçussions tous nos mouvemens, sans en avoir aucun de propre. Et veritablement si le Ciel ne peut être signe que des choses necessaires, & dont il est la cause, selon la doctrine de S. Thomas, puisqu'autrement ce seroit un signe trompeur; il faut ou nier absolument que les Astrologues voyent au Ciel les signes de ce qui nous doit arriver, & de ce que nous devons faire, ou confesser que le même Ciel est la cause de toutes nos actions, & que nous en sommes aux termes que disoit ce Philosophe Gaulois. Pour bien reconnoître quelle opinion ils ont de ces signes, & s'ils les prennent

*A. Gell.
l. 14. c. 1.*

*2. 2. qu.
95. art. 5.*

seulement pour signes d'inclination & non de force, de choses possibles & contingentes, & non pas de celles qui sont nécessaires, je coucherai ici quelques-uns de leurs aphorismes, qui nous ôteront tout sujet d'en douter; & nous ferons voir avec combien d'impiété ils ont traité les matieres divines, sous ce faux pretexte d'entendre mieux ce qui est du Ciel que le reste des hommes.

C'est la creance de tous ceux qui admettent un Paradis, que le merite des bonnes actions y trouve sa recompense, comme l'Enfer est pour la punition des mauvaises. Mais si nous en croions les dresseurs de Genethliques, la nativité y fait plus que tout le cours de la vie. Celui qui naîtra, dit Maternus, aiant Saturne dans la maison du Lion, son ame ira droit en Paradis, quand il mourra.

Quiconque priera Dieu, ajoute Aponensis, lors que la Lune est conjointe à Jupiter dans le Lion, quelque chose qu'il demande il est assuré de l'obtenir.

Il suffit, selon Albumusar, d'avoir en son theme la Lune jointe à Jupiter dans la tête du Dragon, pour être assurez que Dieu ne nous peut rien refuser.

C'est mal fait que de ne pas chomer le Samedi, vu qu'à l'égard même des Chrêtiens,

ce jour attribué à Saturne ne peut être que malheureux. Telle est l'opinion de Roger Bacon, & je remarquerai sur ce sujet ce que quelques-uns ont écrit de cette Planete de Saturne, qu'elle étoit si fort apprehendée par les Chaldéens, qu'ils lui sacrifioient les enfans sous le nom de Moloch, ou Melech, c'est à dire Roi, & de Baal qui signifie Maître & Seigneur en leur langue; d'où ils pensent que les Grecs & les Latins ont pris occasion de mettre dans leurs fables que Saturne devoit ses enfans.

Nous devrions aux élections des Papes invoquer Mercure, si nous en croions Bonat en sa Preface sur la theorie des Planetes; & si nous voulions extraire toutes les impertinences semblables, qui se trouvent dans la Somme Anglicane, dans Omar, Haly, Alcabice, Villeheufve, Schoner, & les autres Professeurs d'une telle doctrine, ce ne seroit jamais fait. Voici qui fera voir avec quel respect ils se comportent au point de la Religion.

Si les Gemeaux, disent-ils, ascendans avec Mercure & Saturne dans le signe du Verseau, remplissent la neuvième maison, il est impossible qu'il n'en naisse un Prophete. Et Mars bien placé dans la même neuvième maison du Ciel, donne le pouvoir de chasser les De-

mons du corps des possédez. C'est pour-
 quoi Tiberius Ruffilianus, & le Cardinal
 d'Ailli dit *Petrus de Alliaco*, après Albert le
 Grand, ont bien osé faire l'horoscope de nô-
 tre Seigneur, où Hierôme Colombe trouve
 que toutes ses vertus sont visibles; Cardan,
 que son genre de mort y est tout écrit, dans
 une mauvaise position de Mars; & le Rabin
 Bechai, qui ne s'accorde nullement ici avec
 Cardan, que tout est plein de merveilles dans
 cette admirable geniture; tant ce que nous
 avons déjà observé est véritable, qu'ils font
 dire à leurs aphorismes ce que bon leur sem-
 ble. Le Juif Abraham se fondeoit aussi sur
 cette belle Philosophie, quand il predisoit la
 naissance du Messie en mil quatre cens soixan-
 te & quatre, assurant que puisque cette an-
 née auroit la même face du Ciel, qui se trou-
 va lors que Moyse tira d'Egypte le peuple d'Is-
 raël, on verroit sans doute le Messie qui lui
 doit succeder, & qui n'étoit pas encore venu
 selon sa creance. Albumasar avoit déjà as-
 suré que la Religion Chrétienne finiroit qua-
 tre ans devant, à sçavoir en mil quatre cens
 soixante. Car toutes les Religions aussi bien
 que les Empires trouvent leurs destinées dans
 les Astres au comte des Judiciaires, dont il
 y en a qui font Saturne auteur de la loi Ju-

daïque, d'où vient le jour du Sabat des Juifs au Samedi, & ce que nous les voions sujets à tant de miseres. Venus parmi ces Astrologues a causé le Mahumetisme; c'est pourquoy le Vendredi y est respecté, & la luxure estimée la plus grande felicité de ce monde, & de l'autre vie. Pour la Religion Chrétienne elle est fille du Soleil dans leurs Livres, ce qui fait que nous avons mis nôtre Dimanche au jour dominé par cette Planete, qui a rendu Rome, ville Solaire, sa ville sainte, & donné aux Cardinaux qui y resident la couleur rouge qui est toute Solaire aussi, tant ces rêveries que rapporte le Cardinal d'Ailli ont été insolentes. Mais Cardan en discourt un peu autrement dans son Supplement des Ephemerides, où il ne convient que de Saturne pour cause efficiente du Judaïsme. Mars & la Lune, s'il en est cru, ont fondé la Religion Payenne; le Soleil & le même Mars la Mahometane; & Jupiter avec Mercure la Chrétienne; surquoy il dresse ses jugemens temeraires de la durée de toutes. C'est ainsi qu'une science imaginaire & trompeuse a engendré de veritables & dannables erreurs aux choses divines; ce qui devoit être suffisant pour la faire detester, quand ses predictions auroient d'ailleurs quelque certitude dans les

autres matieres purement humaines. Il est tems de montrer par une induction contraire à celle dont elle s'est vouluë servir, qu'en tout ce que ses professeurs promettent, il y a toujours de la fausseté ou de la fraude manifeste; si la Fortune ne les fait donner parfois dans quelque succès veritable, comme des aveugles qui frappent hazardeusement le but, & comme ceux qui rencontrent la nuit ce qu'ils vont cherchant à tâtons.

Tous ceux qui ont parlé contre la Judiciaire, ont tant remarqué de fausses propheties de cet Art, que je me contenterai de renvoyer ceux qui les voudront voir en grand nombre à ce qui en a été écrit, & notamment au Chapitre premier du Livre cinquième de Jean Pic de la Mirandole. Ce me sera assez d'observer ici par quels moiens les Astrologues & leurs suppôts ont taché d'autoriser leurs fourberies, rapportant des exemples sur cela pris de l'Histoire, tant ancienne que moderne, qui suffiront à mon avis pour former une induction plus forte que la leur. Déjà c'est une chose considerable, que beaucoup d'entre eux ont taché de faire reüssir leurs predictions par des voyes qui montrent bien qu'ils ne se fioient guères en celles du Ciel, & qu'ils exerçoient leur metier comme une

*Thuan. l.
62. hist.*

*Aubigny
tom. 2.
hist. l. 2.*

*In Calig.
art. 19.*

pure charlatanerie. Cardan ayant prognostiqué l'an, & le jour qu'il devoit finir, se laissa mourir de faim y étant arrivé, afin de conserver sa reputation, pour le moins a-t-on écrit que ce fut l'opinion commune de ce tems-là. Le jeune Nostradamus qui se méloit de parler de l'avenir comme Michel son pere, desirant succeder à son credit, se hazarda de prédire que le Poussin qui étoit assiégué periroit par le feu, & pour être trouvé véritable, on le vit lors de sa prise dans le pillage qui mettoit le feu par tout: ce qui fâcha tellement le sieur de Saint Luc, qu'il lui fit passer son cheval sur le ventre & le tua. Il y en a aussi qui se plaisent à aider si bien aux Astrologues, qu'ils font tout ce qu'ils peuvent pour executer leurs reveries. Nous en avons une preuve notable dans Suetone, où il parle de ce merveilleux pont de vaisseaux que fit Caligule de Baïes à Pouffole. Le Mathématicien Trasylle, dit-il, reconnoissant l'inclination de Tibere, qui lui faisoit souhaiter qu'un sien neveu lui succedât plutôt que Caligule, l'assura que celui-ci traverseroit aussi-tôt à cheval le golphe de Baïe, que de parvenir à l'Empire. Caligule étant Empereur, se souvint de ce que cet Astrologue avoit dit, & prit plaisir à faire ce pont, sur lequel il passa

le golphe plusieurs fois à cheval & en carosse pour accomplir sa prophetie. Le même Auteur remarque qu'Othon fit toutes ses brigues *In Oth. art. 4.* pour entrer en la place de Galba, encouragé par un autre Mathematicien nommé Seleucus, qui lui fit concevoir cette grande esperance, comme telles personnes en donnent toujours abondamment à ceux qui la peuvent recevoir. Spartian écrit que Severe épousa *In Sen. & Gera.* exprès une Julie, de Syrie, parce que les Chaldéens trouvoient sur son theme, qu'elle devoit être femme d'un Roi. Mais les interpretations violentes qu'on donne à la plûpart de leurs paroles, comme autrefois aux Oracles, quand il y a moïen de leur acquerir quelque couleur de verité, sont celles qui les mettent dans la plus haute reputation. En voici quelques exemples, que je ne garantis pas pourtant de telle sorte, qu'on n'en puisse prendre une bonne partie, comme faits à plaisir & sans fondement. Nous avons dans nôtre *In vita Dagob. c. 25. & Chron. Fredeg. cap. 65. & 66.* Histoire que le Roi Dagobert chassa les Juifs de France à la priere de l'Empereur Heraclius, qui étoit des plus adonnez à la Judiciaire, & qui les bannit de même de tout l'Empire. Et pource que quelque tems après Heraclius fut attaqué par les Sarrazins qui ravagerent ses Etats, on dit qu'il avoit lu dans les Astres

que le peuple circoncis lui causeroit tout ce malheur, ayant pour cela persecuté les Juifs, au lieu qu'il se devoit prendre garde des Sarrazins. Un mathématicien assura, voyant la nativité de l'Empereur Constans, qu'il mouroit dans le giron de sa mere. Il fut tué dans un bourg assez proche d'Espagne, qui portoit le nom d'Helene, & d'autant que Constans avoit son ayeule du même nom, on voulut que l'Astrologue eut fort bien rencontré. Un autre ayant répondu à cette infortunée Jeanne Reine de Naples ces deux paroles Latines *mubes alio*, elles furent interprétées des quatre maris qu'elle eut André Prince de Hongrie, Louïs Prince de Tarende, Jacques Prince de Majorque, & Othon de Brunsvic Prince Alemand, parce que les lettres capitales de leur nom se trouvent dans ce terme *alio*. Merlin se joua des lettres de la même façon, predisant au Roi d'Angleterre Edoüard Quatrième, que l'un de ses deux freres envahiroit le Royaume au prejudice de ses enfans, & que le nom de cet usurpateur commençoit par un G. Edoüard fit là dessus suffoquer dans un tonneau de malvoisie son frere George Duc de Clarence. Et il se trouva dépossédé par Richard Duc de Glocester son autre frere, qui tua ses enfans, donnant

grande vogue à la prophétie de Merlin. Alvaro de Luna cet absolu favori de Jean Second Roi de Castille, dont il posséda trente ans entiers les bonnes grâces, avoit été averti par un Judiciaire *que su muerte seria en Cadahalso*.

Il crut qu'il retarderoit la mort dont il étoit menacé, en s'abstenant d'aller en un sien village vers Toledé qui porte ce nom de *Cadahalso*. Mais ayant eu la tête tranchée sur un échafaut, que les Espagnols appellent aussi *Cadahalso*, on crut qu'il s'étoit equivoqué sur le mot, & que sa mauvaise fortune qu'il ne pouvoit éviter, ou plutôt sa trop grande prospérité, ne lui avoient pas permis de le prendre en son vrai sens. On avoit prédit de même au Roi Ferdinand d'Arragon, que sa fin seroit en Madrigal. Cela l'empêcha d'y aller voir deux siennes filles naturelles fort bonnes Religieuses, & qu'il aimoit tendrement, jusqu'à ce qu'étant mort en Madrigalejo, chacun se persuada qu'il lui avoit été impossible d'échapper sa destinée; aussi bien qu'à Pompée qui fut tué dans une barque au pied du Mont Cassius, après avoir été averti de se prendre garde de Cassius, par un de ces anciens Oracles qui étoient pleins de semblables allusions. Antoine de Leve étant fort vieil, donna conseil à l'Empereur

Mariana
l. 22. hist.
cap. 13.

Sandou.
lib. 1.
c. 63.

Sandou.
lib. 1.
cap. 63.

Dion.
Cassius
l. 42.

Sand. lib.
23. cap. 7.
& 11.

Charles-Quint d'entrer en France en mil cinq cens trente-fix, s'en promettant la conquête sur ce qu'un de ces Astrologues lui avoit assuré qu'il y mourroit, & seroit enterré dans Saint Denis. Il pensa là dessus qu'il chemineroit victorieux au moins jusqu'à Paris, & que ne pouvant recevoir de plus glorieuse sépulture que dans Saint Denis, où sont celles de nos Rois, il devoit porter son maître à cette entreprise. En effet, il deceda en Provence par où il avoit commencé cette expedition, l'une des plus malheureuses de Charles-Quint; & pour le reste de la prophétie elle eut son effet, en ce qu'il fut porté jusque dans Saint Denis de Milan, qui fut le lieu de son dernier repos. Nos peres virent la Reine Catherine de Medicis, qui fit bâtir une maison hors de la Paroisse de Saint Germain où est le Louvre, & qui n'alloit que très-mal volontiers à Saint Germain en Laye, ne s'y arrêtant jamais, à cause qu'un Mathématicien lui avoit fait entendre, qu'elle courroit fortune de mourir à Saint Germain. Quelques-uns observerent en suite, que lors qu'elle rendit l'ame dans Blois, elle étoit assistée par l'Abbé de Charlieu, qui se nommoit Julien de Saint Germain, & ils firent passer cela pour un événement fort à l'avantage de l'Astrologie Judi-

*Thuan.
l. 94.
hist.*

ciaire. Cette Princeſſe avoit auſſi été mena-
 cée par quelque autre impoſteur des ruines
 d'une maiſon, dont il étoit à craindre qu'elle
 ne fut accablée. Cela a fait écrire, qu'elle dit *Aubign.<sup>rom. 3.
lib. 2.</sup>*
 en mourant à Blois, dans les confuſions que
 chacun ſait; Je ſuis accablée des ruines de la
 maiſon, faiſant alluſion à ce qui lui avoit été
 predit, dont elle voioit aſſez l'accompliſſe-
 ment. N'a-t-on pas interpreté de même ce *Thuan.
l. 125. hiſt.*
 qu'on avoit promis au Duc de Savoye, qu'en
 l'an mil ſix cens il n'y auroit point de Roi en
 France? comme véritablement il ne s'y en
 trouva pas, au grand regret du Duc, qui l'en-
 tendoit, ce dit-on, d'une bien différente façon.
 Et ne s'eſt-il pas rencontré des perſonnes qui *Bapt. le
Grain 2.
dec. l. 10.*
 ont voulu que la mort du Maréchal d'Ancre fut
 conforme à toutes les différentes prediCTIONS
 qui en avoient été faites? Car les uns trou-
 voient par ſa Geniture qu'il devoit être pen-
 du, d'autres qu'il ſeroit tué d'un coup de piſ-
 tolet, quelques-uns qu'il ſeroit noyé; il y en
 avoit qui le menaçoient du feu, & il s'en
 trouva qui l'aſſurerent qu'il ſeroit mis en ter-
 re. Or tout cela, diſent-ils, s'eſt trouvé vé-
 ritable en la fin de ce miſerable homme, où
 les quatre Elemens ont participé à ſa ſepultu-
 re, & où toutes ces choſes ont été executées
 les unes après les autres. C'eſt ainſi que les

hommes sont pour la plupart ingénieux à se tromper eux-mêmes, & que pour peu d'invention qu'il y ait dans un conte de cette nature, ils le reçoivent facilement pour une histoire authentique. Car outre qu'apparemment il y a fort peu de vérité en tout ce que nous venons de rapporter; encore peut-on dire, que bien qu'on en demeurât d'accord, il n'y auroit nulle apparence d'attribuer ces designations de noms propres, qui ont donné lieu à tant d'équivoques, à la science du Ciel; si ce n'est qu'on y admette des caractères en toutes langues, semblables à ceux des Rabins dont nous avons tantôt parlé. Mais si les Judiciaires sont ridicules à vouloir faire valoir leur Art par ces prédictions particulières, ils ne le sont pas moins en beaucoup de générales. Stoflerus & quelques autres, se mêlèrent d'annoncer un déluge qui devoit être en mil cinq cens vingt-quatre, & cependant cette année-là fut si sèche, que Cardan a observé qu'on ne vit pas seulement un nuage au Ciel pendant tout le mois de Février, auquel cette inondation devoit arriver. Combien de fois nous ont-ils menacé de la fin du monde? Et ce qui est bien plaisant, n'a-t-on pas vu l'un d'entre eux qui l'assuroit le plus, dresser néanmoins des Ephemerides pour vingt-trois ans,

par

par de là le terme qu'il avoit donné à la consistance des Cieux, & de la Terre? Un certain Arnaud Espagnol intimida tous ceux qui l'écouterent sur la venue de l'Ante-Christ, qu'il tenoit pour indubitable l'an mil trois cens quarante-cinq; & il y en a qui se sont souvent fait regarder depuis en débitant de semblables marchandises, qu'on fait être expressément défendues dans l'Evangile. Cambdenus a mis *Reg. Elis.* dans son Histoire, que les Mathematiciens *l. 3.* d'Allemagne ne se contentoient pas de dire, que l'année mil cinq cens quatre-vingt huit seroit pleine de merveilles, mais qu'ils la nommoient la climacterique du monde. On les pourroit tous convaincre de vanité par un nombre infini de semblables impostures, s'il en étoit besoin. Je m'en abstiendrai aussi bien que d'en venir aux exemples particuliers de ceux qu'ils ont abusez; puisque, comme j'ai dit, ce sont choses déjà faites par ceux qui ont traité ce sujet plus au long que moi. Je ne puis pourtant m'empêcher que je ne donne ici le témoignage de Cicéron, pour tout ce qui peut toucher l'Histoire ancienne. Il écrit *Lib. 2. de Divin.* que les trois plus grands hommes de sa République, Pompée, Crassus, & César, avoient été assurez par plusieurs Chaldéens, qu'ils ne mourroient que chez eux, comblez de gloi-

*In ludo
de morte
Clau.*

re, de biens & d'années, & cependant ils perirent tous trois d'une façon qui fit bien voir qu'on ne se doit jamais amuser à de si téméraires promesses. Sénèque s'en moque gentiment, quand il introduit Mercure qui prie les Parques de souffrir qu'enfin les Mathématiciens ayent pû dire une fois la vérité, après avoir faussement condamné à la mort Claudius, autant de fois qu'il s'étoit écoulé non seulement d'années, mais de mois, depuis qu'on l'avoit élevé à l'Empire. Pour ce qui regarde nôtre tems, ce me sera assez de nommer, comme pour aller du pair avec ces anciens, un Charles-Quint Empereur, un François Premier, & un Henri Huitième, Rois de France & d'Angleterre, tous trois de même âge, & dont les nativitez furent faites par les plus celebres Astrologues de leur siècle, qui les menaçoient de mort violente; & néanmoins chacun sait, qu'ils ne l'ont eue que naturelle; ce qui montre bien que la Judiciaire d'à présent n'est pas mieux fondée que celle du tems passé. S'il étoit besoin de conter encore quelque chose de plus recent, je rapporterois ce que m'a dit, touchant le siege de Breda en mil fix cens vingt-quatre, un homme de consideration, & que je nommerois si je ne craignois de lui déplaire. Il fut assuré

dans Anvers par l'un de ceux qui font aujourd'hui profession de voir le plus clairement l'avenir dans les Astres, que le Marquis de Spynola avoit assiégué Breda sous une telle constitution du Ciel, qu'il lui étoit du tout impossible de la prendre. L'événement fit reconnoître à mon Auteur qu'il se passoit beaucoup de choses en terre qui ne se voioient pas bien distinctement là haut avec des lunettes de cet Astrologue. En vérité, nous avons tous les jours tant de témoignages semblables de ceux de son métier, qu'il y a de quoi trouver étrange que des esprits solides se puissent ranger de leur parti, & faire plus d'état de deux ou trois prédictions qui se sont rencontrées hazardusement véritables, que d'un nombre innombrable de faussetez qu'ils débitent par tout effrontément. Caton disoit qu'il ne pouvoit *Cic. l. 2. de divin.* comprendre comment deux de ces Haruspices, ou de ces Augures de son tems, qui se méloient d'annoncer les choses futures en considérant les entrailles des animaux, ou le vol des oiseux, se pouvoient rencontrer par les rues sans se mettre à rire, vu qu'ils savoient fort bien que toute leur profession n'alloit qu'à piper le monde. Je pense que nous avons sujet de nous étonner autant des Judiciaires, s'ils peuvent faire bonne mine en se

voiant, & principalement après la confession de Cardan l'un de leurs coryphées, & celui qui leur a seul plus fourni d'axiomes que tous ceux qui l'ont précédé. Il avoue dans son

C. 130. Livre de la Prudence civile, que des fix choses qui lui avoient causé le plus de prejudice dans le cours de sa vie, l'une étoit d'avoir ajouté foi à l'Astrologie. Que si cette mauvaise creance a pû être tellement importante à un Medecin, chacun peut assez juger combien elle peut causer de maux à un Prince. L'Histoire d'Espagne porte, que rien ne precipita si fort Alphonse le savant Roi de Castille dans les malheurs dont il fut accablé; que de s'être imaginé d'avoir reconnu dans le Ciel qu'on le dépoussederait. Car cette fantaisie le rendit d'abord si défiant, & en suite de cela tellement cruel, qu'on ne le put plus souffrir. Voici un autre exemple plus nouveau, qui fera voir aux Grands s'ils doivent avoir tant d'assurance en la Judiciaire. Walstein, ce General de qui la puissance fut même redoutable aux siens, reçut avis de ne se pas tant fier comme il faisoit en Picolomini. Au lieu de profiter de ce conseil, il s'en moqua, & dit à son beau-frere l'un de ceux qui le lui donnoient, qu'il avoit reconnu dans la nativité de Picolomini une disposition de Plane-

tes si conforme à celle de son propre theme, qu'il n'étoit pas possible, qu'une personne de cette naissance, & si unie à lui par les Astres, le pût jamais trahir. Si est-ce que cette égalité d'horoscope n'empêcha pas, que Walftein ne reçût bien-tôt après, comme tout le monde a sçu, la peine de sa trop grande confiance.

Ce sont les exemples & les raisons qui me font croire qu'on ne sauroit donner trop d'aversion à Monseigneur le Dauphin d'une science qui lui pourroit être si prejudiciable s'il s'y arrêtoit tant soit peu, comme le mépris qu'il en fera peut au contraire servir merveilleusement à ses peuples. Il la lui faut de bonne-heure représenter comme l'une des filles de Cham, cet enfant maudit de son pere, qui en donna les premiers elemens au monde, & qui fut pour cela, selon l'opinion de quelques-uns, surnommé Zoroastre. Il lui faut faire comprendre, que si les Astres sont inanimés, conformément à la doctrine la plus reçue, ils ne peuvent agir que sur les corps, & que quand ils seroient accompagnez de quelque intelligence, ce ne seroit jamais pour causer du mal à personne. Mais sur tout il ne doit pas ignorer, qu'encore que Dieu ait privilégié le Ciel d'une quinte Essence, de même que les Rois ont accoutumé

de donner des prerogatives à la ville capitale de l'Etat, à cause qu'ils y font leur plus ordinaire séjour: Si est-ce que toutes les influences des Cieux n'ont aucun pouvoir sur la partie principale qui nous compose, & toute cette milice du Ciel, comme parle l'Ecriture sainte, ne sauroit forcer nôtre volonté, ni nous contraindre de faire contre notre gré la moindre action, qui n'auroit plus ni bonté, ni malice morale quelconque, s'il s'y trouvoit de la violence. Et pource que la Judiciaire a pretendu dès le commencement, qu'elle augmentoit le bien, & diminuoit le mal futur par ses predictions, je finirai en me servant encore d'un des argumens de Phavorin, qui prouve directement le contraire. Le bien dit-il, qu'annoncent les Astrologues, nous fait désespérer s'il ne vient point, & quoiqu'il nous arrive enfin, l'attente en est ennuyeuse, outre que l'esperance qu'on a eue quelque tems a déjà moissonné, ce qu'il y a de plus sensible, & de plus pur, dans la joie qui accompagne un bien inespéré. Que si c'est du mal dont ils nous menacent, l'imagination nous le fait ressentir avant que de le recevoir, si tant est que leur conjecture se trouve véritable; & s'ils se sont trompez, comme il arrive presque toujours: nous n'avons pas lais-

*A. Gell.
l. 14. c. 1.*

sé de nous rendre misérables sans sujet, par cette vaine crainte du mal, qui ne touche souvent pas moins que le mal même. Ce double dilemme est si précis, que nous ne pouvions terminer nôtre matière par rien qui la touchât de plus près.

DE LA CHYMIE.

POUR PARLER maintenant de la Chymie, il faut d'abord que je m'arrête un peu sur la signification du mot, parce qu'à le prendre pour l'Art qui s'occupe à la dissolution & à la coagulation des corps naturels, je pense qu'il nous désigne l'une des plus considérables parties de la Physique. La Chymie qui se contente de travailler, tant sur les plantes, & les vegetaux, que sur les minéraux & les métaux, pour les refondre autant que faire se peut en leurs premiers principes, n'a rien que de fort digne d'un esprit philosophique. Toutes les opérations qui se font par son moyen, & selon ses regles, meritent autant d'attention qu'aucune autre qui dépende de quelque science que ce soit. Et ceux qui s'adonnent à cette sorte d'étude par une pure affection de s'informer des secrets de la Nature, decouvrent tous les jours mille merveilles dans leurs fourneaux; qui ne se voient point

ailleurs, & qui outre leur rareté peuvent être de très-grande utilité à la vie. Mais pource que beaucoup n'estiment la Chymie qu'autant qu'elle s'applique à la transmutation des métaux, & qu'il y a des personnes qui ne nomment Chymistes & Philosophes par excellence, que ceux qui travaillent au grand œuvre comme ils parlent, & qui cherchent la Pierre Philosophale; je declare que ce n'est qu'à ceux-ci à qui j'en veux, & qu'il n'y a que cette dernière espece de Chymie dont je condanne la vanité, & contre laquelle je croye qu'on doit donner des preservatifs à Monseigneur le Dauphin. Car on ne peut pas dire qu'il n'y ait que de petits compagnons qui se plaisent à ce métier, & qu'à cause qu'on ne voit guères, que des gens de basse étoffe qui se noircissent en soufflant & maniant le charbon, les grands Princes ne soient jamais touchez du desir de posseder cette pierre imaginaire. Il y auroit peut-être plus de Midas que de Salomons au monde, & plus de Souverains qui souhaiteroient ce thresor, que la Sageffe, s'ils croyoient le pouvoir obtenir. Quoiqu'il en soit, nous savons que l'Empereur Rodolphe dernier n'avoit rien de plus à cœur que cette inutile recherche. Cabrera confesse que Philippe Second emploïa de grandes

*Lib. 12.
hist. c. 23.*

sommes d'argent à faire travailler les Chymistes aux conversions des métaux; qui lui fixerent & congelerent enfin du Mercure transmuable en argent, à ce qu'il dit, quoiqu'avec si peu de profit que l'invention en fût méprisée. Et nous avons vû depuis peu des hommes assez insolens, pour s'adresser aux premiers Ministres de cet Etat là dessus, & pour imposer aux yeux mêmes du plus grand Roi de la terre, comme fit autrefois Arnauld de Ville-neuve à toute la cour de Rome, & ce fameux Bragadin au venerable Senat de Venise. Il est donc raisonnable que nous tâchions de nous opposer à de semblables attentats, & que nous montrions, qu'ainsi qu'il n'y a rien de plus charmant, il n'y a rien aussi de plus faux, que ce que promettent les Chymistes à ceux qui se donnent la patience de les écouter. Et veritablement, il ne faut pas s'étonner que leurs promesses ayent tant de pouvoir sur ceux qui peuvent mieux que personne emploier l'or & l'argent, & qui en ont aussi le plus de besoin, selon que nous l'avons fait voir tantôt au discours des Finances. L'un des Antonins, surnommé le Pieux, disoit que la Philosophie, ni l'Empire, ne nous ôtoient pas les affections. C'est pour cela que les Princes ressentent comme les autres hommes, ce

*Pencir. c.
de Alch.*

*Iul. Capit.
tol. He-
rod. lib. 3.*

*Iul. Capi-
tol. He-
rod. lib. 3.*

*Lib. 6.
nat. hist.
cap. 27.
Sen. ep.
115.*

desir commun de posseder un metal, de qui les fourmis, les choucass, & les grifons nous envient la jouissance. Sans mentir, il y a peu de personnes qui croient que les chaines d'or ne soient que pour des esclaves, comme le pensoit ce Roi d'Ethiopie dont parle Herodote. Plin n'a remarqué en toute la terre, qu'une miserable bicocque sur le Tigris où l'or fût méprisé. Et nous savons que les Philosophes aussi bien que les Poëtes, ont nommé les bons siècles des siècles d'or. Mais les grands desseins des Monarques, & la necessité de leurs importantes affaires, augmentent jusqu'à l'infini la passion des richesses, & ils en sont touchez d'autant plus fortement, que leur condition est relevée par dessus celle des particuliers. Aussi sont-ils excusables en cela, puisque l'Histoire de tous les Empires nous apprend, qu'ils n'ont été considerables, & ne se sont guères maintenus, que par le moyen des thresors quand ils ont pû s'en prevaloir. Tantale n'assura la Royauté dans la famille des Pelopides ses successeurs, que par le secours des mines du Mont Sipile de Phrygie, qui leur valaient infiniment. Celles de Pangée, qui est une autre montagne dans la Thrace, donnerent moyen à Cadmus ce fameux Roi de Phoenicie,

d'exécuter tout ce qu'il fit. D'autres mines, *Lib. 14. Geogr.* dont on voyoit encore des restes auprès d'Abymes du tems de Strabon, rendirent Priam le plus glorieux Prince de son siècle. Midas le fut du sien, & eut la réputation de convertir tout en or, à cause de celui qu'il tiroit du Mont Bermius. Bref, Gyges, Aliattes, & Cræsus, se virent dans l'opulence dont toute l'Antiquité a tant parlé, par le seul revenu des mines de Lydie situées entre les villes de Pergame & d'Atarnée. Diodore ob- *Lib. 5. hist.* serve que les Carthaginois obtenoient toutes leurs victoires avec des armées composées de soldats étrangers, qu'ils levoient à prix d'argent, celui qu'on tiroit des terres métalliques où ils faisoient continuellement travailler étant suffisant pour payer leur solde. L'Empire des Macedoniens doit son établissement à l'or de Chrysite, dont Philippe se scut prevaloir si à propos, qu'ayant subjugué la Grece, il rendit toutes choses faciles à son fils Alexandre. Et pour ne rien dire de celui d'Ophir; qui fit renommer Salomon par dessus tous les Rois de la terre; qui ne fait que les richesses du nouveau monde donnerent l'ambition à Ferdinand & à ses successeurs de subjuguier l'ancien, qu'ils pouvoient même acheter dans l'abondance où ils se virent, s'il eût été expo-

fé en vente, & si les Espagnols étoient capables de fonder une Monarchie universelle, ce que nous avons fait voir ailleurs n'être pas de leur portée, ni du Genie d'une Nation haïe de toutes celles de la terre. Tant y a que ces remarques sont suffisantes pour prouver que les Souverains ont raison de rechercher avec plus de passion que personne, ces précieux métaux, puisque leur son a la même pouvoir de réunir sous leur puissance le reste des hommes, qu'à celui de l'airain de rassembler des abeilles prêtes à se dissiper. Je ne trouve donc pas étrange s'ils tentent toutes les voyes possibles pour recouvrer des Finances, & il semble que les Gouvry avoient pris un pretexte bien puissant pour attirer le feu Roi de la Grande Bretagne, qui ne l'étoit encore que de l'Ecosse, au lieu de leur dannable conspiration, lors qu'ils lui promirent de lui faire voir chez eux un thresor qui s'y étoit trouvé, & dont ils le vouloient mettre en possession. Mais il faut que ceux de sa condition prennent garde qu'on ne les repaïsse pas de vaines esperances sur le sujet que nous traitons, & que pour des choses réelles on ne leur debite pas des chimeres ce qui est non seulement injurieux, mais encore de conséquence, à cause des mauvais effets qui en

*Thuan.
lib. 124.
hist.*

arrivent, & vu les dangereuses suites qu'ont eu souvent de telles impostures. Rien n'engagea tant Neron dans les furieuses dépenses dont il pensa ruiner l'Empire, que la promesse qu'il reçut d'un Chevalier Romain, de lui faire trouver dans de certaines cavernes d'Afrique les richesses immenses, que Didon y avoit autrefois transportées de Tyr, fuyant la persécution de son frere. Or qu'y a-t-il de comparable en tout cela aux promesses de la Chymie, qui vont, comme chacun fait, au delà de tout ce qu'on se peut imaginer. C'est pourquoi elles sont aussi sans comparaison plus à craindre que toutes les autres, si elles se trouvent trompeuses. Voyons pour reconnoître mieux ce qui en est, de quelles vraisemblances ceux qui plaident pour elle accompagnent ordinairement leur discours.

L'art de multiplier l'or est tellement ancien dans leurs Livres, qu'Esdras, si on les en croit, a parlé de la poudre dont il se fait, qui est sans doute cette poudre de projection des Philosophes Chymiques. Plusieurs ont pensé que Salomon n'envoioit en Tarsis que pour ne pas donner à connoître ce qu'il vouloit tenir secret, & pour en rapporter quelques raretez seulement, parce qu'en effet toutes ses magnificences étoient fondées sur la Pierre Phi.

*Suet. in
Ner. art.
31.*

*Lib. 4.
cap. 8.*

lofophale qu'il poffédoit, & dont ils veulent qu'il ait parlé au feptième Chapitre de fa Sageffe. C'eft une chofe certaine, à leur dire, que la plûpart des fables anciennes ne couvrent point d'autre myftère; & que tout ce que les premiers Poètes, qui étoient les Philofophes de leur tems, ont dit de Vulcain, de Prothée, de la Toifon d'or, du Phoenix renaiffant, de la boëte de Pandore, des pommes d'or d'Atalante, ou des Hefperides, & de la defcende même d'Orphée l'un d'entre eux aux Enfers, ne peut être mieux interprété que des operations de la Chymie. Auffi y a-t-il des Livres de Mythologie faits expès, pour montrer que toutes les metamorphofes quafi du Paganifme enseignent celles des metaux, & fe peuvent pratiquer dans les fourneaux des Chymiftes. On ne peut pas nier non plus que toutes les nations de la terre n'aient convenu de la realité de cet Art, puisque les Livres Grecs, Latins & Arabes, le montrent fi evidemment, & que jufques chez les Chinois, qui s'y adonnent des plus, au rapport du Pere Trigault, on y travaille par tout le Levant. Et que peut-on repartir aux experiences attestées par tant de perfonnes irreprochables qui ont vû des effets du grand œuvre, & des projections veritables

*Meyer.
Etc.*

par des gens qui se font plûs à contenter pour une fois leur curiosité. Mais parce qu'il y en a beaucoup qui ne s'arrêtent guéres aux autoritez, & qui font profession de ne se paier que de raisons, considérons un peu si la Chymie en a suffisamment pour les contenter. Déja puisque selon l'opinion des plus anciens Philosophes, tels qu'Anaxagore & Democrite, toutes choses sont tellement mêlées, qu'il n'y a rien qui ne se trouve par tout, ce n'est pas merveille que les Chymistes travaillent sur des matieres différentes pour en tirer de l'or par le moien de la chaleur du feu, qui a cette propriété de reünir les choses qui sont de même nature. Et pour ce qui est de la generation ou transmutation des metaux où ils s'occupent, on ne sauroit nier qu'Aristote n'ait reconnu au cinquième Livre de sa Physique, que comme il se trouve des morts violentes, qu'on oppose à celles qui s'appellent naturelles, il se voit de même des productions ou generations violentes & avancées par l'Art, qui abrege le cours ordinaire de la nature. Ainsi, dit Saint Thomas là dessus, il y en a qui font naître par artifice des grenouilles & des serpens, & on contraint les plantes de pousser, & les arbres de produire leur fruit avant le tems, en

*Arist. 4.
metaph.
cap. 5.
Omnia
sunt in
omnibus.*

C. dern.

*In Phæ-
dro, &
Plutar.
de sera
num.
vind.
Lib. 2.
Physic.
cap. 8.*

*Al. 2.
Physic.
c. 1. qu. 7.*

les arrosant d'eau chaude, ou par quelque autre artifice semblable, comme il se pratiquoit autrefois dans ces jardins d'Adonis dont parle Platon. Pourquoi donc ne pourra-t-on pas imiter la Nature en ses autres ouvrages, & particulièrement en celui-ci de la production de l'or, puisque par la même doctrine Peripatetique, l'Art non content d'arriver jusqu'où va la Nature, se plait souvent à la perfectionner, & à la surmonter en beaucoup de façons. Cela est si faisable & si conforme à la raison, que les Peres qui ont composé le College de Conimbre n'ont point hésité à conclure, lors qu'ils ont traité cette question, qu'encore qu'il fût très-difficile de produire de bon or, par l'artifice dont se servent les Chymistes, ils ne jugeoient pas pourtant que ce fût une chose impossible. Et ils ont suivi en ce point la doctrine d'Albert le Grand & de S. Thomas dont on voit même des traitez de la Pierre Philosophale, & de la meilleure partie des Philosophes scholastiques, qui ont crû qu'on pouvoit tellement imiter la chaleur du Soleil en la generation de ce noble metal, par une autre chaleur qui fût équivoque à celle-là, qu'en travaillant sur une matiere convenable on faisoit en fort peu de tems, ce que ce grand luminaire n'accomplissoit qu'en une longue

longue suite d'années; si tant est qu'il en employe davantage, selon la plus commune opinion, à la production de l'or & de l'argent qu'à celle des moindres métaux. Ce sont des raisons si fortes & si essentielles, qu'elles, ne reçoivent point de réponses suffisantes au dire des Chymistes; nous leur en fournirons pourtant d'assez valables, pourvu que la fumée de leurs fourneaux ne les empêche pas d'en bien juger.

Nous commencerons par l'examen de l'antiquité de la Chymie, qu'on a voulu prouver par les passages d'Esdras, & de Salomon; qui n'ont néanmoins jamais pensé ni l'un ni l'autre à cela, si on en veut faire conjecture par les lieux qui ont été citez. Car Esdras use simplement de cette comparaison, que comme il y a beaucoup de terre propre à être convertie en vases de poterie, & fort peu qui produise de l'or; il y a aussi une infinité de personnes dont Dieu ne fait nul état, & qui seront reprouvez, au lieu que le nombre des Elus se trouvera très-petit. Pour ce qui est du septième Chapitre de la Sagesse de Salomon, il la préfère à l'or, à l'argent, & à toute sorte de pierre précieuse, n'y ayant pas plus d'apparence de prendre cela à l'avantage de la Chymie, que de s'imaginer avec quelques

rêveurs de Rabins, qu'il bâtit ce renommé Temple, son Thrône si superbe, & ses magnifiques Palais, par le moyen de la Pierre Philosophale. Mais ne lui a-t-on pas même attribué des Livres qui en traitent expressément, avec la même impudence dont on le fait auteur de je ne sais quels autres qui parlent de l'invocation des Demons, comme est celui qui a pour titre la Clavicule de Salomon? En verité, ce sont des impostures si grossieres, qu'il y a dequoi s'étonner de la stupidité de ceux qui s'y laissent abuser; aussi bien que la profanation de beaucoup d'autres qui prennent les plus hauts & les plus sacrez mysteres de nôtre Religion, pour des figures du grand œuvre; par le moyen duquel Saint Jean l'Evangéliste changeoit des branches d'arbres en or, si nous voulons recevoir la glose qu'ils font sur son Hymne. J'avouë pourtant qu'encore que ce soit une chose ridicule de vouloir appuyer l'Art Chymique sur de semblables passages, qui ne contiennent rien de ce qu'on leur veut faire dire, il ne laisse pas d'être fort ancien, & tel qu'il ne doit pas être mis entre les nouvelles inventions de ces derniers siècles comme a fait Pancirolle. Si ce n'est qu'on trouve qu'il ait eu sujet d'en user ainsi, à cause que l'Alchymie a été quelque tems comme

morte, & semble avoir pris une nouvelle naissance en ces dernières siècles, où elle trompe plus de monde qu'elle n'a vraisemblablement jamais fait. Car nous ne voyons point que les grands hommes, soit Grecs, soit Romains, l'aient jugée digne de la moindre considération. Hippocrate, Platon, Aristote ni Galien, qui ont eu tant de sujet d'en parler, n'ont pas seulement témoigné qu'ils en connussent le nom. Et Plin entre les Latins qui a cité tant d'Auteurs, & parlé dans son Histoire naturelle de toute sorte de professions, ne se fût apparemment pas tû de celle-là, si de son âge elle eût eu quelque rang parmi les autres, ou s'il en eût lu quelque chose dans les bons Livres. Je sai bien qu'il en court sous le nom d'Hermes Trismegiste, de Democrite commenté par Synesius, d'Orus, d'Olympiodore, & de quelques-uns encore de ces grands Genies de l'Antiquité. Mais je suis sûr aussi que la seule lecture de la plupart, & l'idiome quasi de tous, en découvrent manifestement la supposition. Ceux, par exemple, qui sauront comme on parloit Grec du tems de Democrite, & long-tems après, reconnoîtront facilement que ce traité qu'on lui attribue ne peut être de lui, & ils s'apercevront même par beaucoup de dictions, que

son veritable Auteur a eu connoissance du Christianisme. Les plus certains témoignages de la Chymie, & les plus éloignez de nous, à mon avis sont ceux-ci. Premièrement le châtiment dont Diocletien punit les émotions ordinaires des Egyptiens, en faisant brûler tout ce qu'ils avoient de Livres qui traitoient de cette pretenduë science, afin qu'ils n'eussent plus la hardiesse de se rebeller, fondée, comme il presumoit, sur l'abondance d'or & d'argent qu'ils se promettoient de pouvoir tirer de leurs fourneaux Chymiques. Ce-

Pag. 835.

*Lib. 3.
Marthe.
cap. 15.*

la se lit dans les Extraits de Constantin, comme aiant été écrit par Jean d'Antioche; & dans Suidas, quand il explique le mot de Chymie. On voit aussi un passage fort express de cet Art dans Julius Firmicus, qui assuroit il y a plus de douze cens ans, que la Lune placée avec Saturne dans la neuvième maison de l'horoscope d'une geniture nocturne, donnoit le temperament propre pour la science de l'Alchymie; ce qui montre qu'elle étoit connue dès-lors. Et nous pouvons ajouter à ceci l'explication que donne ailleurs Suidas à la fable de la Toison d'or, quand il veut que le voyage des Argonautes n'ait été fait, que pour avoir un Livre couvert de peau de mouton, & qui enseignoit à faire de l'or par

*In voce
deus.*

la conversion des autres metaux. Vrai est que Suidas n'est pas un fort ancien Auteur, n'y ayant que six cens ans pour le plus qu'il écrivoit, & si il ne cite aucun garant de cette mythologie, qui demeure par consequent appuyée sur sa seule autorité. Voilà comme je croi ce qui nous reste de plus ancien & de plus véritable touchant la Chymie; & quand elle seroit de beaucoup plus vieille datte, elle n'en pourroit pas pourtant tirer de grands avantages, puisque c'est une chose sûre que le mensonge & l'imposture ne sont guères plus jeunes que la vérité dans le monde, & que les opinions erronées y ont été de tout tems aussi bien reçues que les plus solides sciences. Mais l'interpretation qu'a donnée Suidas à la fable de Jason, m'avertit de répondre au sens allegorique qu'on a voulu apporter en faveur de la Chymie, sur la plupart des autres fables Poétiques. Et certes, il n'y en a guères qu'on ne puisse appliquer de la sorte à tout ce qu'on voudra. Car pour examiner celle-ci la première, je pense que la conjecture de Strabon sera trouvée bien plus vrai-semblable, lors

*Lib. ii.
Geogr.*

qu'il remarque de quelle façon les peuples du pais de Colchos ont accoûtumé de recueillir l'or des torrens avec des peaux de mouton, d'où

*Lib. 1.
cap. 54.*

*Cambd.
1. hist.*

il juge qu'est venu le conte de cette Toison d'or; en quoi il a été depuis peu suivi par Belon, qui a eu tort de ne pas nommer Strabon pour auteur de cette opinion. Le même Geographe ajoûte, que la quantité de métaux qui se trouve dans la Colchide, a peut-être donné lieu à cette galanterie des Poëtes, comme ç'a été le sujet pour quoi la Province a reçu le nom d'Iberie, aussi bien que l'Espagne, à cause qu'elles sont toutes deux également métalliques. On pourroit dire aussi que l'abondance des troupeaux de ce païs-la, en quoi consiste la plus grande richesse des Anciens, a été le fondement de la fable: comme il est certain que les Chevaliers de la Toison d'or furent ainsi nommez par les Ducs de Bourgogne, à cause des grands revenus qui leur venoient des laines du Païs-bas, au tems que le trafic & les manufactures passerent d'Angleterre dans la Flandre. Que si ce n'étoit point une chose inutile de s'arrêter autant sur les autres fables qu'on veut appliquer à la Chymie, il seroit aisé de montrer qu'on les peut bien ajuster ailleurs, comme nous venons de faire celle des Argonautes: voire même qu'on leur peut donner un sens tout contraire. Car qui m'empêchera de soutenir au sujet de Vulcain, dont les Chymistes s'at-

tribuent principalement toutes les actions, que quand les Poëtes ont écrit qu'il voulut forcer Minerve, & que d'un tel attentat nâquit ce montred'Erichthonius, ils ont voulu signifier que les chercheurs de Pierre Philosophale presument mal à propos de forcer la Nature avec le feu de leurs fourneaux, parce qu'il n'en sortira jamais que des productions imparfaites, & au lieu d'or & d'argent de bon alloi, une matiere propre seulement à faire de la fausse monnoie. En verite, je trouve cette adaptation aussi juste que pas une de celles qu'on fait en leur faveur. Et que peut-on alleguer de plus précis pour l'expression de leur vaine recherche, que la fable de ce Sisyphé, qui roule incessamment un rocher, tombant autant de fois qu'il pense l'avoir élevé au lieu de son repos? N'est-ce pas une figure naïve de ces miserables enfumez, soit quand ils promènent incessamment dans leur esprit le dessein de cette pierre phantastique, soit lors qu'après mille travaux ils sont contraints de recommencer leurs operations, qui se trouvent toujours fausses au point de leurs plus grandes esperances? Pour moi je pense que ce sont là les metamorphoses qui leur conviennent le mieux, comme je croi que de toutes les transmutations qu'ils entrepren-

Pro the-
fauro car-
bones.

nent, il ne leur en reüssit point d'autre, que celle qu'ils font ordinairement de tout ce qu'ils ont de biens en des charbons, selon le proverbe des Grecs & des Latins.

L'étendue de cette vaine occupation par l'Univers, ne lui peut pas être plus glorieuse que l'ancienneté dont elle a voulu se prevaloir, puisque ce n'est pas le seul abus qui a cours parmi toute sorte de Nations. Geber, Grec & Chrétien renié, qui vivoit cent ans depuis Mahomet, est celui qui l'a mise en vogue parmi les Arabes; & les mots d'Alchymie, d'Alcohol, d'Amalgame, avec beaucoup d'autres semblables, montrent assez que c'est d'eux que nous tenons ses principaux mysteres. Or on ne fauroit mieux apprendre que de Leon d'Afrique, comme quoi ils reüssissent en cette belle profession. Il dit qu'une partie d'entr'eux s'occupe à la recherche d'Elixir, & que le reste travaille à la multiplication des metaux, mais que la fin ordinaire de tous est de falsifier la monnoie; ce qui fait qu'on voit en grand nombre de ces souffleurs dans la ville de Fez qui n'ont point de poing, pource que c'est la peine dont on y châtie les faux monnoieurs. Quant aux Chinois, le Pere Trigault fait bien connoître leur aveuglement en ceci; lors qu'il écrit que c'est une opinion

commune parmi eux, qu'on peut convertir le vif-argent en bon argent, par le moien d'une herbe dont ils croient que les Peres Jesuites sont en possession.

Que si l'on allegue en suite le témoignage de ceux qu'on veut qui ayent possédé cet inestimable thresor, & qui en ayent donné des preuves par de veritables projections : Je réponds, que tout ce qu'on en a dit n'est fondé que sur des narrations fabuleuses, de personnes qu'on fait passer comme des Juifs errans, ou des Rose-croix, après avoir ébloui la vuë de quelque pauvre credule, si tant est qu'il y ait un seul mot de verité en tout ce qu'on en conte. Car ceux qui se mêlent de ce métier, après avoir été trompez par d'autres, prennent ordinairement plaisir à faire les mêmes fourberies qu'ils ont souffertes, & tachent bien souvent à se recompenser par là. Tantôt ils ont de faux & doubles creusets, une autre fois le charbon dont ils les couvrent est plein de poudre d'or, & le plus coutumierement ils imitent le trait de Brutus, qui porta de l'or au Dieu de Delphes dans un baton qui le cachoit. On tient que Bragadin avoit une verge de fer pareille, au bout de laquelle un peu de cire arrétoit la li-maille d'or qui tomba dans le creuset, aussi-

tôt qu'il eût feint de remuer ce qui étoit dedans. Arnauld de Ville-neuve se servit sans doute de quelque tour de passe-passe semblable, si tant est qu'il ait fait dans Rome ce que nous avons dit qu'on lui attribué. Mais la plus grande partie de ce qu'on veut faire passer pour historique sur ce sujet, n'est rien qu'imposture, & une pure invention d'hommes qui ne sont jamais si ingénieux, que quand il est question de s'entreabuser. Cet Arnauld de Ville-neuve, par exemple, étoit un des plus renommez Medécins de son tems qui se servoit des remedes Chimiques fort heureusement : & pour ce qu'il acquit par là de grands moiens auprès des Papes & des Rois de Sicile, il a laissé des meilleures maisons de Provence qui portent son nom ; ce qui a donné lieu à la creance commune qu'il savoit faire la Pierre Philosophale. Tout ce qu'on a écrit de Remond Lulle, de Jacques Cœur, de Nicolas Flamel, & d'autant qu'il y en a qu'on cite pour prouver que ce n'est pas en vain qu'on la cherche, puisque ceux-là l'ont eue, & en ont fait des merveilles, peut être interpreté de même ; plusieurs qui se sont donnez la peine d'examiner l'histoire de leur vie, aiant trouvé de meilleures causes de leurs richesses prodigieuses, & de toutes leurs gran-

des actions, que ce qu'on allegue de cette pierre imaginaire.

Venons maintenant aux raisons qui sont pour elle, & que je reconnois franchement ne pouvoir pas être refutées si facilement. Car pour ne rien dire des autres operations Chymiques, puisqu'il n'est ici question que de la production de l'or qui se fait par l'Art en imitant la Nature, j'avoüe que je n'ai point trouvé de raisons Physiques qui montrent évidemment l'impossibilité de faire artificiellement de l'or. C'est pourquoi j'acquiesce à l'opinion des Peres Jesuites, & de tous ceux qui ont tenu ce point problematique, à demeurer dans les termes de la pure Physique, parce que, comme parle Saint Thomas, rien n'empêche l'Art de produire souvent de vrais ^{2. 2. q. 77.} & naturels effets par le moien des causes ^{art. 2.} naturelles dont il se sert. Mais il me semble qu'on a grand tort de vouloir que ce Docteur Angelique ait été absolument pour l'affirmative, puis qu'on peut voir dans le propre lieu où il est allegué, qu'il n'a parlé que douteusement de ceci, & en ces propres mots, que si l'Alchymie faisoit de vrai or, il seroit licite de l'exposer comme celui où il n'y a eu que la Nature qui ait travaillé, puis qu'il auroit les mêmes qualitez, & seroit d'aussi bon usage

que celui-ci. Encore ne s'est-on pas contenté de violenter de la sorte le passage de sa Somme, on lui a même attribué des traitez entiers de la Chymie, aussi bien qu'à son Precepteur Albert le Grand, qui ne sont apparemment non plus d'eux que ces autres supposez, dont nous avons déjà dit nôtre avis, & celui qu'on debite sous le nom de l'une des sœurs de Moïse nommée Marie, qui cite Democrite, Pelagius, & quelques autres Auteurs d'aussi grand rapport à son tems que ceux-là, pour bien confirmer ses opinions Chymiques. Si est-ce que de semblables Livres ne laissent pas d'avoir cours parmi des gens de cette profession, que je puis dire être pour la plupart les plus credules de tous les hommes, depuis qu'ils se sont une fois imaginé la possibilité du grand œuvre. Je serai si équitable en leur endroit, que je ne la combattrai d'aucun des argumens de Physique qu'on fait ordinairement contre elle, pour ce que comme je viens de dire, il n'y en a pas un qui soit assez concluant, ce me semble, ni qui m'empêchât de la croire, si les raisons morales ne s'y opposoient, dont voici celles qui me persuadent le plus. On ne sauroit douter que si la Pierre Philosophale pouvoit être trouvée, elle ne l'eût été déjà

plusieurs fois, depuis un si long tems, que tant d'hommes de toutes conditions soufflent les charbons, travaillant nuit & jour pour cela; & il semble qu'on peut dire fort raisonnablement, que s'ils se sont peinez jusqu'ici en vain, ce n'est pas faire une action de prudence, que d'entreprendre une chose qui n'a jamais réussi à personne, quoique beaucoup en aient tenté le succès. Or si cette bonne fortune étoit arrivée à quelques-uns, & qu'ils eussent possédé enfin ce prix inestimable de leurs travaux, il est encore, à mon avis, plus vrai-semblable, & d'une conséquence plus nécessaire, qu'ils auroient laissé des témoignages de leur félicité tels que toutes les Histoires en parleroient, & que personne n'en pourroit douter. Car soit du côté des richesses incompréhensibles que donne la moindre poudre de projection, soit de la part du long âge, & de l'exemption de toute sorte de maladies que cause cet Elixir de vie, & cette médecine universelle, comme parlent quelquefois ceux de la cabale, qui osent même coucher ici d'une espèce d'immortalité, il est certain qu'avec un tel avantage, & un si miraculeux présent du Ciel, ils seroient comme des Dieux en terre, qui ne trouveroient rien pour tout qui leur pût résister, ni qui

*Temoins
Arte-
phius.*

*Vie du P.
Paul.*

les empêchât de faire universellement tout ce que bon leur sembleroit. C'est ce qui fit dire gentiment à un Chiaous du Grand Seigneur, qui entendoit parler à Venise, il n'y a pas fort long-tems, d'un certain Mamugna, comme d'un homme qui savoit l'art de faire de l'or : Si cela est, mon maitre ne peut éviter qu'il ne devienne son valet. Et veritablement il avoit raison, quiconque posséderoit ce précieux metal de la sorte, se pourroit rendre facilement Monarque de toute la terre, de quelque condition qu'il fût auparavant. Il y a long-tems qu'on a dit que les richesses ordinaires donnoient les honneurs, les amis, la noblesse, & tout ce qu'il y a de considerable dans le monde. Pour peu qu'on porte son imagination sur celles dont nous parlons qui seroient inépuisables, & dont on jouïroit avec une vigueur d'esprit & une santé inalterable, on ne se figurera rien de moindre que ce que nous venons de dire. Combien les Histoires nous font-elles voir de personnes de basse naissance, qu'un peu de fortune a élevées, autant de fois qu'elle a voulu se jouier de nous, aux plus hautes dignitez de la terre? Et qui ne voit que ceux-là seroient maitres de la Fortune, & de tout ce qui en dépend, qui tiendroient dans leurs mains ce

pourquoi elle est recherchée, & ce qui lui a fait dresser des autels? Nous n'ignorons pas la reponse qu'ont accoutumé de faire là dessus des hommes qui feroient bien fachez de se voir sevrer de la douce esperance d'un si grand bien. Ils assurent que dès l'heure qu'on en est entré en possession; on perd tout autre dessein, pour vaquer à celui-là seul de se tenir couvert, & d'assurer sa felicité par le secret, n'y ayant point d'autre moien de se garantir de la violence des plus puissans, qui useroient des forces qu'ils ont en main, pour se rendre maitres de la vie & de la liberté d'une personne qu'ils croiroient capable de satisfaire à toutes leurs convoitises. Mais outre beaucoup de repliques que reçoit ce discours, & qu'on peut bien juger qu'en celant pour un tems une chose de si grande consequence, il seroit aisé de se mettre enfin hors des termes de pouvoir être forcé, est-il possible d'ailleurs que tous ceux qu'on dit qui ont enfin trouvé la Pierre Philosophale, ayent été de même humeur, & tous également dans la crainte? Ne s'en est-il rencontré pas un qui eut un ami, qu'il voulut faire participant de sa science avant que de mourir? Et n'y en a-t-il eu aucun qui fut pere, & par là touché du desir de rendre hereditaire dans sa famille un art suffisant pour

la laisser la plus glorieuse, la plus puissante & la plus heureuse de toutes celles qui sont sur la terre ? En vérité, il est très-difficile de se persuader une telle inhumanité, & je tiens bien plus vrai-semblable de dire que pas un n'ait donné jusqu'à ce but, que de croire que ceux qui y sont arrivez ayent aussi-tôt perdu toute sorte de sentimens naturels, comme s'ils avoient été eux-même metamorphosez en ce qu'ils cherchoient, & comme si cette Pierre Philosophale étoit une Meduse qui petrifiât tous ceux qui osent l'envisager. Ces conjectures morales appliquées aux doutes physiques que nous avons dit qu'on peut avoir, me semblent si puissantes, qu'après les avoir pénétrées comme il faut, je ne pense pas qu'on doive plus tenir pour problématique la question proposée, ni faire difficulté de conclure, que comme la Pierre Philosophale n'a vrai-semblablement jamais été trouvée, elle ne doit non plus jamais être cherchée par ceux qui n'entreprennent rien sans raison. Ajoutez à cela que tous ceux qui se présentent tant aux Princes qu'aux particuliers pour l'enseigner, ou pour les rendre riches en la faisant, sont toujours dans la nécessité, n'y ayant peut-être rien de plus ridicule que d'écouter ces imposteurs qui ont l'effronterie de promettre

mettre des mont-joyes de biens, à ceux de qui ils veulent tirer une piece d'argent. Ennius se moquoit de quelques Devins de son tems, qui demandoient une drachme pour enseigner des thresors cachez, leur disant qu'il la leur donnoit de bon cœur à prendre sur ce qui se trouveroit par leur moïen. Il faut renvoyer de même ces impudens souffleurs quand ils se presentent; & on ne sauroit assez faire comprendre à un grand Monarque, tel que doit être Monseigneur le Dauphin, qu'il est obligé d'avoir des desirs mieux fondez, que sur le fourneau d'arene des Chymistes, & que la Pierre Philosophale ne peut être qu'une pierre de scandale à ceux de sa condition autant de fois qu'ils s'y arrêteront.

*Cic. l. 1.
de Div.*

DE LA MAGIE.

SI LA CURIOSITE' de savoir l'avenir, nous porte avec tant d'ardeur à l'étude de l'Astrologie Judiciaire, & si l'envie de devenir riches nous fait deferer avec un tel aveuglement aux vaines promesses de la Chymie, selon que nous venons de le faire voir dans les discours precedens, il ne faut pas s'étonner que tant d'esprits se laissent surprendre aux illusions de la Magie, & qu'un

Art qui se vante de donner lui seul, & sans peine, tout ce que les autres ne font espérer qu'après de longstravaux, attire à soi beaucoup de monde. En effet, il n'y a point de passion que la Magie ne flatte, & de quelque mouvement que nous soions transportez, elle se fait entendre qu'elle nous pourra satisfaire, & qu'elle a dequoi nous combler de toute sorte de contentement. Car soit que l'Amour nous agite, soit qu'un desir de vengeance nous travaille, ou que quelque autre passion, telle que l'ambition, l'avarice, & le jeu, exerce son pouvoir sur nôtre ame, la Magie ne veut qu'un tour de main, avec deux ou trois paroles mystérieuses pour les appaiser, & pour nous mettre en possession de tout ce que nous saurions souhaiter. Elle presume même de nous pouvoir rendre parfaits aux sciences, & si nous voulons croire de certaines personnes, nous dirons que Merlin, l'Abbé Tritheme, Albert le Grand, Jean Pic, & tels autres prodiges de savoir, tenoient d'elle leurs plus belles connoissances, & ce qui faisoit qu'on les regardoit avec tant d'admiration. Il est donc très-necessaire de détromper les esprits de bonne heure d'un si grand abus, & de faire comprendre aux jeunes Princes, qu'outre l'offense envers Dieu,

qui condanne si expreffément la Magie, elle ne peut rien faire de tout ce qu'elle promet, & qu'elle n'est souvent qu'un nom vain, qui fert de couverture à toute forte d'impostures. On peut juger par là que je n'entends pas parler ici de la Magie naturelle, ni de cette partie de la Philosophie qui est toute dans les secrets de la Physique, & qui par l'application de quelques agens dont elle connoit les propriétés occultes, fait beaucoup de choses qui paroissent surnaturelles. C'est la Magie Goëtique & reprouvée contre qui je declame, & ce sont les conjurations des Diables, les malefices des Sorciers, avec les fourberies ordinaires de ceux qui se disent Negromantiens ou Enchanteurs, dont je desire donner de l'aversion.

A la verité, on ne peut pas être Chrétien & douter, comme a fait Pline, de l'art Magique. L'évocation de l'ame de Samuel par la Pythonisse, & ce que firent les Magiciens de Pharaon pour s'opposer à Moïse, sont des preuves suffisantes de sa réalité dans le Vieil Testament. Et quand il n'y auroit dans le Nouveau que l'histoire de ce qui se passa entre Simon surnommé le Magicien, & Saint Pierre, on ne pourroit pas révoquer en doute qu'il n'y eut des sectateurs de cet art diabolique, condamné en tant de lieux de l'Ecritu-

Hist. nat.
l. 2. cap.
4. Lib. 1.
Reg. c. 28.
Exod. c. 6.
8. &c.

re Sainte, & contre qui l'Eglise fulmine encore tous les jours. Aussi est-ce l'opinion de quelques Scholaſtiques, que Dieu permet expreſſe qu'il y ait des Magiciens, afin que les eſprits libertins, & qui ne veulent point reconnoître d'autre Dieu que la Nature, ſoient contraints d'avouer qu'il y a des ſubſtances autres que matérielles. Et Vaſquez ſoutient même pour cela, que les Livres de Magie ſont neceſſaires, afin que de ſemblables irréligieux, ou pour mieux dire Athées, ſoient convaincus par cette doctrine. Quoiqu'il en ſoit, la condamnation de la Magie par le conſentement de toutes les nations, & dans toute ſorte de religions, ne montre que trop ſon exiſtence. Les Romains avoient dans leurs douze tables des loix expreſſes contre elle; celles de Platon ne lui ſont pas plus favorables; & les Turcs mêmes l'ont en horreur par la doctrine de Mahomet, qui enſeigne que Dieu ſ'étant reſervé la connoiſſance des choſes futures qu'il tient dans ſa main, il n'y a point de divination qui ne lui ſoit déſagréable.

Fruges
ne exca-
tato, &c.
Lib. ii. de
leg.

Mais comme on ne peut rien avancer de plus faux, que l'opinion de ceux qui ſoutiennent qu'il n'y a point du tout de Magiciens, puisqu'elle eſt contraire à la Foi; auſſi peut-on dire avec raiſon, que la plûpart des cho-

ses que l'on rapporte d'eux ne sont que des fables, & que de cent contes qu'on en fait, à peine s'en trouve-t-il un, si on se veut donner la peine de les examiner, qui contienne quelque vérité. Cela vient en partie de ce que la plupart des hommes attribuent à Magie tout ce qu'ils voient faire d'extraordinaire, & dont ils ne peuvent pas bien comprendre la cause. Ainsi il n'y a guères de grands Ouvrages d'Architecture qui n'aient été achevez en un instant par les Demons, si on en croit le peuple. Celui de Provence l'assuroit autrefois du pont d'Avignon, dont Baronius même fait un véritable miracle; & les Neapolitains sont persuadés que la montagne de Pausilippe fut creusée par les conjurations Magiques de Virgile, quoiqu'on leur puisse dire que des Auteurs autant ou plus anciens que ce Poète, & Strabon entre autres, qui vivoit sous Auguste comme lui, en ont parlé comme d'un chemin fait long-tems auparavant qu'ils écrivissent. D'ailleurs la même ignorance mêlée d'envie, a fait nommer Sorciers ou Enchanteurs les plus rares hommes de tous les siècles, puisqu'outre ceux que nous avons déjà remarquez, Socrate, Pythagore, ni Galien, n'ont pû éviter cette médifance; & que JESUS-CHRIST même fut calomnié par les Juifs, de ne faire

*Ad ann.
1177.*

*Naudé
apolog.
des Mag.
chap. 21.*

ses miracles que par le moien des Demons. Il y a aussi les animositez & les interêts des particuliers aussi bien que des Princes, qui causent souvent le même effet. Apulée fut accusé de Magie par les parens de sa femme, qui s'étoient résolus de le perdre par là. Quelques Papes, comme Silvestre Second, & Gregoire Septième, ont été décriez de même, le premier par ses ennemis, qui persuaderent aisément dans un siècle d'ignorance, que les Mathématiques où il excelloit étoient pleines d'inventions Diaboliques; & le second par les partisans de l'Empereur Henri Quatrième, qu'il avoit excommunié plus d'une fois. Notre France a bien eu de la peine à sauver l'honneur de la Pucelle Jeanne, que la fureur des Anglois fit bruler à Rouën, comme si elle eût été une infame Sorciere. Et nous savons qu'aux pais tels que la Lorraine, où les Seigneurs de fief confisquoient les corps & les biens de ceux qui étoient condannez pour sortilege, on y en voioit plus, il n'y a guères, qu'en tout le reste de l'Europe. Ce n'est donc pas sans sujet que le Parlement de Paris procede avec grande retenue toutes les fois qu'il connoit de ce crime, vu qu'outre les fausses accusations, on voit encore souvent de pauvres idiots, & de simples femmes qui

Id. ch. 20.

avoient des choses qui ne furent jamais. Car soit par le mauvais artifice de ceux qui les interrogent pour les opprimer seulement, soit par un dégoût de la vie qui prend quelquefois ces misérables, & qui ne doit jamais être écouté, soit par une dépravation d'esprit que leur causent d'infames onctions & suffumigations, il s'est trouvé assez de fois des personnes vaincues par leur propre confession d'avoir été au Sabat, dont elles étoient néanmoins très-innocentes. Acosta remarque dans son Histoire des Indes Occidentales, qu'il y avoit *Lib. 5. cap. 26.* des Prêtres dans la ville de Mexico, qui se vantoient de conferer souvent avec leurs Dieux, mais que ce n'étoit jamais qu'après s'être frottez d'un certain onguent abominable qu'il décrit, & qui étoit si infect, que lors les bêtes mêmes les fuïoient. Il avoit avec cela cette faculté de les rendre sans peur, de leur inspirer une cruauté extrême, & vrai-semblablement de leur donner ces visions de leurs faux Dieux, qu'ils disoient après avoir entretenus fort familièrement. C'est à peu près la même chose de nos Sorciers, & c'est ainsi que le pere de Prestantius après avoir mangé d'un fromage maleficié, crut qu'étant devenu cheval il avoit porté de très-pesantes charges, bien que son corps eût été toujours vû dans

*Lib. 18.
cap. 17.
& 18.*

le lit. S. Augustin qui rapporte cette histoire dans sa Cité de Dieu, interprete de cette façon tout ce qui a été écrit des merveilleuses transformations que faisoit Circé, & de toutes les Lycanthropies d'Arcadie, dont Platon même nous a laissé quelque chose par écrit dans le huitième Livre de sa République, où il recite cette fable des Arcadiens, pour nous faire comprendre la metamorphose d'un Roi en Tyran. Les Neures, dont parle Herodote, qui devenoient Loups tous les ans pendant quelques jours, ne pâtissoient sans doute qu'en la partie imaginative. Et tout ce qui se conte de nos Loups-Garoux, & de beaucoup de choses semblables qui ont cours parmi le peuple, n'a point ordinairement d'autre fondement si tant est qu'on y trouve parfois quelque chose de plus que l'imposture toute pure. Je ne veux pas dire que la malice des hommes ne soit très-grande, & qu'il n'y en ait peut-être une infinité qui seroient Magiciens s'ils pouvoient. Mais je nie que Dieu souffre en cela les effets de leur mauvaise volonté, & je soutiens que sans sa permission, quand le Diable même voudroit satisfaire à tous leurs desirs, il ne peut rien executer de tout ce qu'ils lui sauroient demander. Quelle apparence, qu'autant de fois qu'une vieille vou-

*Lib. 4.
hist.*

dra marmoter deux ou troismots du Grimoire, & mettre un balai entre ses jambes, Satan soit tenu de la transporter par la cheminée où elle voudra? Que Dieu, dont la toute-puissance n'outre-passe que rarement les Loix de la Nature, trouve bon que cet ennemi de sa gloire les viole tous les jours; Et qu'il souffre qu'un Demon fasse pour un miserable Sorcier, le même miracle que nous lisons avec admiration dans l'Histoire des plus grands Prophetes, lors qu'ils ont été enlevez par des Anges; & dont Herodote même se *Lib. 4. hist.* moque en la personne d'Abaris, que la credulité Payenne faisoit voler par l'air, ayant *Cap. 19. de vita Pyth.* au lieu de cheval Pegase, une fleche entre les jambes, de laquelle il fit present à Pythagore, si on s'en rapporte à Jamblyche.

Ce n'est pas que je ne reconnoisse franchement, que quand il arrive quelque chose de semblable, dont on a toutes les preuves que l'ordre judiciaire requiert, il faut captiver son jugement sous l'immense profondeur de la Sagesse divine, qui seule fait tirer le bien du mal; & que nous ne pouvons pas douter en conscience de la possibilité d'un fait que l'Eglise a déterminée. Mais il ne s'ensuit pas pourtant, qu'il faille recevoir pour constant tout ce qu'on a avancé sur cela inconsideré-

*Journ. de
Henri
III. p.
220.*

ment; ni que nous soïons obligez de croire qu'il y eût dès le tems de Charles Neuvième jusqu'à trente mille Magiciens dans Paris, pource qu'on a écrit qu'un qui passoit pour leur chef l'avoit déclaré. Si cela étoit vrai, nous n'y en verrions guères moins presentement que d'autres hommes, selon que le mal se multiplie, & que nous allons en empirant. Sans doute qu'il y en a qui prennent pour Enchanteurs tous ceux qui font quelque chose d'extraordinaire, ou qui ont des connoissances dont les autres ne font pas capables; ce qui sert de beaucoup à en augmenter le nombre. Un Souverain Pontife deceda en un tems de si grande ignorance, qu'on fit difficulté dans Rome de le mettre en terre sainte, à cause d'un Livre plein de figures qui fut trouvé dans sa chambre, & qu'on prit pour être de Necromance, bien qu'il ne traitât que des Mathematiques. Et nous avons vû accuser de Magie dans Paris le Sieur de Vatan sur la fin de l'année mil six cens onze un peu avant sa disgrâce, à cause qu'il faisoit imprimer son Commentaire sur le dixième Livre des Elemens d'Euclide, ce qui épouvanta si fort un nommé Genest qu'il avoit laissé pour avoir l'œil sur cette impression, qu'outre sa fuite il en mourut bientôt après. Il n'y a Bateleur dont les subtilitez ne passent pour

des forcelleries auprès de beaucoup de monde; & les plus fins sont surpris d'étonnement, quand ils voient de certaines actions qui semblent excéder le pouvoir de la Nature, parce que les causes n'en sont connues que de ceux qui font une particuliere étude des secrets de la Physique. Qui pourroit voir des brins de paille convertis apparemment en Serpens, sans l'attribuer à Magie? Si est-ce que cela arrive quand on veut, en faisant brûler dans une lampe de la graisse de Serpent fonduë, au lieu d'huile selon le texte de Bonaventure & d'assez d'autres Philosophes. Pline écrit de même sous l'autorité d'Anaxilaüs, qu'en mettant dans la lampe ce qui degoutte de la nature d'une cavalle ou ânesse qui viennent d'être saillies, tous ceux qu'on voit à cette lumiere paroissent avoir des têtes de cheval ou d'âne. Et nous apprenons de l'histoire sacrée de Tobie, que le cœur d'un certain poisson roti sur les charbons, chasse les Demons par la vertu de sa fumée. Supposant pour veritables tous ces exemples, ou en substituant d'autres en la place de quelques-uns, comme il s'en trouve une infinité de très-certains, qui doute, que ceux qui les reduiront en pratique ne soient pris aussi-tôt pour des enfans du Sabbat? Les effets ordinaires de la pierre d'Ai-

V. Conimbr. ad lib.

1. de interpr. c.

1. qu 5.

art. 4.

Hist. nat.

lib. 28.

cap. 11.

Cap. 6.

mant sont aujourd'hui si connus, que personne ne les admire plus. On ne laisse pas pour-
tant de faire beaucoup de choses par son
moien, qui étonnent les plus ignorans, &
pour nous servir de ce seul exemple des plus
communs, si vous en tenez une bien armée
par dessous une table, vous ferez aller l'ai-
guille d'une boussole qui sera dessus comme
vous voudrez ; ce qui sera trouvé fort étran-
ge par beaucoup, & il ne faut point douter
que cela n'eût ravi les anciens en admiration.

En effet, je croi que ceux qui ont le plus
de connoissance des sympathies & antipathies
naturelles, ou de ces proprieté occultes &
specifiques dont parlent tant de Philosophes,
sont toujours les plus grands Magiciens de
tous dans l'esprit du peuple. Il n'auroit ja-
mais pour autre un homme qui se vanteroit
de donner des couvertures propres à garder
des coups de tonnerre. Cependant on tient
que les peaux de Veau Marin ont cette vertu,
c'est pourquoi les tentes de campagne en
étoient autrefois couvertes, & l'Empereur
Severe en fit pour cela étoffer le dehors de
sa litiere. Qu'on voye arrêter tout court un
Taureau furieux avec une branche de figuier
sauvage mise à son cou, on ne manquera ja-
mais de prendre pour Art Magique, ce qui

Rondelet
l. 16. c. 3.

Plin. l. 23.
c. 7.

n'est que l'effet de la vertu de cette plante. Et si Pline avoit écrit sur ses expériences, *Lib. 29.* aussi bien que sur le rapport d'autrui, un œuf *c. 3. & 4.* de Serpent, ou du sang de Basilic, vous donneroient la faveur des Princes, comme le cœur d'un Vautour vous préserveroit de leur colere; ce que je ne rapporte qu'en forme d'exemple, où l'Ecole dit que la verité n'est pas toujours requise. Voilà comment la plupart des operations de la Magie naturelle sont réputées des Sorcelleries, par ceux qui ne les penetrent pas. Que si vous ajoutez ici toutes celles qui se font par beaucoup d'artifices, & entre autre par le moien des miroirs, & des autres inventions de l'Optique, vous vous étonnerez moins du grand nombre de Magiciens que le vulgaire croit être dans le monde.

Et pource qu'il n'y a rien de plus propre à la Magie que la Divination, il faut encore remarquer ici avec Cicéron, que comme la *Lib. 1. de Divin.* science contient en soi ce qu'elle doit produire, les causes des choses futures les enveloppent tellement en elles-mêmes, que les meilleurs Devins de tous sont ceux qui savent le mieux reconnoître ces causes (j'excepte seulement comme Chrétien les saintes personnes qui ont une particuliere inspiration du Ciel) ou pour le moins les signes & les marques

qui ont accoutumé de les accompagner. Ainsi Anaximandre avertit les Lacedemoniens qu'ils eussent à se retirer de la ville, & du couvert des maisons, parce qu'il alloit arriver un grand tremblement de terre, qui fut tel, qu'outre le bouleversement de toute leur ville, l'extrémité du mont Taigete fut enlevée de la même façon, dit cet Orateur, que la poupe d'un vaisseau est quelquefois emportée par un coup de mer dans une grande tempête. Et Pherecydes surnommé le Physicien, ce grand Precepteur de Pythagore, ne prédit-il pas un autre tremblement de terre, par l'eau qui venoit d'être tirée d'un puits, dont les qualitez lui firent connoître l'orage futur? Ceux de l'île de Ceos dressaient le présage de toute l'année au lever de la Canicule selon la même Philosophie, la clarté de cette Etoile leur faisant connoître la bonté de l'air, comme son obscurité les menaçoit de maladies, & sur tout de peste. Et nous savons que toute la cabale de ces fameux Haruspices n'avoit point d'autre fondement, que de reconnoître par les entrailles des animaux la bonté de l'air, des eaux, & de la terre où ils vivoient. Car les premiers instituteurs de cette sorte de Devins les établirent prudemment, non seulement pour faire

Ibid.

choix des viandes & n'en manger que de bonnes, mais encore pour ne camper, ne bâtir, & n'arrêter jamais qu'en bon lieu, dont ils s'affuroient par la science de ces sacrificateurs, qui ont été les plus grands Prophetes de leurs tems, & qui passeroient pour d'infames Sorciers en celui-ci.

Il y a aussi outre cette sorte de predictions qui regardent le general, une autre façon de juger de l'avenir pour ce qui touche les particuliers, en considerant l'exterieur de leur personne. Elle n'a pas été méprisée des Philosophes, puisqu' Aristote même a fait un traité de la physionomie, où la plûpart de ses jugemens sont fondez sur la ressemblance des hommes au reste des animaux ; à l'imitation d'un Physionome dont il parle au quatrième Livre de leur Generation, qui ne se servoit *Cap. 3.* en pratiquant son art, que du rapport à la figure de deux où trois animaux, ce que Baptista Porta a depuis peu merueilleusement étendu. Voici comme y procede Aristote. Le *Libris. 4. de hum. phys. Physogn. c. ult.* cou long & delié est une marque de timidité, pource que les Cerfs qui sont extrêmement craintifs l'on fait de la sorte. Ceux qui l'ont au contraire fort court, sont volontiers des trompeurs, aiant cela de commun avec les Loups. Les cuisses velues témoignent de

même de l'inclination à la luxure, à cause que les Boucs les ont fort couvertes de poil. Mais si on porte ce poil sur la nuque du cou, c'est un signe de liberalité, pource qu'il represente les jubes d'un Lion, pour user du mot Latin au défaut d'un François qui le vaille. Or quoiqu'on tire ainsi des conséquences de toutes les parties du corps, si est-ce que les plus fortes indications se prennent du visage, selon la même doctrine Peripatetique, les moindres du ventre, & il y en a de moïennes que fournit l'inspection de l'estomac, des pieds & des mains. Car bien que les diseurs de bonne fortune ne se fassent pas montrer le pied comme la main, si est-ce que beaucoup ont considéré les lignes de l'un aussi bien que de l'autre, & principalement dans le plus bas âge, avant qu'elles aient été troublées, ou effacées tout-à-fait en cheminant. D'ailleurs

Lib. 1.
de hist.
animal.
c. 15.

Aristote a observé en un autre endroit, que ceux qui ont la plante du pied toute platte & sans cavité, de sorte qu'elle ne laisse point de vuide quand on marche, sont ordinairement d'esprit subtil & frauduleux. Pour ce qui est de la face, la Metoposcopie se fonde sur les passages de l'Ecriture, qui disent que nous portons tous les marques sur le front de ce que nous devons devenir, & elle a ses regles

par

par lesquelles ceux qui la cultivent ne font
 nulle difficulté de juger de toutes les per-
 sonnes qui se présentent devant eux ; témoin
 cet inconsideré, qui prenoit Socrate pour le
 plus vicieux homme de son siècle, lequel
 tâcha pourtant de lui sauver l'honneur le
 mieux qu'il pût. Quant à la Chiromance,
 on allegue en sa faveur cet autre endroit de *Cap. 37.*
 Job, où l'un des amis de ce saint homme as- *v. 7.*
 sûre que Dieu a tracé dans la main de tous
 les hommes, des signes propres à leur faire
 connoître ce qu'ils doivent faire ; encore que
 ce verset bien entendu ne puisse aucunement
 recevoir une si vaine application. Mais de
 verité, la Chiromance est en quelque façon
 appuyée de l'autorité des Philosophes, qui
 veulent que les lignes qu'on voit dans la par-
 tie interieure de nôtre main, témoignent la
 longueur ou la brieveté de nos jours. Le Prin- *Lib. 1. de*
 ce du Lycée le dit en plusieurs lieux, & pro- *hist.*
 nonce cette maxime, que ceux à qui une ou *anim. c.*
 deux de ces lignes fort visibles courent toute *15. procl.*
 la paume de la main, vivent ordinairement *sect. 10.*
 un grand âge. Ce sont toutes choses dont *qu. 48.*
 on peut rendre quelques causes naturelles, *5. sect.*
 mais il y en a tant d'autres qui doivent con- *34. qu. 10.*
 courir pour produire un effet, & tant d'acci-
 dens fortuits qui le peuvent traverser, que

c'est une pure moquerie de vouloir predire avec certitude sur une seule considération, ce qui dépend de tant de rencontres incertaines en elles-mêmes, & inconnuës à nôtre égard. Que si quelqu'un touche le but par hazard en ses predictions, comme il se peut faire quelquefois, il passe incontinent pour Devin ou pour Sorcier envers le peuple, qui ne distingue rien, & qui met en même predicament tous ces divers Physionomistes, avec ceux qui tournent le sas, qui regardent sur l'ongle des enfans, qui jugent par des points de Geomance, ou qui font rôtir la tête d'un âne sur les charbons, puisqu'il s'est trouvé des hommes assez ânes pour s'amuser à de telles sottises.

A en parler sâinement, ce sont des rêveries qui témoignent merveilleusement la foiblesse de l'esprit humain, & qui ne meritoient que du mépris, si tant de personnes ne se laissoient aller à ce vain desir de savoir l'avenir par quelque voye que ce puisse être, en quoi les Princes ne sont bien souvent pas moins blamables que les particuliers. Car pour ne rien dire de Saül, ni des autres Rois de Judée & d'Egypte, dont l'Ecriture Sainte nous fait voir la Cour pleine de Magiciens ;

& sans parler de l'anneau du Roi Gyges , de l'armet de Pluton, des forcelleries de Medée ni de tout ce que les fables de la Grece nous donnent à entendre sur ce sujet ; ne voions-nous pas dans toutes les Histoires, & dans la nôtre même, comme ceux de cette condition se sont parfois miserablement abandonnez aux recherches de la Magie ? Les consultations secretes de Numa avec la Nymphé Egerie, & le sacrifice où fut foudroïé Tullus Hostilius, pour n'avoir pas bien observé les mysteres dont il falloit user en evoquant Jupiter surnommé Elicius, montrent bien quelle opinion avoient les Romains de leurs premiers Rois. Mais l'observation que fait Ciceron là dessus, est tout-à-fait expresse, quand il montre que chez eux & par tout ailleurs l'Art de deviner avoit toujours été conjoint à la Royauté. Il le prouve non seulement par Amphiloehus & Mopsus Rois des Argives, par Helenus & Cassandre enfans de Priam, par les Rois de Perse qui étoient toujours pris du corps des Mages de ce pais là, & par nos Druides qu'on fait avoir été Souverains aux Gaules en l'Art de deviner comme en celui de commander ; mais encore par ce qui s'étoit pratiqué de toute ancienneté dans Rome, où la Royauté n'avoit jamais

*Lib. 1. de
Divin.*

*Lib. 30.
c. 1. & 2.*

été séparée de la dignité Augurale; parce dit-il, que la Divination n'y étoit pas prise pour une chose moins Royale, que le pouvoir absolu. Or outre cette sorte de Magie qui étoit alors en usage, nous voions que tous les Empereurs ne laissoient pas d'avoir recours à celle même qu'ils defendoient par leurs ordonnances. Et je trouve que Pline tire sur ce propos une consequence bien forte de sa nullité, par le mépris qu'en fit Neron, après avoir eu des curiositez pour elle inexprimables, & des passions de la posséder plus violentes selon son humeur, que personne ne les a peut-être jamais ressenties. Il n'épargna ni les thresors de l'Empire, ni son autorité suprême, ni ses soins continuels pour se contenter là dessus. De fait, il fit venir exprès le Roi d'Armenie Tyridates, estimé le plus grand Magicien de son tems, & qui menoit avec lui une troupe des plus experimentez Negro-manciens qu'il eût pû trouver. On choisit les jours les plus propres, aussi bien que les lieux tels qu'on voulut pour les operations de l'Art; & pour le regard des victimes, cet Empereur prenoit un contentement nompareil de voir sacrifier des hommes. Avec tout cela neanmoins, jamais il ne pût être satisfait en rien, ni avoir la

moindre communication avec ces ames qu'il évoquoit inutilement, de sorte qu'il fut contrait d'abandonner enfin cette trompeuse recherche, & de se moquer le premier de tout ce qu'on appelle Magie. D'où Pline prend sujet de conclure fort raisonnablement, à parler selon la portée de nôtre esprit, que hors quelques discours vrai-semblables dont on abuse les plus credules, elle ne possède rien de solide que le venefice & les poisons, qui la doivent rendre detestable à tout le monde. Ce bel exemple de Neron n'empêcha pas pourtant Caracalla de se jeter entre les bras des Magiciens, pour y trouver quelque remede contre les fureurs d'esprit que lui causoit le meurtre de son frere. Il rappella *Xiphil.* des Enfers, comme le conte Dion après le peu-
ex Dio.
l. 77. &
Exc. Const.
 ple, les ames de Commodus & de Severe; *p. 751.*
 & il fut en effet le jötiet de ceux qui abusent de la facilité des Princes comme des autres hommes, quand ils peuvent avoir quelque accès vers eux. Nous le pourrions faire voir dans nôtre Histoire aussi bien qu'ailleurs, & notamment dans celle de la premiere race de nos Rois si la chose n'étoit point trop odieuse. Il me suffira de rapporter comme une fable ce qu'on a écrit de Basine de Thuringe mere du grand Clovis, qui procura à son ma-

ri Chilperic la premiere nuit de leurs nôces, cette vision qu'on a interpretée des trois familles Royales de la Couronne de France. Et puisque ce discours regarde principalement l'instruction de celui qui en est heritier necessaire, je le conclurai par trois points principaux que je pense qu'on doit faire comprendre à ce jeune Monarque, afin qu'ils lui servent d'autant de preservatifs contre tous les charmes dont la Magie se pourroit aider pour enforcer son esprit.

En premier lieu, j'ai déjà dit qu'on ne lui en sauroit donner trop d'horreur, la lui representant comme une reprouvée qu'elle est de Dieu; & abominée par tous les hommes à qui il reste la moindre teinture de pieté. Il sera besoin qu'il sâche de quelles foudres l'Eglise frappe ceux qui s'y adonnent, & comme il n'y a Loix divines ni humaines qui ne prononcent contre eux. Les miserables exemples de ceux qui se sont perdus dans sa recherche, lui seront en suite fort utilement rapportez. Et il sera très-bon de lui en faire voir aussi de contraires, afin qu'il ait encore plus d'amour pour la vertu, que de haine contre le vice. On n'en pourroit pas prendre un plus illustre à mon avis, que celui

dont je me souviens d'avoir fait lecture dans l'Histoire d'un de ses ayeuls, & que je choisiss ^{*Cabrera*} exprès comme domestique, selon que j'en ai ^{*12. hist.*} usé jusqu'ici. Philippe Second se trouvoit ^{*c. 23.*} extrêmement travaillé du mal de la goutte, où les plus savans Medecins sont souvent contrains d'avoüer qu'ils ne voyent goutte. Le Duc de Najara Vice-Roi de Valence, crut être obligé de lui envoyer un Morisque nommé Pachete, excellent herboriste, & qui avoit acquis la reputation de faire des merveilles en cette sorte de maladie. Mais aussitôt que ce vertueux Prince eut sçu que Pachete avoit été repris de l'Eglise sur une accusation de Magie, & de recouvrer les simples qu'il emploioit par de mauvais moïens, il ne voulut jamais se servir de lui; qui fut sans doute une action très-agreable à Dieu.

La seconde chose dont je croi qu'on doit informer Monseigneur le Dauphin, est l'imposture ordinaire que nous avons remarquée qui se trouve en tous ceux qui se mêlent de la Magie. A peine pour cent menfonges leur sort-il une verité de la bouche dans l'exercice de leur metier, encore dépend elle purement du hazard, qui fait sou-

vent reüssir des prediCTIONS qui ont été faites sans fondement, & comme à l'avanture, mais toujors pour en profiter. Par exemple, cet Allemand qui se vit aux fers avec Agrippa, dont la Pourpre lui fit reconnoître l'extraction, prit ingénieusement l'occasion de faire le Devin, & de tenter la fortune de ce coté-là. Il s'approcha d'Agrippa, & lui dit qu'un Hibou qui étoit sur l'arbre où il s'appuyoit, étoit un signe certain non seulement de sa prompte delivrance, mais encore de la dignité Royale qui le regardoit, le conjurant de se souvenir de celui qui lui annonçoit ces bonnes nouvelles, quand il les auroit reconnues véritables. Je sais bien que cet animal qui est ici tenu par plusieurs pour être de mauvais presage, étoit de bon augure parmi les Atheniens qui l'avoient consacré à leur Déesse Minerve.

Diod. Sic. lib. 20. Agathocles en fit voler quelques-uns dont il avoit fait provision, pour encourager ses soldats contre les Carthaginois; ce qui ne contribua pas peu à sa victoire. Et il est certain que les Tartares, de qui cet Allemand pouvoit avoir appris à estimer les Hibous, les ont en singuliere veneration. Mais nonobstant tout cela, & quoique Joseph rendre ce conte le plus agreable qu'il peut par d'autres circonstances, la vanité de cette

*Antiq.
Jud. lib.
18. c. 8.*

prophetie n'est elle pas toute apparente, & la fourberie de l'esclave, qui cherchoit sa delivrance dans un evenement possible? Ciceron se moque de ceux qui vouloient qu'il y eût une espece de fureur qui fit prophetiser, selon que les Grecs ont nommé la divination d'un mot qui tient de la fureur, & selon que (comme Pline a observé) ceux qui vou-
 loient passer pour Devins buvoient du suc d'halicabus, afin d'avoir la bouche pleine d'écume, & de paroître furieux. Quelle apparence y a-t'il, s'écrie cet Orateur Philosophe, que Dieu donne plutôt la connoissance des choses futures à un insensé, qu'à un homme sage? Je dis de même au sujet de cette histoire, & de toutes celles qui lui ressemblent, comment se peut-on imaginer que Dieu fasse dépendre la science de l'avenir du vou d'un oiseau? ou qu'il souffre qu'un infame Magicien sâche le futur autant de fois qu'il lui plaira de se renfermer dans son cercle, s'il a dénié cette grace aux plus gens de bien, & à ses plus grands serviteurs? Certes il faut être bien malicieux, ou sans raison, pour donner un tel avantage aux méchans & aux furieux.

Quant au dernier point dont je pense qu'on peut faire une importante leçon à nô-

tre cher Disciple, c'est que supposant même que l'Art Magique puisse penetrer jusques dans les secrets de l'éternelle Providence, & que Dieu permette quelque fois que ceux qui s'en mêlent revelent aux Princes leurs Destinées, comme ils parlent, qui est la chose de toutes celles que promet la Magie qui les y engage le plutôt; ils ne doivent nullement rechercher une connoissance qui ne leur peut être que désavantageuse. Cela se demontre aisément par l'argument du Philosophe Phavorin, que nous avons rapporté en parlant de l'Astrologie Judiciaire, & qui prouve que comme l'esperance d'un bien le diminueë, l'attente du mal l'augmente, & le rend même present avant qu'il soit arrivé. Mais les Peres de l'Eglise le font voir avec encore plus de certitude, par la consideration de celui du ministere duquel on se sert en ceci, qui est l'auteur de tout ce qu'il y a de mal dans le monde, & qui ne fait jamais rien dont il puisse réussir quelque bien, parce qu'il agiroit contre sa nature. J'ajouterai ce que Ciceron represente à ce propos, faisant reflexion sur la vie des plus grands hommes de son tems, Crassus, Cesar & Pompée, qui n'eussent peut être rien executé de ce qui a rendu leur nom si glorieux, & qui eussent été sans

*Lib. 2.
de divin.*

doute les plus misérables de la terre, s'ils eussent sçu la fin qui les attendoit. Que si nous voulons appliquer cela aux Heros de nôtre siecle, que pouvons nous penser d'un Henri le Grand, & d'un Gustave de Suede, s'ils eussent sçu où se devoient terminer tous leurs triomphes! La Magie n'a donc rien qui doive obliger un Monarque à sa recherche, vû que ce qui lui en pourroit donner quelque envie, n'est bon qu'à troubler les plus beaux jours de sa vie, & à le rendre malheureux au milieu de ses plus grands contentemens.

CONCLUSION.

JE pense Monseigneur, que j'ai maintenant satisfait au projet que j'avois tracé dès le commencement de cet Ouvrage. Si je n'y ai pas apporté toute l'industrie que le merite du sujet, & le respêt dû à vôtre Eminence, eussent bien requis, je la supplie très-humblement de vouloir pardonner à celui, qui dans l'impuissance de mieux faire, a cru qu'il lui seroit moins désavantageux de paroître temeraire, que de demeurer ingrat. Peut-être que le bas âge de Monseigneur le Dauphin fera dire à quelques uns, que je ne me suis que trop hâté. Ils considereront, s'il leur plait, que je parle de lui & non pas

*Lib. 2. de
Republ.*

*Orat. ad
Nicocl.
regem.*

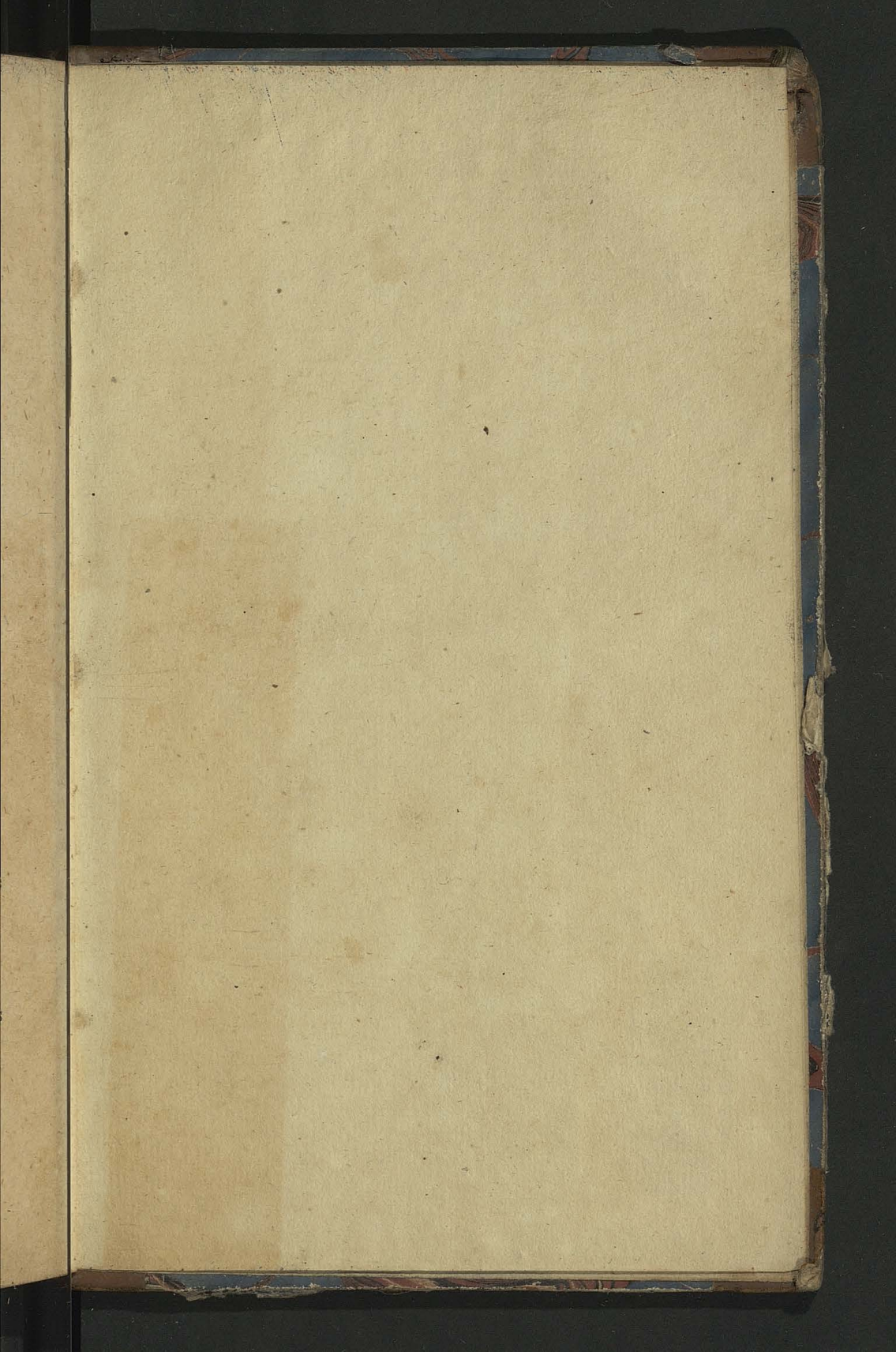
à lui; qu'on ne peut être trop prevoiant en une chose de telle importance; & que les soins de Platon se sont étendus jusques sur les enfans du berceau, prescrivait aux nourrices les fables honnêtes & morales dont elles doivent les entretenir, au lieu de ces contes ordinaires qui ne sont bons qu'à leur troubler l'imagination. D'ailleurs Isocrate se plaignoit, il n'y a pas moins de deux mille ans, que les Souverains qui avoient plus de besoin que le reste des hommes d'être bien instruits, ne l'étoient quasi jamais, à cause que personne ne les osoit reprendre, depuis qu'ils devenoient un peu grands. Il est d'avis pour cela, qu'on leur dresse de bonne heure leur leçon, & dès leurs plus tendres années; lors qu'ils ne peuvent pas trouver mauvais ce qui leur est remontré, & que personne ne sauroit dire que cela se fasse à mauvais dessein. C'est aussi pourquoi d'autres ont écrit, que la lecture n'étoit point si nécessaire à qui que ce fut, qu'à ceux de cette condition, parce qu'elle leur enseigne souvent ce que personne ne prend jamais la liberté de leur représenter. Je n'ai donc rien fait avec précipitation en ceci, & qui ne soit conforme à l'avis des plus sages. A la vérité, nos Princes François sont elevez aujourd'hui dans une si

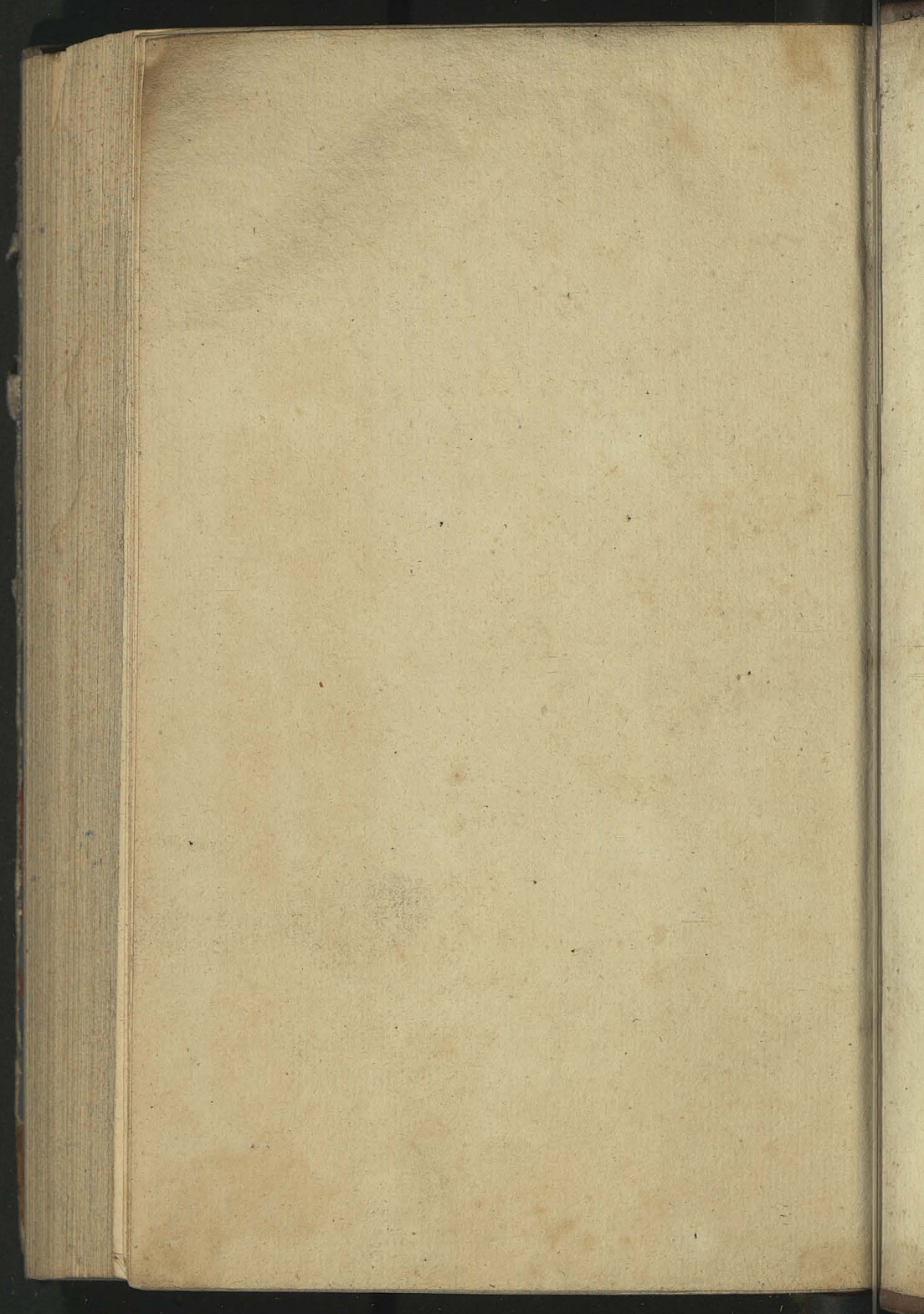
loüable discipline, qu'il n'y a rien à craindre en tout tems pour ceux, qui leur parlent franchement; & l'affection que porte à son peuple Louis le Juste, est si grande, qu'on se peut assurer qu'il n'omettra rien de ce qui doit être observé dans l'institution de son fils pour le bien de ses Sujets. Les triomphes de sa Majesté l'avoient bien rendu le plus glorieux de tous nos Rois; mais vôtre Eminence me permettra de dire, qu'on lui pouvoit preferer Henri le Grand en cela, que jusqu'ici il n'avoit point donné comme lui à la France un Successeur qui le pût représenter. Maintenant qu'il a ôté aux plus heureux Monarques ce seul avantage qu'ils eussent osé prétendre sur lui, qui doute qu'il ne previenne même nos souhaits, & qu'il ne rende de tous points nôtre félicité accomplie? C'est beaucoup, puisque c'est le comble de nos vœux, d'avoir engendré un Successeur à l'Etat; mais ce sera bien plus, de nous le donner capable de l'Etat. Sa naissance, sa suite, ses habits, & tout ce qui doit accompagner sa personne, le distingueront assez du reste des hommes, mais la différence qu'y mettra sa bonne instruction sera bien plus illustre, si devant commander à tous, il apprend à le faire mieux que tous, & si

étant le plus puissant Potentat de la terre, il se rend encore le meilleur qui soit sur la terre. Quand il feroit un jour trainer son carrosse comme Sesostris par quatre Rois, & quand on le qualifieroit frere du Soleil & de la Lune comme ceux de Perse, il n'obtiendrait rien par là de si éclatant, ni de si recommandable dans le monde, qu'est le titre de bon & de sage Prince. Je fai, MONSEIGNEUR, que vous ne demandez rien à Dieu avec de plus ardentes prieres que vous faites cette benediction; toute la France les accompagne d'une acclamation universelle; & je prendrai la hardiesse de témoigner là-dessus mon zele en particulier par cet écrit, si Vôte Eminence me permet qu'il sorte sous l'autorité de vôte nom.

F I N.







Biblioteka Jagiellońska



stdr0015218

